



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

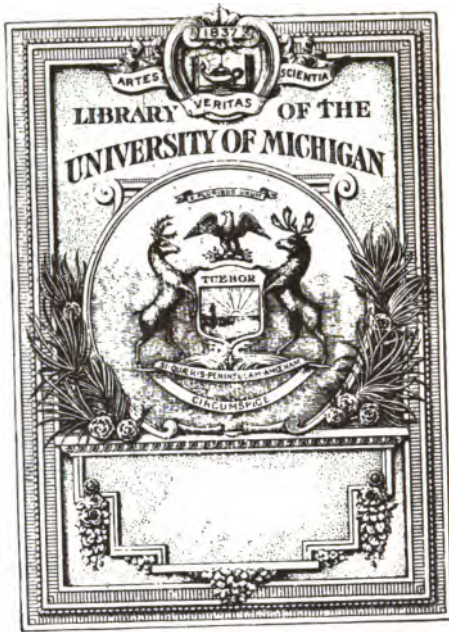
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



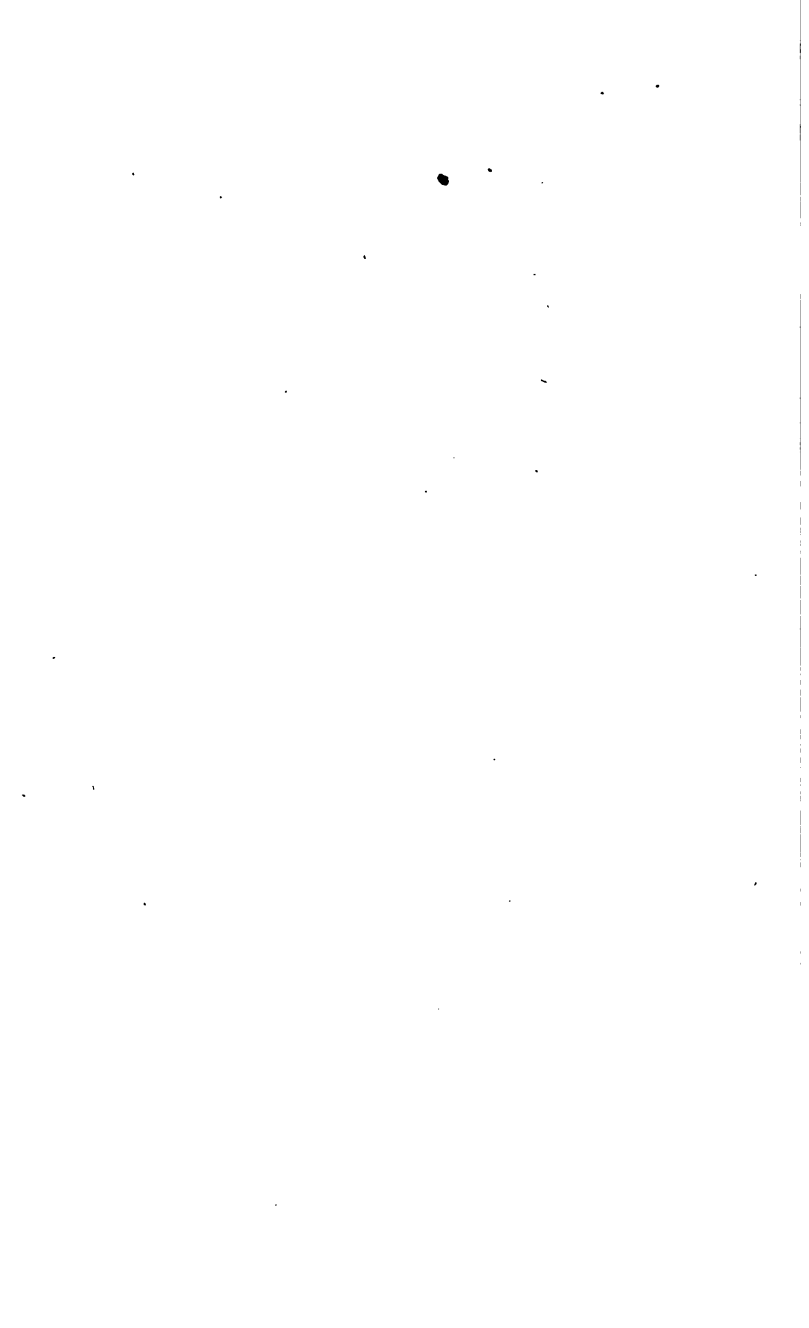
THE GIFT OF  
*Dr. C. C. Warden*

891.78  
T65d  
t.H.19









COMTE LÉON TOLSTOÏ

---

# MES MÉMOIRES

ENFANCE — ADOLESCENCE — JEUNESSE

TRADUIT

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

**E. HALPÉRINE**

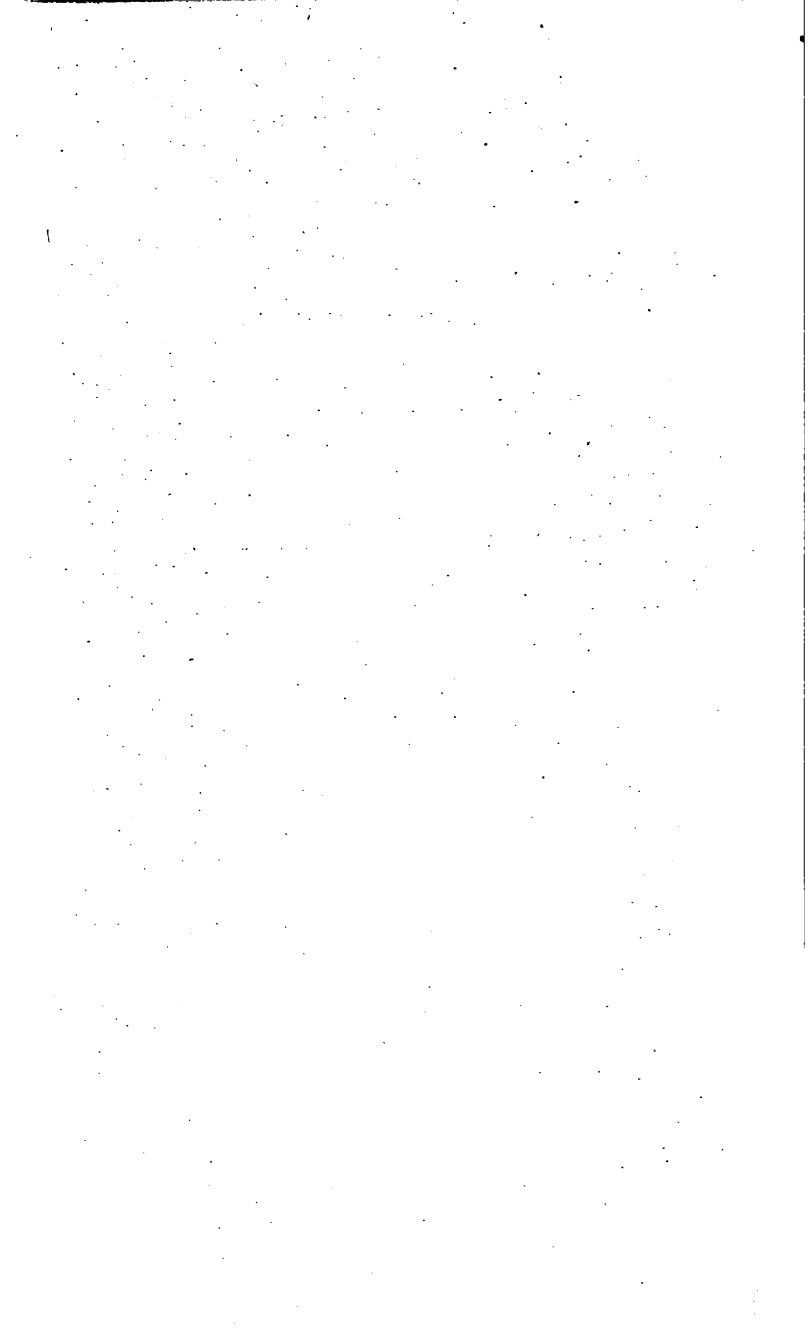


PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER  
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

---



# MES MÉMOIRES

## DU MÊME AUTEUR

---

**Katia.** Traduction de M. le comte d'Hauterive. 7<sup>e</sup> édition,  
1 volume in-18. Prix..... 3 fr.

**A la Recherche du Bonheur.** Traduit avec l'autocrisa-  
tion de l'auteur et précédé d'une préface par E. Halpérine,  
5<sup>e</sup> édition, 1 volume in-18. Prix..... 3 fr.

**La Mort.** Traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé  
d'une préface par E. Halpérine, 5<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18.  
Prix..... 3 fr.

**Deux Générations.** Traduit avec l'autorisation de l'auteur  
par E. Halpérine, 3<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. Prix... 3 fr.

---

Leo Nikolaeitch, graj, 1828 -  
1910  
( COMTE LÉON ) TOLSTOÏ

# MES MÉMOIRES

ENFANCE — ADOLESCENCE — JEUNESSE

TRADUIT

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

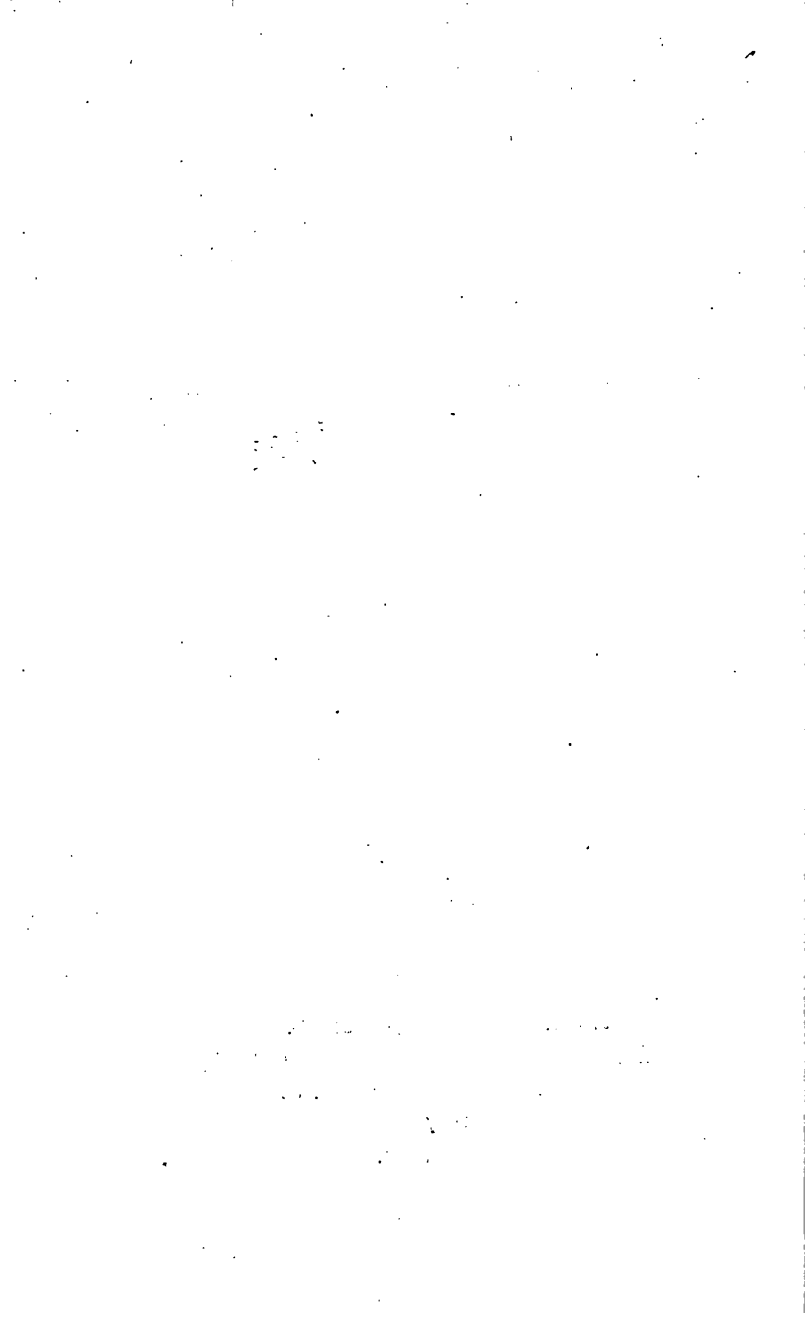
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1887

Tous droits réservés





ENFANCE

345107

*811 6. 2. 710 1000*



# ENFANCE

---

## I

### LE GOUVERNEUR KARL IVANOVITCH

Le 12 août 18.., juste trois jours après le dixième anniversaire de ma naissance, celui où je reçus de si beaux cadeaux, le gouverneur Karl Ivanovitch me réveilla d'un grand coup de chasse-mouche, et si gauchement qu'il faillit faire tomber le petit icône suspendu à la tête de mon lit. La mouche, tuée, certes ! me tomba sur la face.

Je sortis le nez de mes couvertures assez à temps pour retenir l'image sainte trébuchante, je jetai la mouche à terre et de mes yeux endormis et fâchés je fixai Karl Ivanovitch.

Enveloppé d'une robe de chambre bigarrée, doublée d'ouate et entourée d'une ceinture de même étoffe, coiffé d'un bonnet de tricot rouge, le gouverneur arpentait la chambre en longeant le mur et continuait sa chasse aux mouches.

« Soit », pensai-je, « je ne suis qu'un enfant. Mais pourquoi me dérange-t-il ?... Pourquoi ne poursuit-il pas les mouches près du lit de Volodia ?... Il y en a pourtant... Mais je suis le plus jeune et le plus petit... Voilà pourquoi l'on me tourmente... Il ne pense qu'à cela, sa vie se passe à me contra-

rier. Il sait bien qu'il m'a réveillé, que j'ai eu peur... mais il fait semblant de ne pas s'en apercevoir... Le dégoûtant personnage!... Sa robe de chambre, son bonnet, sa houppe, tout en lui est dégoûtant. »

Tandis que j'exhalais ainsi mentalement ma mauvaise humeur contre Karl Ivanovitch, il s'approcha de son lit, regarda sa montre qui reposait dans un petit sabot en passementerie suspendu au mur, accrocha son chasse-mouche à un clou et, la mine riante, se tourna vers nous.

— *Auf! Kinder, auf!... S'ist zeit. Die Mutter ist schon in Saal*<sup>1</sup>! cria-t-il, en allemand, de sa voix placide.

Il s'approcha de moi, s'assit sur le pied de mon lit et tira sa tabatière de sa poche. Je feignis de dormir.

Karl Ivanovitch s'offrit d'abord une prise, s'essuya le nez, fit claquer ses doigts, puis, se tournant vers moi, se mit à me chatouiller les talons en souriant :

— *Nun! nun! Faulenzer*<sup>2</sup>! dit-il en allemand.

Malgré ma crainte du châtiment, je ne bougeai ni ne répondis. Je me renfonçai davantage dans les oreillers et gigotai de toutes mes forces en tâchant de ne point éclater de rire.

« Qu'il est bon et qu'il nous aime!... » me dis-je. « Et moi qui viens de penser tant de mal de lui!... »

Je me sentis dépité contre moi-même et contre Karl Ivanovitch. Très énervé je voulais rire et pleurer en même temps.

— *Ach! lassen Sie, Karl Ivanovitch*<sup>3</sup>! m'écriai-je avec des larmes en sortant ma tête de dessous les oreillers.

Karl Ivanovitch s'étonna, cessa de me chatouiller et me questionna avec inquiétude.

— Qu'avez-vous? Avez-vous fait un mauvais rêve?...

Son visage de bon Allemand, la sympathie qu'il me mon-

1. Debout, enfants, debout!... Il est temps. La mère est déjà au salon.

2. Allons, allons! paresseux.

3. Ah! laissez donc, Karl Ivanovitch.

trait en tâchant de découvrir la cause de mes larmes les firent couler plus abondamment encore. J'avais honte et je ne comprenais pas que l'instant d'avant j'eusse détesté Karl Ivanovitch et trouvé dégoûtants sa robe de chambre, son bonnet rouge et sa houppes.

A présent, au contraire, je trouvais tout cela très beau. Même, la houppes m'apparaissait comme une preuve de sa bonté.

Je lui répondis qu'un mauvais rêve avait causé mes pleurs. J'avais vu ma mère morte et je suivais son cercueil. Pure invention, car je ne me rappelais nullement mes rêves de la nuit.

Mais quand Karl Ivanovitch, touché par mon récit, se mit à me consoler et à me rassurer, il me sembla avoir réellement eu ce cauchemar, et mes sanglots redoublèrent à cette fiction que je m'étais faite si réelle.

Karl Ivanovitch me quitta. Je passai mes bas et, à mesure que je m'habillais, mes pleurs cessèrent. Mais la triste image évoquée par mon rêve imaginaire ne me quittait pas.

Nikolaï, le diadka<sup>1</sup>, entra. C'était un petit homme propre, toujours sérieux et respectueux, grand ami de Karl Ivanovitch. Il nous apportait nos habits et nos chaussures ; à Volodia, ses bottes, et à moi les insupportables souliers à bouffettes que je portais encore. J'eus honte de pleurer devant lui. D'ailleurs le soleil matinal entra si gaîment par les fenêtres, et Volodia, devant sa table de toilette, singait avec tant de drôlerie Maria Ivanovna, la gouvernante de notre sœur, que même le sérieux Nikolaï, sa serviette sur l'épaule, le savon d'une main et la cruche de l'autre, ne put s'empêcher de sourire :

— Assez, Vladimir Petrovitch, dit-il. — Terminez donc votre toilette.

Ma tristesse me quitta tout à fait.

1. Homme de confiance, qui a mission de surveiller les enfants.

— *Sind Sie ball fertig* <sup>1</sup>? nous cria Karl Ivanovitch de la salle d'étude.

Sa voix était sévère, et n'avait plus l'expression de bonté qui venait de me toucher jusqu'aux larmes.

Une fois dans la salle d'étude, Karl Ivanovitch devenait un tout autre homme : il était notre professeur.

Je me lavai et m'habillai vivement, et, lissant mes cheveux mouillés d'un dernier coup de brosse, je me rendis à son appel.

Karl Ivanovitch, ses lunettes à cheval sur son nez, son livre à la main, s'était assis à sa place habituelle, entre la porte et la fenêtre. A gauche, il y avait deux planchettes chargées de livres ; l'une supportait les nôtres, et l'autre ceux de Karl Ivanovitch. Sur notre planchette, des livres de tout genre, d'étude et autres, étaient empilés sans ordre, les uns debout, les autres couchés. Seuls deux grands livres de voyages à reliure rouge étaient dressés contre le mur. Puis il y en avait des longs, des épais, des grands, des petits, des reliures sans livre, et des livres sans reliure, tout cela entassé au hasard au moment des récréations, malgré les objurgations de Karl Ivanovitch, qui eût voulu plus d'ordre dans notre bibliothèque, car il appelait ainsi notre étagère.

Sur l'étagère *personnelle* de Karl Ivanovitch, les livres n'étaient point aussi nombreux que sur la nôtre, mais ils étaient plus variés. Il en est trois, surtout, que jeme rappelle : Une brochure allemande, sans reliure, sur les engrais propres à la culture des plantes potagères et des choux, un tome en parchemin de l'histoire de la guerre de Sept Ans, tout brûlé à un coin, et un cours complet d'hydrostatique.

Karl Ivanovitch passait la plus grande partie de son temps à lire, si bien qu'il en avait la vue affaiblie. Mais ces livres et *l'Abeille du Nord* composaient toutes ses lectures.

Parmi les objets rangés sur l'étagère de Karl Ivanovitch, il en est un que je me rapelle plus particulièrement. C'était un

1. Avez vous bientôt fini ?

rond de carton sur lequel le gouverneur avait collé une caricature représentant une dame et un coiffeur. Karl Ivanovitch savait fort bien découper des cartonnages; il avait façonné celui-là, et le soir, quand il travaillait à la lumière, il le plaçait devant sa lampe en guise d'écran.

Je vois encore aujourd'hui sa longue silhouette drapée dans une robe de chambre ouatée et surmontée d'un bonnet rouge d'où s'échappaient de rares mèches de cheveux gris. Il est près de la table, devant lui le rond de carton au coiffeur et à la dame projetée de l'ombre sur sa face. D'une main, il tient un livre; l'autre main s'appuie sur un bras du fauteuil. Il a près de lui sa montre au cadran historié, un foulard à carreaux, sa tabatière noire et ronde, l'étui vert de ses lunettes. Tout cela était disposé avec ordre et méthode; de cet arrangement des moindres choses, on pouvait conclure que l'âme de Karl Ivanovitch était pure et sa conscience tranquille.

Quand il m'arrivait, après avoir bien couru dans le salon du rez-de-chaussée, de me faufiler dans la salle d'étude, je trouvais Karl Ivanovitch dans son fauteuil, lisant d'un air solennel un de ses livres préférés. Parfois aussi, j'entrais quand il ne lisait pas; ses lunettes descendaient plus bas sur son grand nez en bec d'aigle, ses yeux bleus à demi fermés regardaient dans le vague avec une expression particulière, et ses lèvres avaient un sourire triste. Il faisait calme dans cette chambre. On n'entendait que la respiration régulière du gouverneur, et le tictac non moins régulier de la montre au cadran historié.

Souvent, il ne me voyait pas entrer. Alors, je restais sur le seuil, tout songeur :

« Pauvre, pauvre vieillard !... Nous sommes nombreux, nous jouons, nous nous égayons, et il est seul, tout seul... Personne ne le choie, ne s'occupe de lui... Il est orphelin, dit-il, c'est bien vrai... L'histoire de sa vie est terrible.. Je me rappelle la lui avoir entendu raconter à Nikolai... C'est navrant de se trouver ainsi... »



Une telle pitié me prenait que je m'approchais et lui disais en lui prenant la main : *Lieber Karl Ivanovitch* <sup>1</sup>.

Ces mots lui faisaient du bien. Il me répondait par une caresse, visiblement touché.

A l'autre mur de la salle d'étude étaient suspendues des cartes géographiques, presque toutes déchirées mais habilement recollées par l'industriel gouverneur.

Sur le troisième mur, qui longeait l'escalier conduisant à l'étage inférieur, étaient suspendues d'un côté deux règles, l'une toute striée, toute tailladée, et l'autre neuve, *personnelle*, dont Karl Ivanovitch se servait plutôt pour nous stimuler que pour tirer des lignes.

De l'autre côté, un tableau noir où le gouverneur marquait nos grands forfaits de ronds, à la craie, et de petites croix nos fautes légères. A gauche du tableau, le coin où l'on nous faisait mettre à genoux, en expiation de nos incartades.

Comme je me le rappelle bien, ce coin... Je revois encore la petite porte du poêle, le ventilateur et le bruit qu'il faisait quand on en tournait la clé. Il m'est arrivé, parfois, de rester si longtemps dans ce coin, que les genoux et le dos commençaient à me faire mal. Je songeais alors :

« Karl Ivanovitch m'a oublié... Il est à l'aise, lui, dans son moelleux fauteuil, à lire son hydrostatique... Et moi, je suis là, sur mes genoux, à me fatiguer... »

Et, pour me rappeler à son souvenir, je me mettais à ouvrir et à refermer doucement la petite porte ou bien à gratter le mur ; mais si, brusquement, un gros morceau de plâtre se détachait et tombait avec bruit sur le sol, je vous assure que cela me donnait plus de frayeur que toutes les punitions.

Je me tournais alors vers Karl Ivanovitch. Mais il n'avait pas levé les yeux de dessus son livre et était immobile, comme s'il n'eût rien remarqué.

Au milieu de la salle, une table recouverte d'une toile

1. Cher Karl Ivanovitch.

cirée noire à travers laquelle les coins de la table, taillés de coups de canif, paraissaient. Autour de la table, plusieurs tabourets de bois blanc, rendus luisants par un usage prolongé.

Le mur du fond était percé de trois fenêtres. Juste devant les fenêtres la route passait ; les moindres excavations, les petites pierres, les ornières m'en étaient familiers depuis longtemps. Derrière la route, une allée ombragée de tilleuls, taillés régulièrement, limitée, ça et là, par une haie en taillis. Par delà cette allée, une plaine s'étendait, bornée d'un côté par des meules de blé et de l'autre par la forêt. Au loin, dans cette plaine, se dressait, isolée, l'isba du gardien.

De la fenêtre de droite on voyait une partie de la terrasse sur laquelle les *grands* attendaient, assis, l'heure du dîner.

Tandis que Karl corrigeait ma dictée, il m'est arrivée souvent de regarder de ce côté, de voir une petite tête noire, quelque dos, et d'entendre vaguement des bribes de conversation et des rires. Je me sentais alors très dépité de ne pouvoir être avec eux, et je pensais :

« Quand donc serai-je grand aussi ?... pour que mes études soient finies... Je ne passerais pas mon temps à étudier ; je me tiendrais près de ceux que j'aime. »

Mon dépit se changeait en tristesse et, Dieu sait comment et pourquoi, je me prenais à réfléchir au point de ne pas entendre Karl Ivanovitch me reprocher les fautes que j'avais faites.

. . . . .

Karl Ivanovitch ôta sa robe de chambre, endossa son frac bleu aux épaules plissées, arrangea sa cravate devant la glace et nous conduisit en bas pour souhaiter le bonjour à *maman*.

## II

## MAMAN

Ma mère était au salon et versait le thé. D'une main elle tenait la théière et de l'autre le robinet du samovar duquel l'eau coulait, débordant de la théière sur le plateau. Bien qu'elle regardât fixement, elle ne s'en aperçut pas, non plus que de notre entrée.

Tant de souvenirs du passé se dressent devant soi quand on essaie d'évoquer les traits d'un être chéri, qu'à travers ce souvenir on ne les aperçoit que confusément et comme à travers des larmes. Ce sont les larmes de l'imagination. Quand j'essaie de me rappeler ma mère telle qu'elle était alors, je ne vois d'elle que ses yeux qui exprimaient une bonté immuable et un amour sans bornes. Je revois aussi un grain de beauté sur sa nuque, un peu plus bas que l'endroit où frisaient ses petits cheveux ; je revois encore sa collerette blanche, sa main maigre et douce qui me caressait aussi souvent que je la baisais moi-même. Mais l'ensemble m'échappe.

A gauche du divan, il y avait un vieux piano anglais. Devant, était assise ma petite sœur Lioubotchka <sup>1</sup> au teint basané. De ses petits doigts roses, qu'elle venait de laver dans de l'eau fraîche, elle s'efforçait de jouer des études de Clementi ; elle ne pouvait prendre les octaves qu'« arpeggio ». Elle avait onze ans et était vêtue de courtes robes de toile et de pantalons blancs garnis de dentelle.

Auprès d'elle était assise Maria Ivanovna, coiffée d'un bonnet à rubans roses et vêtue d'une camisole bleue. Son visage

1. Diminutif de Lioubov.

était rouge et méchant; il parut plus méchant encore quand Karl Ivanovitch entra. Elle le regarda d'un air sévère, et, sans répondre à son salut, elle continua de compter en battant du pied la mesure: Un, deux, trois, en élevant davantage la voix et d'un ton plus impérieux.

Karl Ivanovitch, sans s'inquiéter de cet accueil, s'approcha comme de coutume pour présenter ses devoirs à ma mère. Elle revint à elle en secouant la tête, comme si elle eût voulu par ce mouvement chasser de triste pensées, tendit la main à Karl Ivanovitch et baisa sa tempe ridée, tandis qu'il lui baisait la main.

— *Ich danke, lieber Karl Ivanovitch* <sup>1</sup>!

Et, continuant la conversation en allemand, elle demanda si les enfants avaient bien dormi.

Karl Ivanovitch était sourd d'une oreille. Le bruit du piano le rendait encore plus sourd en ce moment. Il se pencha plus près du divan, s'appuya d'une main sur la table et, se tenant sur un pied avec un sourire qui me parut alors plein de grâce raffinée, il souleva son bonnet et dit:

— Excusez-moi, Natalia Nikolaïevna.

Karl Ivanovitch, pour ne pas refroidir sa tête chauve, n'ôtait jamais son bonnet rouge. Chaque fois qu'il entrait au salon, il demandait la permission de le garder.

— Couvrez-vous donc, Karl Ivanovitch... Je vous demande si les enfants ont bien dormi, dit maman en s'approchant de lui et en élevant la voix.

Il n'entendit pas davantage que la première fois. Il recouvrit sa calvitie de son bonnet et sourit avec plus d'amabilité encore.

— Cessez un instant, Mimi, dit maman à Maria Ivanovna avec un sourire. — On n'entend rien.

Quand ma mère souriait, malgré le charme habituel de son visage, il devenait encore plus beau et tout rayonnait autour d'elle. Si, dans les moments pénibles de ma vie, j'avais pu

1. Je vous remercie, cher Karl Ivanovitch.

reposer quelques instants mes yeux sur ce sourire, je n'aurais jamais connu l'affliction. Il me semble que c'est dans le sourire seul que réside ce qu'on appelle la beauté. Si le sourire ajoute un charme, c'est que le visage est beau. S'il ne le change pas, c'est qu'il est ordinaire. S'il le gâte, il est laid.

Après le bonjour d'usage, ma mère prit ma tête entre ses mains et la pencha en arrière.

— Tu as pleuré aujourd'hui.

Je ne répondis pas. Elle baisa mes yeux et me demanda en allemand.

— A propos de quoi as-tu pleuré?

Quand elle nous parlait affectueusement, elle se servait toujours de cette langue, qu'elle possédait dans la perfection.

— C'est pendant mon sommeil que j'ai pleuré, maman, répondis-je en me rappelant dans tous ses détails le rêve que j'avais inventé et tressaillant malgré moi.

Karl Ivanovich confirma mon dire, mais ne parla pas du rêve.

Après avoir causé du temps qu'il faisait, conversation à laquelle Mimi prit part, maman déposa dix morceaux de sucre sur le plateau pour quelques domestiques favorisés, se leva et s'approcha de son métier de tapisserie disposé près de la fenêtre.

— Eh bien, mes enfants, allez à présent chez papa et dites-lui de venir chez moi avant de sortir visiter ses meules.

La musique de Lioubotchka, les battements du pied et les regards sévères de Mimi recommencèrent, et nous nous dirigeâmes vers la chambre de papa.

Après avoir traversé la pièce qui, depuis mon grand-père, servait d'antichambre des laquais, nous entrâmes, à la suite de Karl Ivanovitch, dans le cabinet de notre père.

## III

## PAPA

Il se tenait près de son bureau, désignant quelques enveloppes, du papier et un tas d'argent, et, très animé, discutait avec le gérant, Yakov Mikhaïlov, qui, debout à sa place ordinaire, entre la porte et le baromètre, les mains derrière le dos, remuait les doigts dans tous les sens avec rapidité.

Plus papa s'animait et plus rapidement s'agitaient les doigts du gérant; par contre, quand papa se calmait, les doigts devenaient immobiles. Mais c'était surtout quand Yakov parlait que ses doigts reprenaient leur danse désespérée. Il semblait que le remuement des phalanges traduisit les pensées de Yakov. Son visage demeurait impassible, en conformité avec la dignité qu'il tenait de sa fonction, mais sans exclure l'air de soumission qui convenait, de telle manière qu'il semblait dire à son maître : J'ai raison, mais vous êtes le maître, et ce sera comme vous voudrez.

En nous voyant, notre père se contenta de dire :

— Attendez, tout à l'heure.

Et il montra la porte, d'un geste de la tête, pour qu'un de nous voulût bien la fermer.

— Mon Dieu ! qu'as-tu donc aujourd'hui, Yakov ? demanda notre père au gérant en haussant l'épaule selon son habitude.

— Cette enveloppe avec huit cents roubles...

Yakov prit le tableau sur lequel des billes de bois enfilées sur du fil de fer représentaient son barème, marqua huit cents et, le regard fixé sur un point vague, attendit la suite.

— ... Pour dépenses de mon exploitation pendant mon absence. Tu comprends?... Pour le moulin, tu as à recevoir mille roubles?... Est-ce cela, oui ou non ? Tu dois reprendre

le cautionnement au Trésor, soit huit mille roubles... Pour le foin, dont tu peux vendre, d'après ton estimation, six mille pouds <sup>1</sup>, en comptant à quarante-cinq kopeks le poud, tu as trois mille roubles à recevoir... Par conséquent... Combien as-tu d'argent en tout?... Douze mille roubles, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela, répondit Yakov.

Mais le mouvement précipité des doigts du gérant indiquait qu'il avait une observation à placer. Notre père ne lui en laissa pas le temps.

— De cet argent, tu enverras dix mille roubles au Conseil pour la Petrovskaïa... — Pour ce qui est de l'argent qui se trouve dans mon bureau, tu me l'apporteras et le compteras comme dépensé à dater d'aujourd'hui... Quant à cette enveloppe et à cet argent qui sont ici, tu les remettras de ma part à l'adresse indiquée.

J'étais près de la table, et je vis la suscription sur l'enveloppe : Karl Ivanovitch Mauer.

Mon père, s'étant sans doute aperçu de mon indiscretion, posa sa main sur mon épaule et me fit un geste pour me témoigner le désir qu'il avait de me voir m'écartier de la table.

Je ne compris pas sur-le-champ s'il s'agissait d'une caresse ou d'une menace, mais je saisis la large main musculeuse qui s'était posée sur mon épaule et je la baisai.

— A vos ordres, dit Yakov. — Qu'ordonnez-vous que je fasse de l'argent de Khabarovka ?

C'était le village appartenant à notre mère.

— Laissez-le dans le bureau et, sous aucun prétexte, ne vous en servez sans ordres.

Yakov observa le silence pendant quelques instants. Puis, soudain, ses doigts reprirent nerveusement leur sarabande. Son visage quitta l'expression d'obéissance passive qu'il

1. Le poud vaut quarante livres russes. La livre russe est de 400 grammes.

avait d'habitude pour prendre les ordres de son maître, et s'éclaira malicieusement. Il attira à lui le tableau de bois et dit :

— Permettez-moi de vous faire savoir, Piotr Alexandrovitch, qu'il en sera comme vous voudrez ; mais payer à l'échéance l'argent du Conseil, c'est impossible... Vous avez daigné dire, reprit-il après une pause, — qu'on doit recevoir l'argent du cautionnement, du foin et du moulin.

Et il additionnait sur son tableau en faisant glisser les billes. Il poursuivit.

— Je crains que nos prévisions ne nous trompent.

Il s'arrêta et regarda notre père d'un air significatif.

— Et pourquoi ?

— Voilà... Daignez juger : Pour le moulin, le meunier est déjà venu deux fois demander un délai. Il m'a juré sur Dieu et sur le Christ qu'il n'avait pas d'argent... D'ailleurs, il est ici... Ne voudriez-vous pas lui parler vous-même ?

— Que dit-il ? demanda mon père, peu désireux de converser avec le meunier.

— Il dit qu'il n'a rien à moudre en ce moment et que l'argent qu'il avait en réserve a été dépensé pour les travaux de la digue... Et si nous donnons le moulin à un autre, en tirerons-nous davantage?... Quant au cautionnement, il me semble vous avoir déjà rapporté que notre argent est échoué là et que nous ne pourrions le ravoir de sitôt. Dernièrement encore, j'ai envoyé à la ville, chez Ivan Afanassiitch, une charrette de farine et une lettre concernant cette affaire. Il m'a répondu qu'il serait très heureux de faire tout le possible pour Piotr Alexandrovitch, mais que l'affaire n'était pas entre ses mains et que, selon toutes les prévisions il était douteux que nous pussions recevoir l'argent avant deux mois... Pour le foin, supposons que nous le vendions trois mille roubles...

Il marqua trois mille et se tut, promenant son regard du barème à mon père, comme s'il eût voulu dire :

« Vous voyez vous-même que c'est peu... D'ailleurs, avec



le foin, nous avons à craindre une diminution dans le prix si nous voulons le vendre tout de suite. »

Le gérant avait encore une grande provision d'arguments, cela était visible. Mon père s'en aperçut et voulut couper court.

— Je ne change rien à mes ordres, mais s'il y a des retards dans les rentrées, tu prendras sur l'argent de Khabarovka ce qui sera nécessaire.

— A vos ordres.

Le visage et les doigts de Yakov indiquèrent clairement que ce dernier ordre de son maître lui était très agréable.

Yakov était un serf dévoué et actif. Comme tout bon gérant, il était avare à l'excès des biens de son maître et s'était fait une étrange morale quand il s'agissait de ceux-ci. Son éternel souci était l'accroissement des propriétés de son maître, au préjudice de celles de sa maîtresse. Il ne cessait de démontrer la nécessité d'employer tout le revenu de ma mère au profit du village de Petrovskaja, où nous vivions.

Après nous avoir embrassé, notre père nous dit que c'était assez nous reposer à la campagne, que nous n'étions plus des petits enfants et qu'il était temps de commencer des études sérieuses.

— Vous savez déjà, je pense, que je vous emmène à Moscou... Vous demeurerez chez votre grand'mère, et votre maman restera ici avec les petites filles... Vous pensez bien que sa seule consolation sera de savoir que vous étudiez bien et qu'on est content de vous.

Malgré que nous eussions, depuis quelques jours, remarqué des préparatifs qui présageaient quelque chose d'insolite, cette nouvelle nous donna un coup terrible. Volodia rougit et, d'une voix tremblante, fit la commission que nous avait donnée notre mère.

« Voilà mon rêve !... » pensai-je. « Dieu veuille qu'il n'arrive rien de pire encore. »

Je regrettais amèrement ma bonne maman ; mais la pensée qu'on me traitait en grand garçon me réjouissait :

« Si nous partons aujourd'hui, il est probable qu'il n'y aura pas d'étude... Tant mieux... Cependant, je regrette Karl Ivanovitch... On le congédiera, sans doute... Sans cela, on n'eût pas préparé pour lui cet argent et cette enveloppe... Ah! mieux eût valu étudier toute ma vie, et ne pas abandonner ma mère, et ne pas priver le pauvre Ivanovitch... Il est déjà assez malheureux sans cela. »

Ces pensées passaient dans ma tête. Je ne bougeais pas de ma place et je considérais fixement les bouffettes noires de mes souliers.

Après avoir adressé quelques paroles à Karl Ivanovitch à propos de la baisse du baromètre et recommandé à Yakov de ne pas donner à manger aux chiens pour qu'après le dîner on pût aller à la chasse, notre père, contrairement à mon attente, nous renvoya à l'étude, mais, toutefois, nous promit de nous emmener avec lui à la chasse.

En nous rendant à la salle d'étude je passai par la terrasse. Couchée sur le seuil, la chienne préférée de mon père, Milka, se chauffait au soleil.

— Milotchka, dis-je en la caressant et en baisant son museau. — Nous partons aujourd'hui... Adieu, nous ne nous verrons plus jamais.

Et je fondis en larmes.

## IV

### EN CLASSE

Karl Ivanovitch était de très mauvaise humeur. Ses sourcils froncés, et le geste fébrile dont il avait jeté sa redingote dans la commode, la manière dont il avait serré sa ceinture la force avec laquelle il marquait de l'ongle la page de dialogue que nous avions à apprendre par cœur, trahissaient son agitation.

Volodia étudia-t-il bien ? Je ne le sais. Quant à moi, j'étais si ému, que je ne pouvais travailler. Longtemps je considérai, stupide, le livre de dialogues ; mes yeux, obscurcis par les pleurs que me causait l'idée d'une prochaine séparation, ne pouvaient discerner les mots.

Quand, au moment de la récitation, Karl Ivanovitch m'écoutait les yeux fermés, c'était mauvais signe.

Au moment où l'un dit : *Wo kommen Sie her* <sup>1</sup> ? et où l'autre répond : *Ich komme vom Kaffeehaue* <sup>2</sup>, je ne pus retenir mes larmes et fus incapable de prononcer : *Haben Sie die Zeitung nicht gelesen* <sup>3</sup> ?

A la leçon d'écriture, je fis de tels pâtés avec mes larmes qu'il semblait que j'eusse écrit avec de l'eau sur du papier d'emballage.

Karl Ivanovitch se fâcha, me fit mettre à genoux, déclara que j'étais un entêté et que je jouais une comédie (c'était son expression favorite) ; il alla jusqu'à me menacer de sa règle, et il exigea que je demandasse pardon, bien que, suffoqué, je fusse incapable de parler.

Enfin, sentant probablement son injustice, il entra dans la chambre de Nikolai, en refermant avec bruit la porte derrière lui.

De la salle d'étude on entendait la conversation engagée dans la chambre du diadka.

— As-tu entendu dire, Nikolai, que les enfants allaient partir pour Moscou ? fit la voix de Karl Ivanovitch.

— Certes, je l'ai entendu dire.

Nikolai voulut sans doute se lever, car j'entendis Karl Ivanovitch lui dire :

— Reste assis, Nikolai.

La porte se ferma à double tour.

Je sortis de mon coin et m'approchai pour écouter.

1. D'où venez-vous ?

2. Je viens du café.

3. N'avez-vous pas lu le journal ?

— Malgré tout le bien qu'on fait aux gens, malgré tout l'attachement qu'on leur témoigne, on ne doit pas s'attendre à de la reconnaissance, Nikolaï, disait la voix de Karl Ivanovitch avec émotion.

Silence de Nikolaï.

— Il y a déjà douze ans que je suis dans cette maison, et, Nikolaï, je puis jurer devant Dieu que je les ai aimés et que je me suis occupé d'eux plus que s'ils eussent été mes propres enfants... Tu te rappelles, Nikolaï, quand Volodegnka eut un accès de fièvre chaude, tu te rappelles comment je suis resté pendant neuf jours près de son lit sans fermer les yeux... Oui, j'étais alors le bon, le cher Karl Ivanovitch... j'étais nécessaire alors...

— Et maintenant, ajouta-t-il d'un ton amer, — maintenant *les enfants sont devenus grands; il leur faut étudier sérieusement...* Comme s'ils n'apprenaient rien ici, Nikolaï.

— Que veut-on leur apprendre de plus? demanda Nikolaï.

— A présent, je ne suis plus utile... Et l'on me chasse... Où sont les promesses, la reconnaissance?... Je considère et j'aime Natalia Nikolaïevna... Mais qu'est-elle?... Sa volonté, dans cette maison, ne compte pas... Je sais d'où part cette intrigue et pourquoi l'on me déclare inutile... C'est parce que je ne suis pas hypocrite comme *certaines gens...* J'ai l'habitude de dire la vérité, toujours et devant tous, poursuivit Karl Ivanovitch avec un accent d'orgueil... Grand bien leur fasse... ! De ce que je n'y serai plus, ils n'en seront pas plus riches... Pour moi, Dieu sera miséricordieux... Je trouverai bien un morceau de pain, n'est-ce pas, Nikolaï?

Il se fit un silence.

Karl Ivanovitch le rompit et parla encore longtemps sur ce ton. On savait du moins récompenser ses mérites chez certain général. Cela me fut très pénible à entendre. Il parlait de la Saxe, de ses parents, de son ami le tailleur Schönheit, etc., etc. Je compatissais à son chagrin, et il m'était doulou-

reux que mon père et Karl Ivanovitch, que j'aimais d'un égal amour, ne se fussent pas compris.

Je me remis de nouveau à genoux dans mon coin en m'appuyant sur mes talons et m'ingéniai à former des projets pour rétablir la concorde entre mon père et le gouverneur.

Karl Ivanovitch rentra, m'ordonna de me lever et prépara les cahiers de dictée. Quand il eut fini ses apprêts, il s'installa majestueusement dans son fauteuil et, d'une voix qui semblait sortir d'un abîme, il commença sa dictée allemande :

— Von al-len Leiden-schaf-ten, die grau-sam-ste ist... Haben Sie geschrieben <sup>1</sup> ?

Il s'arrêta, aspira une prise avec lenteur, fit une pause et poursuivit avec force :

— Die grau-sam-ste ist die Un-dank-bar-keit... Ein grosses u <sup>1</sup>.

Ayant écrit le dernier mot, je le regardai, attendant la suite.

— *Punctum*, dit-il avec un sourire imperceptible.

Il nous fit signe de lui donner nos cahiers. Il lut avec un vif plaisir et à plusieurs reprises cette sentence, qui concordait si bien avec l'état de sa pensée.

Puis, il nous donna notre leçon d'histoire à apprendre et se mit à la fenêtre. Son visage n'était plus morne comme tout à l'heure ; il exprimait la joie grave d'un homme qui vient de venger son offense avec dignité.

Les trois quarts de midi sonnèrent ; Karl Ivanovitch ne paraissait point songer à lever la séance. Il nous avait donné de nouvelles leçons à apprendre. L'ennui et l'appétit augmentaient dans des proportions égales. Je suivais avec une vive impatience les bruits venant de la maison et qui présageaient l'heure du dîner.

« Voici qu'une fille de service passe avec les assiettes qu'elle vient de nettoyer », me disais-je. « On remue la

1. « De toutes les passions, la plus cruelle est »... Avez-vous écrit ?

1. « La plus cruelle est l'ingratitude »... Un grand U.

vaisselle dans le buffet; on dresse la table et l'on installe les chaises; voici Mimi, et Lioubotchka, et Kategnka (c'était la fille de Mimi, elle avait une douzaine d'années) qui sortent du jardin; mais je ne vois pas arriver Foka. »

C'est le majordome Foka qui vient toujours nous annoncer que le dîner est servi. Seulement alors on peut jeter les livres et, sans faire attention à Karl Ivanovitch, courir en bas.

J'entends des pas dans l'escalier... Ce n'est pas Foka. J'ai bien étudié son pas et je sais reconnaître à présent le craquement de ses bottes. La porte s'ouvre et une silhouette, encore inconnue, apparaît sur le seuil.

## V

## L'INNOCENT

L'homme qui vient d'entrer paraît être âgé d'une cinquantaine d'années. Son visage pâle, oblong, est troué de petite vérole; ses cheveux sont gris et longs, et sa barbiche rare et rousse. L'homme est de si haute taille qu'en franchissant le seuil, il a dû non seulement baisser la tête, mais encore plier le corps. Il est couvert de quelques loques qui ressemblent à la fois à un caftan et à un *podriasnik*<sup>1</sup>. De sa main il tient un long bâton pastoral.

En entrant dans la chambre, il frappa de son bâton le plancher avec force et, les sourcils froncés, la bouche démesurément ouverte, il éclata d'un rire étrangement terrible. Un de ses yeux était louche, le blanc de cet œil roulait sans cesse dans l'orbite et ajoutait à son visage, déjà fort laid, une expression plus répugnante encore.

1. Robe d'ecclésiastique.

— Ah! ah!... Je vous tiens! s'écria-t-il en s'approchant à petits pas de Volodia, qu'il saisit par la tête.

Il examina le sommet de la tête de mon frère avec soin. Puis, de son air le plus sérieux, il s'éloigna, alla à la table, souffla sur la toile cirée et fit des signes de croix répétés.

— Oh! oh!... pitié!... oh! oh! douleur!... Pauvre!... ils s'envoleront, dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Il regardait tendrement Volodia et essuyait de sa manche les larmes qui coulaient sur sa joue.

Sa voix était rauque et grossière; ses mouvements étaient saccadés et inégaux; ses paroles n'avaient aucun sens, mais l'accent qu'il y mettait était si touchant, mais son visage jaune monstrueusement laid exprimait parfois une tristesse si sincère, qu'en l'entendant on ne pouvait s'empêcher de ressentir une sensation de peur, de compassion et de tristesse.

C'était l'*Innocent*, le pèlerin Gricha.

D'où venait-il? Qui étaient ses parents? Quelles circonstances l'avaient jeté dans cette vie errante? On ne le savait.

Dès l'âge de quinze ans, il était connu comme un pauvre dément, marchant pieds nus, hiver comme été, fréquentant les couvents, distribuant de petits icônes à ceux qui lui plaisaient et prononçant des paroles mystérieuses que d'aucuns acceptaient comme des prophéties. Personne ne l'avait connu exerçant un autre état. Il venait parfois chez la *babouchka*<sup>1</sup>, et certains disaient qu'il était le malheureux fils de parents pauvres et que son âme était très pure. D'autres prétendaient qu'il était un simple moujik et un paresseux.

Enfin le ponctuel Foka, désiré si impatiemment, fit son apparition, et nous quitâmes la salle d'étude. Gricha, toujours sanglotant et sans cesser d'articuler des propos incohérents, nous suivit en frappant de son bâton les degrés de l'escalier.

Papa et manan traversèrent le salon, bras-dessus, bras-dessous. Ils causaient doucement entre eux. Maria Ivanovna se tenait roide dans un fauteuil; d'une voix sévère que le

1. Grand'mère.

respect contenait, elle donnait des conseils aux petites filles assises près d'elle.

Aussitôt que Karl Ivanovitch entra dans le salon, elle leva les yeux sur lui et les détourna très vite; son visage semblait dire :

« Je ne vous remarque pas, Karl Ivanovitch. »

Dans les yeux des petites filles nous lûmes qu'elles avaient une communication importante et pressée à nous faire. Mais se lever avec vivacité de leur place et venir à nous eût été contraire aux règles enseignées par Mimi. Il nous fallait d'abord nous approcher et souhaiter le bonjour à Mimi en faisant la révérence. Ce n'était qu'après ce cérémonial qu'on nous permettait d'engager la conversation.

Quelle insupportable personne, cette Mimi ! Elle trouvait tout inconvenant et l'on ne savait comment s'y prendre pour parler devant elle. De plus elle nous répétait sans cesse : « Parlez donc français ». Comme si elle l'eût fait exprès, cette recommandation nous venait toujours quand nous voulions parler russe. Pendant le dîner, quand on commençait à goûter quelque plat et qu'on voulait n'être gêné par personne, elle nous harcelait de : — *Mangez donc avec du pain*, ou bien : — *Comment tenez-vous votre fourchette ?*

« Qu'a-t-elle donc à s'occuper de nous ?... Qu'elle s'occupe de ces fillettes... Nous autres, nous avons Karl Ivanovich. »

Aussi je partageais complètement la haine de celui-ci pour certaines gens.

— Demande donc à maman que l'on nous emmène à la chasse, dit Kategnka à voix basse en me retenant par ma veste, tandis que les *grands* passaient dans la salle à manger.

— C'est entendu. Nous tâcherons.

Gricha mangeait à une table séparée. Il ne levait pas les yeux de dessus son assiette. Il poussait parfois des soupirs, faisait d'effrayantes grimaces, et se parlait à lui-même :

— Pitié ! S'envole... s'envolera la colombe au ciel... Oh ! une pierre sur la tombe... etc.

Maman paraissait préoccupée depuis le matin, et la pré-



sence, les propos et l'agitation de Gricha augmentaient sa préoccupation.

— Ah, oui, j'allais oublier de te demander quelque chose, dit-elle à papa en lui faisant passer une assiette de soupe.

— Quoi ?

— Ordonne, je te prie, d'enfermer tes terribles chiens... Ils ont failli déchirer le pauvre Gricha quand il est entré dans la cour... S'ils allaient se jeter sur les enfants...

Gricha entendit qu'on parlait de lui. Il se tourna vers notre table, montra les pans déchirés de son vêtement et, sans cesser de mâcher, marmotta :

— Il voulait que je fusse dévoré... Dieu ne l'a pas permis... C'est un péché de lâcher les chiens sur un homme... un grand péché... Ne frappe pas Bolchak !

Il nommait ainsi tous les moujiks sans distinction.

Il reprit :

— Pourquoi le battre ?... Dieu pardonnera... C'est un temps à passer.

— Que dit-il donc ? fit mon père en fixant le dément avec sévérité. — Je n'y comprends rien du tout.

— Moi, je comprends, répondit ma mère. — Il vient de me raconter qu'un chasseur a lâché exprès ses chiens sur lui. Il dit que ce chasseur voulait le faire mettre en pièces, mais que Dieu ne l'a pas permis... Il te prie de ne pas châtier le chasseur.

— Ah!... Mais pourquoi croit-il que je châtierais ce chasseur?... Tu sais, continua-t-il en français, — je n'aime pas beaucoup cet homme, et celui-ci surtout ne me plaît pas... Il doit être...

— Ah ! ne dis pas cela, mon ami, interrompit ma mère terrifiée. — Pourquoi cette méfiance ?

— Il me semble que j'ai déjà eu assez d'occasions d'étudier cette engeance.

Il y en a tant qui viennent chez toi... Ils sont tous les mêmes... C'est toujours la même et éternelle histoire...

Il était visible que maman avait là-dessus une autre opinion et qu'elle ne tenait pas à discuter.

— Passe-moi, je te prie, un petit gâteau, dit-elle. — Sont-ils bons aujourd'hui ?

— Non, cela me fâche, reprit papa en poursuivant sa pensée.

Il prit les gâteaux pour les donner à ma mère, mais les tint à distance, tout entier à sa préoccupation.

— Non, vraiment cela me fâche quand je vois des gens intelligents influencés par ces supercheries.

Il frappa la table de sa fourchette.

— Je te prierai de me passer les gâteaux, fit maman en allongeant le bras.

— Et on fait bien, continua mon père, — on fait bien de mettre ces sortes de gens en prison... Ils ne sont bons qu'à déranger les nerfs trop faibles de certaines personnes, conclut-il avec un sourire à l'adresse de maman, dont il avait remarqué la gêne. Il lui tendit enfin l'assiette aux gâteaux.

— Je ne te répondrai qu'une chose : Il est difficile de croire qu'un homme qui, malgré ses soixante ans, marche pieds nus hiver comme été, qui porte tous ses vêtements sans jamais les ôter, des chaînes pesant deux pouds et qui a refusé à plusieurs reprises un asile qui lui eût été nécessaire, il est difficile de croire qu'un tel homme fasse tout cela par paresse... Pour ce qui est de ses prophéties, ajouta-t-elle avec un soupir, *je suis payée pour y croire*<sup>1</sup>. Je t'ai déjà raconté, ce me semble, comment Kicioucha<sup>2</sup>, jour par jour, heure par heure, a prédit sa mort à feu mon père.

— Ah ! qu'as-tu fait ? dit papa en souriant et appliquant sa main sur sa bouche du côté où était Mimi.

Quand mon père faisait ce geste, je dressais l'oreille, m'attendant à quelque chose de risible.

1. En français dans le texte russe.

2. Diminutif de Kiril (Cyrille).

— Pourquoi m'as-tu rappelé ses pieds... Je les ai regardés... Je ne pourrai pas finir de manger.

Le dîner finissait. Liubotchka et Kategnka nous adressaient d'incessants clignements d'yeux, s'agitaient sur leurs chaises et manifestaient une vive inquiétude. Ces signes nous disaient clairement : « Pourquoi ne parlez-vous pas de la chasse ? »

Je poussai Volodia du coude, il me poussa à son tour et finit par se décider. D'une voix d'abord timide, mais qui s'affermi à mesure, il demanda, puisque nous partions aujourd'hui, que les petites filles suivissent la chasse dans une voiture.

Après une courte délibération des *grands*, la question fut résolue à notre avantage et, ce qui nous fut encore plus agréable, maman déclara qu'elle viendrait aussi.

## VI

### PRÉPARATIFS DE CHASSE

Au dessert, on appela Yakov et on lui donna des ordres concernant la voiture, les chiens, les chevaux de selle, dans les plus petits détails, et en désignant chaque cheval par son nom. Le cheval de Volodia boitait; papa ordonna de seller pour mon frère un cheval de chasse. Ce mot : « cheval de chasse », résonna étrangement aux oreilles de maman. Il lui semblait qu'un tel cheval fût une sorte d'animal enragé qui allait certainement s'emporter et tuer Volodia.

Malgré les arguments de papa et de mon frère, qui jurait avec courage ne rien craindre et aimer beaucoup les chevaux emportés, ma pauvre maman ne cessait de répéter qu'elle serait mortellement inquiète pendant toute la promenade.

On se leva de table. Les grands passèrent dans le cabinet de papa, où ils prirent le café, et nous nous envolâmes dans le jardin, à travers les allées déjà jonchées de feuilles jaunes. Là, nous causâmes : Volodia nous étonnait par son audace, et nous admirions d'avance le cheval de chasse qu'il monterait tout à l'heure ; nous faisons honte à Lioubotchka de ce qu'elle courait moins vite que Kategnka. Puis nous nous dîmes qu'il serait curieux de voir les chaînes de Gricha, etc., etc... Mais personne ne soufflait mot de notre séparation.

Notre conversation fut interrompue par le roulement d'une voiture, à chaque ressort de laquelle se tenait un petit groom. Derrière la voiture, venaient les chasseurs, tous à cheval, escortés de leurs chiens. Le cocher Ignat suivait, monté sur le cheval de Volodia et menant en bride mon vieux *klepper*<sup>1</sup>. Nous nous précipitâmes vers la haie, d'où l'on pouvait voir tous ces intéressants préparatifs, puis, avec des cris aigus, nous courûmes en haut nous costumer de manière à ressembler le plus possible à des chasseurs. Le meilleur moyen d'arriver à ce but était de rentrer nos pantalons dans nos bottes. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, en nous hâtant, afin d'aller nous placer au plus tôt sur le perron pour pouvoir contempler les chiens et les chevaux et converser avec les chasseurs.

La journée était chaude. Des nuages blancs, de formes fantasques, s'étaient montrés depuis le matin dans le ciel. Un vent léger les dirigeait vers nous, de sorte que le soleil en était parfois masqué.

Bien que ces nuages se fussent rassemblés en une énorme nuée noire, il était visible qu'un orage n'en sortirait point pour gâter le dernier plaisir que nous dussions prendre avant notre départ. Vers le soir, la nuée se fondit en une foule de petits nuages dont les uns pâlirent, s'effilèrent en courant vers l'horizon ; les autres, demeurés au-dessus de

1. Genet.

nous, se transformèrent en cirrus blancs et cotonneux ; seul, un gros nuage resta noir et s'arrêta à l'est.

Karl Ivanovitch savait toujours quelle direction devaient prendre les nuages. Il déclara que celui-ci s'en irait vers Maslovka, que nous n'aurions pas de pluie et que le temps serait excellent.

Foka, malgré son âge avancé, descendit rapidement l'escalier et cria :

— L'équipage !

Les dames sortirent et, après une courte discussion sur les places qu'elles devaient occuper dans la voiture et sur la manière dont on se tiendrait pour ne pas tomber — quoiqu'il n'y eût aucun danger — elles s'assirent, ouvrirent leurs ombrelles et se mirent en route. Au moment où la voiture s'ébranlait, maman désigna le « cheval de chasse » et demanda au cocher d'une voix tremblante :

— C'est là le cheval de Vladimir Petrowitch ?

Le cocher répondit affirmativement. Elle eut un geste désespéré et détourna la tête.

J'étais fort impatient. Enfin je montai à cheval ; je fixai la bête entre les deux oreilles et lui fis faire quelques évolutions dans la cour.

— Daignez ne pas écraser les chiens, me dit un des chasseurs.

— Sois sans crainte. Ce n'est pas la première fois... répondis-je avec orgueil.

Volodia enfourcha le « cheval de chasse » et, malgré toute sa fermeté de caractère, non sans un léger frisson de peur, il demanda à plusieurs reprises tout en caressant la bête :

— Est-il tranquille ?

Il était très beau à cheval. On eût dit un *grand*. Ses cuisses étroitement serrées dans une culotte de chasse reposaient si bien d'aplomb sur la selle que j'en étais jaloux. En jugeant d'après l'ombre que mon klepper et moi faisons sur le sable, je ne devais certes pas avoir la même prestance.

Le pas de mon père se fit entendre dans l'escalier. Le valet

de chiens rassembla les chiens courants, qui s'étaient éparpillés dans la cour. Les chasseurs rappelèrent les lévriers et montèrent à cheval. Les piqueurs conduisirent le cheval de mon père au pied du perron. Les chiens de la meute paternelle, allongés dans des poses hiératiques, se précipitèrent à la rencontre de leur maître. Milka, une chienne très remuante, suivait mon père, très fière de son collier de passementerie. En sortant, elle alla présenter, comme de coutume, ses civilités aux chiens de la meute, jouant avec les uns, flairant les autres avec un ricanement, cherchant les puces à ses intimes.

Papa monta à cheval et nous partîmes.

## VII

### LA CHASSE

Le chef de la meute, nommé Tourka, monté sur un cheval gris, galopait en avant, coiffé d'un bonnet fourré, son cor de chasse en bandoulière, son couteau passé dans la ceinture. A son aspect rébarbatif et farouche, on eût cru qu'il se rendait bien plutôt à un combat mortel qu'à une simple chasse. Derrière lui, ondulait les échines des chiens courants.

Dès qu'on fut sorti de la cour, papa nous ordonna à tous de suivre la route et partit à travers champs.

La large plaine, brûlée par le soleil, étincelait et n'était bornée que d'un côté par la lisière bleuissante d'une haute forêt qui me semblait être l'endroit lointain et mystérieux où commencent les pays inhabités.

Dans les champs, des meules et des paysans étaient éparpillés à perte de vue. Dans les seigles hauts, on voyait ça et là le dos courbé d'une moissonneuse, le balancement des épis quand on ramassait les gerbes. A l'ombre d'un arbre une femme se penchait sur un berceau, au milieu de

gerbes couchées, piquées ça et là de bleuets; plus loin des moujiks en bras de chemise, debout sur des charrettes, entassaient les meules et faisaient voler la poussière du champ brûlé et desséché.

Le *starosta* <sup>1</sup>, son caftan jeté sur les épaules, son pantalon dans ses bottes, ayant aperçu papa de loin, ôta son chapeau de feutre, essuya sa tête roussc et sa barbe avec une serviette et cria après les babas.

Le petit cheval roux que montait papa marchait d'un trot léger et allègre, inclinant parfois sa tête sur la poitrine, tendant les brides, chassant de sa queue épaisse les mouches et les moustiques qui bourdonnaient autour de lui. Deux lévriers, la queue relevée en serpe, et les pattes haut levées, bondissaient gracieusement autour du cheval. Milka courait en avant, puis s'arrêtait, quêtait un regard de mon père, puis repartait.

Les conversations, le piétinement des chevaux, le roulement des charrettes, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes réunis en essaims compacts et immobiles, des odeurs d'absinthe, de chaume, de sueur des chevaux; les jeux de lumière et de couleur répandus sur cette plaine d'un jaune clair, le bleu de la forêt lointaine, le lilas pâle des nuages, le blanc des fils cotonneux qui voltigeaient dans l'air, tout cela, je le voyais, l'entendais, le sentais.

Quand nous arrivâmes sur la lisière de la forêt de Kalinov, nous y trouvâmes la voiture des dames et, contre toute attente, une charrette sur laquelle se tenait un domestique chargé de victuailles. Au milieu d'un amas de foin on apercevait le samovar, puis un petit tonnelet à faire de la glace et plusieurs paquets et boîtes d'aspect engageant. Il n'y avait point à s'y tromper : nous prendrions le thé sur l'herbe. Et il y aurait, de plus, de la glace et des fruits.

A cette vue, nous exprimâmes bruyamment notre joie, car prendre le thé sur l'herbe et dans un endroit où personne

1. Maire de village, élu par les paysans.

n'avait coutume de venir le prendre avait pour nous un attrait particulier.

Tourka entra dans la clairière, s'arrêta et écouta avec attention les ordres de papa concernant la chasse, ce qui ne l'engageait du reste nullement à les suivre ; car il n'en faisait jamais qu'à sa tête. Puis il détacha les chiens, monta à cheval et disparut en sifflant derrière les jeunes bouleaux.

Les lévriers manifestèrent leur joie en fouettant l'air de leur queue et en se secouant avec énergie. Après s'être un instant flairés les uns les autres, ils se dispersèrent au petit trot.

— As-tu un mouchoir ? me demanda mon père.

Je tirai le mien de ma poche et le lui montrai.

— Eh bien, attache ce chien gris...

— Girane ? demandais-je d'un ton de connaisseur.

— Oui... Cours jusqu'à la route. Quand tu seras à la clairière, arrête-toi et attends... Ne reviens pas sans un lièvre !...

J'attachai mon mouchoir au cou velu de Girane et nous partîmes de toute notre vitesse à l'endroit indiqué, ce qui fit rire mon père. Il me cria :

— Vite, vite !... Tu es en retard.

Girane s'arrêtait à chaque instant, dressait les oreilles et écoutait les cris des chasseurs. La force me manquait pour l'entraîner. Je criai :

— Atou ! atou !...

Alors, Girane s'élança d'une telle force que je ne pouvais le retenir. Je tombai plusieurs fois en route, mais nous finîmes tout de même par arriver à notre poste.

Je choisis un endroit couvert au pied d'un chêne et m'étendis sur l'herbe. Je fis asseoir Girane près de moi et j'attendis.

Mon imagination, comme il m'arrive toujours, devançait la réalité. Je me voyais déjà à l'affût de mon troisième lièvre, lorsque les premiers abois des lévriers, mis sur une piste, retentirent.

La voix de Tourka, qui s'animait à mesure et devenait de plus en plus forte, se fit entendre dans la forêt. Les aboiements se précipitaient, plus rapprochés de moi.



A la voix de Tourka se mêla une autre plus grave, puis une troisième, puis une quatrième... Par instants le bruit s'apaisait puis reprenait; enfin les voix se mêlèrent dans un vacarme sonore faisant écho à travers la forêt.

J'étais immobile à ma place; les yeux fixés sur l'entrée de la forêt, je souriais stupidement et la sueur me coulait sur le visage; mais j'étais tellement absorbé qu'en dépit d'un chatouillement désagréable au menton je ne m'essuyais pas.

Pour moi, c'était le moment décisif. Les lévriers se rapprochaient et s'éloignaient de mon poste, et toujours pas de lièvre. Je regardais de tous les côtés; Girane m'imitait avec de petits cris d'impatience. Enfin il se calma; il posa sa tête sur mes genoux et demeura immobile.

Des fourmis couraient sur l'écorce desséchée du vieux chêne, elles descendaient sur la terre aride qui entourait le tronc et allaient se perdre dans les brindilles, sous les feuilles mortes et parmi les glands tombés de l'arbre; puis elles s'enfonçaient dans les petites herbes encore vertes ou sous la mousse jaunâtre, et elles disparaissaient.

Elles se hâtaient, marchant en file et suivant le sentier qu'elles s'était frayé, les unes portant des fardeaux et les autres à vide.

Je pris une brindille et la posai en travers de leur route. Il fallait voir avec quel mépris du danger elles franchissaient l'obstacle, en l'escaladant ou en passant dessous. Mais les fourmis chargées ne savaient que faire. Elles s'arrêtaient, cherchaient une voie détournée ou bien revenaient sur leurs pas, ou bien encore, arrivées sur la brindille jusqu'à ma main, semblaient vouloir entrer dans la manche de ma veste.

Je fus arraché à cette intéressante contemplation par un papillon aux ailes jaunes qui me donna la tentation de le prendre. Mais dès que j'eus porté mon attention sur lui, il voleta à deux pas de moi en tournoyant quelques instants au-dessus d'une fleur blanche fanée, sur laquelle il finit par se poser. Je ne sais s'il se chauffait au soleil ou s'il puisait

le suc de cette fleur. Mais ce qui était visible, c'est qu'il se sentait à son aise. Il agitait par moments ses petites ailes et se serrait contre la fleur ; il finit par rester complètement immobile. J'appuyai ma tête sur mes mains et je contemplai l'insecte avec un vif plaisir.

Soudain Girane poussa un hurlement et s'élança de sa place avec une telle force que je faillis tomber. Je me retournai, et à la lisière de la forêt, j'aperçus un lièvre qui, une oreille rabattue et l'autre au vent, courait en sautillant. Le sang me monta à la tête : oubliant tout, je poussai un cri aigu et je lâchai le chien, que je suivis en courant.

Mais à peine avais-je lâché Girane que je m'en repentis. Le lièvre eut un mouvement de recul, fit un bond et disparut.

Quelle ne fut pas ma honte quand je vis apparaître Tourka qui précédait toute la meute des lévriers ! Il s'était aperçu de ma faute ; il me jeta un coup d'œil de mépris et me dit simplement :

— Eh ! barine !

Il fallait entendre de quel ton cela fut dit. J'eusse préféré qu'il me suspendît à sa selle comme un lièvre.

Désespéré, je restai longtemps cloué à ma place. Je ne rappelai pas mon chien, et je répétais en me frappant les cuisses :

— Mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

La meute s'éloignait avec un bruit faiblissant. J'entendis des coups de fusils alternant avec des appels de cor. Je ne bougeai pas.

## VIII

### LES JEUX

La chasse était terminée. Un tapis fut étendu à l'ombre des jeunes bouleaux et toute la compagnie s'assit dessus. Gavriilo,

le domestique chargé des provisions, essuya les assiettes et retira des boîtes les prunes et les pêches entourées de feuilles fraîches. Le soleil tamisait ses rayons à travers les branches vertes des arbres et dessinait des ornements sur le tapis, sur mes pieds et sur la tête chauve de Gavriilo. Une brise légère courait sur mon visage enflammé et le rafraîchissait délicieusement.

Quand nous eûmes fini notre glace et nos fruits, nous partîmes jouer, malgré que le soleil fût ardent.

— A quoi allons nous jouer ? demanda Lioubotchka en clignant des yeux à cause du soleil, et en sautant sur l'herbe.

— Jouons à Robinson.

— Non... c'est ennuyeux, fit Volodia qui s'étendit paresseusement sur l'herbe en mâchant des brins de feuillages, — toujours Robinson.

— Si vous tenez absolument à jouer, construisons plutôt un petit chalet, conclut-il d'un ton important.

Son orgueil venait sans doute d'avoir monté un « cheval de chasse » ; il affectait une grande fatigue. Peut-être, après tout, avait-il déjà trop de bon sens et plus assez d'imagination pour se recréer au jeu de Robinson.

Ce jeu consistait dans la représentation de scènes du Robinsion suisse, que nous avions lu peu auparavant.

— Je t'en prie... Pourquoi nous refuser ce plaisir ? lui demandèrent les petites filles.

— Tu seras Charles, ou Ernest, ou le père... comme tu voudras, dit Kategnka en le tirant par la manche et en essayant de le soulever de terre.

— Non, vraiment, cela ne me plaît pas... Cela m'ennuie, déclara Volodia en souriant d'un air suffisant.

— Il aurait mieux valu rester à la maison, si personne ne veut jouer, dit Lioubotchka à travers ses larmes.

Lioubotchka était une terrible pleurnicheuse.

— Eh bien ! soit, mais je t'en prie, ne pleure pas... je ne puis souffrir cela.

La condescendance de Volodia nous procura peu de plai-

sir ; au contraire, son attitude nonchalante et ennuyée enlevait tout son charme à notre jeu.

Quand nous nous assîmes par terre, pour figurer le départ en canot pour la pêche, et que nous nous mîmes à ramer de toutes nos forces, Volodia resta les mains croisées et dans une posture qui ne ressemblait en rien à celle d'un marinier.

Je lui en fis l'observation. Il me répondit que nous ne gagnerions rien à agiter nos bras et que cela ne nous ferait pas voguer plus loin. Je dus en convenir.

Ensuite, quand j'entrai dans la forêt, un bâton sur l'épaule en guise de fusil, pour simuler le départ pour la chasse, Volodia s'étendit sur le dos, les mains croisées derrière la tête et me dit qu'il était déjà revenu. Cette manière d'agir nous refroidissait dans notre jeu et nous était très désagréable, d'autant plus qu'au fond nous ne pouvions nous empêcher de convenir que Volodia agissait en sage.

Je savais très bien qu'avec un bâton on ne pouvait pas tuer un oiseau, ni même tirer le moindre coup de feu, mais puisque c'était un jeu... Si on se mettait à raisonner de cette manière, alors on ne devait pas non plus monter à cheval sur les chaises. Et pourtant Volodia devait bien se rappeler lui aussi que pendant les longues soirées d'hiver nous couvriions de châles un fauteuil et que nous le transformions en voiture. L'un faisait le cocher, l'autre le laquais, et les petites filles se plaçaient au milieu ; les trois chaises formaient la troïka des chevaux et nous nous mettions ainsi en route. Et que d'aventures nous arrivaient pendant ce voyage imaginaire ! Et avec quelle brièveté passaient ces longues et joyeuses soirées d'hiver !... Si on voit tout avec les yeux de la sagesse, il n'y a plus moyen de jouer. Et si l'on ne joue pas, que reste-t-il, alors ?

## IX

## QUELQUE CHOSE COMME UN PREMIER AMOUR

En faisant le simulacred'arracher d'un arbre quelques fruits américains, Lioubotchka ôta de dessus une feuille un énorme ver. Elle le jeta, éleva les mains au ciel et recula terrifiée. Le jeu cessa et, en rond, nos têtes se touchant, nous admirâmes cette rareté.

Je regardais par-dessus l'épaule de Kategnka, qui tâchait d'attirer le ver sur une feuille en lui barrant la route.

J'avais remarqué que la plupart des petites filles font sans cesse un mouvement des épaules pour remettre en place leur robe mi-décolletée. Je me rappelle encore que Mimi s'en irritait fort : elle déclarait en français que c'était un geste de femme de chambre.

En se penchant sur le ver, Kategnka fit ce mouvement, et au même instant le vent souleva son fichu et découvrit son cou blanc. Sa petite épaule était en ce moment à deux doigts de mes lèvres. Je ne regardais plus le ver ; je dévorais des yeux l'épaule de Kategnka, et je finis par l'embrasser de toutes mes forces. Elle ne se détourna pas, mais je remarquai que son cou et ses oreilles avaient rougi.

Volodia, sans relever la tête, dit avec dédain :

— D'où te vient cette tendresse ?

J'en eus les larmes aux yeux.

Je ne cessais de regarder Kategnka. J'étais depuis longtemps habitué à son frais visage, mais à présent que je l'examinais plus attentivement, je me sentais l'aimer davantage.

Quand nous retournâmes vers les grands, papa nous déclara, à notre grande joie, que notre départ était remis au lendemain matin.

Nous rentrâmes en même temps que la voiture. Volodia et moi, dans notre désir de montrer notre talent d'équitation, nous nous piquions d'émulation. Mon ombre était plus longue qu'au départ, et, jugeant d'après elle, je me trouvais beau cavalier. Mais le sentiment de joie que j'éprouvais fut bientôt détruit par les circonstances suivantes. Pour conquérir les suffrages des dames, je retins un peu mon cheval, puis, de la cravache et de l'éperon, je stimulai l'animal en prenant une posture gracieusement nonchalante et voulus gagner au trot le côté où se tenait Kategnka. Jeme demandais s'il était plus convenable de passer au galop et en silence, ou bien de pousser un cri. Mais, en passant auprès des chevaux attelés à la voiture, mon keppler s'arrêta si brusquement, que je fus lancé de la selle sur le cou de la bête et faillis tomber...

## X

### QUEL HOMME ÉTAIT MON PÈRE

Mon père était un homme du vieux temps. Il avait ce caractère indéfinissable de chevalerie comme tous ceux de sa génération; c'était un homme d'initiative, sûr de lui-même et très aimable.

Il considérait les gens d'aujourd'hui avec mépris, et cela, autant à cause de son orgueil inné qu'à cause d'un secret dépit de n'avoir point, dans notre temps, l'influence et le pouvoir qu'il eût eus à une autre époque.

Ses deux principales passions étaient le jeu et les femmes. Il avait gagné dans le cours de son existence plusieurs millions et s'était lié avec un nombre incalculable de femmes de toutes les classes.

De haute taille, élancé, la démarche affectée, avec un balancement rythmique des épaules, de petits yeux toujours souriants, un grand nez aquilin, des lèvres irrégulières qui se plissaient gauchement mais exprimaient la sympathie, un petit zézaïement quand il parlait et une complète calvitie. voilà l'extérieur de mon père tel que je l'ai toujours connu, Avec cet extérieur, non seulement il a eu le renom, mais encore les plaisirs d'un homme à bonnes fortunes, car il a su plaire à tous ceux à qui il a bien voulu.

Dans ses relations il lui était facile de dominer. N'ayant jamais été un homme du *très grand monde*, il y avait cependant ses entrées et y était considéré. Il savait se tenir aux extrêmes limites de l'orgueil et de la suffisance qui n'offensent pas les autres et rehaussent un homme dans l'estime du monde. Il était original, mais pas toujours ; il se servait de son originalité dans certains cas, et cela lui tenait lieu de richesse et de connaissance des usages. Ne s'étonnant jamais de rien, il se fût trouvé dans n'importe quelle situation brillante, qu'il eût considéré cela comme tout naturel et fait à point pour lui. Il tenait surtout à ses hautes relations, qu'il devait en partie à la parenté de ma mère, en partie aussi aux amis de sa jeunesse, contre lesquels, au fond, il gardait rancune d'avoir poursuivi une belle carrière, tandis qu'il était pour la vie lieutenant en retraite de la garde impériale.

Comme tous les militaires, il ne suivait les modes que de loin, mais il s'habillait avec originalité et d'une manière gracieuse. Un habit large et léger, de beau linge fin, de longues manchettes retroussées et des cols rabattus... Tout cela, d'ailleurs, allait bien à sa haute taille, à sa forte corpulence, à sa tête chauve et à ses mouvements posés.

Il était très sensible ; souvent, en lisant à haute voix, quand il arrivait à un passage pathétique, sa voix tremblait, des larmes montaient à ses yeux et il abandonnait son livre avec dépit.

Il aimait la musique et chantait parfois en s'accompagnant

au piano les romances de son ami A..., des chansons de tziganes et quelques mélodies d'opéra. Mais il n'aimait pas la musique savante; sans s'occuper de l'opinion générale, il déclarait franchement que les sonates de Beethoven l'ennuyaient et le faisaient dormir, et qu'il ne connaissait rien de mieux que : « Ne me réveille pas, moi, jeune fille » que chantait Semionova, et la romance : « Pas seule » de la tzigane Zanioucha.

Son tempérament était de ceux qui ont besoin de public pour faire une bonne action. Dieu seul sait s'il avait quelque conviction morale. Sa vie était si remplie d'entraînements qu'il n'avait pas le temps de se créer une morale. D'ailleurs, il se trouvait si heureux qu'il n'en sentait pas la nécessité.

Avec l'âge il se créa un point de vue stable sur les choses, mais en se plaçant toujours au point de vue pratique.

Il parlait souvent avec chaleur, et cette faculté, il me semble, augmentait la flexibilité de ses convictions : Il était capable de raconter la même aventure comme une escapade inoffensive ou bien comme une action basse et vile.

## XI

### OCCUPATIONS D'INTÉRIEUR

Il se faisait nuit quand nous rentrâmes à la maison. Man s'assit au piano, et nous, les enfants, nous apportâmes du papier, des crayons et des couleurs, et nous nous mîmes autour de la table ronde. Je n'avais que du bleu; malgré cela je résolus de peindre la chasse. Ayant dessiné à grands traits un gamin bleu monté sur un cheval bleu, escorté de chiens bleus, j'eus un scrupule : Pouvais-je faire des lièvres



bleus ? Je courus au cabinet de travail de mon père pour avoir là-dessus son avis.

Il était occupé à lire ; à ma question s'il existait des lièvres bleus, il me répondit sans lever la tête : — Oui, mon ami, oui.

Je revins à mon dessin et fis un lièvre bleu, que je crus ensuite nécessaire de transformer en un arbuste ; mais cela ne me plut pas et j'en fis un arbre, puis de l'arbre une meule, de la meule un nuage ; — enfin je finis par tellement barbouiller mon papier de bleu que je le froissai avec dépit et que je m'en fus sommeiller dans le voltaire.

Maman jouait le *second concerto* de Fielde, son maître préféré. Dans mon demi-sommeil je sentais des souvenirs légers, sereins et transparents, traverser ma pensée.

Maman attaqua une sonate pathétique de Beethoven et un souvenir morne, triste et pénible m'envahit. Elle jouait souvent ces deux morceaux, et je me rappelle très bien les sensations qu'invariablement ils provoquaient en moi.

Ces sensations étaient des sensations de souvenirs, mais des souvenirs de quoi ?

Il me semblait me souvenir de choses qui n'avaient jamais existé.

En face de moi était la porte du cabinet paternel. J'y vis entrer Yakov et quelques autres hommes barbus couverts de leur caftan. La porte se referma aussitôt derrière eux.

« Voilà les affaires sérieuses qui commencent », pensai-je.

Il me semblait qu'il ne pût rien être au monde de plus important que ce qui se passait dans le cabinet. Cette pensée trouvait sa confirmation dans ce fait que tous s'approchaient de la porte du cabinet en marchant sur la pointe des pieds et en parlant à voix basse.

J'entendais la voix de papa, et je sentais l'odeur de la fumée des cigares qui, je ne sais pourquoi, me plaisait beaucoup.

A travers mon assoupissement, je perçus un craquement

de bottes bien connu; ce bruit venait de la salle d'office. Karl Ivanovitch entra sur la pointe des pieds; il avait l'air triste, mais résolu. Il tenait dans sa main une liasse de papiers. S'étant approché de la porte du cabinet, il frappa légèrement.

— Entrez, cria la voix de mon père.

La porte se referma sur Karl Ivanovitch.

« Pourvu qu'il n'arrive pas quelque malheur... Karl Ivanovitch est très irrité... Il serait capable de tout... »

Je m'assoupis de nouveau.

Pourtant aucun malheur n'arriva. Une heure après, le même craquement bien connu me réveilla, et je vis Karl Ivanovitch, les yeux pleins de larmes, sortir de chez mon père en marmottant entre ses dents et remonter chez lui.

A sa suite, mon père rentra au salon.

— Sais-tu ce que je viens de décider? dit-il gaîment en posant sa main sur l'épaule de maman.

— Quoi! mon ami?

— J'emène Karl Ivanovitch avec les enfants... Il y a une place dans la voiture... Les enfants se sont habitués à lui, et il leur est très dévoué... Sept cents roubles de plus ne sont pas une affaire... *Et puis, au fond, c'est un très bon diable*<sup>1</sup>.

J'en suis bien aise, fit maman, pour les enfants et pour lui. C'est un digne vieillard.

— Si tu avais vu comme il était touché, quand je lui ai dit de garder ses cinq cents roubles à titre de gratification... Mais le plus amusant, c'est ce compte qu'il m'a apporté... Cela vaut la peine d'être examiné, ajouta-t-il avec un sourire en tendant à ma mère un bout de papier écrit de la main de Karl Ivanovitch. C'est charmant!

Voici ce qu'il y avait sur ce fameux compte :

« Deux hameçons pour les enfants..... » r. 70 kopecks  
 « De la papier couleur à bordure dorée,  
 colle et modèle pour la boîte, en cadeau. 6 r. 55 —

1. En français, dans le texte.

- » Une livre, un arc, cadeau aux enfants. 8 r. 16 kopecks
- » Pantalon Nicolaï..... 4 r. » —
- » Promis par Piotr Alexandrovitch de  
Moscou, en 18..., un montre en or... 140 r. » —
- » En tout doit recevoir Karl Mauer, en  
sus de ses appointements..... 159 r. 79 —

Après avoir lu ce mémoire, dans lequel Karl Ivanowitch demandait l'argent dépensé en cadeaux et même l'argent des cadeaux qu'on lui avait promis, on pensera sans doute que le pauvre homme n'était qu'un être égoïste et cupide,—et l'on se trompera.

En entrant dans le cabinet de mon père, ce papier à la main et un discours tout préparé dans sa tête, Karl Ivanovitch avait l'intention de peindre d'une manière très éloquente toutes les injustices qu'il avait subies dans notre maison. Mais quand il commença à parler, de la voix douce et sentimentale qu'il prenait pour nous faire la dictée, son éloquence agit sur lui-même, de sorte qu'arrivé à l'endroit où il disait : « Malgré toute la tristesse que j'ai de me séparer des enfants... » il s'embrouilla complètement, sa voix trembla et il fut forcé de tirer son foulard à carreaux de sa poche.

— Oui, Piotr Alexandrovitch, dit-il à travers ses larmes.

Ce passage n'était pas compris dans son discours.

— Je suis si habitué aux enfants, continua-t-il,— que je ne sais pas ce que je deviendrai sans eux... J'aime mieux continuer de vous servir sans appointements, sanglotait-il en comprimant ses pleurs d'une main et tendant son compte de l'autre.

Que Karl Ivanovitch fût sincère en ce moment, certes, je puis l'affirmer, car j'ai connu son cœur. Mais comment accorder ces paroles et cette note bizarre?... Cela demeure un mystère pour moi.

— Si cela vous est pénible, il m'est encore plus pénible de me séparer de vous, avait répondu papa en lui frappant sur l'épaule. — J'ai réfléchi et je reviens sur ma décision.

Un peu avant le souper, Gricha entra dans le salon. Depuis

le moment qu'il était entré chez nous, il n'avait cessé de pleurer et de soupirer; dans l'opinion de ceux qui croyaient à ses prédictions, cela signifiait l'approche d'un malheur. Il nous fit ses adieux et nous dit que le lendemain, au petit jour, il poursuivrait son chemin.

Je fis un signe à Volodia et je me dirigeai vers la porte.

— Quoi ?

— Si tu veux voir les chaînes de Gricha, allons en haut, dans la chambre où il couche. D'un cabinet on peut très bien s'installer et voir.

— Bon ! Attends-moi ici, je vais appeler les filles.

Les petites accoururent et nous montâmes voir les chaînes de Gricha.

Après avoir quelque temps discuté pour savoir qui entrerait le premier, nous nous mîmes d'accord et nous nous installâmes de manière à pouvoir tout voir sans être vus.

## XII

### GRICHA

Nous étions dans l'obscurité et nous nous sentions très mal à l'aise. Nous nous serrions les uns contre les autres sans dire un mot. A peine étions-nous à notre poste que Gricha entra. D'une main il tenait son bâton, et de l'autre une chandelle posée sur un bougeoir de cuivre. Nous n'osions à peine respirer.

— Seigneur Jésus-Christ !... Sainte mère, Notre-Dame !... Au Père, au Fils et au Saint-Esprit... répéta-t-il en haletant et avec les différentes intonations et abréviations particulières à ceux qui répètent fréquemment ces paroles.

Il accompagnait tous ses mouvements d'une prière. Il mit

son bâton dans un coin, examina le lit et commença à se déshabiller.

Après avoir ôté sa vieille ceinture noire, il se dévêtit lentement de son caftan déchiré, le plia avec précaution et le posa sur le dossier d'une chaise.

Son visage n'exprimait plus, comme à l'ordinaire, la stupidité et l'agitation. Au contraire, il était tranquille, pensif, majestueux même. Ses mouvements étaient lents et réfléchis.

Quand il fut déshabillé, il s'étendit doucement sur le lit, qu'il bénit avec des signes de croix multipliés et, faisant un effort visible, il arrangea ses chaînes sous sa chemise.

Après être resté tranquille pendant quelques instants, et avoir examiné son linge déchiré en plusieurs endroits, il se leva, porta avec une prière la chandelle près des icônes, fit un signe de croix et renversa la chandelle, qui s'éteignit en pétillant.

A travers les fenêtres donnant sur la forêt, la pleine lune donnait sa clarté. La silhouette blanche et longue de l'innocent était éclairée d'un côté par les rayons pâles, argentés de la lune ; de l'autre côté une ombre noire qui se confondait avec l'ombre des châssis tombait sur le plancher et s'étendait sur le mur et jusqu'au plafond.

Le gardien de nuit, au dehors, frappait sur une plaque de cuivre.

Ses grands bras croisés sur la poitrine, la tête baissée et poussant d'incessants soupirs oppressés, Gricha demeurait silencieux devant les icônes. Il se mit péniblement à genoux et pria.

D'abord, il murmura tout bas des prières connues, en appuyant seulement sur certaines paroles, puis il les répéta d'une voix plus haute et avec une grande animation. Il prononçait les mots avec un effort visible en tâchant de s'exprimer en vieux slave. Ces paroles étaient incohérentes, mais touchantes néanmoins. Il pria pour tous ses bienfaiteurs, ainsi qu'il nommait ceux qui l'hébergeaient, y compris notre mère et nous. Il demanda à Dieu de lui pardonner ses grands

péchés en répétant : « Dieu , pardonne à mes ennemis. »

Il se levait en répétant encore ces paroles ; de nouveau il se prosternait puis se relevait, malgré le poids de ses chaînes qui résonnaient avec un bruit sec et métallique sur le parquet.

Volodia me pinça brusquement la jambe très fort. Je ne me retournai même pas. Je me contentai de me frotter l'endroit pincé et je continuai à considérer avec un mélange d'étonnement enfantin, de pitié et de profond respect, les faits et gestes de Gricha.

Au lieu de l'amusement et des rires auxquels je m'attendais en entrant dans le cabinet noir, je me sentais pris de fièvre et j'avais le cœur serré.

Longtemps encore Gricha, en proie à son transport religieux, continua d'improviser des prières. Tantôt il répétait plusieurs fois de suite : « Dieu, pardonne-moi », et chaque fois avec une nouvelle force et une nouvelle ferveur ; tantôt il disait : « Pardonne-moi, Seigneur... Apprends-moi ce que je dois faire... Apprends-moi ce que je dois faire, Seigneur ! » avec une telle animation qu'on eût cru qu'il attendait une réponse immédiate à sa supplication. Tantôt nous n'entendions plus que des pleurs et des lamentations.

Il se redressa sur ses genoux, croisa les bras et se tut. Je passai doucement la tête à travers la porte en retenant mon souffle. Gricha ne bougeait pas. Des soupirs pénibles sortaient de sa poitrine. Dans la prunelle trouble de son œil louche éclairé par la lune je vis une larme.

— Que Ta volonté soit faite ! s'écria-t-il tout à coup avec une expression indéfinissable. Il tomba par terre et pleura comme un enfant.

Beaucoup d'eau a coulé depuis, beaucoup de souvenirs ont perdu leur signification pour moi et sont devenus vagues, même le pèlerin Gricha a depuis longtemps accompli son dernier pèlerinage, mais l'impression qu'il a produite sur moi et les sentiments qu'il a éveillés en moi ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Oh! grand chrétien Gricha!... Ta foi était si vive que tu sentais la présence de Dieu; ton amour était si grand, que les paroles coulaient d'elles-mêmes de tes lèvres sans aucune intervention de ton raisonnement...Quelle haute louange tu donnais à Sa grandeur, quand, ne trouvant plus de paroles, tu tombais à terre en fondant en larmes!...

L'émotion profonde et douce que me causait Gricha ne pouvait durer longtemps, d'abord parce que ma curiosité était satisfaite, ensuite parce que, à force d'être demeuré à la même place, je me sentais les jambes engourdies; puis je voulais partager l'animation et les murmures que j'entendais derrière moi dans le cabinet noir.

Je me sentis saisir la main. Une voix étouffée demanda :  
— A qui cette main ?

Le cabinet était tout à fait obscur, mais au contact et au murmure qui avait effleuré mon oreille j'avais reconnu Kategnka.

Malgré moi, je saisis cette main, et je remontai jusqu'au coude nu et j'y appliquai mes lèvres.

Kategnka s'étonna probablement, elle retira son bras. Ce mouvement fit heurter une chaise cassée qui se trouvait là. Gricha leva la tête, regarda lentement autour de lui et lança, avec force prières, des signes de croix dans tous les coins. Nous nous enfuîmes avec bruit.

### XIII

#### NATALIA SAVICHNA

Au milieu du siècle passé, dans les cours du village Kabarovka, courait, pieds nus et couverte de haillons, mais grasse, joyeuse et bien portante, *Natachka*<sup>1</sup>.

1. Diminutif de Natalia, ne s'emploie qu'en signe de mépris.

A la prière de son père, le clarinettiste Sawa, mon grand-père la prit à son service et elle fit partie de la domesticité de ma grand-mère. Le femme de chambre Natachka se distingua dans ses fonctions, car elle était d'un caractère avenant et montrait beaucoup de zèle.

Quand ma mère naquit, on eut besoin d'une bonne d'enfant. Ce fut Natachka qu'on choisit. Dans ce nouvel emploi, elle mérita les louanges et les cadeaux par son activité, sa fidélité et son attachement à sa jeune maîtresse. Mais la tête poudrée et les souliers à boucles du jeune domestique Foka, que son service mettait en rapports fréquents avec Natalia, firent la conquête du cœur rude mais aimant de la jeune camériste.

Elle se décida un jour à aller trouver mon grand-père et lui demanda d'épouser Foka.

Mon grand-père considéra ce désir comme une ingratitude ; aussi se fâcha-t-il, et, pour punir la pauvre Natalia, il l'envoya dans un autre village paître le bétail.

Mais comme personne ne pouvait la remplacer, elle fut réinstallée six mois après dans son ancien emploi. Revenue de son exil, quand elle parut devant mon grand-père, elle tomba à genoux, le supplia de lui rendre ses bonnes grâces et jura de ne plus penser à cette sottise qu'elle avait voulu commettre. Elle tint en effet parole.

Depuis, Natachka est devenue Natalia Savichna <sup>1</sup> et porte des bonnets. Toutes les provisions d'amour qu'elle avait dû garder en elle, elle les reporta sur sa barichnia <sup>2</sup>.

Quand une gouvernante la remplaça auprès de ma mère, Natalia reçut la clé du buffet, et les provisions et le linge lui furent confiés.

Elle remplit ces fonctions avec la même exactitude et la même gaieté de cœur. Le bien de ses maîtres absorba toute

1. Par estime pour les gens, on leur donne le nom de leur père avec une désinence. Ainsi Savichna, de Sawa.

2. Jeune maîtresse.



sa vie ; elle se plaignait toujours de ce qu'on dépensait trop, criait contre le gaspillage et tâchait de réagir de toutes ses forces.

Quand maman se maria, désireuse de montrer sa gratitude à Natalia Savichna pour ses services et son attachement de vingt années, elle l'appela chez elle et, après l'avoir remerciée en termes affectueux, lui remit un papier timbré où était écrit l'acte de libération de Natalia Savichna. Elle lui annonça qu'elle était libre de continuer de servir dans la maison ou de quitter le service ; elle recevrait quand même une pension annuelle de trois cents roubles.

Natalia Savichna écouta sa maîtresse en silence, puis elle prit l'acte d'émancipation, le considéra avec colère, murmura quelques paroles et sortit précipitamment en refermant la porte avec violence.

Ne comprenant pas la cause de cette étrange attitude, ma mère se rendit à la chambre de Natalia Savichna. Celle-ci était assise sur sa malle, les yeux pleins de larmes, roulant dans ses doigts le coin de son mouchoir, et regardait fixement les morceaux de papier timbré éparpillés autour d'elle.

— Qu'avez-vous, ma chère Natalia Savichna ? demanda ma mère en lui prenant la main.

— Rien, ma petite mère, répondit-elle. Sans doute, je vous dégoûte, puisque vous me chassez de votre maison... Eh bien ! je m'en irai...

Elle dégagea sa main, et, refoulant ses larmes, voulut sortir de sa chambre.

Ma mère la retint, la prit dans ses bras, et elles pleurèrent ensemble.

Du plus loin qu'il me souvienne, je vois Natalia Savichna, et je me rappelle son amour, ses caresses.

Mais ce n'est qu'à présent que je sais les apprécier ; alors je ne pouvais m'imaginer quelle rare et précieuse créature était cette bonne vieille.

Non seulement elle ne parlait jamais d'elle-même, mais

encore elle ne pensait jamais à elle ; toute sa vie n'était qu'abnégation et amour pour les autres. Je m'étais si bien accoutumé à son affection désintéressée et tendre que je n'imaginai pas qu'il en pût être autrement, et je ne lui en étais nullement reconnaissant. Même, jamais je ne m'étais demandé si elle était contente de se dévouer ainsi.

Il m'arrivait souvent, prenant prétexte d'avoir besoin de quelque chose, d'accourir dans sa chambre après ma leçon, de m'asseoir et de rêver tout haut, nullement gêné par sa présence.

Elle était toujours occupée à quelque travail : ou bien elle tricotait des bas, ou bien elle fouillait dans les malles dont était remplie sa chambre, ou bien elle marquait le linge, écoutant les sottises que je débitais tout haut, telles qu'elles me passaient par la tête.

« Quand je serai général, j'épouserai une très belle femme, je m'achèterai un cheval roux, je bâtirai une maison de verre et je ferai venir de Saxe les parents de Karl Ivanovitch, etc., etc... »

Elle répondait toujours :

— Oui, mon petit père, oui.

Ordinairement, quand je me levais pour sortir, elle ouvrait sa malle bleu de ciel sur l'intérieur du couvercle de laquelle étaient collés, je m'en souviens encore à présent, le portrait d'un hussard, l'étiquette colorée d'un pot de pommade et un dessin de Volodia. Elle retirait de cette malle une pastille odorante, l'allumait et me disait en l'agitant :

— Cela, mon petit père, c'est une pastille odorante du temps d'Otchakov, du temps de Catherine, à l'époque où feu votre grand-père — qu'il soit au ciel ! — allait combattre les Turcs. C'est lui qui a rapporté ces pastilles... Voici la dernière qui me reste, ajoutait-elle avec un soupir.

Il y avait de tout dans les malles de Natalia Savichna. Quand on avait besoin de quelque chose, on disait ordinairement : « Il faut demander tel objet à Natalia Savichna. »

Et, en effet, après avoir fouillé quelque temps chez elle, elle trouvait l'objet demandé et disait ensuite :

— C'est heureux que j'aie caché cela.

Une fois, je me fâchai contre elle.

Pendant le dîner, en me versant du kväss <sup>1</sup>, j'avais laissé tomber la carafe qui s'était répandue sur la nappe.

— Appelez donc Natalia Savichna, pour qu'elle contemple le haut fait de son préféré, dit maman.

Natalia Savichna entra, et, apercevant le dégât, hocha la tête. Puis maman lui dit quelques mots à l'oreille, et Natalia sortit en me menaçant du doigt.

Après le dîner, me trouvant bien disposé, je me dirigeai en sautillant vers le salon. Tout à coup, Natalia Savichna surgit de derrière une porte; elle tenait la nappe dans la main. Elle me saisit et, malgré mes efforts désespérés, me débarbouilla le visage avec le coin de nappe mouillé, en répétant :

— Ne salis plus la nappe! Ne salis plus la nappe!

Je me sentis si grièvement offensé que je hurlai de colère.

« Comment! » me disais-je en arpentant le salon, tout suffoqué par les larmes, « Natalia Savichna, Natalia *tout simplement*, me tutoie et me frappe avec une nappe humide comme un fils de domestique!... Non, c'est horrible!... »

Quand Natalia Savichna s'aperçut de mes pleurs, elle partit en courant et moi, en continuant rageusement ma promenade, je ruminai la vengeance que je devais tirer contre cette insolente *Natachka* pour l'offense qu'elle venait de me faire.

Quelques instants après, Natalia rentra, s'approcha timidement et se mit à me consoler..

— Cessez donc, mon petit père... Ne pleurez pas... Pardonnez-moi ma sottise... J'ai eu tort... Vous me pardonnerez, ma chère colombe... Voici pour vous, prenez donc.

Elle avait tiré de dessous son châle un cornet de papier

1. Du cidre.

rouge plein de caramel et de figues, et me le tendait d'une main tremblante.

Je n'avais pas le courage de regarder la bonne vieille. En me détournant, j'acceptai le cadeau.

Mes larmes coulaient encore, non plus de colère, mais d'amour et de honte.

## XVI

### SÉPARATION

Le lendemain des événements que je viens de raconter, vers midi, deux voitures attendaient au bas du perron. Nikolaï était en costume de voyage, c'est-à-dire que son pantalon était dans ses bottes et que sa vieille redingote était étroitement serrée dans sa ceinture. Il se tenait debout dans une voiture et arrangeait des manteaux et des oreillers sous les sièges.

— Faites-moi donc le plaisir, Nikolaï Dimitriévitch, de prendre le nécessaire de voyage du barine dans votre voiture, disait tout essoufflé le valet de chambre de papa en passant sa tête par la portière de la seconde voiture. — Il est tout petit...

— Vous auriez dû le dire avant, Mikhey Ivanitch, répondit Nikolaï d'un ton ennuyé.

Il jeta avec colère un paquet au fond de la voiture et poursuivit :

— J'ai déjà assez d'affaires sans cela, la tête m'en tourne... Et vous venez encore avec votre nécessaire, ajouta-t-il en soulevant sa casquette et épongeant son front brûlé par le soleil.

Les *dvorovis*<sup>1</sup>, les uns vêtus de caftans et les autres en

1. Serfs de la maison du seigneur.

redingote, d'autres en bras de chemise, la plupart nu-fête, les femmes en robe de couil, avec des châles à raies, leurs enfants sur les bras, et les gamins pieds-nus se tenaient près du perron et causaient entre eux en regardant les voitures.

L'un des yamstchiks, un vieillard voûté, coiffé d'un bonnet d'hiver, tenait le timon de la première voiture ; il le palpa et l'examinait d'un air songeur.

Un autre, un jeune homme en chemise blanche et coiffé d'un chapeau de feutre noir qu'en grattant ses cheveux blonds il plaçait tantôt sur une oreille tantôt sur l'autre, avait posé son caftan sur une banquette. Il jeta les guides sur le siège et, faisant claquer son petit knout, il examina ses bottes, puis les cochers qui graissaient les roues des voitures.

Des chevaux de poste étaient attachés à la grille ; ils agitaient la queue pour se défendre des mouches. Les uns, les jarrets tendus et les yeux fermés, sommeillaient ; les autres se frottaient les flancs entre eux en arrachant les tiges d'un fougère dure et d'un vert sombre qui poussait près du perron.

Quelques chiens étaient couchés au soleil, haletants ; les autres se promenaient dans l'ombre des voitures et léchaient le suif des essieux.

Un nuage de poussière voltigeait à fleur de terre, soulevé par un fort vent d'ouest. L'horizon était gris-lilas, mais le ciel était absolument pur.

Je me tenais à la fenêtre et j'attendais avec impatience la fin de ces préparatifs. Quand tout le monde fut réuni au salon, autour de la table ronde, afin de passer quelques instants ensemble pour la dernière fois, je ne m'imaginai pas quel triste moment nous allions passer.

Je me posais des questions :

« Quel yamstchik ira dans une voiture, et quel dans l'autre ? Qui, de Volodia ou de moi, sera avec papa, et qui avec Karl Ivanovitch ? Pourquoi veut-on absolument m'envelopper dans un tartan et dans un paletot ouaté ? Suis-je

donc si délicat ? Certes, je n'aurai pas froid... Qu'on parle donc au plus tôt. »

— A qui dois-je donner la note du linge des enfants ? demanda Natalia Savichna en entrant, les yeux rougis par les larmes, et s'adressant à maman.

— Donnez-la à Nikolai et venez ensuite faire vos adieux.

La bonne vieille voulut dire quelque chose, mais elle s'arrêta, se couvrit le visage de son mouchoir et, faisant un geste désespéré, sortit du salon.

Je vis ce mouvement et j'en eus le cœur serré. Mais l'impatience de partir était plus forte que ce sentiment et je continuai d'écouter avec indifférence la conversation de mes parents. Ils s'entretenaient de choses qui, visiblement, ne les intéressaient ni l'un ni l'autre.

« Que faudrait-il acheter pour la maison ? Que dire à la princesse Sophie et à madame Julia ? La route sera-t-elle bonne ? etc. »

Foka entra et, de la même voix qu'il prenait pour dire : « Le dîner est prêt », il annonça : « Les chevaux sont prêts. »

A ces paroles, je vis maman tressaillir et pâlir, comme si elles eussent été inattendues. On ordonna à Foka de fermer toutes les portes du salon. Cela m'amusa beaucoup :

« On dirait qu'on se cache de quelqu'un », pensai-je.

Quand tout le monde fut assis, Foka prit place également sur le coin d'une chaise, mais presque aussitôt la porte cria sur ses gonds et Natalia Savichna entra précipitamment sans lever les yeux et s'assit près de Foka, sur la même chaise.

Je vois encore à présent la tête chauve et le visage ridé, immobile de Foka, et le profil recroquevillé de la bonne femme avec son bonnet blanc d'où s'échappaient des mèches de cheveux gris. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, très gênés.

Les dix secondes que nous passâmes ainsi, les portes

closes, me semblèrent durer une heure. Enfin on se leva, on fit le signe de la croix et les adieux commencèrent. Papa serra maman dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Cesse donc, ma petite amie, fit papa en se dégageant.  
— Nous ne nous séparons pas pour toujours.

— C'est bien triste, tout de même, dit maman d'une voix émue.

Quand j'entendis cette voix et que je vis ces lèvres tremblantes, ces yeux pleins de larmes, j'oubliai tout et me sentis si triste, une frayeur si douloureuse m'envahit que j'eusse préféré m'enfuir sans lui faire mes adieux. Je compris qu'en étreignant notre père, c'était surtout à nous que s'adressait cette étreinte.

Elle embrassa tant de fois Volodia, et fit sur lui tant de signes de croix que, pensant mon tour venu, je m'avançai, mais elle ne cessait de le bénir et de le serrer sur sa poitrine, encore et encore.

Enfin je tombai dans ses bras, et serré contre elle, je pleurai amèrement, tout à mon chagrin.

Quand nous nous dirigeâmes vers les voitures, les dvorovis vinrent nous ennuyer de leurs adieux. Leurs « donnez votre petite main », leur baisers sonores sur l'épaule, l'odeur de suif dont leurs têtes étaient imprégnées produisirent en moi une sensation très proche du dégoût. Sous l'influence de ce sentiment, j'embrassai très froidement le bonnet de Natalia Savichna, tandis que pleurante elle me faisait ses adieux.

Ce qui est étrange, c'est que j'aie encore sous les yeux les visages de tous les dvorovis, au point que je pourrais les dessiner avec tous leur menus détails. Mais le visage de maman fuit de ma mémoire. Peut-être est-ce parce qu'à ce moment, je ne pouvais rassembler mes forces pour la regarder. Il me semblait que si je la regardais, notre chagrin atteindrait le paroxysme.

Je m'élançai, avant tout le monde, dans la première voiture et me plaçai sur la banquette de face. La capote

était tendue et je ne pouvais rien voir, mais un secret instinct m'avertissait que maman était toujours là.

« Faut-il la regarder encore?... Allons, pour la dernière fois!... » me dis-je.

Et je me penchai. A ce moment, maman, mue par la même pensée, se pencha de l'autre côté de la voiture et m'appela.

Au son de sa voix, je me retournai, mais si vivement que nos têtes se heurtèrent.

Elle sourit tristement et m'embrassa fort, bien fort, pour la dernière fois.

Au bout de quelques *sagennes*<sup>1</sup>, je me penchai de nouveau. Le vent soulevait le fichu bleu qui couvrait la tête de ma mère. Le visage dans ses mains, elle montait lentement les degrés du perron. Foka la soutenait.

Papa était assis à mes côtés et gardait le silence. Je ne cessais de pleurer et ma gorge était si serrée que je pensai étouffer...

Quand nous fûmes sur la grande route, nous aperçûmes un mouchoir blanc qu'on agitait du balcon. J'agitai également le mien et ce mouvement me calma un peu, mais sans que je cessasse de pleurer, car la pensée que mes larmes prouvaient ma sensibilité me procurait un grand plaisir.

Après avoir fait une verste, je m'installai plus commodément et j'examinai avec attention l'objet qui me frappait les yeux le plus immédiatement : c'était la partie postérieure du cheval qui trottait du côté où j'étais placé... Je le regardais agiter la queue, piétiner d'une manière égale ; sous le fouet du *yamtschik* les deux cuisses s'agitaient à la fois, le harnais sursautait en faisant danser les anneaux ; je regardai si longtemps que je vis le harnais se couvrir d'écume.

Puis j'examinai les champs dont le vent agitait les épis mûrs. De temps en temps, je voyais des chariots, des moujiks, une jument avec son petit poulain, des poteaux indiquant

1. Une *sagenne* vaut trois archines, l'archine vaut un mètre 40.



les verstes parcourues ou à parcourir. Je voulus voir ensuite qui était sur le siège de notre voiture, pour savoir quel yamstchik nous conduisait. Je n'avais pas encore essayé mes larmes que ma pensée était déjà loin de ma mère, dont je venais de me séparer peut-être pour toujours.

Mais tout me la rappelait. Les champignons trouvés dans l'allée de bouleaux me revinrent à la mémoire, et aussi la dispute de Lioubotcka et de Kategnka pour les arracher, et surtout les larmes de ma mère à notre départ.

« Comme je la regrette, et Natalia Savichna aussi, et l'allée de bouleaux, et Foka, même la méchante Mimi ! Je les regrette tous... Et la pauvre maman... »

Mes yeux s'emplirent de nouveau de larmes, mais cela ne dura pas longtemps.

## XV

### ENFANCE

Heureux, heureux temps de l'enfance, qui ne revient pas ! Comment ne pas aimer, ne pas choyer ces souvenirs ! Ils vous rafraîchissent, ils élèvent votre âme et sont la source de vos meilleures impressions.

Après avoir couru jusqu'à satiété, on s'assied à la table du thé, dans son grand fauteuil ; il est déjà tard, on a déjà bu sa tasse de lait sucré, le sommeil vous ferme les yeux et l'on ne bouge pas de place ; on écoute. Et comment ne pas écouter ?

Maman cause avec quelqu'un et le son de sa voix est si doux... Il me va si droit au cœur !... De mes yeux embrouillés par le sommeil je regarde fixement son visage et tout à coup elle devient si petite... son visage devient aussi petit qu'un bouton... Mais tout reste distinct. Elle me re-

garde et sourit. J'aime à la voir ainsi, toute petite. Je cligne des yeux encore et elle devient comme ces petits garçons qu'on voit dans la pupille. Mais je viens de faire un mouvement, et l'enchantement a cessé. Je cligne des yeux, je m'agite sur mon siège, je m'efforce de faire revenir l'apparition, mais en vain.

Je me lève et, plaçant mes jambes sous moi, je me blottis commodément dans mon fauteuil.

— Tu t'endormiras de nouveau, Nikolegnka<sup>1</sup>, me dit maman. — Tu ferais mieux de monter dans ta chambre.

— Je n'ai pas sommeil, maman.

Et des rêves confus, d'une douceur infinie, emplissent mon imagination. Un sain et profond sommeil d'enfant me ferme les paupières et je m'endors un moment. On me réveille. Je sens, à travers mon sommeil, une main aimée s'approcher de moi et me toucher. Je la reconnais sans l'avoir vue. Encore incomplètement réveillé, je saisis malgré moi cette main et j'y applique bien fort mes lèvres.

Tout le monde était déjà parti. Une bougie restait seule allumée dans le salon. J'entendais maman dire qu'elle me réveillerait elle-même. Elle s'asseyait sur le fauteuil où j'étais endormi, elle passait sa petite main dans mes cheveux ; sa douce voix familière résonnait près de mon oreille.

-- Lève-toi, ma petite âme... Il est temps d'aller se coucher.

Aucun regard indifférent ne la gênait ; elle ne craignait pas de déverser sur moi toute sa tendresse et tout son amour. Je ne bougeais pas et je baisais plus fort sa main.

— Lève-toi donc, mon ange.

Elle m'enlaçait le cou de son autre main et ses doigts s'agitaient et me chatouillaient. Il faisait calme, dans le salon à demi-obscur. Mes nerfs étaient surexcités par le chatouillement et par le réveil.

Maman se trouvait tout à fait près de moi, je sentais son

1. Diminutif de Nikolai.

parfum, j'entendais sa voix. Tout cela me forçait à me lever ; je serrais son cou dans mes bras, je posais ma tête sur sa poitrine et je disais tout oppressé :

— Ah ! chère, chère maman, que je t'aime !

Elle souriait de son sourire un peu triste, prenait ma tête dans ses mains, me baisait le front et me posait sur ses genoux.

— Tu m'aimes donc beaucoup ?

Puis, après un silence, elle ajoutait.

— Songes-y... Aime-moi toujours. Ne m'oublie jamais. Quand ta maman ne seras plus, tu ne l'oublieras pas, Niko-legnka ?

Et elle m'embrassait plus tendrement encore.

— Voyons, ne dis pas cela, ma chérie, ma petite âme ! m'écriais-je.

J'embrassais ses genoux et mes larmes coulaient à torrents, larmes d'amour et d'émotion.

Après cela, quand j'arrivais dans ma chambre, que je m'agenouillais devant les icônes, enveloppé de ma petite robe de chambre ouatée, quel agréable sentiment j'éprouvais à dire :

— Sauve, Seigneur, mon papa et ma maman !

Quand mes lèvres d'enfant répétaient avec maman les prières, mon amour pour elle se confondait avec celui de Dieu en un seul et indéfinissable sentiment.

Après la prière, je me mettais sous mes couvertures et je me sentais si léger, si tranquille, si à l'aise... Et mes rêves se succédaient, mais comment et à propos de quoi?... Ils étaient insaisissables, mais pleins d'amour pur et de l'espoir d'un bonheur plus parfait encore. Je me rappelais Karl Ivanovitch et sa triste destinée. C'était le seul homme que je connus malheureux. Je le plaignais tant, je l'aimais tant que des larmes me montaient aux yeux et que je disais :

« Que Dieu lui donne le bonheur, qu'il me soit permis de l'aider à porter son chagrin et de l'alléger ! »

J'étais prêt à tous les sacrifices pour lui.

Puis, je prenais mon jouet de faïence, un lièvre ou un chien. Je le plaçais sur un coin de l'oreiller et je prenais garde qu'il ne prît froid. Je priais encore Dieu qu'il donnât contentement et bonheur à tous, et que le lendemain il fit beau temps pour se promener.

Enfin, je me retournais. Mes pensées et mes rêves se mélangeaient et je m'endormais tranquillement, doucement, le visage encore humide de larmes.

Reviendra-t-elle encore jamais, cette fraîcheur, cette insouciance, ce désir d'amour et cette foi puissante qu'on a dans l'enfance? Quel temps meilleur que celui où les deux plus excellentes vertus, la gaieté naïve et la soif d'un amour infini, sont les uniques raisons de vivre?

Où sont ces prières ardentes? Où est ce précieux don des larmes d'une émotion pure? L'ange consolateur venait et les essuyait avec un sourire. Il soufflait de doux rêves à l'imagination de l'enfant immaculé.

La vie a donc laissé des traces si pénibles dans mon cœur que ces larmes et ces émotions aient disparu à jamais? Il ne m'est donc resté que des souvenirs?...

## XVI

### DES VERS

Environ un mois après notre arrivée à Moscou, je me trouvais à l'étage supérieur de la maison de la babouchka, et j'écrivais.

En face de moi, le professeur de dessin finissait une tête de Turc au crayon noir. Volodia, le cou tendu, près du professeur, regardait par-dessus son épaule.

Cette tête était la première œuvre au crayon noir de Volodia. Ce jour même, jour anniversaire de la babouchka, il devait lui offrir ce présent.

— Ne mettez-vous pas un peu d'ombre ici ? demanda Volodia en se dressant sur la pointe des pieds et en désignant le cou du Turc.

— Non, c'est inutile, dit le maître qui ramassa ses crayons et les serra dans une boîte. — C'est très bien à présent ; n'y touchez plus... Et vous, Nikolegnka ? me dit-il en se levant et en regardant du coin de l'œil le Turc de Volodia. — Découvrez-nous enfin votre secret... Qu'offrirez-vous à la babouchka?... Vous auriez bien fait, vraiment, de dessiner aussi une petite tête... Au revoir, messieurs.

Il prit son chapeau, reçut son cachet et sortit.

Je pensais comme le professeur de dessin. J'eusse mieux fait de dessiner, moi aussi, une tête, plutôt que d'offrir ce à quoi je m'occupais en ce moment.

Quand on nous avait appris que le jour anniversaire de la naissance de la babouchka était proche et que nous devions préparer des présents pour cette solennité, il me vint aussitôt à l'idée de faire des vers de circonstance. Et, sur le champ, je composai deux vers très rythmiques, et ce fut tout. Mais je ne désespérais pas de trouver le reste.

Je ne me rappelle pas bien comment une idée aussi étrange pour un enfant m'était venue, mais je me souviens qu'elle me plut beaucoup. A toutes les questions qu'on me posait à propos de mon cadeau, je répondais invariablement que, moi aussi, je préparais quelque chose pour la babouchka, mais je refusais de m'expliquer davantage.

Contre mon attente, il se trouva que, sauf les deux vers que j'avais composés dans l'inspiration du premier moment, je ne trouvai plus rien. Je relus les vers qui se trouvaient dans nos livres d'étude, mais ni Dmitriev, ni Derjavine ne me furent d'aucun secours. Au contraire, ils me convinquirent de mon incapacité.

Sachant que Karl Ivanovitch aimait à copier des vers, je

Je fouillai furtivement ses papiers et parmi des poésies allemandes j'en trouvai une en russe, qui était sans aucun doute de notre gouverneur.

A Madame L... Petrovskoï, 1828, 3 juin.

Rappelez-vous de près,

Rappelez-vous de loin,

Rappelez-vous moi.

Encore d'aujourd'hui et jusqu'au toujours,

Rappelez-vous encore jusque ma tombe

Comme fidèle je suis et aimer je peux.

KARL MAUER.

Cette poésie, tracée en ronde majestueuse sur du papier à lettres, me plut par le profond sentiment de sincérité qu'elle respirait. Je l'appris incontinent par cœur et résolu de la prendre pour modèle.

Dès lors, la chose alla plus rapidement. Le jour de la fête, mon compliment en douze vers était prêt. Je le recopiai, dans la salle d'étude, sur du vélin.

Déjà deux feuilles avaient été gâchées... Non que j'eusse voulu introduire des changements à ma poésie : les vers m'en paraissaient excellents. Mais dès la troisième ligne, les derniers mots montaient toujours en haut. De sorte que même de loin il était visible que j'avais écrits de travers.

La troisième feuille présenta le même défaut que les deux autres. Je résolus de ne pas recommencer une quatrième épice.

Dans mes vers, je complimentais la babouchka, je lui souhaitais une longue vie et je terminais ainsi :

Nous tâcherons de te consoler

Et nous t'aimons comme notre propre mère.

Il me parut que ce n'était pas mal, bien que le dernier vers m'offensât quelque peu l'oreille.

— Ai-mons com-me no-tre pro-pre mè-re, répétais-je en comptant les syllabes. Quel rime eût-il fallu trouver pour

remplacer le mot *mat* (mère)? Est-ce *igrat* (jours)? *krovat* (lit)?... Non, cela ira bien ainsi. Cela se rapprochera davantage des vers de Karl Ivanovitch.

Et je finis de copier le dernier vers.

Puis, dans ma chambre à coucher, je relus mon œuvre à haute voix et en l'accompagnant de gestes. Il y avait des vers sans rythme, mais je ne m'arrêtai pas à cela. Le dernier me frappa plus agréablement et plus fortement que les autres. Je me mis sur mon lit tout songeur.

« Pourquoi ai-je écrit : « comme notre propre mère » ? Elle n'est pas ici et je ne devais pas la mentionner... Il est vrai que j'aime la babouchka... Je l'estime, mais ce n'est 'pas cela... Pourquoi ai-je menti?... Après tout, ce sont des vers... Tout de même je n'eusse pas dû... »

Le tailleur entra en ce moment. Il nous apportait nos petits frocs neufs.

— Soit ! dis-je impatienté en fourrant avec dépit mes vers sous mon oreiller. Et je courus essayer l'habit que m'apportait le tailleur de Moscou.

Les habits du tailleur de Moscou étaient superbes. Les petits fracs bruns, ornés de boutons de cuivre, nous allaient bien à la taille ; ce n'était pas comme nos habits de la campagne, taillés de manière que nous pussions grandir dedans. Les petits pantalons noirs, bien collants, dessinaient merveilleusement nos jambes et tombaient bien sur nos bottes.

— Enfin, j'ai aussi un pantalon avec des sous-pieds, de véritables sous-pieds, me dis-je, ivre de joie, en regardant mes jambes sous tous leurs aspects.

Bien que je me sentisse fort mal à l'aise dans mon nouvel habit trop sanglé, je n'en voulais pas convenir. Je déclarai y être très commodément et je n'y trouvais qu'un défaut, celui d'être un peu large.

Une fois habillé je restai très longtemps devant la glace à me pommader et à me peigner. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais arriver à lisser mes cheveux. Aussitôt que je voulais expérimenter leur obéissance et que je cessais de les

compresser avec la brosse, ils se dressaient de tous côtés et donnaient un aspect très ridicule à ma physionomie.

Karl Ivanovitch s'habillait dans une chambre voisine. Je vis, à travers la salle d'étude, qu'on lui apportait un frac bleu et quelques autres vêtements blancs.

A la porte qui conduisait aux étages inférieurs, j'entendis la voix d'une des femmes de chambre de la babouchka. Je sortis pour savoir de quoi il s'agissait. Elle tenait à la main un devant de chemise fortement empesé.

Elle me dit qu'elle l'apportait à Karl Ivanovitch et qu'elle avait dû passer la nuit pour le laver et le repasser. Je pris le devant de chemise et demandai si la babouchka était déjà levée.

— Comment donc ! Elle a déjà daigné prendre son café... *Le protopope*<sup>1</sup> est déjà arrivé... Comme vous êtes beau ! s'écria la femme de chambre en examinant mon nouvel habit avec un sourire d'admiration.

Cette remarque me fit rougir de plaisir. Je pivotai sur un talon, je fis claquer mes doigts, voulant faire sentir par là qu'elle ne savait pas encore quel gaillard j'étais.

Quand j'apportai le devant de chemise à Karl Ivanovitch, il n'en avait plus besoin. Il en avait mis un autre, et, penché devant une petite glace posée sur la table, il tenait de ses deux mains un magnifique nœud de cravate. Il tira nos habits de tous les côtés, à Volodia et à moi, puis il demanda à Nikolaï de lui rendre le même service. Après quoi, nous nous rendîmes chez la babouchka.

Je ris encore quand je me rappelle la forte odeur de pomme qui s'exhalait de nos trois têtes lorsque nous descendîmes l'escalier.

Karl Ivanovitch avait à la main une petite boîte, qu'il avait faite lui-même, Volodia son dessin et moi mes vers. Chacun de nous préparait le compliment qui devait accompagner chaque cadeau.

1. Prêtre d'un rang élevé, dans l'église orthodoxe.



Au moment où Karl Ivanovitch ouvrit la porte, le prêtre mettait sa chasuble et l'office commençait.

La babouchka était déjà là, appuyée sur une chaise, elle se tenait debout près du mur et faisait pieusement ses prières. Papa était à côté d'elle.

Elle se retourna vers nous et sourit de nous voir cacher nos cadeaux avec précipitation. Nous étions restés près de la porte, nous efforçant ne n'être point remarqués, et voilà que la surprise sur laquelle nous comptions était manquée.

Quand on s'approcha de la croix pour la baiser, je me sentis tout à coup saisie d'un très pénible sentiment de timidité. Jamais je n'aurais le courage d'offrir mon compliment. Je me cachai derrière Karl Ivanovitch, qui, avec les expressions les plus choisies, présentait ses vœux à la babouchka.

Il passa sa petite boîte de sa main gauche dans la main droite et la tendit ensuite à celle à l'intention de qui il l'avait confectionnée. Puis, reculant de quelques pas, il céda la place à Volodia.

La babouchka semblait enchantée du cadeau de Karl Ivanovitch. Elle exprima sa gratitude par son sourire le plus affable. Il était cependant visible qu'elle ne savait où mettre cette boîte; pour s'en débarrasser, elle la passa à mon père en lui disant d'admirer avec quelle habileté ce travail était fait.

Après avoir satisfait sa curiosité, papa donna la petite boîte au protopope, à qui elle parut plaire énormément. Il hochait la tête et l'examinait avec attention, puis il regarda celui qui avait su créer un tel objet d'art.

Volodia offrit son Turc et reçut aussi les louanges les plus flatteuses de toute l'assistance.

C'était mon tour! Le babouchka m'encourageait d'un sourire. Ceux qui ont eu à lutter avec leur timidité savent que ce sentiment augmente en raison directe du temps, tandis que le courage diminue en raison inverse. Toute mon énergie était partie pendant que Karl Ivanovitch et Volodia présentaient leurs cadeaux. Je sentais le sang refluer sans cesse de

mon cœur à ma tête et mon visage était de toutes les couleurs. De grosses gouttes de sueur perlaient sur mon front et sur mon nez. Mes oreilles étaient en feu et je tressaillais de tout mon corps. Il m'était impossible de bouger.

— Eh bien ! Nikolegnka, me dit papa. — Montre donc ce que tu as, une boîte ? un dessin ?

Il n'y avait plus à reculer. D'une main tremblante, je tendis le rouleau fatal, tout chiffonné. Mais la voix me manqua et je demeurai bouche bée devant la babouchka. Je ne pouvais me faire à la pensée qu'au lieu du dessin attendu, on lirait devant tous mes détestables vers et ces mots « comme notre propre mère », qui prouveraient clairement que je n'avais jamais aimé maman ou que je l'avais déjà oubliée.

Comment décrire mes souffrances quand la babouchka commença à lire ma poésie à haute voix, surtout quand, s'étant arrêtée au milieu d'un vers mal écrit, elle lança à mon père un sourire qui me parut ironique et quand, à cause de sa vue fatiguée, elle dut remettre le papier à papa en lui demandant de relire le tout. Il me semblait qu'elle fit cela par ennui de lire des vers aussi mauvais et aussi mal écrits, et pour que papa pût s'assurer lui-même, par le dernier vers, quelle était mon insensibilité à l'égard de ma mère.

Je m'attendais à recevoir ma poésie à la figure, avec une pichenette :

« Mauvais petit gamin, tu oublies ta mère. Tiens, voilà ta punition. »

Mais rien de semblable n'arriva. Au contraire, quand papa eut fini, la babouchka dit : « C'est charmant », et m'embrassa sur le front.

La petite boîte, le dessin et mes vers furent placés, à côté de deux mouchoirs de batiste et d'une tabatière ornée du portrait de maman, sur une petite table.

— La princesse Varvara Iliinichna, annonça un des grands laquais qui accompagnaient toujours la voiture de la babouchka.

La babouchka, toute songeuse, contemplait le portrait qui était sur la tabatière en écaille. Elle ne répondit rien.

— Ordonnez-vous de faire entrer, Votre Excellence? répéta le laquais.

## XVII

### LA PRINCESSE KORNAKOV

— Fais entrer, dit la babouchka.

La princesse était une personne d'environ quarante-cinq ans, petite, maigre, colérique. Ses petits yeux, gris-verdâtre, très peu avenants, juraient avec sa petite bouche en cœur. Ses cheveux d'un blond roux étaient à demi cachés sous un chapeau de velours orné d'une plume d'autruche. Les sourcils et les cils de cette dame semblaient plus clairs et plus roux encore sur la peau sèche et malade de son visage. Malgré cela, et grâce à ses manières dégagées, à ses petites mains et à la rigidité de ses traits, l'ensemble avait un aspect noble et énergique.

La princesse parlait beaucoup et appartenait à cette sorte de gens qui parlent toujours comme si on les contredisait, bien que personne n'y songe. Elle élevait et abaissait alternativement le ton; puis, tout à coup, elle se mettait à parler avec volubilité en dévisageant toutes les personnes présentes, mais qui ne participaient pas à la conversation, comme si elle eût voulu leur demander leur avis.

Malgré que la princesse baisât la main de la babouchka et l'appelât sans cesse « ma bonne tante », je remarquai que celle-ci était mécontente de cette visite. Elle relevait d'une certaine manière ses sourcils en écoutant la princesse lui dire pourquoi son mari, le prince Mikhaïlo, ne pouvait venir féliciter lui-même la babouchka, malgré son grand désir,

et, en répondant en russe au français de la princesse, la babouchka traînait sur les mots.

— Je vous suis très reconnaissante, ma chère, de votre attention... Le prince Mikhaïlo n'est pas venu ; eh bien ! n'en parlons plus... il a toujours tant à faire... Il est vrai d'ailleurs qu'il ne doit pas avoir grand plaisir à rendre visite à une vieille femme.

Sans donner à la princesse le temps de répliquer, elle poursuivit :

— Comment vont vos enfants, ma chère ?

— Grâce à Dieu, ma tante, ils grandissent, étudient, s'amuse... Surtout Etienne, l'aîné ; il devient si espiègle qu'on ne peut rien faire de lui. En revanche, il est très intelligent... *Un garçon qui promet*<sup>1</sup>... Imaginez-vous, mon cousin, continua-t-elle en s'adressant à papa, car la babouchka, qui ne s'intéressait nullement aux enfants de la princesse et cherchait plutôt une occasion de vanter ses petits-fils, avait déroulé mes vers et lissé la feuille, prête à la montrer.

— Imaginez-vous, mon cousin, ce qu'il a fait ces jours derniers...

La princesse se pencha vers papa et lui fit à voix basse un récit très animé. Quand elle eut fini, elle se mit à rire et, regardant le visage de papa d'un air interrogateur, elle dit :

— Quel gaillard, hein ! mon cousin... Il méritait bien d'être fouetté... Mais cette escapade est si spirituelle et si amusante, que j'ai pardonné.

Et la princesse fixa la babouchka sans cesser de sourire.

— Vous battez donc vos enfants, ma chère ? demanda la babouchka en relevant les sourcils d'une manière significative et en appuyant sur le mot *battre*.

— Ah ! ma bonne tante, lui répondit la princesse d'une

1. En français dans le texte.

voix douceuse et après avoir jeté un regard rapide sur papa. Je connais votre opinion sur ce sujet... Permettez-moi de n'être point en cela d'accord avec vous... Malgré toutes mes réflexions et toutes les lectures que j'ai faites là-dessus, l'expérience m'a conduite à la conviction de la nécessité d'agir sur les enfants par la peur. Pour faire quelque chose d'un enfant, il faut l'effrayer... N'est-ce pas, mon cousin?... Eh! *je vous demande un peu*<sup>1</sup>, que craignent les enfants plus que les verges?

Et elle nous regarda d'un air interrogateur. J'avoue que je me sentais quelque peu mal à l'aise en ce moment.

— Dites tout ce que vous voudrez, mais un garçon, jusqu'à douze, et même quatorze ans, n'est qu'un enfant... Une fille, par exemple, c'est une autre affaire,

« Quel bonheur, » pensais-je, « que je ne sois pas son fils ! »

— Oui, c'est très bien, ma chère, répondit la babouchka en repliant mes vers et en les replaçant sur la petite boîte, comme si, après ces paroles, elle considérait la princesse comme indigne d'entendre cette œuvre. — C'est très bien, seulement, dites-moi, je vous prie, quels sentiments délicats vous pouvez, après cela, attendre de vos enfants.

Et, considérant cet argument comme étant sans réplique, la babouchka ajouta pour couper court :

— Du reste, chacun a là-dessus son opinion particulière.

La princesse ne répondit pas et se contenta de sourire d'un air de condescendance, exprimant par là qu'elle pardonnait ce préjugé étrange à une personne qui jouissait de sa considération.

— Faites-moi donc faire connaissance avec vos jeunes gens, dit-elle en nous regardant avec un sourire affable.

Nous nous levâmes et, les yeux fixés sur le visage de la princesse, nous nous demandâmes ce qu'il fallait de plus pour prouver que la connaissance était faite.

1. En français dans le texte.

— Baisez donc la main de la princesse, nous dit papa.

— Je vous prie d'aimer votre tante, dit la princesse.

Et elle embrassa Volodia sur les cheveux.

— Quoique je sois une parente éloignée... mais je compte d'après l'amitié et non d'après la parenté, continua-t-elle en s'adressant particulièrement à la babouchka.

Mais celle-ci continuait d'être mécontente. Elle répondit :

— Eh! ma chère, est-ce que l'on compte une telle parenté, aujourd'hui!

— Celui-ci sera un homme du monde, dit papa en désignant Volodia, — et celui-là un poète, ajouta-t-il, tandis que je baisais la petite main sèche de la princesse tout en me représentant avec une lucidité extrême une verge dans cette main, sous cette verge une banquette, etc., etc.

— Lequel? demanda la princesse en retenant ma main.

— Celui-ci, le petit aux cheveux hérissés, répondit papa avec un sourire joyeux.

« Qu'est-ce qu'ils lui ont fait, mes cheveux?... Ne peut-il avoir un autre sujet de conversation? »

Et je me retirai dans un coin.

J'avais des opinions très étranges sur la beauté. Même, je tenais Karl Ivanovitch pour l'homme le plus beau du monde. Mais je savais très bien que je n'étais pas beau, et je ne me trompais nullement. De sorte que toute allusion à ce sujet me froissait douloureusement.

Je me rappelle très bien qu'un jour, pendant le dîner, — j'avais alors six ans, — on parla de mon extérieur. Maman tâchait de découvrir quelque chose de sympathique dans mon visage. J'avais, disait-elle, les yeux intelligents, la parole agréable; mais, convaincue par les raisons de mon père, elle dut avouer que je n'étais pas beau.

Quand, après le dîner, je m'approchai pour la remercier<sup>1</sup>, elle me tapota la joue et me dit :

1. Après le repas, il est de coutume de remercier la maîtresse de la maison; les enfants, même devenus grands, agissent ainsi vis à vis de leur mère.

— Tu dois le savoir, Nikolegnka, personne ne t'aimera pour ton visage. Par conséquent, tu dois tâcher d'être intelligent et bon.

Ces paroles me convainquirent non seulement que j'étais laid, mais qu'encore je devais être absolument bon et intelligent. Malgré cela, il me prenait comme des accès de désespoir. Je m'imaginai qu'il n'y a pas de bonheur pour un homme avec un nez aussi large, des lèvres épaisses et des petits yeux gris comme les miens. Je priai Dieu pour que, par quelque miracle, il voulût bien me rendre beau, et tout ce que je pouvais avoir dans le présent et dans l'avenir, je l'eusse donné pour un visage agréable.

## XVIII

### LE PRINCE IVAN IVANOVITCH

Lorsqu'on lui eut lu mes vers, la princesse se répandit en éloges sur le jeune auteur. La babouchka s'adoucit alors ; elle continua l'entretien avec elle en français, cessa de lui dire « vous » et « ma chère », et l'invita à venir le soir même avec ses enfants.

La princesse consentit et, après être demeurée encore quelques instants, elle prit congé et partit.

Il vint tant de visites de félicitations ce jour-là que les équipages ne cessaient de stationner dans la cour, au pied du perron.

— Bonjour, chère cousine, dit un des visiteurs en entrant.

Il alla baiser la main de la babouchka.

C'était un homme de soixante-dix ans environ. Il était de haute taille et portait l'uniforme avec de grosses épaulettes. A son cou était suspendue une grande croix blanche. Son

visage calme et ouvert, l'aisance et la simplicité de ses mouvements me frappèrent.

Malgré que sa nuque fût seule couverte de rares cheveux formant demi-cercle et que sa lèvre supérieure rentrée sur la gencive trahît une absence totale de dents, son extérieur conservait encore une beauté remarquable :

A la fin du siècle passé, le prince Ivan Ivanovitch, grâce à son caractère chevaleresque, à sa beauté, à son courage hors ligne, à sa parenté élevée, et surtout à la chance, fournit une carrière des plus brillantes.

Il continuait de servir, bien que toutes les ambitions de sa vie eussent été satisfaites dès le début, et qu'il n'eût plus rien à désirer sous ce rapport. D'ailleurs, il avait été préparé dès sa plus tendre jeunesse aux hautes situations qu'il devait occuper. De là venait que, bien que comme tout le monde il eût éprouvé des afflictions, des déceptions et des désillusions, il avait gardé une sérénité inaltérable. Il n'avait jamais modifié ses conceptions élevées sur la morale et sur la religion, et jouissait d'une considération générale, non pas tant à cause de la place qu'il tenait dans le monde qu'à cause de sa fermeté de caractère.

Bien qu'il fût d'une intelligence médiocre, sa situation lui permettait de voir de haut les vanités de la vie. Bon et sensible, il savait être froid et hautain dans ses relations. Cela provenait de ce que, pouvant être utile à la plupart, il voulait écarter et décourager les supplications intéressées qui l'eussent porté à abuser de son influence.

Le prince était très instruit, érudit même. Mais son érudition s'arrêtait à ce qu'il avait appris dans sa jeunesse. Il ne savait rien de ce qu'on sait à présent. Il avait lu tout ce que la France du dix-huitième siècle a produit de remarquable en œuvres philosophiques. Il connaissait à fond les meilleures productions de la littérature française, de sorte qu'il pouvait satisfaire le goût qu'il avait de citer Racine, Corneille, Boileau, Molière, Montaigne, Fénelon.

Il était également très fort sur la mythologie et avait étu-



dié avec fruit les traductions françaises des poèmes épiques de l'antiquité. Il possédait suffisamment l'histoire d'après M. de Ségur. En revanche, en mathématiques, il n'avait jamais dépassé l'arithmétique, n'était point familier avec la physique et ignorait la littérature contemporaine.

Aussi, il ne pouvait, dans la conversation, que savoir se taire à propos ou dire des généralités sur Goëthe, Schiller et Byron, qu'il n'avait jamais lus. Malgré cette éducation franco-classique, dont il reste à présent de si rares spécimens, sa conversation était simple; cette simplicité contribuait également à cacher son ignorance de certaines choses et à le faire passer pour très tolérant sur certaines opinions.

Grand ennemi de tout esprit original, il disait que l'originalité est un moyen habile dont n'usent que les gens de mauvais ton. La société lui était indispensable, où qu'il vécût : à Moscou ou à l'étranger. Sa maison était hospitalière et, à certains jours, il recevait chez lui toute la ville. Pourtant une invitation de lui était une sorte de passe-port pour tous les salons, et les femmes jeunes et jolies lui tendaient volontiers leurs joues roses, qu'il baisait avec des airs paternels.

Le prince n'avait plus que fort peu d'amis qui, comme la babouchka, fussent à la fois de son monde, de ses opinions et de son âge. De là la grande amitié et la profonde estime qu'il avait pour elle.

Je ne pouvais détacher mes regards du prince. La considération dont il était unanimement entouré, ses grosses épau-  
lottes d'or, l'accueil tout particulièrement joyeux de la babouchka, et ce fait qu'il était le seul qui ne se contraignît pas devant elle et avait même le courage de l'appeler « ma cousine », m'avaient inspiré pour lui une estime égale, sinon supérieure, à celle que m'inspirait la babouchka.

Quand on lui eut montré mes vers, il m'appela et dit :

— Qui sait ! ma cousine... Peut-être sera-ce un second Derjavine.

Et il me pinça la joue d'une telle force que j'eusse crié si je

n'avais eu la présence d'esprit de prendre ce geste pour une caresse.

Les autres visiteurs nous quittèrent, papa et Volodia sortirent ensemble, et nous restâmes au salon, la babouchka, le prince et moi.

— Pourquoi notre chère Natalia Nikolaïevna n'est-elle pas venue ? demanda tout à coup le prince Ivan Ivanovitch après un moment de silence.

— Ah ! mon cher <sup>1</sup>, répondit la babouchka en baissant la voix et en posant sa main sur le bras du prince, — elle serait certainement venue si elle était libre de faire ce qu'elle veut. D'après ce qu'elle m'a écrit, il paraît que Pierre <sup>2</sup> lui a proposé de l'emmenner, mais elle aurait refusé, leurs ressources étant très limitées cette année. Elle m'écrit : « D'ailleurs, je n'ai nullement besoin de me transporter avec toute ma maison à Moscou. Lioubotchka est encore trop petite. Quant aux garçons, ils resteront près de vous. Je suis plus tranquille que si je les avais avec moi. » Tout cela est très bien, dit la babouchka d'un ton qui indiquait clairement qu'elle ne trouvait pas du tout que ce fût très bien. — Il y a déjà longtemps qu'on avait décidé d'envoyer ici les garçons pour qu'ils pussent poursuivre leurs études et prendre les habitudes du monde. Quelle éducation, en effet, aurait-on pu leur donner à la campagne?... Vous savez que l'aîné à déjà treize ans et le cadet onze... Avez-vous remarqué, mon cousin, qu'ils ne savent même pas entrer dans un salon... Ils sont comme de vrais sauvages.

— Je ne comprends pas, dit le prince, ces éternelles lamentations sur le mauvais état des affaires... Il a cependant une très belle propriété ; la Khabarovka de Natacha, où jadis nous avons joué ensemble la comédie, je la connais comme mes cinq doigts. C'est une terre magnifique qui doit toujours donner de gros revenus...

1. En français dans le texte.

2. Piotr Alexandrovitch.

— Je vous le dirai comme à un véritable ami, interrompit la babouchka d'un air triste. — Il me semble que ce sont des prétextes pour qu'il puisse vivre seul ici, fréquenter les cercles, dîner en ville et faire Dieu sait quoi encore!... Elle ne soupçonne même pas cela, la pauvrette... Vous savez quel ange de bonté elle est, combien elle est confiante. Il lui a assuré qu'il ne pouvait emmener les enfants à Moscou et qu'elle devait rester seule à la campagne avec sa sotte gouvernante, et elle l'a cru. S'il lui avait dit qu'on doit fouetter les enfants, comme le fait la princesse Varvara Iliinichna, elle y aurait peut-être consenti, conclut la babouchka en secouant les épaules avec mépris dans son fauteuil.

Elle continua, après un silence pendant lequel elle essuya une larme furtive.

— Oui, mon ami, j'y songe souvent. *Il* ne peut ni l'apprécier ni la comprendre. Malgré toute sa douceur, tout l'amour qu'elle a pour lui, et tous les efforts qu'elle fait pour me cacher son chagrin, je suis convaincue qu'elle ne peut être heureuse avec lui... Rappelez-vous mes paroles : S'il n'est...

La babouchka cacha son visage dans son mouchoir.

— *Eh! ma bonne amie*<sup>1</sup>, fit le prince d'un ton d'affectueux reproche. — Je vois que vous n'êtes pas devenue plus sage... Vous vous affligez toujours d'un malheur imaginaire. N'avez-vous pas honte!... Je le connais depuis longtemps et je sais qu'il est un mari attentif, affectueux, et surtout qu'il est *un parfait honnête homme*<sup>2</sup>.

M'étant trouvé témoin involontaire d'une conversation que je n'eusse pas dû entendre, je sortis furtivement, sur la pointe du pied, du salon, fortement impressionné de ce que je venais d'apprendre.

1. En français dans le texte.

2. Idem.

## XIX

## LES IVINE

— Volodia ! Volodia !... Les Ivine ! m'écriai-je en apercevant de la fenêtre trois petits garçons vêtus de paletots bleus à collet de castor, que suivait un jeune gouverneur dandy. Ils quittaient le trottoir d'en face et se dirigeaient vers notre maison.

Nous étions parents avec les Ivine, qui étaient à peu près de notre âge. Peu après notre arrivée à Moscou, nous avions fait connaissance et nous nous étions mutuellement plu.

Le second des Ivine, Serioja<sup>1</sup>, avait le teint basané, les cheveux frisés, un petit nez relevé, des lèvres rouges et très fraîches qui rarement couvraient la rangée supérieure de ses dents blanches et serrées, de beaux yeux d'un bleu sombre, l'air très déluré. Il ne souriait jamais et était tout à fait sérieux ou tout à fait hilare. Son rire, qu'il lançait à plein gosier, était railleur et communicatif.

Dès le premier jour, sa beauté originale me fit une vive impression et je ressentis tout de suite pour lui une sympathie irrésistible. Le voir seulement suffisait à mon bonheur et, à une certaine époque, je me rappelle que toutes les forces de mon âme se concentraient dans ce seul désir.

Quand il m'arrivait de ne pas le voir pendant trois ou quatre jours, je m'ennuyais et j'étais triste à pleurer. Tous mes rêves, ceux que me procurait le sommeil comme ceux qui s'imposaient à mon esprit pendant le jour, avaient Serioja pour objet. En fermant les yeux, je le voyais devant moi, et je choyais ce fantôme avec délices. A personne au monde je n'eusse confié ce sentiment, tant il m'était cher.

1. Diminutif de Sergueï,

Sans doute, parce que je l'ennuyais avec mes yeux toujours fixés sur lui ou parce qu'il n'avait aucune sympathie pour moi, il aimait visiblement mieux jouer avec Velodia que causer avec moi. J'étais content quand même ; je ne désirais et ne demandais rien ; j'eusse été prêt à me sacrifier pour lui.

Indépendamment de l'attraction passionnée que je subissais, sa présence m'inspirait un autre sentiment non moins impérieux : c'était la peur de le contrarier, de le blesser en quelque chose, de lui déplaire.

Sans doute à cause de l'air hautain de sa physionomie, ou bien à cause de mon modeste extérieur qui me faisait priser si haut la beauté chez autrui, ou bien, ce qui est plus vraisemblable encore, à cause de l'appréhension dont était mélangé l'attachement que j'avais pour lui, marque distinctive et invariable de l'amour, il m'inspirait autant de crainte que d'affection.

Quand Serioja m'adressa la parole pour la première fois, je fus si frappé de ce bonheur inattendu que je rougis, pâlis et ne pus rien lui répondre. Il avait la mauvaise habitude, quand il songeait à quelque chose, de fixer ses regards sur un point et de cligner sans cesse des yeux en remuant le nez et les sourcils. Tout le monde estimait que cette habitude lui gâtait le visage ; mais moi, je la trouvais si charmante que je me pris malgré moi à l'imiter, de sorte que quelques jours après que j'avais fait connaissance avec Serioja, la babouchka me demanda, à me voir battre les paupières comme un hibou, si je n'avais pas mal aux yeux.

Nous n'avions jamais échangé de paroles amicales, mais il sentait son influence sur moi ; il s'en servait inconsciemment, mais d'une manière tyrannique, dans nos rapports d'enfants. Quant à moi, malgré tout mon désir de lui faire savoir ce que mon cœur renfermait d'affection pour lui, je le craignais trop pour que j'osasse me décider à le lui dire. Je tâchais de paraître indifférent et je me soumettais sans protestation à ses fantaisies. Parfois, cette influence m'était

pénible, mais je sentais que je ne pouvais m'y soustraire.

Il m'est triste de me rappeler ce sentiment frais et pur d'un amour désintéressé, qui a disparu sans avoir éveillé le même sentiment chez celui qui en était l'objet.

Chose étrange, pourquoi, étant enfant, avais-je toujours la préoccupation d'imiter les grandes personnes ? Depuis que je suis devenu un homme, je n'ai cessé de désirer être semblable aux enfants. Que de fois ce désir de ne pas paraître un enfant dans nos rapports avec Serioja n'a-t-il pas arrêté mes effusions et ne m'a-t-il pas contraint à l'hypocrisie ! Je n'osais, non seulement l'embrasser, ce que par moments je désirais vivement, mais même le prendre par la main et lui dire la joie de le voir, mais même je ne l'appelais que Sergueï et non Serioja. Toute sensibilité était une marque d'enfantillage, et quiconque s'y laissait aller se faisait considérer comme n'étant encore qu'un gamin. N'ayant point encore passé par les dures épreuves qui donnent aux hommes de la réserve et de la froideur dans leurs relations, nous perdions inconsidérément les douces joies des attachements profonds, par le désir étrange d'imiter les *grands*.

Je courus jusqu'à l'antichambre à la rencontre des Ivine. Après les compliments d'usage, je me précipitai chez la babouchka, à qui j'annonçai leur arrivée d'un tel air qu'il semblait que cela dût mettre le comble au bonheur de notre aïeule. Puis, sans quitter Serioja des yeux, je le suivis au salon.

Pendant que la babouchka le trouvait très grand et attachait sur lui ses yeux perçants, j'éprouvais cette sensation de frayeur mêlée d'espoir qui doit étreindre un artiste attendant le jugement d'un maître sur son œuvre.

Le jeune gouverneur des Ivine, herr Frost, après en avoir demandé la permission à la babouchka, nous suivit au jardin ; là, il s'assit sur un banc peint en vert, s'étendit commodément et, de l'air d'un homme content de lui, alluma un cigare.

Herr Frost était un Allemand, mais un Allemand d'un tout

autre genre que notre bon Karl Ivanovitch. D'abord, il parlait correctement le russe ; il parlait également le français, mais avec un très mauvais accent. Il passait généralement, surtout auprès des dames, pour être très savant. Ses moustaches rousses, la grosse épingle en rubis qui attachait une cravate de satin noir dont les bouts étaient cachés sous ses bretelles, son pantalon bleu ciel à sous-pieds faisaient valoir son air de suffisance et ses jambes extraordinairement musculeuses. On voyait qu'il appréciait par-dessus tout cette dernière qualité. Il se considérait comme irrésistible auprès du sexe faible, et c'est sans doute pour cela qu'il s'étudiait toujours à mettre ses jambes en évidence. Qu'il fût debout ou qu'il fût assis, il ne cessait d'agiter ses mollets.

Le jardin était très gai. Le jeu des brigands allait on ne peut mieux ; un événement faillit tout déranger.

Serioja était le brigand : en poursuivant deux voyageurs, il fit un faux pas et de tout son élan donna du genou contre un arbre d'une telle force que je pensai le voir éclater en morceaux.

Je faisais le gendarme. Bien que mon devoir fût de le happer au collet, je courus vivement à lui et lui demandai affectueusement s'il ne s'était pas fait mal. Serioja se fâcha, serra les poings, frappa du pied, et d'une voix qui trahissait le mal qu'il s'était fait il me cria :

— Mais qu'est-ce donc ?... Il n'y a plus de jeu possible... Pourquoi ne me saisis-tu pas ?... Pourquoi ne me saisis-tu pas ? répéta-t-il à plusieurs reprises en regardant de travers Volodia et l'aîné des Ivine qui faisaient les voyageurs. Tout à coup, il fit un bond et se mit à les poursuivre à travers les allées avec de grands éclats de rire.

Dire à quel point je fus enthousiasmé de cette action héroïque, est impossible à décrire. Malgré la vive douleur qu'il ressentait, non seulement il ne pleurait pas, mais même il ne laissait pas voir qu'il souffrait et continuait le jeu comme si rien ne lui fût arrivé.

Bientôt, Iignka <sup>1</sup> Grap se joignit à notre compagnie. Avant le dîner, nous montâmes dans notre chambre. Là, Serioja eut une nouvelle occasion de m'étonner par son courage et par sa fermeté de caractère.

Iignka Grap était le fils d'un étranger pauvre qui avait vécu jadis chez mon grand-père, dont il devint l'obligé. Il considérait comme un devoir sacré d'envoyer son fils chez nous le plus souvent possible.

S'il supposait que les connaissances ainsi procurées à son fils devaient lui procurer honneur et plaisir, il se trompait, car, non seulement nous n'étions pas les amis d'Iignka Grap, mais encore nous ne nous apercevions de sa présence que pour faire de lui un objet de moqueries.

Iignka avait treize ans ; il était maigre, long, pâle ; sa tête ressemblait à celle d'un oiseau et était empreinte d'un air de soumission bonasse. Il était très pauvrement vêtu, mais toujours si bien pommadé que nous affirmions voir fondre la pommade au soleil et couler de ses cheveux sur sa nuque. Quand je me le rappelle maintenant, son souvenir est celui d'un garçon doux, bon et serviable. Mais alors il me paraissait un être absolument méprisable, qui ne méritait pas qu'on le plaigât, ni même qu'on pensât à lui.

Une fois, dans notre chambre, nous nous livrâmes à divers exercices de gymnastique, essayant de nous surpasser les uns les autres. Iignka, un sourire d'étonnement admiratif aux lèvres, nous regardait. Lorsqu'on lui proposa de nous imiter, il refusa en disant qu'il n'était pas assez fort.

Serioja était superbe. Il avait ôté sa veste, son visage et ses yeux étaient enflammés, il riait sans cesse et inventait toujours de nouveaux tours. Il sautait par dessus trois chaises placées l'une contre l'autre, faisait la roue à travers la chambre, et l'arbre droit en s'appuyant sur le lexique de Tatischev, puis une foule de choses extrêmement risibles.

1. Diminutif d'Elia : Elie.



Après cet assaut, il resta rêveur, clignota des yeux, et soudain s'approchant d'Iignka lui dit :

— Essayez donc de faire cela... Je vous assure que ce n'est pas difficile.

Grap, en s'apercevant que l'attention de tous les enfants était fixée sur lui, avait rougi. Il répondit d'une voix imperceptible qu'il ne pouvait pas.

— Mais c'est ennuyeux, à la fin... Il ne veut rien nous montrer de ce qu'il sait... Serait-ce une fille ? Il faut absolument qu'il se mette la tête en bas.

Et Serioja le saisit par la main.

— Absolument ! absolument ! nous écriâmes-nous tous ensemble en faisant cercle autour d'Iignka. Celui-ci, visiblement effrayé, pâlit.

Nous le saisîmes et nous le traînâmes vers les lexiques.

— Laissez-moi, j'essaierai moi-même... Vous déchirez ma veste ! criait notre victime.

Mais ces cris désespérés nous stimulaient davantage. Nous mourions de rire. Sa veste verte craquait à toutes les coutures.

Volodia et Ivine l'aîné le renversèrent et lui posèrent la tête sur les lexiques. Serioja et moi, nous saisîmes les jambes maigres du pauvre garçon, qu'il agitait dans tous les sens, lui retroussâmes le pantalon jusqu'aux genoux et, avec des éclats de rire, nous le dressâmes en arbre droit. Le plus jeune des Ivine maintenait l'équilibre du corps.

A un moment le silence se fit, de telle manière que nous entendions le souffle haletant du malheureux Grap. Je n'étais plus du tout convaincu que le jeu auquel nous nous livrions fût si amusant que cela.

— Très bien !... A présent, tu es un gaillard, dit Serioja en lui donnant une tape.

Iignka restait silencieux et, tâchant de se débarrasser de ses persécuteurs, agitait toujours les jambes. Dans un de ces mouvements désespérés, il frappa de son talon l'œil de

Serioja d'une telle force que celui-ci lâcha aussitôt les jambes de Grap, porta la main à son œil d'où coulaient des larmes et frappa de toutes ses forces Ilignka. N'étant plus retenu, ce dernier tomba inerte à terre et ne put que dire à travers ses larmes :

— Pourquoi me martyrisez-vous ?

L'état lamentable du pauvre Ilignka, dont le visage bouleversé était plein de larmes, ses cheveux hérissés, son pantalon retroussé qui laissait voir des tiges de bottes non cirés, tout cela nous frappa. Nous gardions tous le silence, et nous sourions avec une sorte de malaise.

Serioja revint le premier à lui.

— Quelle baba !... Pleurnicheur !... dit-il en le touchant doucement du pied. — On ne peut pas plaisanter avec lui... Allons, cessez donc, levez-vous.

— Je t'ai dit que tu es un méchant garçon, dit Ilignka avec colère ; et, se détournant, il se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Ah ! ah ! tu me donnes des coups de talon et tu m'injuries encore, s'écria Serioja en saisissant dans ses mains un dictionnaire et en le brandissant au-dessus de la tête du malheureux qui ne se défendait, ne songeait même pas à se défendre et se contentait de protéger son visage de ses mains.

— Tiens ! tiens !... Laissons-le, puisqu'il n'entend pas la plaisanterie... Descendons, ajouta Serioja en grimaçant un rire forcé.

Je regardais, plein de compassion, le pauvre Grap, qui, toujours étendu et le visage caché dans le dictionnaire, pleurait avec une telle abondance qu'il semblait prêt à succomber aux convulsions dont tout son corps était agité.

— Oh ! Sergueï, fis-je. — Pourquoi l'as-tu frappé ainsi ?

— En voilà une affaire !... Je n'ai pas pleuré, moi, quand je me suis meurtri la jambe presque jusqu'à l'os.

« Cela est vrai », pensais-je « Ilignka n'est qu'un pleur-

nicheur, tandis que Serioja, lui, est un gaillard... Quel gaillard !... »

Je ne songeais pas qu'Illignka ne pleurait point tant de la douleur physique, que du chagrin qu'il devait ressentir en voyant cinq gamins, que peut-être il aimait, se réunir pour le haïr et le tourmenter sans aucune raison.

Je ne puis vraiment m'expliquer, à présent, les raisons de l'acte de cruauté auquel je m'étais associé. Comment ne m'étais-je pas approché de lui, ne l'avais-je pas défendu et consolé !

Où étaient donc mes sentiments de compatissance, qui, tant de fois, m'avaient fait verser des larmes à la vue d'un jeune oiseau tombé de son nid, ou d'un petit chien qu'on jetait par-dessus un mur, ou d'une poule qu'on allait tuer pour faire la soupe ?

Ces beaux sentiments étaient-ils donc étouffés par mon amitié pour Serioja et par le désir de paraître à ses yeux pour un gaillard comme lui ? Cette amitié et ce désir n'étaient donc guère élevés, puisqu'ils ont laissé la seule tache sombre qui soit sur les pages de mes souvenirs d'enfance.

## XX

### LES INVITÉS SE RÉUNISSENT

A la rumeur extraordinaire qui se produisait dans le buffet, à l'éclairage resplendissant qui donnait un aspect nouveau et de fête à tous les objets connus du salon et de la salle de bal, à la vue surtout de la musique que le vieil Ivan Ivanovitch n'avait certainement pas envoyée pour rien, il était visible qu'on attendait une grande quantité d'invités pour le soir.

Au bruit de chaque voiture qui s'arrêtait devant le per-

ron, je courais à la fenêtre, je mettais mes mains en abat-jour, et, avec une impatiente curiosité, je plongeais dans la rue. Des épaisses ténèbres, qui enveloppaient au-dehors choses et gens, ressortaient peu à peu : tout en face, — la petite boutique connue avec ses lanternes; obliquement, — une grande maison avec les deux fenêtres du bas éclairées; — dans le milieu de la rue, un malheureux *vagnka* (1) avec deux voyageurs, ou un coupé vide qui retournait lentement chez son maître.

Mais voilà un coupé qui s'arrête devant notre perron. Et moi, avec la certitude que ce sont les invités qui ont promis de venir de bonne heure, je cours à leur rencontre dans le vestibule.

Au lieu des Ivine, j'aperçois, par-dessus l'épaule d'un laquais qui ouvre la portière, deux femmes, — l'une, grande, avec une pelisse bleue, un col en martre; — l'autre, petite, tout enveloppée d'un châle vert, d'où ressortent de petits pieds enfermés dans une élégante chaussure de fourrure.

Sans faire le moins du monde attention à ma présence dans le vestibule, bien que je crusse nécessaire de saluer, les deux femmes passèrent devant moi; puis la petite s'approcha silencieusement de la grande, et cette dernière lui dénoua son châle et lui enleva ses fourrures. Les laquais s'approchèrent alors pour leur prendre ces objets et retirer leurs chaussures. Et, à la place de la petite personne enveloppée et voilée, apparut une gentille fillette de douze ans, dans une robe de mousseline courte et décolletée, des pantalons blancs et de mignons souliers noirs. Autour de son petit cou blanc était noué un ruban noir. La tête était entourée de boucles châtain foncé qui encadraient merveilleusement sa jolie figure et retombaient sur ses épaules nues, et que personne, pas même Karl Ivanovitch, n'aurait cru ainsi bouclées pour la seule raison que, depuis le matin,

1. Cocher.

elles avaient été enveloppées dans des papillottes faites avec la *Gazette de Moscou*, puis ensuite chauffées avec les pinces.

Il paraissait vraiment qu'elle était née, ainsi, avec cette jolie petite tête bouclée.

Le caractère le plus frappant de sa figure était la grandeur extraordinaire de ses yeux bombés, demi-clos, qui offraient un étrange, mais agréable contraste, avec sa bouche mignonne. Ses lèvres finement dessinées, son regard profondément sérieux donnaient à sa physionomie une expression indéfinissable, repoussant jusqu'à l'attente d'un sourire ; aussi, quand cet inattendu se présentait, le recueillait-on avec mille fois plus de plaisir.

Ne me souciant pas d'être remarqué, je disparus par la porte du salon et je trouvai plaisant de me promener de long en large avec un air pensif, qui semblait tout à fait ignorer que des invités se trouvaient déjà là.

Quand les nouvelles venues furent au milieu de la salle de danse, j'affectai de sortir de mes réflexions, je m'inclinai et annonçai la présence de la babouchka dans le grand salon. M<sup>me</sup> Valakhina, dont la figure me plaisait extrêmement, peut-être à cause de la ressemblance que je lui trouvais avec sa fille Sonitchka, me fit une bienveillante inclination de tête.

La babouchka sembla être très heureuse de voir Sonitchka ; elle l'appela auprès d'elle, arrangea une boucle qui lui tombait sur le front, et, la regardant attentivement, dit : « Quelle charmante enfant ! »

Sonitchka sourit, rougit, répondit aux caresses de la babouchka, tout cela avec tant de grâce que je rougis à mon tour, en la regardant.

— J'espère que tu ne t'ennuieras pas chez moi, mon amie, fit la babouchka en lui soulevant le menton : — Je te conseille de t'amuser et de danser le plus que tu pourras. Voilà ! — Il y a déjà une dame et deux cavaliers, ajouta-t-elle en s'adressant à M<sup>me</sup> Valakhina et me touchant au bras. Ce rapprochement me fut si agréable que, de nouveau, il

arriva la rougeur à mes joues. Sentant s'accroître ma timidité, bien que j'entendisse le bruit des voitures qui s'arrêtaient, je préfèrai m'éloigner.

Dans le vestibule, je trouvai la princesse Kornakova avec son innombrable quantité de filles. Elles se ressemblaient toutes comme toutes ressemblaient à la princesse, leur mère, à laquelle elles avaient pris sa laideur.

Pas une seule n'était vraiment digne d'attirer mon attention. En ôtant leurs pelisses et leurs boas, elles parlèrent toutes à la fois d'une voix aiguë, se dépêchant et riant de toutes leurs forces, probablement de se voir si nombreuses.

Etienne était un garçon d'une quinzaine d'années, de grande taille, très musclé, le visage fatigué, les yeux enfoncés sous l'orbite, avec d'énormes mains et de non moins grands pieds, trop grands pour son âge ; il était maladroit, avait la voix inégale, était toujours content de lui-même et me semblait, à moi, un garçon à fouetter.

Nous restâmes assez longtemps debout, l'un vis-à-vis de l'autre, et, sans dire un mot, nous nous regardions. Puis, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre, et il me sembla que nous voulions nous embrasser ; mais, nous regardant encore dans les yeux, je ne sais pourquoi, nous changeâmes d'avis.

Quand ses sœurs passèrent près de nous avec leur frou-frou, je demandai, pour dire quelque chose, si elles n'avaient pas été trop à l'étroit dans leur voiture.

— Je ne sais, me répondit-il négligemment, — je ne vais jamais en coupé ; le mouvement de la voiture me fait mal au cœur et maman le sait. Quand nous allons quelque part, le soir, je me mets toujours sur le siège. — C'est beaucoup plus gai. — On voit tout. Filipp me donne les rênes et je conduis. Quelquefois, je prends aussi le fouet. Et il m'arrive de faire aux passants..., ajouta-t-il, avec un geste significatif. — C'est adorable !...

— Votre Excellence ! dit un laquais en entrant dans le

vestibule, — Filipp demande où vous avez mis le fouet ?

— Comment ! où j'ai mis... Mais, je le lui ai rendu.

— Il dit que vous ne l'avez pas rendu.

— C'est que je l'ai, alors, accroché à la lanterne.

— Filipp assure qu'il n'est pas là non plus. Dites plutôt que vous l'avez perdu. Et voilà que Filipp va être obligé de payer, de son propre argent, vos gamineries ! continua le laquais, en s'échauffant au fur et à mesure qu'il parlait.

Ce laquais, qui avait des allures tout à fait dignes et sérieuses, semblait vouloir prendre chaleureusement le parti de Filipp et décidé, coûte que coûte, à faire le jour sur cette petite affaire.

Par un instinctif sentiment de délicatesse, je fis comme si je n'avais rien entendu et je m'écartai un peu ; mais les laquais présents n'imitèrent pas ma discrétion : ils se rapprochèrent, au contraire, et regardèrent le vieux serviteur d'un air approbatif.

— Eh bien ! Si je l'ai perdu, je l'ai perdu, fit Etienne d'un air qui indiquait qu'il en voulait finir. — Qu'est-ce que coûte ce fouet ? Je payerai ce qu'il a coûté. — Comme tout cela est ridicule ! reprit-il en s'approchant de moi et m'entraînant dans le salon.

— Mais non, barine, permettez ! Avec quoi payerez-vous ? Je sais comment vous payez : Voilà le huitième mois déjà que vous devez à Maria Vassilievna vingt kopeks. C'est la deuxième année que vous me devez à moi... Et à Petroucha ?....

— Veux-tu te taire, exclama le jeune prince, pâlisant de colère. — Moi-même, je dirai tout.

— Je dirai tout, je dirai tout !.... répéta le laquais. Ce n'est pas bien, Votre Excellence, ajouta-t-il sur un ton particulièrement expressif, tandis que nous entrons dans la salle de danse.

— C'est bien, c'est bien, fit une voix approbative, dans le vestibule.

La babouchka avait un remarquable talent pour adapter le

vous et le toi à la situation des personnes qui l'entouraient, et donner à ce singulier et à ce pluriel une signification tout autre que celle qui lui avait été imposée par l'usage.

Quand donc le jeune prince s'approcha de la babouchka, elle lui adressa quelques mots en lui disant *vous* et lui jeta un coup d'œil si méprisant que, si je m'étais trouvé à sa place, je me serais cru absolument perdu. Mais Etienne était — comme il le faut croire — un garçon d'une toute autre *constitution* ; non seulement il ne fit pas attention aux paroles de la babouchka, mais encore il ne prit garde à sa personne et s'inclina devant toute la société sans la moindre gêne.

Sonitchka attirait toute mon attention : je me souviens que quand Volodia, Etienne et moi causions au salon dans certain coin d'où l'on voyait distinctement Sonitchka, tandis qu'elle, de son côté, pouvait nous apercevoir et nous entendre, je parlais avec plaisir. Quand il m'arrivait d'avancer un mot plus ou moins téméraire, une phrase à effet, je parlais plus haut et je regardais la porte du salon ; mais quand nous allâmes à une autre place, d'où l'on ne pouvait ni nous entendre ni nous voir du salon, je me tus, ne trouvant plus aucun plaisir à la conversation. Cependant, le salon et la salle du bal se remplissaient peu à peu. Dans le nombre des jeunes invités, comme il arrive toujours dans les bals d'enfants, se trouvaient quelques « grands » qui ne voulaient pas perdre l'occasion de s'amuser et de danser, et qui étaient enchantés de le pouvoir faire sous le facile prétexte de plaire à la maîtresse de la maison. Quand les Ivine arrivèrent, au lieu du plaisir que je ressentais ordinairement à me rencontrer avec Serioja, j'éprouvai contre lui un mécontentement étrange de ce qu'il allait voir Sonitchka et se montrer à elle.



## XXI

## AVANT LA MAZURKA

— Eh ! mais, cela se voit. Nous danserons aujourd'hui, disait Serioja en sortant du salon et tirant de sa poche une paire de gants de peau. — Il faut mettre des gants.

« Comment faire ? Nous n'avons pas de gants, » pensai-je, « courons en haut pour en chercher. »

Je fouillai par toute la commode, mais vainement. Je trouvai dans un tiroir des moufles vertes de voyage, et, dans l'autre, un gant de peau qui ne pouvait certainement pas servir : — premièrement, parce qu'il était trop vieux et trop sale ; — secondement, parce qu'il était trop grand pour moi ; — et enfin et surtout parce que le medium manquait.

« C'est probablement Karl Ivanovitch qui l'aura coupé pour un doigt malade », pensai-je. Et je gantai cet unique gant, et je fixai comme je pus la place du doigt manquant qui, chez moi, était toujours noir d'encre.

« Ah ! si Natalia Savichna était là, comme elle m'aurait déjà trouvé une paire de gants ! Comment puis-je descendre ainsi ? On me demandera pourquoi je ne danse pas. Et qu'est-ce que je répondrai ? Rester ici, je ne le peux pas, car on se souviendra de moi. Qu'est-ce qu'il me reste à faire ? » me disais-je, en tapant l'une contre l'autre la paume de mes mains.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me cria tout à coup Volodia. Va ! Engage ta dame. Ça va commencer.

— Volodia, lui dis-je en lui montrant ma main et ses deux doigts sales, Volodia, tu n'as même pas pensé à cela ?

— A quoi ? me répondit-il impatienté. — Ah ! des gants ! reprit-il avec indifférence en apercevant ma main. — Ah ! c'est

vrai ! Il faut en demander chez la babouchka... Que dira-t-elle ?

Et, sans se donner la peine de réfléchir davantage, il courut en bas.

Le sang-froid avec lequel il s'exprimait dans une situation qui me semblait si grave me calma ; et je me hâtai de descendre au salon, oubliant complètement le gant que j'avais toujours à ma main gauche. M'approchant légèrement du fauteuil de la babouchka et touchant légèrement sa mantille, je chuchotai à son oreille : — Babouchka, qu'est-ce qu'il nous faut faire ? Nous n'avons pas de gants.

— Quoi ? mon ami.

— Nous n'avons pas de gants, répétai-je en m'approchant plus près et posant mes deux mains sur le bras du fauteuil.

— Qu'est-ce que cela ? fit-elle tout à coup en apercevant ma main gauche. — *Voyez, ma chère*, continua-t-elle en s'adressant à M<sup>me</sup> Valakhina : — *Voyez* comme ce jeune homme se fait élégant pour danser avec votre fille !

La babouchka me retenait fortement par la main, regardant les assistants d'un œil interrogateur. Et cela dura tant que la curiosité des spectateurs fut satisfaite et le rire devenu général. J'aurais été très chagriné si Serioja m'avait vu dans cette situation. Vainement, je cherchais à retirer ma main. Cependant, devant Sonitchka qui riait si fort que les larmes lui en venaient aux yeux et que ses boucles dansaient autour de son jeune visage empourpré, je n'avais pas du tout honte. Je comprenais que son rire était trop naturel, trop franc pour être un rire moqueur ; au contraire, nous rîmes tant ensemble de cette aventure, nous regardant l'un l'autre dans les yeux, que nous en fûmes comme rapprochés.

L'épisode du gant, qui eût pu se terminer mal, eut au moins cet avantage de me mettre sur un pied égal à mon entourage, ce qui me semblait toujours la chose la plus difficile à réaliser dans un salon. Je ne sentais plus aucune gêne.

Les souffrances des gens timides les empêchent d'ordinaire de connaître l'opinion qu'on a d'eux ; dès que cette opinion

leur est connue, favorable ou non, leur souffrance prend fin.

Comment Sonitchka Valakhina — lorsque, devant moi, elle dansait la contredanse avec le jeune prince, — comment pouvait-elle être aussi belle ? Comme elle souriait gentiment lorsque, dans la *chatne des dames*, elle me prenait par le bras ! Comme ses cheveux bouclés voltigeaient follement autour de sa gracieuse tête et comme, de ses pieds mignons, elle faisait naïvement *jetées et assemblées* ! A la cinquième figure, quand, attendant la mesure, je me préparais à faire le *cavalier seul*, Sonitchka ferma ses petites lèvres et se prit à regarder de côté. Mais elle avait inutilement peur pour moi. Je fis courageusement le *chassé en avant*, le *chassé en arrière*, *glissade*, et, quand je m'approchai d'elle je lui montrai d'un geste comique le gant avec les deux doigts. Elle éclata de rire, et, plus agréablement encore qu'auparavant, elle se prit à gambader avec ses petits pieds sur le parquet.

Je me souviens encore de la ronde que nous dansâmes. Tous nous nous prîmes par la main, et chacun venait frotter son nez sur mon gant.

Tout cela est devant mes yeux, présent comme d'hier.

J'entends encore les sons de la contredanse qui s'appelle « *la Sirène du Danube* », aux accords desquels tout cela se passait. Enfin, j'allais danser avec Sonitchka... En attendant la première mesure, je m'assis à ses côtés ; mais un embarras extrême me prit et je ne savais pas du tout de quoi l'entretenir. Quand le silence commença à devenir embarrassant, la peur me vint qu'elle ne me prit pour un sot et je me décidai, coûte que coûte, à parler :

— *Vous êtes une habitante de Moscou ?* lui dis-je.

Après une réponse affirmative, j'osai continuer :

— *Et moi, je n'ai encore jamais fréquenté la capitale.*

Je comptais sur l'effet du mot *fréquenté*. Je sentais cependant que, malgré ce brillant commencement et mon vif désir de montrer une haute connaissance de la linge française, je ne pourrais continuer longtemps sur ce ton.

Notre tour de danser étant encore éloigné, le silence se renouvela.

Je regardais avec inquiétude pour juger de l'effet que je faisais et j'attendais de ma compagne un peu d'aide.

—Où avez-vous trouvé un si drôle de gant? me demandait-elle tout à coup.

Cette question me produisit un grand plaisir et un énorme soulagement.

J'expliquai que le gant appartenait à Karl Ivanovitch, je rappelai combien il était quelquefois ridicule quand il ôtait son bonnet rouge et comment, vêtu d'un pardessus vert, il lui arriva un jour de tomber de cheval, droit dans un marais, etc., etc.

La contredanse passa sans qu'on s'en aperçût.

Tout cela était fort bien; mais pourquoi avais-je parlé, avec moquerie, de Karl Ivanovitch? Aurais-je diminué la bonne opinion de Sonitchka à son endroit? Si, au moins, j'en avais parlé avec ce respect et cet amour que je ressens pour lui!

Quand la contredanse fut terminée, Sonitchka me dit: « Merci! » et cela avec une expression si mignonne que j'aurais pu croire avoir mérité ses remerciements.

J'étais ravi, je débordais de joie, je ne me reconnaissais plus.

Où avais-je pris ce courage, cette assurance et cette audace?

« Il n'y a pas de chose capable en ce moment de me rendre confus, » pensais-je en me promenant nonchalamment dans le salon. « Je suis prêt à tout. »

Sonitchka vint me proposer de lui faire vis-à-vis.

— Bien! dis-je. Je n'ai pas de dame; mais je trouverai.

Je jetai un coup d'œil dans le salon et je vis que toutes les dames étaient prises, excepté une grande demoiselle demeurée seule sur son banc.

Un jeune homme de grande taille s'approcha d'elle, ainsi que je supposais, pour l'engager. Il était à la distance de deux

pas, tandis que j'étais, moi, de l'autre côté du salon. D'un seul bond, je franchis l'espace qui me séparait d'elle et, faisant un gracieux recul du pied droit, d'une voix résolue j'invitai la jeune personne pour la prochaine contredanse.

La demoiselle sourit avec bienveillance, me donna son bras, et le jeune homme resta seul, sans dame.

J'avais une telle conscience de ma force qu'en ce moment même je ne fis aucune attention à la colère de mon rival ; mais je l'entendis ensuite qui demandait : — Qui est ce gamin échevelé ? Cet écervelé qui m'est venu prendre ma dame presque sous le nez !

## XXII

### MAZURKA

Le jeune homme auquel je venais de prendre sa dame dansa la mazurka le premier. Il sauta de sa place, tenant sa danseuse par la main ; mais au lieu de faire le *pas de Basque* tel que Mimi me l'avait appris, il sauta simplement en avant, courut jusqu'à l'angle, s'arrêta, délia ses pieds, frappa de son talon le parquet, tourna, et, sautant, courut encore plus loin.

Comme je n'avais pas choisi de dame pour la mazurka, je restai appuyé sur le haut du fauteuil de la babouchka et j'observai.

« Mais, que fait-il, enfin ? » réfléchissais-je en moi-même. « Ce n'est pas du tout ce que Mimi m'a appris. Elle m'a assuré qu'on danse la mazurka sur la pointe des pieds, en faisant le pas marché et en arrondissant la jambe. Mais il paraît qu'on ne la danse plus du tout comme cela. Ivine, Etienne, tout le monde danse à présent le *pas de Basque*.

« Et Volodia aussi a pris la nouvelle manière ! Pas mal...

« Et Sonitchka, comme elle est mignonne ! La voilà qui danse... »

J'étais très gai. La mazurka finissait, quelques messieurs âgés et quelques dames s'approchèrent de la babouchka pour la saluer et partir.

Le valet de chambre, glissant entre les danseurs, porta avec précaution le couvert dans les chambres du fond.

La babouchka, visiblement fatiguée, parlait avec lassitude, traînant ses phrases. — Les musiciens commençaient paresseusement, pour la trentième fois, le même motif.

La grande demoiselle avec laquelle j'avais dansé m'aperçut, et, me souriant d'une façon un peu narquoise, croyant sans doute être agréable à la babouchka, amena près de moi Sonitchka et l'une des innombrables princesses.

— *Rose* ou *Ortie*<sup>1</sup> ? fit-elle.

— Ah ! Tu es ici, dit, en se retournant dans son fauteuil, la babouchka. — Va donc alors, mon ami, va !

J'aurais préféré, en ce moment, me cacher la tête sous le fauteuil de la babouchka, plutôt que de me montrer. Mais comment refuser ?

Je me levai et je répondis « *Rose* ». Puis, timidement, je regardai Sonitchka.

Mais une main inconnue, gantée de blanc, aussitôt se trouva dans ma main, et la princesse, avec un sourire agréable, se laissa aller en avant, sans s'apercevoir que je ne savais pas du tout ce que je devais faire de mes pieds.

Je savais que le *pas de Basque* ne se faisait pas. Ce n'est pas qu'il n'est pas comme il faut et peut véritablement compromettre ; mais les sons connus de la mazurka produisant leur effet sur mon oreille donnèrent une certaine direction à mes nerfs acoustiques qui, à leur tour, communiquèrent ce mouvement aux pieds. Et ces derniers, tout à fait involontairement, et à l'étonnement de tous les spectateurs,

1. Jeu en usage dans les salons russes.

commencèrent à faire fatalement des pointes, des glissés, que sais-je encore ?

Tant que nous pûmes aller droit devant nous, les choses marchèrent bien ; mais, à un premier tournant, je remarquai que, si je ne prenais pas des précautions, je courais le risque de devancer les autres, ainsi que ma danseuse.

Pour éviter pareil désagrément, je m'arrêtai avec l'idée de faire le même petit tour que j'avais vu faire au grand jeune homme ; mais, au moment où j'allais écartier les jambes pour mieux sauter, la princesse qui tourbillonnait autour de moi jeta un tel regard de curiosité et d'étonnement sur mes pieds, que je restai d'abord embarrassé, et qu'au lieu de danser, je commençai à trépigner sur place sans mesure, sans grâce, d'une façon fort drôle, mais qui ne ressemblait à rien. Son regard m'avait tué.

Tout à coup, je m'arrêtai. Et tout le monde me regarda, celui-ci avec étonnement, celui-là avec curiosité, un troisième d'un air moqueur, un quatrième avec pitié... La babouchka seule me regarda indifféremment.

— *Il ne fallait pas danser si vous ne saviez pas*, fit la voix mécontente de papa ; et, me repoussant légèrement, il prit la main de ma dame, fit un tour de danse selon la mode de son temps et, aux applaudissements des spectateurs, reconduisit sa danseuse à sa place.

La mazurka s'achevait en ce moment.

« Dieu ! Pourquoi me punis-tu si cruellement ?

. . . . .

« Tout le monde me méprise et me méprisera toujours... La route m'est, pour toutes choses, fermée : — pour l'amitié, pour l'amour, pour la gloire.

« Tout est perdu.

« Pourquoi Volodia m'a-t-il fait des signes que tout le monde a remarqués et qui ne pouvaient me servir ? Pourquoi cette vilaine princesse a-t-elle ainsi regardé mes pieds ? Pourquoi Sonitchka... Ah ! Elle est mignonne ; mais pourquoi a-t-elle souri juste en ce moment ? Pourquoi papa m'a-t-il empoigné

la main en rougissant ? Est-il possible que lui aussi ait eu peur de moi ?

« Oh ! C'est affreux ! Ah ! si maman avait été là, elle n'aurait pas rougi, *elle*, de son Nikolegnka... »

Et mon imagination volait loin, à la suite de cette chère image.

Je revoyais la prairie devant la maison, les hauts tilleuls du jardin, les lacs limpides autour desquels voltigeaient les hirondelles, le ciel bleu sur lequel s'arrêtaient les nuages blancs et transparents, des meules de foin parfumé... Et mille autres tranquilles souvenirs passaient et repassaient dans mon imagination troublée.

## XXIII

### APRÈS LA MAZURKA

Pendant le souper, le jeune homme dont il a été déjà question se mit à notre table d'enfants et me prêta une attention qui m'eût flatté si j'avais pu, après tout ce qui venait de m'arriver, prendre intérêt à quelque chose.

Mais, coûte que coûte, le jeune homme avait décidé de me distraire.

Il m'agaçait, m'appelant : « Brave ! »

Et aussitôt que les « grands » ne nous regardaient plus, il remplissait mon verre du vin de différentes bouteilles et m'obligeait à le boire. A la fin du souper, quand le maître d'hôtel vint avec sa bouteille de vin de Champagne entourée d'une serviette, le jeune homme insista pour qu'il me versât une flûte pleine, qu'il me força à boire d'un trait. Je lus et aussitôt je sentis une douce chaleur en vahir tout mon corps, des élans de bonté à l'adresse de mon bienfaiteur et d'irrésistibles envies de rire pour la moindre chose.



Tout à coup on entendit de la salle de danse les airs du Grossvater et on se leva de table. Notre amitié avec le jeune homme finit là. Il alla chez les « grands », tandis que, n'osant pas le suivre, je m'approchai avec curiosité de M<sup>me</sup> Valakhina pour entendre ce qu'elle disait à sa fille :

— Alors, tu veux ?...

— Encore une petite demi-heure, suppliait chaleureusement Sonitchka.

— Vraiment ? C'est impossible, mon ange.

— Mais pour moi, je t'en prie, faisait-elle en caressant sa mère.

— Est-ce que tu seras gaie demain si je tombe malade ? disait M<sup>me</sup> Valakhina, qui commit l'imprudence de sourire.

— Ah ! tu as permis ? Nous restons ? criait Sonitchka en sautant de joie.

— Comment faire, avec toi ! Va, alors, danse... Te voilà un cavalier, dit-elle en me désignant.

Sonitchka prit mon bras et nous courûmes au salon. Le vin bu, la présence et la gaieté de Sonitchka me firent entièrement oublier l'aventure de la mazurka. Je faisais les choses les plus amusantes avec mes pieds ; imitant le cheval, je courais au trot, levant fièrement mes pieds, ou je piaffais sur place, comme un barine qui se fâche contre son chien. Avec cela, je riais de tout mon cœur, ne prêtant pas la moindre attention à l'effet que je produisais sur les spectateurs. Sonitchka ne cessa pas de rire non plus : elle riait de ce que nous tournions en nous prenant par la main ; elle riait en regardant un vieux barine qui, levant lentement les pieds, *sautait le mouchoir*, avec des airs qui pouvaient faire supposer que c'était très difficile à faire.

Et moi, de rire et de sauter presque jusqu'au plafond pour montrer mon adresse.

Traversant, un instant, le cabinet de la baboucka, je me regardai dans la glace : j'avais la figure en sueur, les cheveux en désordre et hérissés, plus droits qu'à l'ordinaire ; mais

l'expression dominante de mon visage était la gaieté, le contentement.

« Si j'étais toujours comme maintenant ! » pensais je, « je pourrais plaire tout de même. » Mais quand je regardais, encore une fois, la ravissante figure de ma dame, qui était là, respirant la gaieté, la bonne humeur, limpide, sereine, insouciant de sa beauté, élégante et suave, je compris que j'étais bête d'espérer attirer l'attention d'une créature aussi admirable.

Je ne pouvais pas compter sur l'amour réciproque. Non, je ne pensais même pas à cela : mon âme était assez pleine de bonheur *sans cela*.

Je ne comprenais pas que, pour le sentiment d'amour qui emplissait mon âme de bonheur, on pouvait demander un plus grand bonheur encore, et désirer quelque chose de plus, excepté que ce sentiment ne mourût pas. Je me trouvais heureux ainsi. Le cœur me battait comme celui d'un pigeon, le sang circulait vif, rapide, du cœur aux extrémités et des extrémités au cœur : j'étais heureux.

Quand nous traversions le couloir, près des chambres noires, sous le vestibule, je la regardais et je pensais : « Quel bonheur ce serait pour moi de pouvoir, toute l'éternité, vivre avec elle, là, dans cette chambre obscure, sans que personne au monde le sache ! »

— C'est très gai, aujourd'hui, n'est-ce pas ? disais-je d'une voix tremblante et précipitant mes pas, m'effrayant non pas tant de ce que je disais que de ce que j'aurais voulu dire.

— Oui... très... répondit-elle, tournant sa tête de côté avec une expression tellement ouverte et louche que je cessai d'avoir peur, surtout après le souper...

— Ah ! si vous saviez combien je regrette (je voulais dire plus, mais je n'osai pas) que vous partiez bientôt ! Nous ne nous verrons plus ?

— Pourquoi ne nous verrons-nous plus ? dit-elle en regardant la pointe de ses bottines et traînant son petit doigt sur le paravent encadré près duquel nous passions. — Tous

les mardis et vendredis nous allons avec maman sur le boulevard Tversky. Est-ce que vous n'y allez pas vous promener ? Je demanderai mardi qu'on m'y conduise, et si on me refuse, je me sauverai seule, sans chapeau. Je connais le chemin.

— Savez-vous ? reprit tout à coup Sonitchka. — Quand je parle aux garçons qui viennent chez nous, je dis toujours *toi* ; disons-nous aussi *toi*. Veux-tu ? ajouta-t-elle en inclinant la tête et me regardant droit dans les yeux.

En ce moment, nous entrâmes dans le salon. Et la deuxième partie du Grossvater commença :

— Commencez, dis-je, quand le bruit de la musique put couvrir mes paroles.

— Commence, *toi*, et non pas *commencez*, rectifia Sonitchka en riant.

Le Grossvater se termina et je ne pus lui dire une seule fois *toi*, bien que j'en cherchasse toutes les occasions.

Je n'en avais pas le courage.

— « Veux-tu ? »

« Commen...ce sonnait » dans mes oreilles et produisait sur moi comme une certaine griserie. Je ne voyais rien et personne, sinon Sonitchka. Je vis comment on souleva ses boucles, comme on les arrangea derrière les oreilles et découvrit son front et ses tempes ; je vis comment on l'enveloppa dans un châle vert si soigneusement qu'on ne voyait plus que le bout de son nez ; je remarquai que si elle n'avait pas pris soin de faire avec ses doigts roses un petit trou près de sa bouche, elle aurait étouffé. Je la suivis de l'œil descendant l'escalier derrière sa mère et se tournant vivement vers nous, faire une dernière inclinaison de tête et disparaître. Volodia, Ivine, le jeune prince, moi, nous étions tous amoureux de Sonitchka. Et, de l'escalier, nous la suivions tous des yeux.

Pour qui cette dernière inclinaison de tête ? Je ne sais pas ; mais, en ce moment-là, j'étais fortement persuadé que ce ne pouvait être qu'à mon adresse. En disant adieu aux Ivine, je

parlai très nonchalamment et même froidement avec Volodia et je lui serrai le bras. A-t-il compris que, de ce jour, il avait perdu tout mon amour et aussi toute son influence sur moi. Peut-être l'aura-t-il regretté, malgré qu'il se soit constamment efforcé de paraître indifférent.

Pour la première fois de ma vie, j'étais infidèle à l'amour, et, pour la première fois, j'éprouvais les douceurs de l'amour. Il m'était agréable de changer un sentiment usé contre un amour tout plein de mystère et d'innocence. Dans le même temps où je cessai d'aimer, je recommençai à aimer, ce qui veut dire que j'aimais double, bien mieux qu'auparavant.

## XXIV

### DANS MON LIT

« Commentai-je pu si longtemps et si affectueusement aimer Serioja ? » réfléchissais-je dans le repos du lit. « Non. Il ne comprenait pas, il n'a jamais prisé et mérité mon amour...

« Et Sonichka ? Qu'elle est charmante !

« Veux-tu ? ... C'est toi qui commences. »

Et je me représentais sa figure. Puis couvrant ma tête de mes couvertures, les mettant sur moi de tous les côtés, pour que, d'aucune part, ne restât une ouverture, je m'étendais bien commodément. Peu à peu une agréable chaleur m'envahit, et je m'enfermai dans mes doux rêves. Fixant les yeux dans les replis des couvertures, je la voyais aussi clairement qu'une heure auparavant. Je causais avec elle, et cette conversation, bien qu'elle n'eût aucun sens, me produisait une jouissance indescriptible.

*Tu, à toi, toi se rencontraient à tout instant.*

Ces rêves étaient tellement vivants en ma pensée que je ne pouvais réussir à m'endormir, le sommeil lui-même ne pouvant parvenir à dissiper mon heureux trouble.

Je voulus partager le trop plein de mon bonheur avec quelqu'un.

« Mignonne ! » disais-je presque haut, me tournant lestement de l'autre côté.

— Volodia, tu dors ?

— Non, répondit-il d'une voix somnolente. — Quoi ?

— Je suis amoureux, Volodia, tout à fait amoureux de Sonitchka.

— Mais qu'est-ce que cela me fait ? répondit-il en s'étirant.

— Oh ! Volodia. Tu ne peux pas t'imaginer ce qui se passe en moi... Voilà, tout à l'heure, je suis resté sous la couverture. Et je l'ai vue si nettement. Je lui ai parlé. C'est étonnant. Et, sais-tu encore ? Quand je reste, comme cela, couché et que je pense à elle, — Dieu sait pourquoi — je deviens triste et j'ai envie de pleurer.

Volodia fit un mouvement.

— Je ne désire qu'une chose, continuai-je, — c'est de rester toujours avec elle, la voir toujours et rien de plus. Et toi ? es-tu amoureux ? avoue-le-moi franchement, Volodia.

C'est étrange, mais je voudrais que tout le monde fût amoureux de Sonitchka et que tout le monde me le confiât.

— Est-ce que c'est ton affaire ? disait Volodia, tournant la figure de mon côté.

— Peut-être. Tu ne veux pas parler. Tu te caches, criai-je, m'apercevant, à ses yeux brillants, qu'il ne pensait pas du tout à dormir et qu'il avait rejeté sa couverture.

— Parlons d'elle, si tu veux, n'est-ce pas qu'elle est mignonne ? Vraiment, si elle me disait : Nikolegnka, jette-toi par la fenêtre, ou jette-toi dans le feu, je te jure qu'immédiatement je le ferais.

— Oh ! qu'elle est charmante ! ajoutai-je en évoquant sa douce image, là, devant moi. Et, pour mieux me complaire dans mon rêve, je tournai la tête de l'autre côté et m'enfonçai dans mon oreiller. — J'ai grande envie de pleurer, Volodi...

— Quel sot ! dit-il, souriant.

Puis, après une pause :

— Eh bien, moi, je ne suis pas du tout comme toi. Moi, j'aurais voulu, si ç'avait été possible, rester à côté d'elle et causer...

— Ah! alors, tu en es amoureux aussi? interrompis-je.

— Et, continua Volodia, souriant tendrement, j'aurais embrassé ses petits doigts, ses petits yeux, ses lèvres, son petit nez, ses petits pieds, j'aurais embrassé tout...

— Bêtises! criai-je au-dessus des oreillers.

— Tu ne comprends rien, fit Volodia avec mépris.

— Non? Moi, je comprends, et c'est toi qui ne comprends pas, c'est toi qui dis des bêtises, repris-je au milieu de mes larmes.

— Mais, je ne vois pas là de raison pour pleurer, ô fillette que tu es!!!

## XXV

### LA LETTRE

Le 16 avril, six mois environ après le jour du bal, papa monta pendant les classes chez nous et nous annonça que nous partirions la nuit suivante à la campagne.

Cette nouvelle m'atteignit au cœur. Mon idée se reporta à l'instant vers maman. La cause de ce départ inattendu était la lettre suivante :

« Petrosvkoïé, 12 avril.

Tout à l'heure, à dix heures du soir, m'est arrivée ta bonne lettre du 3 avril, et, selon mon habitude, j'y répons tout de suite. Fédor l'apporta hier soir de la ville, mais si tard qu'il ne la donna à Mimi que ce matin. Mimi, sous le prétexte que je suis indisposée et préoccupée, ne me l'a pas remise de la journée.

J'avais, en effet, un peu de fièvre, et, pour t'avouer les choses franchement, voilà déjà le quatrième jour que je ne suis pas bien et que je ne quitte pas le lit.

Ne t'effraye pas, je t'en prie, mon ami. Je me sens moins mal aujourd'hui et, si Ivan Vassilitch me le permet, je me lèverai certainement demain.

La semaine passée, c'est-à-dire vendredi, j'étais allée avec les enfants me promener en voiture ; mais, juste à l'entrée du grand chemin, près du petit pont où j'ai peur souvent, les chevaux et les roues s'embourbèrent. Le jour était beau et l'idée me vint d'aller à pied jusqu'à la grande route pour qu'on pût dégager la voiture.

En m'approchant de la chapelle, je me sentis très fatiguée et je m'assis. Mais, une demi-heure se passa avant qu'on eût réussi à remettre la voiture en bonne voie, le froid me surprit, surtout aux pieds : j'avais des bottines fines entièrement mouillées. Après le dîner, j'éprouvai des alternatives de froid et de chaud ; mais, selon mon habitude, je voulus marcher, et, après le thé, je jouai avec Lioubotchka à quatre mains.

Tu ne la reconnaîtrais pas, tant elle a fait de progrès ! Mais, imagine mon étonnement quand je m'aperçus que je ne pouvais compter la mesure. Je m'y repris à plusieurs fois, mais tout se brouillait dans ma tête et je sentais un horrible bourdonnement dans les oreilles. Je comptais un, deux, trois, puis huit, douze. Je voyais que je me trompais et je ne pouvais pas me corriger.

Enfin Mimi vint à mon aide et m'obligea à me mettre au lit.

Voilà, mon ami, voilà, dans les moindres détails, comment je suis tombée malade et comment je suis fautive, hélas ! Le lendemain, j'avais la fièvre assez fort. Notre bon vieux Ivan Vassilitch vint et resta jusqu'à présent à la maison. Il me promet de me laisser sortir bientôt.

Quel admirable vieillard que cet Ivan Vassilitch ! Quand j'avais la fièvre et le délire, il ne dormait pas de la nuit et demeurait auprès de mon lit. En ce moment, comme il sait que j'écris, il s'est installé, avec les fillettes, dans le fumoir. Et, de ma chambre à coucher, je l'entends leur raconter des contes allemands qui les font se tordre de rire.

*La belle Flamande*, comme tu l'appelles, est à demeure chez moi, depuis deux semaines déjà, parce que sa mère est partie en voyage. Elle me témoigne le plus réel attachement et me confie tous ses secrets de cœur. Avec sa ravissante figure, son bon cœur, sa jeunesse, elle aurait pu faire, sous tous les rapports, une excellente jeune fille, si elle avait été en bonnes mains. Mais, dans la société où elle vit, elle se perd, à ce que l'on raconte. L'idée m'est venue que, si nous n'avions pas eu tant d'enfants, j'aurais fait bien de la prendre.

Liubotchka voulait t'écrire elle-même, mais elle en est déjà à sa neuvième feuille de papier déchirée et elle dit : « Je sais que papa est un moqueur : si je faisais seulement une faute, il la montrerait à tout le monde. » Kategnka est toujours gentille, Mimi aussi bonne et aussi ennuyeuse.

Maintenant, parlons de choses sérieuses : Tu m'écris que tes affaires ne vont pas bien cet hiver et que tu seras obligé de prendre l'argent de Khabarovka ; je trouve étrange que tu me demandes semblable permission. Est-ce que ce qui m'appartient ne t'appartient pas aussi ? Tu es si bon, mon ami, que, pour ne pas me chagriner, tu me caches la situation vraie de nos affaires. Mais je comprends : tu as perdu beaucoup ? Crois-moi, quand je te jure que rien ne me chagrine moins. S'il est seulement possible d'arranger cette affaire, fais-le et ne t'en tourmente pas inutilement, je suis habituée non seulement à ne pas compter sur ce que tu penses gagner pour les enfants, mais, — excuse-moi, — même sur ta fortune. Je suis aussi peu gaie quand tu gagnes que quand tu perds et ne me chagrine que de ta malheureuse passion pour le jeu qui me prend une part de ton affection et me force quelquefois à te dire des choses aussi amères que celles que je te dis en ce moment. Dieu m'est témoin si j'en souffre.

Je ne cesse de prier le bon Dieu pour qu'il nous garde non de la pauvreté (qu'est-ce que la pauvreté!), mais de cette affreuse situation où les intérêts des enfants que je serais obligée de défendre pourraient se trouver en contradiction avec les nôtres.



Jusqu'à présent le bon Dieu a entendu ma prière.

Tu n'as pas dépassé la limite où nous serions obligés de sacrifier la fortune qui n'appartient qu'à nos enfants. A cela, je n'ose pas penser. Et, pourtant, ce grand malheur me menace sans cesse. Oui, c'est une lourde croix que nous fait porter à tous deux le Seigneur.

Tu me parles encore des enfants et tu reviens sur notre ancienne querelle. Tu voudrais me décider à les mettre dans un collège? Tu sais mes préjugés contre ce genre d'éducation. Je ne sais pas, mon ami, si j'arriverai jamais à te persuader. Mais, dans tous les cas, je t'en supplie, pour l'amour de moi, donne-moi ta parole que, tant que je serai vivante et même encore après, si Dieu voulait nous séparer, cela n'arrivera jamais.

Tu m'écris qu'il sera nécessaire d'aller à Petersbourg pour les affaires. Soit; fais au mieux, mon ami, va et reviens au plus vite. Nous nous ennuyons tous, ici, sans toi! Le printemps est merveilleux; on a élevé déjà la porte du balcon; les sentiers, dans les orangeries, depuis quelques jours sont tout à fait secs, les pêchers fleurissent déjà. Il ne reste, nulle part, trace de neige, les hirondelles sont arrivées, et, aujourd'hui même, Lioubotchka m'a apporté les premières fleurs. Le docteur affirme que, dans trois jours, je serai tout à fait bien portante, je pourrai aller au dehors respirer l'air frais et parfumé et me réchauffer au bon soleil d'avril.

Adieu donc, cher ami. Ne t'inquiète ni de ma maladie, ni de tes pertes. Achève vite tes affaires et viens chez nous, avec les enfants, passer l'été. Je fais de ravissants plans à votre sujet. Toi seul manques pour les réaliser. »

Le reste de la lettre était en français, d'une écriture suivie et penchée et sur un autre bout de papier. Je le traduis mot à mot :

« Ne crois pas ce que je viens de t'écrire au sujet de ma maladie. Personne, ici, ne se doute à quel point elle est sérieuse. Moi seule sais que je ne me lèverai plus de mon lit. Ne perds pas un instant, arrive tout de suite et amène les enfants. Peut-être pourrai-je encore les caresser et les

bénir. C'est ma seule et dernière volonté. Je sais quel grand coup je te porte; mais, tôt ou tard, de moi ou d'un autre, tu l'aurais reçu.

Efforce-toi donc de le supporter fermement et ne perds pas confiance en Dieu. Soumettons-nous à sa volonté.

Ne pense pas que ce que je t'écris soit le résultat du délire d'une imagination malade. Au contraire, mes idées sont très claires et je suis en ce moment absolument calme. Ne te leurre pas d'une vaine espérance. Ce ne sont pas, ici, les faux et sombres pressentiments d'une âme malade. Non. Je sens, je sais — parce que le bon Dieu me le fait connaître — qu'il ne me reste que très peu de temps à vivre.

Mon amour pour toi et les enfants finira-t-il avec cette vie? C'est impossible. Je sens particulièrement en ce moment que ce sentiment sans lequel je ne peux pas comprendre l'existence ne saurait disparaître avec ma vie. Mon âme ne peut exister sans l'amour qu'elle a toujours eu pour vous, et je sais qu'elle existera éternellement, pour cette seule raison qu'un sentiment comme mon amour n'aurait pu jamais naître s'il était destiné à disparaître un jour.

Je ne serai pas avec vous, mais je suis fermement persuadée que mon amour ne vous abandonnera jamais. Cette idée est tellement douce à mon cœur que j'attends l'approche de la mort tranquillement et sans crainte.

Je suis tranquille, car Dieu sait que j'ai toujours regardé et que je regarde encore la mort comme un acheminement à une vie meilleure!

Mais pourquoi les sanglots m'étouffent-ils? Pourquoi prendre aux enfants la mère aimée? Pourquoi dois-je te porter un coup si rude et si inattendu? Pourquoi est-ce que je meurs quand votre amour faisait pour moi la vie indéfiniment heureuse? Que sa sainte volonté soit faite!

Les larmes que je ne puis retenir m'empêchent d'écrire, peut-être ne te verrai-je plus? Que je te remercie, mon inappréciable ami, pour tout le bonheur dont tu m'as entourée dans cette vie...! Je demanderai au bon Dieu qu'il te

récompense. Adieu donc ! Souviens-toi, quand je ne serai plus, que mon amour ne t'abandonnera jamais et nulle part. Adieu, Volodia ! adieu, mon ange ! adieu, mon Benjamin, mon Nicolegnka ! Est-ce possible, qu'un jour ils m'oublieront ?..... »

A cette lettre était joint, en français, un mot de Mimi, ainsi conçu :

« Les tristes pressentiments dont elle vous parle n'ont été que trop confirmés par le docteur. Hier, pendant la nuit, elle ordonna qu'on envoyât immédiatement sa lettre à la poste. Croyant qu'elle parlait dans le délire, j'attendis jusqu'au matin, et je me décidai à l'ouvrir. A peine le cachet était-il brisé, que Natalia Savichna me demanda ce que j'avais fait de la lettre et m'ordonna de la brûler si elle n'était pas déjà partie. Elle parle sans cesse de cette lettre et dit qu'elle peut vous tuer. Ne remettez pas votre départ si vous voulez voir cet ange avant qu'il ne nous laisse. Excusez mon écriture : Je n'ai pas dormi depuis cinq jours. Vous savez comme je l'aime ! »

Natalia Savichna, qui passa toute la nuit du 11 avril dans la chambre à coucher de maman, me raconta qu'après avoir écrit la première partie de sa lettre, maman la mit près d'elle, sur la table, puis s'endormit.

— Moi aussi, ajouta Natalia Savichna, — je m'endormis dans mon grand fauteuil, si bien que le bas me tomba des mains. Vers une heure de la nuit, étant encore endormie, je l'entendis tout à coup se causant à elle-même ; j'ouvris les yeux et je la vis assise sur son lit, joindre ses petites mains, et les larmes lui coulant « comme trois ruisselets » le long des joues.

— Alors, tout est fini ? dit-elle en couvrant son visage de ses deux mains.

Je sautai de ma chaise et demandai : Qu'avez-vous ?

— Ah ! Natalia Savichna, si vous saviez qui j'ai vu tout à l'heure !

Vainement je l'interrogeai, elle ne me dit rien de plus. Elle

ordonna seulement d'approcher la petite table, écrivit encore quelque chose, commanda que l'on fermât la lettre devant elle et qu'on l'envoyât immédiatement.

Puis, tout alla de plus en plus mal.

## XXVI

### CE QUI NOUS ATTENDAIT AU VILLAGE

Le 25 avril, nous descendions de carrosse devant le poron de la maison Petrovskoïé. Au départ de Moscou, papa était profondément pensif ; et quand Volodia lui demanda : « Est-ce maman qui est malade ? », il le regarda longuement, et tristement inclina la tête.

Dans le cours du voyage, pourtant, il se calma visiblement ; mais, au fur et à mesure qu'on s'approchait de la maison, sa figure prenait une expression de plus en plus triste, et quand, sortant de voiture, il demanda, suffoqué par l'émotion : « Où est Natalia ? » sa voix n'était pas ferme et ses yeux étaient remplis de larmes.

Le bon Foka nous jeta un coup d'œil en-dessous et, ouvrant la porte du vestibule, se détourna pour répondre : « C'est le sixième jour qu'elle ne *daigne pas* sortir de la chambre à coucher. »

Milka, qui n'avait cessé de gémir depuis le jour où sa maîtresse était tombée malade, comme je l'appris ensuite, se jeta avec joie au-devant de papa, sauta sur lui, jappant et lui léchant les mains.

Mais il la repoussa et passa au salon, puis, de là, dans le fumoir dont une porte donnait directement dans la chambre à coucher. Plus il approchait de cette chambre, plus ses mouvements indiquaient son trouble intérieur. Entrant dans le fumoir, il marcha sur la pointe des pieds, respira à peine

et fit le signe de la croix avant de toucher à la serrure de la porte close. En ce moment, accourait du corridor Mimi, non peignée et le visage en larmes.

— Oh! Piotr Alexandrovitch, dit-elle chuchotant avec l'expression d'une vraie désolation. Et remarquant que papa s'apprêtait à ouvrir la porte, elle dit bien vite : — On ne peut passer par ici. L'entrée est par l'autre porte.

Oh! comme tous ces menus faits ajoutaient encore à ma douleur!

Nous entrâmes dans la chambre des bonnes. Dans le couloir, vint au-devant de nous Akim, le sot qui nous amusait tant avec ses étranges grimaces; mais, en ce moment, non seulement il ne me parut pas ridicule, mais rien ne me frappa autant que la vue de sa figure indifférente et morne.

Dans la chambre des bonnes, deux jeunes filles, occupées à je ne sais quel ouvrage, se levèrent et nous saluèrent avec une expression si triste que je commençais à avoir horriblement peur. Papa traversa la chambre de Mimi, ouvrit la porte de la chambre à coucher et nous entrâmes.

A droite de la porte, deux fenêtres voilées par de grands châles; auprès d'une de ces fenêtres était assise Natalia Savichna, des lunettes sur le nez; elle tricotait un bas. Elle ne nous embrassa pas comme elle en avait l'habitude; elle se leva seulement un peu, nous regarda sous ses lunettes et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Ce qui m'impressionnait davantage, c'est que chacun, en nous voyant, se prenait à pleurer. Ah! ce n'était pas comme cela que nous avions l'habitude d'être accueillis. A gauche de la porte, se trouvait un paravent, et, derrière le paravent, le lit, une petite table, une armoire couverte de médicaments et un grand fauteuil dans lequel sommeillait le docteur; près de lui, se tenant debout, une jeune fille très blonde, d'une beauté remarquable, vêtue d'un peignoir blanc. Les manches retroussées, elle maintenait une compresse glacée sur la tête de maman, que je ne pouvais apercevoir. Cette fille était *la belle Flamande* dont maman parlait dans sa lettre et qui de-

voit jouer, par la suite, un rôle si important dans notre vie de famille. Aussitôt que nous fûmes entrés, elle retira une des mains qu'elle appuyait sur la tête de maman et arrangea son corsage en désordre.

Puis elle chuchota : « Elle a le délire! »

J'étais terriblement angoissé en ce moment; néanmoins, j'observai jusqu'aux moindres détails. Dans la chambre, il faisait sombre, un peu chaud, et l'on sentait des parfums mélangés de menthe, d'eau de cologne, de camomille, de gouttes de Goffman. Cette dernière odeur me frappa à ce point que non seulement quand j'en entends parler, mais aussitôt que je m'en souviens, mon imagination me reporte dans cette chambre et me permet de retrouver jusqu'aux moindres détails de ces terribles instants.

Les yeux de maman étaient ouverts, mais elle ne voyait rien... Non, je n'oublierai jamais cet horrible regard! Il exprimait tant de souffrances!

Bientôt, on nous éloigna tous.

Quand, plus tard, je questionnai Natalia Savichna sur les derniers moments de maman, voici ce qu'elle me raconta :

— Lorsqu'on vous a emmenés de la chambre, elle s'agita encore longtemps, la colombe, comme si quelque chose la suffoquait; puis, elle laissa glisser sa tête sur l'oreiller, s'assoupit et respira paisiblement. On eût dit alors un ange du ciel. Je sortis un instant pour voir pourquoi on n'apportait pas sa potion. Et quand une seconde après je revins auprès d'elle, la chérie, elle se prit à rejeter tout ce qui la couvrait, appelant à elle votre père; il se pencha alors vers elle; mais elle n'a plus de force déjà pour dire ce qu'elle veut : dès qu'elle ouvre les lèvres, elle recommence à haleter.

« Mon Dieu! Seigneur! les enfants! Les enfants! »

Je voulais aller vous chercher; mais Ivan Vassilitch m'en empêcha, me disant que cela l'agiterait davantage encore, qu'il valait mieux ne pas vous faire voir. Elle ne fit plus ensuite que soulever et abaisser sa main. Et que voulait-elle dire par ce geste? Elle voulait vous bénir de loin, certaine-

ment. Mais, comme cela se voit, le bon Dieu n'a pas voulu qu'elle jetât un dernier coup d'œil sur ses petits enfants.

Enfin, elle se releva encore une fois, la colombe, joignit comme cela les mains, rouvrit encore la bouche et, d'une voix que je ne peux retrouver : — Mère de Dieu, protège-les !... fit-elle.

En ce moment, les douleurs se fixèrent au cœur. On voyait à ses yeux qu'elle souffrait beaucoup, la douce, la pauvre chérie. Elle tomba sur les oreillers, serra les draps entre ses dents, et les larmes, mon petit père, coulent et coulent...

— Et puis après, demandai-je ? Mais Natalia Savichna était incapable de dire un mot ; elle se détourna et commença à pleurer amèrement. Maman avait expiré dans des douleurs effroyables.

## XXVII

### CHAGRIN

Le lendemain soir, fort tard, je voulus encore une fois la regarder et, contenant un involontaire sentiment d'effroi, j'ouvris doucement la porte et j'entrai sur la pointe des pieds dans la chambre mortuaire.

Au milieu de la pièce, sur la table, était le cercueil ; tout autour les bougies à demi-consumées, dans de hauts chandeliers d'argent ; dans un coin éloigné, se tenait le diacre qui, d'une voix tranquille et monotone, marmottait les psaumes.

Je m'arrêtai sur le seuil et regardai ; mais j'avais les yeux tellement voilés de larmes et les nerfs à ce point surexcités, que je ne distinguais rien ; tout se brouillait devant mes yeux : les lumières, le brocart, le velours, les énormes chandeliers, l'oreiller rose entouré de dentelle, la couronne de fleurs, le bonnet garni de rubans, et puis ce quelque chose de transparent, couleur de cire...

Je m'assis sur une chaise et me mis à contempler sa figure ; mais, à la place où elle se trouvait, m'apparut de nouveau ce quelque chose si pâle, si transparent, si jaune...

Ne pouvant m'imaginer que c'était là sa figure, je fixais mes regards plus attentivement dans cette direction, et, au fur et à mesure que je regardais, je retrouvais les traits connus et mignons.

Je tremblai d'effroi quand j'eus acquis la certitude que c'était elle ; mais pourquoi ses yeux clos sont-ils à ce point creusés ? Et pourquoi cette horrible pâleur ? Et, sur une joue, cette tâche noire sous la peau transparente ? Pourquoi, par toute la figure, cette expression froide et sévère ? Pourquoi ces lèvres, d'un dessin si pur, si parfaitement fermées ? Et ces lignes si reposées qu'elles n'ont plus rien d'humain et qu'un frisson vous court par tout le corps quand le regard s'y arrête ?

Je regardais et je sentais qu'une force invisible, invincible, attirait mes regards vers cette figure sans vie. Je ne pouvais détacher mes yeux de ses yeux à *elle*, et mon imagination me représentait une suite de tableaux débordant de vie et de bonheur. J'oubliais que le corps mort qui était là, devant moi, et que je regardais stupidement, comme un objet qui n'a plus aucun rapport avec mes souvenirs, était *Elle*. Je me l'imaginai dans différentes attitudes : vivante, gaie, souriante ; puis, tout à coup, j'étais frappé par une ligne dans sa figure pâle, qui arrêtait mon œil : je me rappelais l'horrible réalité, je tremblais, mais je ne cessais pas de regarder.

Et, de nouveau, les rêves se changèrent en réalité. Et, de nouveau, la conscience de la réalité fit envoler les rêves !

Enfin, l'imagination, se fatiguant, cessa de me leurrer ; la conscience de la réalité disparut également et j'oubliai.

Je ne saurais dire combien de temps je passai dans cet état, je sais seulement que, pendant un long espace de temps, j'oubliai que j'existais, ressentant néanmoins dans mon inconscience une inexprimable jouissance.

« Peut-être, en s'envolant dans un monde meilleur, son âme admirable s'est-elle détournée avec tristesse de celui où elle



nous a laissés ; ou a-t-elle entrevu mon chagrin, s'est-elle apitoyée sur lui, et, sur les ailes de l'amour avec un sourire du ciel, est-elle redescendue sur la terre pour me calmer et pour me bénir ! »

La porte grinça et un nouveau diacre vint pour remplacer l'autre. Ce bruit me réveilla. Et la première idée qui me vint à l'esprit fut que, « comme je ne pleure pas et reste là, sur ma chaise, en apparence inerte, dans une posture qui n'a rien de désolé, on doit me prendre pour un garçon insensible qui, par pitié ou curiosité, monte sur la chaise et demeure là. »

Je fis le signe de croix, je m'inclinai et commençai à pleurer.

En me souvenant de toutes ces impressions, je remarque à présent que mon plus complet moment d'inconscience fut en même temps le point culminant de ma douleur.

Je ne pouvais pas pleurer, mais j'étais triste. Et j'ai honte de me souvenir de cette tristesse, parce qu'il me semble qu'il s'y mêla constamment quelques pointes d'amour-propre ; par exemple je tenais à faire voir que j'avais plus de chagrin que tout le monde ; je voulais constater l'effet que je produisais sur les autres. C'était encore une curiosité sans objet qui me portait à faire des observations sur le bonnet de Mimi et sur les invités. Je me méprisais alors, parce que je n'éprouvais pas l'unique sentiment de chagrin qu'il aurait fallu et que je ne montrais pourtant que celui-là, m'efforçant de cacher tous les autres. Mon chagrin était donc faux, superficiel ?

De plus, j'éprouvais une certaine jouissance de me savoir malheureux.

Je m'efforçais de réveiller le sentiment de mon malheur, et ce sentiment égoïste étouffait en moi la peine réelle.

Pendant, je dormis profondément et paisiblement, comme il arrive d'ordinaire après un grand chagrin, et je me réveillai le lendemain, avec des larmes séchées et les nerfs apaisés.

A dix heures, on nous appela pour la messe qu'on dit avant d'emporter le corps.

La chambre était pleine de serviteurs et de paysans qui, tout en pleurs, venaient dire adieu à leur barinia.

Pendant la messe, je pleurai comme il faut, je fis des signes de croix et je m'inclinai jusqu'à terre; mais je ne priai pas du fond de l'âme et j'étais assez indifférent. Je m'inquiétai de ce que mon nouveau frac deviendrait; il me serrait trop sous le bras. Ou je pensais à ne pas trop salir mon pantalon aux genoux et je faisais des observations en cachette sur chacun.

Le père se tenait à la tête du cercueil, pâle comme un mouchoir, et, avec des efforts visibles, cherchait à contenir ses larmes.

Sa grande stature, son habit noir, sa figure pâle et expressive, et, comme toujours, ses manières gracieuses et assurées, quand il faisait le signe de croix, s'inclinait et touchait des mains la terre, prenait la bougie des mains du prêtre en s'approchant du cercueil, imposaient par leur extraordinaire dignité.

Mimi restait appuyée au mur et semblait pouvoir à peine se tenir sur ses jambes. La robe qu'elle portait était chiffonnée, son bonnet était mis de côté, ses yeux étaient enflammés et rouges et sa tête tremblait; elle ne cessait de sangloter d'une façon qui nous déchirait le cœur, et couvrait sans cesse sa figure de son mouchoir et de ses mains.

Il me semblait qu'elle faisait ainsi pour cacher sa figure aux étrangers, pour se reposer des sanglots qu'elle feignait.

Je me rappelai que, la veille, elle disait à papa que la mort de maman était pour elle un coup si rude qu'elle ne pensait pas le pouvoir supporter, qu'elle lui avait tout enlevé. Elle ajouta que cet ange (avant la mort) lui avait affirmé qu'elle ne l'avait pas oubliée et qu'elle avait imposé sa volonté de garantir pour toujours l'avenir de Kategnka et le sien.

Elle racontait cela, en pleurant; et peut-être le sentiment de sa douleur était vrai. Néanmoins, il n'était plus, à mes yeux, exclusif et pur.

Lioubotchka, dans sa robe noire garnie de pleureuses<sup>1</sup> trempées de larmes, courbait la tête, regardant de temps en temps le cercueil. Et sa figure n'exprimait rien de plus qu'une peur enfantine. Kategnka restait près de sa mère, et, malgré sa figure allongée, était rose et reposée.

La nature ouverte de Volodia se montrait jusque dans son chagrin : ou bien il restait pensif, fixant un œil immobile sur un objet quelconque, ou bien sa bouche commençait à tourner de côté, et il se hâtait de faire des signes de croix et des inclinaisons de tête.

Tous les étrangers venus pour l'enterrement m'étaient insupportables : des phrases consolatrice à papa, — qu'elle sera mieux là, qu'elle n'était pas pour ce monde, — soulevaient en moi une vraie colère.

Quels droits ont-ils pour parler d'elle et la pleurer ? Quelques-uns, en parlant de nous, nous ont appelés *orphelins*, comme si on ne savait pas que les enfants qui n'ont pas leur mère s'appellent de ce nom. Il leur plaisait probablement qu'eux les premiers nous donnassent ce nom, comme par habitude, on se hâte de dire à la jeune fille nouvellement mariée : Madame.

Dans un coin éloigné, presque dissimulée derrière une porte de buffet, une vieille femme voûtée était à genoux. Les mains jointes et les yeux au ciel, elle priait. Son âme s'élançait vers Dieu, le suppliant qu'il la liât avec celle qu'elle avait aimée plus que tout au monde. Et elle espérait que sa prière serait exaucée.

« En voilà une qui l'aime véritablement, » pensai-je, et j'eus honte de moi-même.

La messe s'acheva ; la figure de la défunte fut découverte et tous les assistants, excepté nous, un à un, s'approchèrent et embrassèrent la morte. La dernière qui s'avança pour dire adieu à la défunte était une certaine paysanne avec une jolie fillette de cinq ans dans ses bras, que, — Dieu sait pour quoi, — elle avait amenée.

1. Garniture de deuil.

En ce moment, je laissai tomber par mégarde mon mouchoir humide et je voulus le ramasser ; mais à peine m'étais-je incliné, qu'un cri horrible et effrayant retentit et me remplit d'un tel effroi, que, dussé-je vivre cent ans, je ne pourrai l'oublier. Et, quand je m'en souviens, c'est toujours avec le même frisson par tout le corps.

Je levai la tête. Sur la banquette, près du cercueil, était la paysanne en question. Elle retenait difficilement entre ses bras la fillette qui, battant l'air de ses petites mains, rejetant en arrière son visage épouvanté et fixant ses yeux agrandis sur la figure de la défunte, criait d'une voix stridente.

Je poussai un cri plus fort que celui que j'avais entendu et courus hors de la chambre. C'est en ce moment que je compris l'effet que peut produire cette odeur suffocante qui se mêle à l'encens et remplit la chambre des morts. Et l'idée que cette figure qui était, quelques jours auparavant, pleine de beauté et de douceur, la figure de *Celle* que j'aimais le plus au monde, pouvait inspirer un sentiment d'horreur, — comme si, pour la première fois, j'avais découvert la vérité amère, — me remplit l'âme de désolation.

## XXVIII

### DERNIERS SOUVENIRS

Maman n'existait plus ; mais notre vie se poursuivit de la même façon. Nous nous levions et nous couchions à la même heure ; et, dans la même chambre, chaque matin et chaque soir, le dîner, le souper, tout était réglé de la même façon ; les tables, les chaises étaient à la même place ; rien n'était changé aux conditions de notre vie ordinaire. Mais *Elle* manquait... Il me semblait qu'après un pareil malheur tout devait se transformer : la routine de notre vie habituelle me parais-

sait blessante pour son souvenir et me rappelait plus vivement son absence.

La veille de l'enterrement, après le dîner, je voulus dormir. J'allai dans la chambre de Natalia Savichna, content de retrouver ma petite place sur son lit, sur le doux matelas de plume, sous les chaudes couvertures ouatées... Quand j'entrai, Natalia Savichna était étendue sur son lit et probablement sommeillait. Elle entendit le bruit de mes pas et ouvrit les yeux; puis elle jeta les mouchoirs de laine qui la couvraient pour la préserver des mouches et, ayant arrangé son bonnet, elle s'assit sur le lit.

Comme il m'était plus d'une fois arrivé, tant avant qu'après le dîner, de venir dormir dans sa chambre, elle comprit pourquoi j'étais venu et me dit :

— Quoi?... Probablement, vous êtes venu pour vous reposer, mon pigeon? Couchez-vous.

— Mais non, Natalia Savichna, dis-je en la retenant par la main. — Je ne suis pas du tout venu pour cela... je suis venu comme cela... Mais vous êtes fatiguée. Couchez-vous plutôt.

— Non, petit père, je ne dormais pas, répondit-elle. (Je savais qu'elle ne dormait pas depuis trois nuits.) Ce n'est pas le moment de dormir, ajouta-t-elle avec un profond soupir.

J'avais grande envie de causer avec Natalia Savichna de notre malheur. Je connaissais sa sincérité et son amour; et c'eût été pour moi un véritable soulagement de pleurer avec elle.

— Natalia Savichna, dis-je après une pause et d'un air absorbé, — vous étiez-vous attendu à cela?

La vieille femme me regarda avec un mélange d'étonnement et de curiosité. Probablement, elle ne savait pas ou ne comprenait pas pourquoi je faisais cette question.

— Qui pouvait s'attendre à cela? répétai-je.

— Ah! mon petit père, dit-elle, jetant sur moi un coup d'œil sympathique et attendri. — Non seulement on ne pouvait

s'y attendre, mais même aujourd'hui je ne peux pas y penser, à cela... A moi, vieille femme, oui... Il aurait fallu, depuis longtemps, mettre mes os au repos. Mais voilà... jusqu'à quand survivrai-je? Dieu le sait : Le vieux barine, votre grand-père — *Souvenir éternel*<sup>1</sup>! — Le prince Nikolai Mikhaïlovitch, deux sœurs, la sœur Anouchka... Je les ai tous enterrés, et tous étaient plus jeunes que moi... Et voilà... probablement pour mes grands péchés, ma destinée est de leur survivre à tous. Que Sa sainte volonté soit faite! Il l'a prise probablement parce qu'elle était digne; car il en a besoin, là-haut, de bonnes âmes!

Cette simple idée me frappa doucement et je m'approchai plus près de Natalia Savichna. Elle me mit les mains sur la poitrine et éleva ses regards au ciel; ses yeux enfoncés et humides exprimaient un grand mais tranquille désespoir. Elle espérait fermement que Dieu ne l'avait pas séparée pour longtemps de Celle sur laquelle pendant tant d'années s'étaient concentrées toutes les forces de son amour.

— Oui, mon petit père, y a-t-il donc si longtemps que je la berçais, que je la maillotais et qu'elle m'appelait *Nachik*<sup>2</sup>?

Elle courait comme ça autour de moi, m'entourait, comme cela, le cou de ses petites mains et m'embrassait si gentiment en disant : « Ma petite *Nachik*! Ma petite beauté! Ma petite dinde! » Et moi, je plaisantais comme cela et je lui répondais : « Pas vrai, ma petite mère, vous ne m'aimez pas? Voilà... Quand vous grandirez, vous vous marierez et vous oublierez votre *Nacha*. » Et elle, se prenant à songer : « Non, disait-elle, je ne me marierai pas du tout si on ne peut pas prendre *Nacha* avec, non. Je n'abandonnerai jamais *Nacha*. » Et voilà qu'elle m'abandonne, elle, sans prendre même le temps de m'attendre.

Et comme elle m'aima, la défunte! Et, qui n'a-t-elle pas aimé? Disons la vérité. Oui, petit père, votre maman, vous

1. Expression de deuil.

2. Diminutif de Natalia.

ne devez pas l'oublier. Ce n'était pas une créature de la terre... C'était un ange du ciel. Quand son âme sera dans le ciel, elle vous aimera, là aussi. Elle se réjouira avec vous.

— Et pourquoi dites-vous, Natalia Savichna, « quand elle sera dans le ciel » ? Est-ce qu'elle n'y est pas déjà ?

— Non, mon petit père, fit Natalia, abaissant la voix et se rapprochant de moi, sur le lit. En ce moment, son âme est ici.

Et elle faisait le geste « en haut ».

Elle parlait, chuchotant presque, et cela, avec une telle assurance qu'involontairement je levai les yeux et regardai la corniche comme pour y chercher quelque chose.

— Avant que l'âme du juste aille au Paradis, il lui faut, auparavant, traverser jusqu'à quarante épreuves, mon petit père. Elle peut donc être encore pendant quarante jours dans sa maison.

Elle me parla longtemps ainsi, dans le même sens, avec une telle simplicité, une si grande assurance qu'il semblait qu'elle racontât des choses ordinaires qu'elle avait vues elle-même, et dont il était impossible de concevoir le moindre doute.

Je l'écoutais en retenant ma respiration, et, sans bien comprendre ce qu'elle disait, je la croyais entièrement.

— Oui, mon petit père, en ce moment, elle est ici, elle nous regarde, elle nous écoute, oui, elle écoute peut-être ce que nous disons...

Et, inclinant la tête, elle se tut.

Elle avait besoin d'un mouchoir pour essuyer ses larmes qui coulaient. Elle se leva, me jeta un coup d'œil droit dans la figure et me dit d'une voix tremblante, tant elle était émue :

— Le bon Dieu me rapproche, comme cela, très fort de lui. Que me reste-t-il à faire ici, maintenant ? Pour qui vivrai-je ? Qui aimerai-je ?

— Mais nous, est-ce que vous ne nous aimez pas ? dis-je sur un ton de reproche et retenant mes larmes.

— Dieu sait comme je vous aime, mes petits pigeons... Mais, comme je l'aimais, je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais.

Ne pouvant plus parler, elle se détourna et sanglota bruyamment.

Je ne pensais plus à dormir. Nous restâmes, comme cela, l'un devant l'autre et pleurant.

Foka entra dans la chambre. Quand il nous aperçut ainsi, il eut peur de nous déranger et resta sur le seuil, timide et muet.

— De quoi as-tu besoin, Foka? demanda Natalia Savichna en s'essuyant les yeux et le visage avec son mouchoir.

— Il me faudrait une demi-livre de malaga, quatre livres de sucre et des grains de riz pour faire la koutia <sup>1</sup>.

— Tout de suite, tout de suite, mon petit père, fit Natalia Savichna en prenant un peu de tabac dans sa tabatière. Et, avec des petits pas rapides, elle se dirigea vers un coffre. Le dernier vestige du chagrin produit par notre entretien avait disparu. Et elle s'occupait de son devoir qu'elle considérait comme très important. « Et pourquoi quatre livres? » dit-elle en grommelant, pesant et repesant le sucre. « Ce sera assez avec trois et demie. » Et elle enleva du plateau ce qu'elle jugeait en trop. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Déjà hier j'ai donné huit livres de riz. Et on m'en redemande aujourd'hui? Comme tu y vas, Foka Demiditch? Je ne donnerai plus que juste ce qu'il faudra. Cette Vagnka est une prodigue, une brouillon dans la maison. Elle pense qu'on n'y verra rien. Non. Je ne donnerai pas comme cela le bien des barines, inutilement. Est-ce qu'on a jamais vu ça? huit livres!

— Comment faire alors? Elle dit que tout est consommé.

— Eh bien, voilà! Prends pour cette fois!...

Je demeurai frappé de ce contraste étrange qui, en si

1. Riz cuit avec des raisins secs qu'on mange après la messe pour un mort.



peu de temps, s'était manifesté chez Natalia : — un instant avant, la douleur, le désespoir en ses plus tragiques épanchements, et tout à coup la réalité en ses plus mesquines étroitures. En réfléchissant, par la suite, je compris que ce poids qu'elle avait sur le cœur n'avait pas enlevé à Natalia sa conception du devoir à remplir et que, d'ailleurs, la force de l'habitude la ramenait à ses occupations journalières. Le chagrin l'avait empoignée au point qu'il ne lui vint pas à l'idée de cacher qu'elle était capable néanmoins de s'intéresser à sa besogne habituelle. Elle aurait été incapable même de comprendre comment pouvait venir une pareille idée. L'amour-propre est certainement le sentiment le plus incompatible avec le vrai chagrin; et, d'autre part, il est si bien inhérent à la nature humaine qu'il est fort rare qu'un chagrin soit assez violent pour réussir à le chasser. L'amour-propre dans le chagrin se manifeste par le désir de paraître chagrin, ou malheureux, ou stoïque, et ce désir bas que nous nous gardons d'avouer, mais qui, dans les plus grandes douleurs même, ne nous quitte pas, ce désir enlève au chagrin sa force, sa sincérité, sa dignité. Quant à Natalia, elle était si profondément frappée que son âme était pour jamais vide de désir et qu'elle ne devait de vivre qu'à la force de l'habitude. Après avoir donné à Foka les provisions qu'il réclamait et lui avoir recommandé le gâteau destiné aux chantres, elle le laissa aller, reprit son bas et vint se rasseoir près de moi.

Et la conversation recommença sur le même sujet. Et, de nouveau, nos pleurs coulèrent, et nous essuyâmes nos larmes.

Ces entretiens avec Natalia se renouvelèrent chaque jour. Ces larmes paisibles et ces pieuses causeries régulières produisaient sur mon âme l'effet des meilleures consolations.

Mais, bientôt, il fallut se séparer : trois jours après l'enterrement, toute la maison et nous-mêmes partîmes pour Moscou, et je ne devais plus la revoir.

La babouchka ne connut la triste nouvelle qu'avec notre arrivée, et son désespoir fut excessif.

On ne put nous laisser à la maison, car elle fut presque une semaine entière sans connaissance.

Les docteurs craignirent pour sa vie; car non seulement elle se refusait à prendre tout remède, mais elle ne parlait plus à personne, ne dormait plus, ne mangeait plus...

Quelquefois, seule, dans sa chambre, sur son grand fauteuil, elle sanglotait sans larmes. Puis, les convulsions la prenaient et elle criait d'une voix stridente des mots sans suite, des mots horribles...

C'était le premier grand chagrin qui la frappait, et ce chagrin naturellement la menait au désespoir.

Il lui fallait accuser quelqu'un dans son malheur. Certain jour, elle se prit tout à coup à menacer autour d'elle, gesticulant avec une force extraordinaire, disant d'affreuses paroles... puis, quittant son fauteuil, elle se mit à arpenter la chambre à grands pas précipités, et enfin elle tomba sans connaissance.

Un jour, j'entrai dans sa chambre. Elle resta, comme à l'ordinaire, dans son fauteuil et paraissait tranquille; mais son regard me frappa. Ses yeux étaient grands ouverts; mais le regard était morne, sans vie. Elle me regarda, droit, mais certainement ne me vit pas. Ses lèvres commencèrent lentement à sourire et elle se prit à parler d'une voix tragique et touchante.

« Viens ici, chère amie. Viens, mon ange. »

Je pensai qu'elle s'adressait à moi et je m'approchai; mais elle ne me regardait pas.

« Ah! si tu savais, mon âme, comme j'ai été tourmentée et comme je suis à présent heureuse que tu nous sois revenue... »

Je compris qu'elle s'imaginait voir maman et je ne bougeai pas.

« Et on m'a dit que tu n'es plus, continua-t-elle en fron-

cant ses sourcils, — voilà des bêtises! Est-ce que tu peux mourir avant moi? »

Et elle se prit à éclater d'un effroyable rire.

Les gens qui aiment fortement sont seuls susceptibles d'éprouver des douleurs très vives. Et la même nécessité d'aimer leur sert à supporter le chagrin et leur permet également d'en guérir. Pour cette raison, la nature morale de l'homme est plus vivace que sa nature physique: le chagrin ne tue jamais.

Une semaine entière se passa avant que la babouchka pût pleurer. Par ce fait, elle se trouva mieux; ses premières idées, quand elle revint à elle, se reportèrent sur nous, et son amour pour nous se trouva comme accru de sa précédente indifférence.

Nous ne quittions pas son fauteuil; elle pleurait tranquillement, parlait de maman et nous caressait tendrement.

Personne n'aurait pu croire, en voyant l'expression du chagrin de la babouchka, que l'intensité de sa douleur, dans le fond, aurait pu être appréciée en sens inverse de ses manifestations. Peut-être sentais-je ces choses, car je compatissais davantage à la douleur de Natalia Savichna que je ne voyais plus, et qui avait eu une si puissante et si heureuse influence sur la direction et le développement de mes sentiments.

Oui, je suis sûr, maintenant, que personne n'a jamais aimé maman si fortement, si noblement, et ne l'a regrettée d'une façon aussi touchante et aussi amère que cette noble et aimante créature.

Ce grand événement de la mort de maman clôtura pour moi la période de mon enfance et fit place à cette phase nouvelle de ma vie : l'adolescence.

Mais comme le souvenir de Natalia Savichna, que je n'avais plus revue et qui avait eu une si chaude influence sur le développement de mes sentiments, appartient à la première époque, j'ajouterai ici quelques mots sur elle et sur sa mort.

Après notre départ, comme me l'ont, par la suite, raconté ceux que nous avons laissés à Petrovskoïé, Natalia s'ennuya beaucoup de ne rien faire.

Le bruit et le souci de la maison du barine lui manquait, de cette maison de campagne dans laquelle elle avait été habituée dès l'enfance.

Le chagrin, le changement d'habitudes, l'absence de vie et de mouvement autour d'elle, développèrent chez la pauvre femme une maladie de vieillard à laquelle elle était certainement prédisposée. Juste un an après la mort de maman, l'hydropisie se déclara et elle s'alita.

Je pense qu'il était difficile pour Natalia Savichna de vivre, et plus difficile encore de mourir seule dans la grande et vide maison de Petrovskoïé sans parents et sans ami.

Tout le monde, en effet, dans la maison aimait et estimait Natalia Savichna, quoiqu'elle ne se liât d'amitié avec personne, ce dont elle était fière. Elle croyait que, dans sa position d'économe qui a toute la confiance de ses barines et entre les mains de laquelle sont tant de responsabilités, tant de malles avec tant de richesses, l'amitié avec quelqu'un aurait pu conduire à de certaines faiblesses, à de certains compromis. C'est pour cette raison, ou peut-être même parce quelle n'avait, en réalité, rien de commun avec les autres serviteurs, qu'elle se tenait à côté de toute camaraderie, disant qu'elle n'avait, dans la maison, ni compère ni parents, et que, pour rien au monde, elle ne permettrait qu'on touchât aux biens des barines.

En confessant à Dieu, dans la ferveur de sa prière, ses sentiments, elle chercha et elle trouva le soulagement; mais, quelquefois, en de ces moments de faiblesse auxquels nous sommes tous sujets, quand le meilleur soulagement est, pour l'homme, les larmes et la compatissance aux souffrances des autres, elle mettait sur son lit son petit chien Moska (qui lui léchait les mains en les fixant de ses yeux jaunes), lui parlait et, en pleurant, le caressait tranquillement. Quand Moska commençait à gémir plaintivement, elle s'efforçait de le cal-

mer, disant : « Laisse donc, je sais, même sans toi, que je mourrai bientôt. »

Un mois avant sa mort, elle sortit de sa malle de la cretonne blanche, de la mousseline blanche et des rubans roses ; et, aidée de sa jeune servante, elle se fit une robe blanche, un bonnet, et commanda jusqu'aux moindres détails pour son enterrement. Elle mit également en ordre les malles des barines, et, avec le plus grand scrupule de conscience, remit tous ses comptes à la gérante. Puis, elle s'occupa à qui laisser des robes de soie, un vieux châle que la babouchka lui avait jadis donné, l'uniforme du grand-père brodé d'or qui également avait été laissé à sa complète disposition. Grâce à ses soins, la broderie et le galon de l'uniforme étaient encore parfaitement frais et le drap non attaqué par les mites. Avant la fin, elle exprima le désir qu'on donnât une de ses robes — la rose — à Volodia pour une robe de chambre — (bechmet) ; l'autre, couleur perse, à carreaux — à moi et pour le même usage ; et le châle — à Lioubotchka. L'uniforme, elle le légua en héritage à celui de nous deux qui deviendrait officier. Tousses autres biens, hormis quarante roubles qu'elle mit de côté pour l'enterrement et pour les messes, — elle les laissa à son frère, son frère qui était depuis longtemps libre et qui habitait un gouvernement éloigné où il menait la vie la plus dévergondée. C'est pour cette raison qu'en les dernières années de sa vie, elle eut si peu de rapports avec lui.

Quand ce frère se présenta pour recevoir les biens de la défunte, il trouva vingt-cinq roubles en papier. Il ne voulut pas croire que ce fût là tout l'héritage et disait qu'il était impossible qu'une veille femme qui a passé soixante ans dans la maison d'un barine, qui a eu tant de charges en les mains, et a vécu toute sa vie comme un avaro tremblant pour le moindre chiffon, ne laissât pas davantage. C'était ainsi pourtant. Natalia Savichna souffrit beaucoup pendant les deux mois que dura sa maladie et supporta ses souffrances avec la résignation d'une vraie chrétienne : elle ne

murmura pas, elle ne se plaignit pas ; seulement, par habitude, elle répétait sans cesse « Dieu ». Une heure, avant la mort, elle se confessa avec une joie sereine, elle communia et reçut les derniers sacrements.

A tous les membres de la maison elle demanda pardon des torts involontaires qu'elle avait pu leur faire et pria son confesseur — le père Vassili — de nous dire à tous qu'elle ne savait comment nous remercier de nos bienfaits, qu'elle nous priait de lui pardonner, si, par sa sottise, elle avait chagriné l'un ou l'autre de nous.

« Mais, voleuse, je ne l'ai jamais été, et je puis dire que je n'ai fait tort, pas même d'un fil, aux biens des barines. » C'était le seul bon côté que la brave Natalia reconnaissait en elle.

Elle revêtit la robe qu'elle avait préparée, le bonnet et, appuyée sur des coussins, elle ne cessa, jusqu'à la fin, de s'entretenir avec le prêtre. Se souvenant qu'elle n'avait rien laissé aux pauvres, elle remit au prêtre dix roubles, le priant de les distribuer à l'église; puis elle fit un signe de croix, se coucha et exhala son dernier souffle en prononçant le nom de Dieu avec un sourire d'allégresse. Ainsi, elle quitta la vie sans regret, sans effroi de la mort, qu'elle reçut comme un bienfait.

On dit souvent cela, mais comme c'est rare, en réalité!

Natalia Savichna pouvait ne pas avoir peur de la mort ; car elle mourut dans des croyances inébranlables et dans l'accomplissement des préceptes de l'Évangile. Sa vie entière pouvait se résumer ainsi : pureté, amour désintéressé, dévouement. Et, si ces croyances avaient pu être plus élevées, sa vie dirigée en apparence vers un but plus noble, est-ce que cette âme pure serait devenue, pour cela, plus digne d'amour et d'admiration ?

Elle a accompli l'acte le meilleur et le plus grand dans la vie de ce monde : mourir sans regret ni peur.

On l'enterra, suivant son désir, non loin de la chapelle qui recouvre la tombe de maman. Un tertre gazonné, où viennent

à l'aise les orties et les bardanes, et qu'entoure un simple grillage noir, indique l'endroit où ses os reposent. Non, jamais je n'oublierai, en quittant la chapelle, ma visite à cette tombe si simple. Quelquefois, il m'est arrivé de faire une pause entre la chapelle et le sombre grillage. Alors, tout un monde de lourds, de tristes souvenirs se réveille en mon âme. Cette idée me vient : Est-il possible que la Providence ait uni ma vie à celle de ces deux chères créatures, pour nous séparer ensuite et me forcer à les regretter éternellement?...

# ADOLESCENCE





# ADOLESCENCE

---

## I

### EN DILIGENCE

On fit approcher les deux voitures du perron de la maison Petrovskoïé : — l'une, un carrosse dans lequel se mirent Mimi, Kategnka, Lioubotchka, les femmes de chambre, et, sur le siège, le gérant Yakov ; l'autre, une sorte de breack dans lequel je pris place avec Volodia et le laquais Vassili, depuis peu de temps à notre service.

Papa, qui devait venir nous rejoindre quelques jours plus tard à Moscou, était sur le perron, la tête découverte. Il faisait des signes de croix dans la direction de la portière.

— Que Christ soit avec vous ! disait-il. — Allez ! Yakov et le cocher ôtèrent leurs chapeaux et répondirent par d'autres signes de croix. Et, « Op ! op !... En route ! » Les malles, le carrosse, le breack s'ébraulèrent sur la grande route oblique, et les chênes des avenues, l'un après l'autre, coururent au-devant de nous.

Je ne ressentais aucune tristesse : mon esprit ne se reportait pas à ce que je laissais derrière moi ; mais, au contraire, vers ce qui m'attendait... Plus je m'éloignais des lieux,

tristes témoins de souvenirs qui, jusqu'à présent, étaient restés gravés fidèlement dans mon âme, plus ces souvenirs perdaient de leur acuité, plus ils se transformaient en une douce quiétude, en une joie de vivre pleine de fraîcheur et pleine d'espoir.

Rarement, il m'était arrivé d'être gai plusieurs jours de suite : j'avais honte de me sentir joyeux, mais ce scrupule ne me vint pas à la pensée pendant les quatre journées de notre voyage. C'est que je n'avais plus, devant les yeux, la porte fermée de la chambre de ma mère, que je ne pouvais apercevoir sans frissonner ; ni le piano muet, dont non seulement je n'approchais pas, mais que je ne regardais jamais sans un certain effroi ; ni les habits de deuil (nous portions de simples costumes de voyage) ; ni tant d'objets, grands et petits, qui me rappelaient, à chaque instant, la perte irréparable... C'était, dans la maison, comme la vie suspendue par la crainte de blesser son cher souvenir, de la blesser, *Elle*. Ici, au contraire, la nouveauté et le pittoresque du paysage occupaient et distrayaient mon imagination ; tandis que le printemps, avec ses chaudes et enivrantes effluves, faisait naître, en mon cœur, un double sentiment de satisfaction dans le présent et de rayonnante espérance dans l'avenir.

Vassili, empressé, très empressé, comme tous les gens nouvellement en service, se montrait sans pitié et déployait un zèle infatigable. Tirant la couverture, il affirme que tout est prêt, qu'il est temps de partir.

Volontiers, nous aurions prolongé d'un quart d'heure le doux sommeil matinal ; mais, à la figure décidée de Vassili, on pouvait juger qu'il était disposé à venir vingt fois tirer la couverture. Nous sautons donc sur nos jambes et courons dans la cour pour nous laver. Dans le vestibule la bouilloire chante ; Nitka, rouge comme une écrevisse, souffle le feu ; au dehors, le sol est humide et le brouillard obscurcit l'atmosphère. Des émanations odorantes s'élèvent du fumier. Du côté est du ciel, un joyeux rayon annonce la triomphante

apparition du disque du soleil ; les toits de chaume qui se prolongent en avant des maisons reluisent sous la rosée ; les chevaux piaffent, attachés, sous le chaume, au râtelier ; — on entend jusqu'au bruit de leur mâchoire ; le pauvre chien, Joutchka, couché sur un tas de fumier sec, s'étire paresseusement, puis, jouant de la queue, s'en va, à pas lents et mesurés, s'étendre de l'autre côté de la cour ; la maîtresse du logis, l'air affairé, ouvre les portes cochères qui grincent et chasse, sur la route, un troupeau de vaches pen-sives ; puis, avant de rentrer, elle jette un mot en l'air à la voisine encore somnolente.

Filipp, les manches retroussées, tire du puits, au moyen de la poulie, un énorme seau d'eau dont il renverse une partie et dont il jette le reste dans une grande cuve de chêne, voisine d'une mare où se baignent de petits canards. Et je regarde avec plaisir la figure en relief de Philipp et sa grande barbe, et ses muscles et ses veines qui ressortent, distincts, sur ses bras nus et robustes, au moindre mouvement qu'il fait.

Derrière la cloison où ont dormi Mimi et les fillettes et au travers de laquelle nous nous étions entretenus le soir, on entend aller et venir. C'est Macha qui paraît et disparaît avec les différents objets de toilette qu'elle cache sous sa robe pour les dissimuler à nos regards curieux.

Enfin, la portes'ouvre et on nous appelle pour prendre le thé.

Vassili, dans sa fièvre de faire tout bien, va d'une chambre à l'autre, enlève l'une et l'autre chose, nous fait des clignements d'yeux significatifs et supplie Marie Ivanovna de hâter le départ. Les chevaux sont attelés et témoignent de leur impatience en faisant résonner leurs grelots. Les valises, les malles, les grands et les petits coffres, de nouveau sont emballés, puis chacun reprend la place qu'il occupait. Dans le breack, il semble qu'une montagne a remplacé le siège, et nous nous demandons comment tout cela a pu se trouver là, hier, et comment nous-mêmes avons réussi à nous replacer aujourd'hui. Une certaine boîte surtout, la boîte du service à

thé, fermée par un couvercle triangulaire, et que Vassili a mise dans notre voiture déjà si pleine, me rend furieux. « Tout cela s'arrangera de soi, » fait Vassili. Et je m'efforce de le croire.

Pendant le soleil, levé depuis quelque temps déjà, dore les nuages blancs qui courent vers l'est ; et bientôt tout le pays s'éclaire d'une gaie et tranquille clarté. Ah ! comme tout est beau autour de moi ! comme l'âme elle-même est reposée et tranquille !

La route ondule devant nous entre les prairies luisantes de rosée et les champs ombrés des poussées nouvelles ; le sombre cytise et le jeune chêne aux feuilles lustrées alternent çà et là, sur le bord du chemin ; le bruit régulier des roues et des grelots n'arrive pas à couvrir la chanson de l'alouette qui voltige d'arbre en arbre ; l'odeur du drap dévoré par les mites, de la poussière soulevée, et de je ne sais quoi d'acide qu'on respire dans notre voiture, fait tort aux effluves matinales ; et je sens dans mon âme de sourdes aspirations, comme un désir inquiet d'agir, de faire quelque chose, indice de la véritable jouissance. Je n'avais pas eu le temps de faire ma prière à l'auberge ; et comme j'ai remarqué, en plus d'une circonstance, que le jour où, par je ne sais quel empêchement, j'omettais d'accomplir mes dévotions, un malheur quelconque m'arrivait, je m'empresse de réparer ma faute. J'ôte ma casquette, je me tourne dans le coin de la voiture, et je commence ma prière en faisant les signes de croix sous mon veston de manière que personne ne le voie. Mais mille objets divers attirent mon attention, et, plusieurs fois, je répète distraitemment les mêmes paroles.

Voilà qu'un petit sentier contourne la route, et, dans ce sentier, j'aperçois des formes mouvantes. Ce sont des pèlerines. Leur tête est couverte de mouchoirs sales ; sur leur dos, une besace faite d'écorce de bouleau ; elles ont les pieds enveloppés de bandelettes malpropres et chaussés de *lapti* <sup>1</sup>.

1. Chaussure en corde tressée.

En les voyant cheminer ainsi, se dandiner régulièrement en s'appuyant sur leurs bâtons et avancer l'une après l'autre du même pas lourd et lent sans se retourner de notre côté, plusieurs questions me viennent à l'esprit : « Où vont-elles ? Et dans quel but vont-elles ? Leur voyage durera-t-il longtemps ? Les ombres qu'elles projettent sur la route se mêleront-elles bientôt aux ombres des chênes près desquels elles passeront?... »

Une voiture de poste conduite par quatre chevaux vient à notre rencontre. Deux secondes et... la voilà à quelques mètres de nous seulement. Des visages étrangers nous regardent avec un mélange de curiosité et de sympathie. Puis la voilà derrière nous ! Et cela me paraît drôle, ces figures qui passent, qui n'ont rien de commun avec nous et que jamais plus nous ne reverrons !

Voilà, sur le côté de la route, deux chevaux qui galopent. Ils sont trempés de sueur et leur poil est hérissé ; les harnais, la gourmette ont creusé leur sillon dans le cuir assoupli. De temps en temps, un jeune postillon, mettant son chapeau de drap de côté, entonne une chanson lente et monotone. La figure, la pose de ce jeune garçon indiquent tant de paresse et d'insouciance, qu'il me semble que c'est le comble du bonheur d'être postillon, de rentrer à la poste en chantant des airs mélancoliques.

Voilà, dans le lointain, se découpant sur un fond de ciel bleu clair, l'église du village, avec son toit vert. Voilà le bourg, les toits rouges des maisons de maître et les jardinets verts... Qui demeure dans ces maisons ? Y a-t-il des enfants, des pères, des mères, des professeurs ? Pourquoi ne nous y arrêtons-nous pas ? Pourquoi ne ferions-nous pas connaissance avec ceux qui les habitent ?

Voilà toute une file de charretées de foin ! Elles sont attelées de forts chevaux bien repus, avec de larges pieds... Nous sommes obligés de faire le tour.

« Qu'est-ce que vous avez là ? » demande Vassili au premier conducteur dont les pieds pendent, énormes, et qui balance

son fouet d'un côté, d'un autre, machinalement. Longtemps, il nous regarda de son œil fixe et morne, puis se décida à répondre quand on ne pouvait plus l'entendre.

« Quelle marchandise traînez-vous là ? » fait Vassili au deuxième charretier. Une tête blonde, au visage empourpré, à la barbe rougeâtre, ressort pour un instant de dessous la *ragoja*<sup>1</sup>, jette sur notre voiture un regard indifférent ou méprisant, et aussitôt disparaît.

Et la pensée me vient que, probablement, ces hommes ne savent pas qui nous sommes, d'où nous venons, et où nous allons.

Pendant plus d'une heure et demie, je reste ainsi plongé dans mes réflexions, ne faisant même pas attention aux bornes qui séparent chaque verste.

Mais voilà que le soleil commence à darder ses rayons plus droits et plus chauds sur mes épaules et sur mon dos ; la route devient poudreuse ; le couvercle triangulaire de la boîte du service à thé cède aux oscillations de la voiture et me gêne beaucoup. Déjà, plusieurs fois, j'ai changé de position. Je commence à souffrir de la chaleur. D'instant en instant, je me trouve moins commodément assis et je m'ennuie.

Toute mon attention se concentre sur les bornes et sur leurs numéros indicateurs. Je fais le calcul mathématique du temps que nous allons employer à atteindre la prochaine station : douze verstes est le tiers de trente six, et jusqu'à Liperth il y a quarante verstes encore !

Déjà nous avons fait un tiers de la route. Que nous reste-t-il à parcourir ?

— Vassili, dis-je, quand je remarque qu'il commence à pêcher le poisson<sup>2</sup>, — laisse-moi prendre ta place.

Vassili accepte, et nous changeons de place.

1. Couverture d'écorce tressée.

2. Vaciller sur son siège.

Aussitôt il commence à ronfler et s'étend si bien qu'il occupe presque à lui seul le breack.

Du siège où j'ai pris place, je domine un tableau des plus agréables : ce sont nos quatre chevaux, Neroutchinskaïa, Diatchok', Lagochkorinnaïa et l'Apothicaire que j'ai étudiés et que je connais de la façon la plus complète.

— Pourquoi, aujourd'hui, Diatchok est-il attelé à droite et non à gauche ? demandai-je timidement à Filipp.

— Diatchok ?

— Et Neroutchinskaïa, qu'a-t-elle donc ? Elle semble ne pas vouloir avancer, repris-je.

— On ne peut pas mettre Diatchok à gauche, fait Filipp sans prendre garde à ma dernière observation. — Ce n'est pas un cheval comme cela qu'on met jamais du côté gauche. Il faut un cheval qui soit au moins un cheval, il ne faut pas un cheval comme celui-ci.

Et, sur cette explication, Filipp se penche à droite, et, tirant les brides de toutes ses forces, il commence à fouetter le pauvre Diatchok sur la queue, sur les pieds, de la façon la plus inconsidérée.

Et, bien que Diatchok tire de toutes les forces dont il est capable, Filipp ne cesse cette manœuvre que quand il sent la nécessité de se reposer. Alors — on ne sait pas pourquoi — il rabat son chapeau de côté. Je profite de cet heureux moment et je demande à Filipp qu'il me confie un instant les guides.

Filipp me donna une bride d'abord, puis une autre ; à la fin, les six brides et le fouet sont entre mes mains et je suis satisfait. Je cherche à imiter Filipp et je demande si c'est *cela*. Mais il arrive toujours qu'il finit par être mécontent de moi : il dit qu'une bride tire beaucoup trop et l'autre pas assez ; enfin, il passe sa main sous mon bras et me reprend les rênes.

La chaleur augmente. Les nuées blanches, frisées et annelées se gonflent, et, comme de légères bulles de savon, s'élèvent plus haut, toujours plus haut ; les ombres s'al-



longent et prennent une teinte gris foncé. A la portière de la voiture, se montre une main qui tient une bouteille et un petit paquet ; et Vassili, avec une étonnante adresse, saute du siège et nous apporte du kvass et des vatroucki <sup>1</sup>.

Sur la pente à pic, nous descendons, et, à l'en vi l'un de l'autre, nous courons jusqu'au pont, tandis que Vassili et Yakov, de leurs bras vigoureux, s'efforcent de retenir les voitures, persuadés que leurs efforts y suffiront.

Puis, avec la permission de Mimi, Volodia et moi remontons dans le carosse pendant que Lioubotchka et Kategnka prennent notre place dans le break.

Ce changement amuse énormément les fillettes, parce qu'elles trouvent avec raison que, dans le break ouvert, c'est beaucoup plus amusant.

Quelquefois, pendant les heures chaudes, traversant un petit bois, nous demeurons en arrière ; et, cueillant des branches vertes, nous formons un petit dôme au-dessus de nos têtes. Et voilà que ce dôme de feuillage commence à se mouvoir, court de toutes ses forces et rejoint les voitures. En même temps, Lioubotchka chante, de sa voix cristalline, ce qu'elle n'oublie jamais de faire quand elle veut témoigner de la joie.

Mais voilà le village où nous allons dîner et nous reposer, voilà les toitures, les fumiers, les jardins... Les grelots ne sonnent plus comme dans la vaste plaine. De chaque côté de la route, s'aperçoivent les isbas recouvertes de chaume, avec leur perron de bois dentelé, leurs petites fenêtres aux volets rouges et verts, où, de ci et de là, apparaît la figure de la baba curieuse.

Voilà les petits paysans, garçons et fillettes, couverts seulement d'une chemise, ouvrant tout grands leurs yeux et gesticulant de surprise. Les uns restent comme cloués à leur place ; les autres courent dans la poussière, avec leurs petits

1. Sortes de gâteaux.

pieds nus, malgré les gestes menaçants de Filipp. Ils s'empressent et sautent sur les valises qui sont attachées dans les voitures.

Voilà le dvornik, aux cheveux d'un roux fauve, qui apparaît à l'une puis à l'autre portière, et qui, de la parole et du geste, invite les nouveaux venus à profiter de son hospitalité.

Trrrrr... ou... ou! La porte cochère s'ouvre. Et les voitures entrent dans la cour. Quatre heures de repos et de liberté!

## II

### L'ORAGE

Le soleil disparaissait du côté du couchant, nous renvoyant ses rayons obliques chauds, si chauds que nos joues et notre cou les supportaient difficilement. Les bords de la voiture brûlaient au point qu'il était difficile d'y mettre la main. Une poussière épaisse s'élevait sur la route et obscurcissait l'air. Pas un souffle de vent qui pût l'emporter. Devant nous, à la même distance, et régulièrement, se balançaient la capote et la caisse de la voiture qui, de ci et de là, nous laissaient apercevoir le fouet que faisait siffler le cocher, son chapeau et le chapeau d'Yakov.

Je ne savais plus où me mettre. Ni la figure noire de poussière de Volodia qui sommeillait près de moi, ni le mouvement de dos de Filipp, ni l'ombre de notre voiture qui courait avec nous, en zigzags, ne réussissaient à me distraire. Mon attention se reportait, entière, sur les bornes échelonnées de loin en loin et sur les nuages qui, s'amoncelant à l'horizon, prenaient une couleur de minute en minute plus sombre et tendaient à ne plus faire bientôt qu'une masse noire et compacte, terriblement menaçante. De temps

en temps, un coup de tonnerre retentissait au loin. Ce dernier effet accrut encore mon impatience d'arriver à l'auberge. L'orage m'a toujours produit un inexprimable sentiment de frayeur et de tristesse.

Cependant, il y avait dix verstes jusqu'au prochain village. Et l'énorme nuage lilas foncé qui venait — on ne sait d'où — sans le moindre vent — avançait toujours plus vite... Le soleil, qui n'a pas disparu encore sous la ligne d'horizon, dore légèrement les nuées grises qui voilent ce coin du ciel. De loin en loin, un éclair s'allume ; puis on entend un faible roulement de tonnerre qui bientôt s'accroît, qui se rapproche et qui finit par se confondre dans l'assourdissant fracas qui, de toute part, éclate.

Vassili se lève sur son siège et abaisse la capote de la voiture. Le cocher revêt son *sarnaki*. Tous les deux, à chaque coup de tonnerre, ôtent leur chapeau et font de grands signes de croix. Les chevaux dressent l'oreille, gonflent leurs narines et flairent l'air frais que recèle le nuage qui s'approche, et les voitures roulent plus vite sur la route poussiéreuse.

Je commence à avoir peur et je sens que mon sang circule plus vite dans mes veines.

Mais voilà que le grand nuage de plus en plus s'étend, s'allonge et finit par cacher jusqu'au dernier rayon de soleil. Et tout le pays, tout à coup, se transforme et prend un caractère effroyablement sombre. Les bouquets de trembles frissonnent ; les feuilles prennent un ton blanc foncé qui ressort en relief sur le fond lilas des nuages ; elles font de petits bruits, se contournent, se recroquevillent... les cimes des grands chênes se balancent dans l'air et des amas d'herbes sèches tourbillonnent sur la route. Des martinets et des hirondelles à la poitrine blanche volètent au milieu de la route et jusque sous le poitrail de nos chevaux, tout comme si elles voulaient nous empêcher de poursuivre notre chemin ; les *choucas*<sup>1</sup> poursuivent leur vol maladroit dans le vent qui

1. Petites corneilles.

les porte; les coins du tablier de la voiture que nous avons accroché se relèvent sans cesse et font passer des tourbillons de vent qui nous secouent; de plus en plus, les éclairs se succèdent, éclairant tout dans la voiture. le drap gris, les boutons, les galons et la figure de Volodia, pelotonné dans son coin.

En ce moment retentit au-dessus de nos têtes un bruit formidable qui semble s'élever plus haut, toujours plus haut, qui semble se repercuter plus large, toujours plus large sous la voûte immense, qui, régulièrement, s'accroît et qui, tout à coup, se transforme en un roulement assourdissant qui, involontairement, vous fait trembler et vous oblige à retenir votre respiration.

La colère du bon Dieu!

Combien de poésie dans cette interprétation populaire!

Les roues de la voiture roulent plus vite, toujours plus vite... Par-dessus l'épaule de Vassili, j'aperçois Filipp qui secoue impatiemment ses brides. Je remarque qu'ils ont peur... La voiture descend la pente avec une rapidité extrême; un choc violent nous secoue tous sur le petit pont de planches. Je crains de faire le moindre mouvement; il me semble que nous roulons à l'abîme...

Trrrrr... ou... ou!...

Les palonniers se décrochent, et, malgré les roulements assourdissants et contenus du tonnerre, nous sommes obligés de nous arrêter sur le petit pont.

Appuyant ma tête aux parois de la voiture, je demeure immobile, la poitrine oppressée, le cœur palpitant... Il me semble que toute espérance est perdue. Un inexplicable sentiment de tristesse et d'effroi grandit en moi, en même temps que s'accroît l'orage; et lorsqu'est arrivé ce grandiose moment de silence qui précède l'éclat de la foudre, ce sentiment est si bien parvenu à son paroxysme que, si cette tension de mon esprit avait dû continuer quelques instants de plus, je suis sûr que j'en serais mort.

En ce moment, apparut sur le pont, dans une chemise

trouée et malpropre, une malheureuse créature, la tête branlante et rasée, le visage gonflé et sans expression, les pieds musclés mais tortus, une main de bois remplaçant la main de chair qu'il fait profession de tendre.

« Petit père, au nom du Christ, à un pauvre ! » fait une voix plaintive. Et le mendiant, à chaque parole, se signe et s'incline jusqu'à terre.

Je ne saurais définir le sentiment de froide terreur qui, dans ces moments-là, envahit mon âme. Je sens un frisson courir dans mes cheveux, et mes yeux, avec une vague expression d'effroi, fixent leurs regards sur le mendiant.

Vassili, chargé de distribuer les aumônes sur la route, va montrer à Filipp comment il faut raccrocher le palonnier, et, seulement, quand tout est remis en place, Filipp ayant repris les brides, il monte sur le siège et commence à tirer quelque chose de sa poche. A peine nous voilà en route qu'un éclair aveuglant remplit tout à coup de sa lueur étincelante la gorge où nous sommes engagés ; les chevaux sont forcés de s'arrêter ; aux éclairs succèdent, sans interruption, de grands coups de tonnerre qui vous assourdissent : les éclats de la foudre feraient croire que toute la voûte du ciel va s'écrouler sur nous. Le vent souffle plus violemment ; la crinière et la queue des chevaux, le manteau de Vassili, les coins du tablier de la voiture, tout cela suit une même direction, tout cela s'agite désespérément dans le tourbillon d'un vent impétueux. Sur la capote en cuir de la voiture, tombe une lourde et large goutte d'eau... une deuxième, une troisième, une quatrième ; puis, c'est tout à coup comme si quelqu'un s'était mis à battre du tambour au-dessus de nos têtes : on n'entend plus que le bruit de la pluie tombant régulière et serrée. Au mouvement des coudes de Vassili, je remarque qu'il délie sa bourse.

Le mendiant continue à faire ses signes de croix et à s'incliner, courant si près de nos roues qu'elles semblent, à chaque instant, le devoir écraser.

« Donne, au nom du Christ, donne ! » répète-t-il.

Enfin, les *grosch* de cuivre volent dans sa direction, et la pauvre créature, dans ses haillons collant à son corps maigre, s'arrête soudain et demeure perplexe au milieu du chemin, puis disparaît à nos yeux. La pluie chassée par le vent tombe obliquement et comme d'un seau; du manteau à poils frisés de Vassili, l'eau ruisselle en rigoles qui vont former de petites mares dans le tablier de la voiture. La poussière accumulée sur la route s'est transformée en boue légère que les roues, à chaque tour, creusent, le cahotement s'est amoindri, et, sur les rebords de la route argileuse, courent de petits ruisseaux d'eau trouble. Les éclairs brillent plus larges et plus pâles, et les éclats de la foudre, contrebalancés par le bruit régulier et monotone de la pluie, semblent avoir perdu de leur intensité.

Cependant, la pluie tombe en gouttes moins larges, les nuages commencent à se partager en petites nues frisolantes; le ciel lentement s'éclaircit dans la direction du soleil, et à travers les franges des nuées grises puis blanches, on voit apparaître un morceau de ciel clair. Une seconde encore et un timide rayon de soleil miroite dans les flaques d'eau de la route, entre les gouttes de pluie qui tombent droites et menues comme à travers un tamis et sur les herbes lavées et luisantes du chemin. Un nuage noir couvre, menaçant, le côté opposé de l'horizon, mais je n'ai plus peur de lui. Un sentiment inexprimable d'espérance dans la vie remplace en moi le lourd sentiment de la peur. Mon âme sourit au-dedans de moi comme fait la nature égayée et rajeunie. Vassili rejette le col de son manteau, ôte sa casquette et la secoue; Volodia rejette en arrière le tablier de la voiture; je me penche au dehors, et, avidement, j'aspire l'air rafraîchi et parfumé.

La caisse de la voiture, brillante et nette, les malles, les valises qui s'entrechoquent devant nous, le dos des chevaux, les brides, les roues, les brancards, tout est mouillé et luit au soleil comme de la laque.

D'un côté de la route, — à perte de vue, — la plaine immense couverte des semailles d'automne et coupée, de ci et

de là, de ravines peu profondes, s'étend, comme un tapis sombre, jusqu'à la ligne d'horizon; de l'autre côté, des bosquets de trembles, rassasiés de bon air, immobiles, laissent tomber, goutte à goutte, l'eau de leurs feuilles brillantes et lavées, sur les feuilles desséchées de l'année précédente. Dans les semailles, sur les branches, partout, on entend l'alouette et sa chanson vive et gaie; dans le feuillage mouillé, les oiseaux se meuvent, empressés, affairés; du milieu du bosquet sonne clair le cri du coucou; puis, ce sont des odeurs de bois, de ces effluves printanières qui montent après l'orage, et des essences de chêne, de merisier, et des parfums de violettes, de morilles, de feuilles séchées que je ne peux apercevoir de la voiture. Alors, je saute du marche-pied, je cours près des arbustes, j'arrache les branches mouillées des merisiers, je m'égratigne la figure; mais j'aspire leur délicieux parfum. Sans remarquer que la boue s'attache à mes bottes, et que mes bas sont trempés, je barbotte dans la terre humide et me voilà auprès de la portière du carrosse. « Lioubotchka, Kategnka, » fais-je en leur tendant quelques branches de merisier, « Regardez, comme c'est beau! » Les fillettes piaillent, s'exclament: « Ah! Ah! »

Mimi crie pour que je m'en aille parce qu'on m'écrasera, certainement.

« Ah! Voyez, comme cela sent bon! » faisais-je de plus belle.

### III

#### NOUVEAU POINT DE VUE

Kategnka était assise, à côté de moi, dans le break. Sa jolie petite tête penchée, elle suivait pensivement la poussière que les chevaux soulevaient.

Je la regardais silencieusement et je m'étonnais de la

tristesse sérieuse que je remarquais pour la première fois sur son gracieux visage.

— Ah! Voilà! Bientôt nous arriverons à Moscou, dis-je. Qu'en penses-tu? Comment est-ce?

— Je ne sais pas, fit-elle brièvement.

— Mais, cependant, comment te l'imagines-tu?... Est-ce plus grand que Serpoukhovo? Ou non?...

— Quoi?

— Moi? rien.

Mais, par ce sentiment, tout instinct, par lequel un homme devine les pensées d'un autre homme, et qui sert comme de lien de conversation entre eux, Kategnka comprit que son indifférence me faisait mal. Alors elle leva sa petite tête et s'adressant à moi :

— Papa a dit que nous vivrions chez la grand'maman? fit-elle.

— Oui, c'est convenu : la grand'maman veut vivre avec nous, tout à fait.

— Et nous vivrons tous ensemble?

— Naturellement. Nous occuperons en haut une aile de la maison, vous l'autre. Papa habitera le petit pavillon. Quant au dîner, nous le ferons tous ensemble, en bas, chez la grand'maman.

— Maman dit que la grand'maman est orgueilleuse, méchante?

— Non, non. Ça semble comme cela, au commencement. Elle est hautaine, mais pas du tout méchante. Au contraire, très bonne, gaie. Si tu voyais quel bal elle a donné, l'an dernier, le jour de sa fête!

— Cependant, j'ai peur d'elle. Mais enfin... Dieu sait si nous serons...

Kategnka était tout à coup redevenue songeuse.

— Qu...oi? demandai-je avec inquiétude.

— Rien... J'ai dit, comme cela.

— Non. Tu as dit quelque chose : « Dieu sait... »



— Alors, tu dis que le bal de la grand'maman était beau ?

— Oui, c'était dommage seulement que vous n'y fussiez pas. Il y avait beaucoup de monde, une foule énorme, de la musique, des généraux. J'ai dansé... Kategnka, fis-je tout à coup, m'arrêtant au milieu de ma description, — tu entends ?

— Bon. J'entends : tu as dit que tu dansais.

— Pourquoi es-tu si triste ?

— On ne peut pas toujours être gai.

— Tu es très changée depuis que nous sommes revenus de Moscou. Dis franchement, continuai-je d'un ton décidé, en me tournant vers elle, — pourquoi es-tu devenue si étrange ?

— Est-ce que je suis étrange ? reprit Kategnka avec une vivacité qui démontrait que mon observation l'intéressait. — Je ne suis pas du tout étrange.

— Non. Tu n'es plus la même qu'autrefois. Tu étais alors toujours avec nous dans tout ce que nous faisons ; on voyait que tu nous regardais comme des parents, que tu nous aimais comme nous t'aimions. Mais, maintenant, tu es devenue sérieuse, tu t'éloignes de nous ?...

— Pas du tout.

— Non, laisse-moi finir, interrompis-je, sentant déjà, dans le nez, le léger chatouillement, signe précurseur des larmes qui ne manquent pas de me venir aux yeux quand j'exprime une idée de mon âme longtemps contenue. — Tu t'éloignes de nous, tu parles sans cesse avec Mimi comme si tu ne voulais plus nous connaître.

— Mais on ne peut pas rester toujours la même. Il faut changer un jour, répondait Kategnka, qui avait l'habitude d'expliquer les choses par une fatale nécessité quand elle ne pouvait faire autrement.

Je me rappelle qu'une fois, s'étant brouillée avec Lioubotchka qu'elle qualifiait de ce joli nom : *fillette bête*, elle ajouta : « Tout le monde ne peut pas être spirituel. Il faut aussi des bêtes. »

Mais je ne me contentai pas de cette réponse : « Il faut aussi changer quelquefois. » Et je poursuivis :

— Et pourquoi faut-il changer ?

— Mais, nous ne vivrons pas toujours ensemble, repartit Kategnka en rougissant un peu et en regardant fixement le dos de Filipp. — Maman pouvait vivre chez votre pauvre mère défunte qui était son amie ; mais Dieu sait s'il sera possible de vivre auprès de la comtesse ! Et même, s'il n'y avait pas cette raison-là, nous nous séparerions encore : vous êtes riches, — vous avez la propriété de Petrovskoïe, et nous sommes pauvres. — Maman n'a rien.

Vous êtes riches, nous sommes pauvres : Ces idées et ces mots me semblaient extrêmement singuliers. Pauvres ! dans mes idées de cette époque, pouvaient l'être seulement les mendiants et les moujiks. En aucune façon, je n'aurais pu alors lier l'idée de pauvreté au nom de la gracieuse et jolie Kategnka. Il me paraissait que Mimi et Kategnka étaient appelées à vivre comme elles l'avaient fait jusqu'à présent, toujours avec nous, et que toujours par conséquent elles partageraient notre existence. Cela ne pouvait pas être autrement. A partir de ce moment, mille nouvelles et sombres idées sur la position sociale des uns et des autres commencèrent à hanter mon cerveau, et j'avais une telle honte de nous savoir riches et de les savoir pauvres que j'en rougissais et que je ne pouvais me décider à lever les yeux sur Kategnka.

« Qu'est-ce que cela peut faire que nous soyons riches et qu'elles soient pauvres ? » pensais-je. « Et pourquoi, à cause de cela, faut-il nous séparer ? Pourquoi ne partagerions-nous pas également tout ce que nous avons ? » Mais je compris qu'il ne fallait pas parler de cette façon à Kategnka. Je ne sais quel instinct me guida au sujet de ces réflexions logiques, me soufflant que — même croyant avoir raison — il n'est pas toujours bon d'exprimer son idée.

— Est-il possible qu'un jour viendra où tu nous quitteras ? repris-je. — Mais comment ferons-nous pour vivre séparés ?

— Qu'y faire ? Cela me fait mal, à moi aussi, d'y penser ;

mais, quand le moment arrivera, je sais bien ce que je ferai...

-- *Tu te feras actrice?*... Ce sont là des bêtises, ajoutai-je, sachant que son rêve le plus cher était justement de se faire actrice.

— Non. Je disais cela quand j'étais toute petite...

— Alors, que feras-tu ?

— Je m'en irai au couvent et j'y vivrai : je porterai une petite robe noire, une toque de velours...

Et Kategnka se mit à pleurer.

Avez-vous remarqué, lecteurs, comme, à de certaines époques de la vie, notre point de vue, concernant les hommes et les choses, tout à coup se transforme, comme si tout ce qu'il nous a été donné de voir jusqu'à ce moment, subitement, s'offrait, par un côté nouveau, à notre vue et à notre entendement ? Pareille transformation morale se produisit en moi pendant ce voyage et fut le point de départ d'une vie nouvelle, de mon adolescence.

Pour la première fois, l'idée me vint clairement que nous ne sommes pas tout le monde, que notre famille n'est pas la seule famille dans l'humanité, que tous les intérêts ne tournent pas autour de nous seuls, qu'il existe enfin d'autres familles, d'autres hommes qui n'ont rien de commun avec nous, qui ne s'occupent pas de nous, qui n'ont même pas l'idée que nous existons. Sans doute, je savais ces choses auparavant ; mais je ne les savais pas comme je les sais aujourd'hui : je n'y avais jamais songé et je ne les avais pas senties.

L'idée est dans l'esprit ; mais, pour se transformer en principe, il lui faut quelquefois suivre une longue route, comme aussi cela se peut d'une manière inattendue et extraordinaire. Ma conversation avec Kategnka, cette conversation qui m'émut si vivement, qui m'obligea à réfléchir sur son avenir, fut pour moi cette route.

Quand je regardais les villages et les villes que nous traversions, quand mes yeux s'arrêtaient sur ces maisons où

vivait au moins une famille comme la nôtre, une famille composée de femmes, d'enfants, de moujiks que, non seulement, nous ne saluions pas, mais auxquels nous ne faisons pas attention et qui ne faisaient pas attention à nous, pour la première fois, une question me vint à l'esprit : « Qu'est-ce qui peut les occuper, s'ils ne s'occupent pas du tout de nous ? » Et cette question en fit naître d'autres : « Comment vivent-ils ? Par quoi vivent-ils ? Comment élèvent-ils leurs enfants ? Les instruisent-ils ? Les laissent-ils jouer ? Comment les appellent-ils ? » etc.

## IV

## A MOSCOU

En arrivant à Moscou, le changement de mes idées sur les gens, les objets, mes rapports avec les uns, avec les autres, devint plus sensible encore.

A ma première rencontre avec la babouchka, quand m'apparut sa figure maigre et ridée, ses yeux à demi éteints, le sentiment d'estime docile et de crainte que je ressentais en la voyant se transforma en commisération ; puis, quand, s'inclinant vers Lioubotchka, elle se prit à sangloter comme si le corps de sa fille bien-aimée se trouvait là, devant ses yeux, mon amour, lui aussi, se changea en commisération. Il m'était déplaisant d'avoir à constater cette tristesse dans cette première entrevue avec nous. Je pensais que nous, nous, les enfants, nous n'étions, à proprement parler, rien à son cœur, rien à ses yeux. Si nous lui étions chers, ce n'était que comme souvenir. Dans chacun des baisers dont elle couvrit mes joues, je sentais l'expression de ce regret : « Elle n'est plus. Elle est morte. Je ne la verrai plus ! »

Papa, qui ne s'occupait jamais de nous à Moscou et qui avait

sans cesse le visage préoccupé, ne se montrait qu'à dîner, dans son pardessus ou dans son habit noir. Et le père que je voyais là ne ressemblait en rien à celui que je voyais à la campagne, dans sa robe de chambre, un grand col rabattu à sa chemise, entouré de ses gérants, de ses baillis avec lesquels il se promenait.

Karl Ivanovitch, que la babouchka appelait *diadka*, et à qui tout à coup vint l'idée — Dieu sait pourquoi ! — d'échanger sa tonsure respectable pour une perruque rouge avec une raie de coton dans le milieu, me paraissait tellement drôle et ridicule que je me demandais comment je ne l'avais pas plus tôt remarqué.

Puis, entre les fillettes et nous, se produisit à cette époque comme une invisible séparation. Chez elle et chez nous, il y avait déjà des secrets, secrets bien à elle, secrets bien à nous, comme si les uns et les autres nous fussions devenus également fiers ; elles, de leurs jupes allongées ; nous, de nos pantalons à sous-pieds.

Mimi elle-même n'était plus reconnaissable. Quand elle apparut, le premier dimanche, dans sa robe élégante, des rubans dans les cheveux, on vit bien tout de suite que nous n'étions plus à la campagne et que tout allait marcher différemment.

## V

### LE FRÈRE AÎNÉ

Je n'avais qu'une année de moins que Volodia. Nous grandissions, nous étudions et nous jouions toujours ensemble. Jamais il ne me vint à l'idée de faire, entre nous, la différence de l'aîné et du cadet. Cependant, à l'époque où je parle, je commençais à comprendre que Volodia n'était pas mon égal,

sous le rapport de l'âge, des goûts ou des capacités. Il me semblait même que Volodia reconnaissait sa supériorité et en était fier. Cette idée, fausse peut-être, développa chez moi un amour-propre qui souffrait toutes les fois que je me rencontrais avec lui. En toutes choses, d'ailleurs, il était plus fort que moi ; dans nos études, dans nos jeux, dans nos querelles, dans la manière de se tenir, etc. Et tout cela m'éloignait de lui et me causait une souffrance morale à laquelle je ne comprenais rien. Quand, par exemple, on fit, pour la première fois, à Volodia, des chemises en toile de Hollande à plis, si j'avais avoué que je n'étais pas satisfait de n'en avoir pas de pareilles, j'aurais été certainement soulagé, et, il ne m'eût pas paru, à chaque fois qu'il rabattait ses cols, qu'il le faisait exprès pour me blesser.

Ce qui me tourmentait davantage encore, c'est qu'il me semblait que Volodia me devinait, mais ne le laissait pas voir. Qui n'a remarqué combien de choses mystérieuses et significatives sont enfermées souvent dans un simple sourire ? Sourire ou regard de gens qui vivent d'une vie commune, sœurs ou frères, amis, maris et femmes, maîtres et serviteurs... Quand ces gens, surtout, ne sont pas entre eux complètement expansifs.

Que de désirs inassouvis, que de pensées qu'on tient à garder en soi souvent s'échappent involontairement dans un regard, dans un sourire !

Peut-être ma sensibilité et ma disposition à tout analyser m'exagéraient-elles les choses ! Peut-être Volodia ne les voyait-il pas, ne les sentait-il pas du tout comme moi !

Il est vif, expansif, prompt à l'enthousiasme, mais versatile aussi. En s'exaltant pour divers objets, il se donne à eux avec toute son âme.

Tout à coup, le voilà pris d'enthousiasme pour les tableaux. Il se met à dessiner, emploie tout son argent à satisfaire sa nouvelle passion. Il met à contribution ses professeurs de dessin, papa, la babouchka. Puis, son affection se reporte sur les bibelots : pour en orner sa table, il en ramasse dans

tous les coins de la maison. Les romans succèdent aux bibelots : il s'en procure en secret, il passe, à les lire, la nuit et le jour...

Involontairement je prenais goût aux objets de ses passions ; mais j'étais trop fier pour suivre ses traces et trop jeune et trop indépendant pour m'engager dans une route définie.

J'enviais, plus que toute chose au monde, le caractère noble et franc de Volodia, qui se manifestait surtout dans les querelles que nous avions ensemble. Je sentais qu'il agissait bien, mais je ne pouvais me résoudre à l'imiter.

Un certain jour, dans le moment de sa plus grande passion pour les bibelots, m'étant approché de sa table, je cassai par hasard un flacon vide, en couleur.

— Qui te demandait de toucher à ces objets ? fit Volodia qui, entrant juste en cet instant dans la chambre, avait tout aussitôt remarqué le désordre que j'avais produit dans la symétrie de ses bibelots. — Et où est le flacon ? C'est toi ?... Oui, ce ne peut être que toi ?...

— Je l'ai fait tomber par mégarde, répondis-je. — Il s'est cassé. Mais, quel grand malheur est-ce, dis-moi ?

— Je te prie de ne pas *oser*, une autre fois, toucher à cette table, fit-il en ramassant les débris du flacon, qu'il essayait de rapprocher.

— Je te prie de ne pas me parler ainsi, répondis-je. — C'est cassé, et voilà. Qu'y faire ?

— Il casse et il rit par-dessus le marché. Insupportable gamin, va ! dit Volodia en secouant les épaules, geste qu'il tenait de notre père.

— Je suis gamin, c'est possible ; mais toi tu es grand et bête.

— Je ne suis pas d'humeur à me quereller avec toi, reprit Volodia en me repoussant légèrement. — Va-t'en !

— Ne me pousse pas.

— Va-t'en !

— Encore une fois, ne me pousse pas.

Volodia me prit par la main et voulut m'écartier de la

table; mais déjà je ne me connaissais plus. Je pris la table par un pied et je la renversai.

— Et voilà alors! fis-je.

Et tous les bibelots de porcelaine et de cristal volèrent avec éclat sur le parquet.

— Détestable gamin!... hurla Volodia en cherchant à retenir ce qu'il pouvait des objets qui tombaient.

« Maintenant, tout est fini entre nous », pensai-je au-dedans de moi en quittant la chambre. « Nous sommes brouillés pour toujours. »

Jusqu'au soir, en effet, nous ne nous dîmes rien.

Je me sentais coupable, je n'osais pas regarder Volodia, et, de la journée entière, je ne sus à quoi m'occuper.

Volodia, au contraire, travailla, et, comme d'habitude, après le dîner, il causa et rit avec les fillettes.

Dès que le professeur eut fini sa leçon, je sortis de la chambre, tant je me trouvais gêné et confus en présence de Volodia. Le soir, après la leçon d'histoire, je pris mes cahiers et je me dirigeai vers la porte. Passant près de Volodia et désirant au fond me réconcilier avec lui, j'affectai un air boudeur et mécontent. Juste en ce moment, Volodia leva la tête, et, avec un sourire malin à peine souligné, me jeta un coup d'œil rassurant. Nos yeux se rencontrèrent. Je compris qu'il me devinait, lisait tout ce qui se passait en moi, mais je ne sais quel sentiment plus fort que ma volonté me poussa à me détourner.

— Nikolegnka, fit-il de sa voix la plus simple, — assez de fâcherie! Veux-tu? Excuse-moi si je t'ai blessé.

Et il me tendit la main.

Quelque chose alors se souleva en moi plus haut, toujours plus haut, et, me venant jusqu'à la gorge, manqua de m'étouffer! Mais cela ne dura qu'un instant; deux larmes jaillirent de mes yeux et je me sentis soulagé.

— Excuse... m... oi, Vol... odia! dis-je en lui serrant la main.

Volodia me regarda comme s'il ne comprenait pas pourquoi les larmes m'étaient venues.



## VI

## MACHA

Mais aucun des changements survenus dans mes opinions ne m'étonna autant que celui à propos duquel, tout à coup, je cessai de voir dans une de nos femmes de chambre la servante du sexe féminin, pour ne considérer en elle qu'une *femme* dont dépendait — dans une certaine mesure — ma tranquillité et mon bonheur.

Depuis que ma mémoire existe, je me souviens de Macha dans la maison; bien que jamais — jusqu'au moment qui vit se transformer mon point de vue à son endroit et dont je parlerai dans un instant, — je n'eusse fait attention à elle.

Macha avait vingt-cinq ans quand j'en avais quatorze. Elle était belle, très belle; mais j'ai peur de la dépeindre de crainte que mon imagination ne me rende pas exactement la silhouette ravissante et trompeuse dont elle avait gardé l'image à cette époque de ma passion. Pour être plus sûr de ne pas me tromper, je dirai qu'elle était extrêmement blanche, bien faite, enfin qu'elle était femme, alors que moi je n'avais pas plus de quatorze ans.

Dans un de ces moments, où, ayant un devoir à faire, on ne s'occupe qu'à se promener par la chambre, s'essayant à marcher, les deux pieds dans la même plinthe, ou à poursuivre un motif quelconque, ou à éclabousser de son encre le rebord de la table, ou à répéter sans but le même refrain, dans un de ces instants enfin où l'esprit se refuse net à tout travail, et l'imagination se met en quête de nouveaux aliments, ne voulant, ne recherchant que des impressions, j'étais sorti de la salle d'études et descendu à tout hasard dans le vestibule.

Quelqu'un, chaussé de bottes légères, montait de l'autre

côté de l'escalier. Je voulus savoir qui ce pouvait être. Mais, tout à coup, le bruit des pas cessa et j'entendis une voix, la voix de Macha :

— Allez-vous-en ! Que venez-vous faire ici ? Polissonner encore ? Ah ! Si Maria Ivanovna apparaissait en ce moment, que dirait-elle ?

— Elle ne viendra pas, faisait à demi-voix Volodia.

Puis on entendit un bruit sourd, comme si Volodia faisait mine de la retenir.

— Et où donc fourrez-vous les mains, effronté ?

Et Macha, avec son petit fichu de côté sous lequel s'apercevait le cou blanc et potelé, se sauva dans ma direction. Je ne saurais dire à quel point cette découverte me surprit ; cependant ma stupéfaction fit bientôt place à une sorte d'intérêt pour Volodia. Je n'étais plus étonné, je trouvais plaisir au plaisir même de Volodia ; involontairement, j'eusse voulu l'imiter.

Je restai deux heures entières dans le vestibule, épiant ce qui se passait, écoutant au moindre bruit ; mais, jamais, je ne pus me résoudre à imiter Volodia. Et, cependant, je le desirais. C'était ce que je desirais le plus au monde.

Depuis, caché derrière une porte, aiguillonné par un sourd sentiment de jalousie, j'entendis souvent le mouvement qui se produisait dans la chambre des bonnes et je me disais alors : « Quelle eût été ma position, si je m'étais risqué en haut et si, comme Volodia, j'avais cherché à embrasser Macha ? Quel air aurais-je eu, avec mon nez épaté, mes cheveux hérissés, si, tout à coup, m'apercevant, elle m'avait demandé : « Que faites-vous ici ? » Quelquefois, j'entendais Macha disant à Volodia : « Voilà une punition ! Que voulez-vous enfin de moi ? Allez-vous-en d'ici ! Polisson... Pourquoi Nicolas Petrovitch ne vient-il pas ici et ne fait-il pas de bêtises?... » Elle ne se doutait pas que Nicolas Petrovitch, en ce moment même, était sous l'escalier, prêt à donner tout au monde pour être, un seul instant, à la place de ce polisson de Volodia.

J'étais naturellement timide; mais ma timidité s'augmentait encore de ce que je me savais laid.

Rien au monde — j'en suis persuadé — n'a une aussi grande influence sur la direction du développement d'un homme que son physique, et, plus encore que ce physique, l'idée que lui-même se fait de sa laideur ou de sa beauté.

J'avais trop d'amour-propre pour m'habituer à ma situation, et, comme le renard, me résigner, c'est-à-dire trouver trop vert le raisin, c'est-à-dire m'efforcer de mépriser les plaisirs que procure la beauté. Ces plaisirs, Volodia en profitait. Or, j'enviais Volodia, et toutes les ressources de mon esprit et de mon imagination ne suffisaient pas à me faire trouver quelque compensation dans mon orgueilleuse solitude.

## VII

### MENU PLOMB

— Mon Dieu ! La poudre!... fit tout à coup Mimi, suffoquée par l'émotion. — Mais que voulez-vous faire ? Brûler la maison ? Perdre tout le monde ?...

Et, avec un courage inouï, Mimi commanda à tout le monde de s'écarter, s'approcha des grains de plomb épars sur le plancher, et, méprisant le danger qu'un éclat inattendu pouvait produire, elle commença à les écraser sous le pied. Lorsque le danger fut, selon elle, passé, elle appela Mikhey et lui ordonna de jeter au loin toute cette *poudre*; et, remuant fièrement sa coiffure de rubans, elle se dirigea vers le salon. « On les surveille vraiment, on n'a rien à dire », grognait-elle.

Quand papa, sortant de son pavillon, se présenta avec nous dans le salon de la babouchka, Mimi était déjà près d'elle, causant non loin de la fenêtre, tout en jetant, dans la

direction de la porte, des regards mystérieux, sévères, officiels. Elle tenait dans les mains je ne sais quoi enveloppé dans plusieurs morceaux de papier. Je me dis que ce devait être le même plomb et que la babouchka savait tout.

Il y avait encore, dans la chambre de la babouchka, Gacha, la femme de chambre. Sa figure renfrognée et rouge indiquait qu'elle était sous le coup d'une violente émotion.

Il y avait encore le docteur Blumenthal, un petit homme à la peau rugueuse, qui, vainement, s'efforçait de tranquilliser Gacha, lui faisant de la tête et des yeux des signes mystérieux et rassurants.

La babouchka elle-même était assise un peu de travers et étalait sa grande patience — le *voyageur*, ce qui, chez elle, était toujours un indice de mauvaise humeur.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui, maman? Avez-vous bien dormi? dit papa, embrassant respectueusement sa mère.

— Fort bien, mon ami. Ne savez-vous pas que je suis toujours bien portante? répondit la babouchka, comme si la question de son fils fût vraiment offensante et déplacée. — Eh bien! Voulez-vous me donner un mouchoir propre? fit-elle en se tournant du côté de Gacha.

— Je vous ai donné le mouchoir, répondit Gacha, en montrant un mouchoir de batiste d'une blancheur immaculée jeté sur le bras du fauteuil.

— Reprenez ce sale torchon et donnez-moi un mouchoir propre, ma chère.

Gacha, s'approcha du chiffonnier, prit la boîte à mouchoirs et referma le meuble si bruyamment que les vitres de la salle en tremblèrent.

La babouchka jeta sur chacun de nous un regard courroucé, puis continua à suivre les mouvements de la femme de chambre.

Quand Gacha eut remis à la babouchka — comme il me sembla — le même mouchoir, cette dernière reprit :

— Quand donc m'arrangerez-vous mon tabac, ma chère?

— Quand j'en aurai le temps.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je l'arrangerai aujourd'hui.

— Si vous ne vouliez pas me servir, ma chère, il fallait me le dire. Il y a longtemps que je vous aurais renvoyée.

— Eh, renvoyez-moi. On ne pleurera pas, grommela entre ses dents la femme de chambre.

En ce moment, le docteur commença à cligner de l'œil d'une façon significative ; mais Gacha lui jeta un regard si indigné et si résolu que le brave homme cessa son petit manège, et, pour se donner une contenance, se prit à faire sauter la clef de sa montre.

— Avez-vous vu, mon cher, fit, à papa, la babouchka lorsque Gacha, toujours grommelant, fut sortie de la chambre. — avez-vous vu comme on me parle dans ma maison ?

— Pardon, maman, je veux moi-même arranger votre tabac, dit papa que la situation embarrassait passablement.

— Oh ! non. Je vous remercie. C'est pour cela qu'elle est aussi brutale : c'est parce qu'elle sait fort bien que personne, hormis elle, n'est capable d'arranger mon tabac comme je l'aime. Mais, savez-vous, mon ami, continua la babouchka, après une pause, — que vos enfants ont aujourd'hui manqué de brûler la maison ?

Papa, avec une curiosité respectueuse, regarda la babouchka.

— Oui, voilà avec quoi ils jouent. Montrez-nous, fit-elle en s'adressant à Mimi.

Papa prit dans sa main ce que lui présentait Mimi, et, après avoir regardé, ne put s'empêcher de sourire.

— Mais c'est du menu plomb, cela, maman. Ce n'est pas dangereux comme vous le croyez.

— C'est bien bon de votre part, mon cher, de vouloir me renseigner ; malheureusement, je suis trop vieille...

— Les nerfs ! Les nerfs ! chuchota le docteur.

Alors, papa, se tournant vers nous :

— Où avez-vous pris cela ? Et comment osez-vous plaisanter avec de pareilles choses ?

— Inutile de le leur demander. Il faut questionner leur diadka, reparti la babouchka. Et, comme à dessein, elle prononça d'une façon exceptionnellement méprisante le mot de diadka.

— En quoi cela le regarde-t-il ?

— Voldemar prétend que Karl Ivanovitch lui a donné cette poudre, fit Mimi.

— Vous voyez quelle confiance on peut avoir en lui ! reprit la babouchka.— Et où est-il, ce diadka ? Comment l'appelle-t-on ? Qu'on me l'envoie immédiatement ici !

— Je l'ai autorisé à sortir, hasarda papa.

— Ce n'est pas une raison. Il doit toujours rester ici. Ces enfants ne sont pas les miens, mais les vôtres ; et je n'ai pas le droit de vous conseiller en ces matières, continua la babouchka ; — cependant il me semble qu'il serait temps de changer ce diadka contre un gouverneur. Un diadka, un paysan allemand, ne suffit plus à ces enfants, c'est clair. Oui, un paysan stupide, incapable de leur rien apprendre, sinon de mauvaises manières et des chansons tyroliennes. Est-ce nécessaire, cela ? Enfin, il n'y a plus personne *maintenant* pour songer à ces choses, et vous êtes libre de faire comme il vous plaît.

Ce mot *maintenant* signifiait « puisqu'ils n'ont plus leur mère. » Il ravivait tout un monde de tristes souvenirs dans le cœur de la vieille dame, car elle laissa tomber deux larmes sur la tabatière qu'elle avait en mains, regarda le portrait du couvercle et resta rêveuse.

— Cette idée m'est déjà venue, se hâta de dire papa ; — mais, avant de prendre une décision, je voulais vous consulter, maman. Ne croyez-vous pas que nous aurions raison d'appeler à cet emploi Saint-Jérôme qui, en ce moment, donne aux enfants des leçons au cachet ?

— Je crois que tu ferais fort bien, mon ami, répondit la

babouchka d'une voix adoucie. — Saint-Jérôme sera au moins un *gouverneur* qui comprendra comment il faut diriger des *enfants de bonne maison*. Ce n'est pas un simple *menin*, un *diadka* tout au plus capable de les mener à la promenade.

— C'est entendu : je lui parlerai demain, conclut papa.

Et, en effet, deux jours après ce mémorable entretien, Karl Ivanovitch falsait place à un jeune freluquet français du nom de Saint-Jérôme.

## VIII

### HISTOIRE DE KARL IVANOVITCH

A une heure avancée de la soirée précédant le jour où il devait pour toujours quitter la maison, Karl Ivanovitch, dans sa robe de chambre ouatée, une calotte rouge sur la tête, se penchait sur les valises où, symétriquement, avec des précautions infinies, il rangeait sa garde-robe.

Les allures de Karl Ivanovitch, en ces derniers jours, étaient exceptionnellement sèches. On eût dit qu'il cherchait à avoir aussi peu de rapports que possible avec nous. Et, en ce moment même, quand j'entrai dans la chambre, il se contenta de me jeter un coup d'œil en-dessous et se remit à sa besogne. Je m'étendis sur mon lit, et Karl Ivanovitch qui, d'ordinaire, le défendait expressément, ne me dit rien ce soir-là. Alors l'idée qu'il ne nous gronderait plus jamais, qu'il ne nous empêcherait plus de mal faire, qu'il n'aurait plus désormais *rien* à nous dire, me fit songer à la séparation prochaine. Je devins triste à cette idée qu'il ne m'aimait déjà plus, et je voulus lui dire ce que je sentais en moi.

— Permettez, Karl Ivanovitch, je vais vous aider, fis-je en m'approchant de lui.

Karl Ivanovitch me jeta un rapide coup d'œil et de nouveau se détourna.

Dans ce simple coup d'œil, je lus non l'indifférence par laquelle j'avais cru devoir traduire sa froideur, mais un **charin sincère et contenu.**

— *Dieu voit tout, sait tout et sa volonté est dans tout*, fit-il en se redressant de toute sa stature et soupirant profondément. — Oui, Nikolegnka, continua-t-il en s'apercevant de l'expression de franche sympathie qui débordait chez moi : — Ma destinée m'a voué au malheur du berceau aux planches du cercueil. On m'a toujours payé avec du mal le bien que j'avais fait aux gens ; et ma récompense, à moi, n'est pas ici, mais là-haut. Et il montrait le ciel. — Si vous connaissiez mon histoire et tout ce que j'ai souffert en cette vie terrestre !... J'ai été cordonnier, j'ai été soldat, j'ai été *déserteur*, j'ai été fabricant, j'ai été professeur, et, maintenant, je suis... zéro ! Et, pour moi comme pour le fils de Dieu, il n'est pas une place où je puisse poser ma tête, conclut-il. Et, fermant les yeux, il se laissa tomber dans son fauteuil.

Remarquant que Karl Ivanovitch se trouvait dans une de ces dispositions mélancoliques où, sans même prendre garde si l'on a ou non des auditeurs, on épanche, pour son propre compte, ses pensées les plus intimes, sans dire une parole et sans quitter des yeux sa bonne figure, je me remis sur mon lit.

— Vous n'êtes plus un enfant, vous pouvez comprendre. Je vous conterai toute mon histoire et tout ce que j'ai souffert dans ma triste vie. Quelquefois il vous arrivera, ainsi, de vous souvenir de votre vieil ami qui vous aimait beaucoup, enfant...

Et Karl Ivanovitch, s'accoudant sur la petite table qui était près de lui, prit une prise de tabac ; puis il leva les yeux au ciel et commença son récit de cette voix gutturale et particulièrement monotone avec laquelle il nous dictait.

« *J'étais malheureux, déjà, dans le sein de ma mère. Das*



Unglück verfolgte mich schon in Schlosser meiner Mutter! » répéta-t-il, d'un ton extraordinairement convaincu.

Comme Karl Ivanovitch m'a plus d'une fois conté son histoire et qu'il n'a jamais varié ni dans la forme, ni dans l'allure, ni dans l'intonation, j'espère arriver à la rendre mot pour mot, sauf toutefois l'incorrection de la langue. Je ne saurais dire si tout ce qui va suivre est bien véritablement son histoire ou le fruit de son imagination naturellement vive et que surexcitait encore sa vie solitaire dans notre maison.

Peut-être encore n'a-t-il fait qu'ajouter une couleur fantastique à des faits réels de son existence? C'est ce que je n'ai pas encore résolu. Il parlait, je le répète, avec conviction, conviction qu'il se communiquait à lui-même, à force sans doute de répéter les choses. Il faut reconnaître cependant que Karl Ivanovitch suivait son récit avec un esprit méthodique qui excluait toute idée d'in vraisemblance. D'autre part, le côté poétique est si développé qu'il a pu faire douter souvent du fond même de l'histoire.

— Dans mes veines, coule le noble sang des comtes von Sommerblatt! In meinen Adern fließt das edle Blut der Graffen von Sommerblatt? Je suis né six semaines après le mariage. Le mari de ma mère (je le nommais papa) était le gérant du comte von Sommerblatt. Il ne pouvait oublier la honte de ma mère et ne m'aimait pas. J'avais un petit frère, Johann, et deux sœurs; mais j'étais étranger dans ma propre famille. Ich wäre ein Fremder in meiner eigener Familie! Quand Johann faisait quelque sottise, papa disait: « Jamais je n'aurai avec ce malheureux Charles une minute de repos. Et on me grondait et on me punissait. Quand les petites sœurs se fâchaient entre elles, papa disait: « Charles, décidément, ne sera jamais un garçon obéissant. » Et on me grondait et on me punissait. Seule, ma bonne mère m'aimait et me caressait. Souvent, elle disait: « Karl, venez ici, dans ma chambre. » Et là, bien en cachette, elle m'embrassait: « Pauvre, pauvre Karl, faisait-elle, attristée, personne ne t'aime, mais, moi, je ne te changerais pour personne. Ta

maman te supplie d'une seule chose, ajoutait-elle ; apprends bien, et sois, toi, toujours honnête homme. Dieu ne t'abandonnera pas ! »

Et je m'efforçai de répondre au vœu de ma mère.

Quand j'eus atteint l'âge de quatorze ans, et que je pus me présenter à la communion, ma mère dit à mon père : « Karl est devenu un grand garçon, Gustave ; que ferons-nous de lui ? » Et papa répondit : « Je ne sais pas. » Alors, ma mère reprit : « Envoyons-le à la ville, chez M. Schultz, il deviendra cordonnier. » Et papa répondit : « Bien. »

Je vécus six ans et six mois à la ville, chez ce cordonnier. Le patron m'aimait. Il disait : « Karl est un bon ouvrier. Il deviendra bientôt mon Geselle <sup>1</sup> ! » Mais... l'homme propose et Dieu dispose...

En 1796, devait avoir lieu la conscription, et tous les jeunes gens de dix-huit à vingt et un ans qui pouvaient entrer au service se réunirent dans la ville.

Papa et mon frère Johann vinrent pour cette circonstance, et nous allâmes tous ensemble pour tirer au sort : *qui doit être soldat et qui ne doit pas l'être*. Soldat ! Johann tira un mauvais numéro : — il devait être soldat. J'en tirai un bon : — je ne devais pas être soldat. Alors, papa dit : « J'avais un seul fils, et voilà que je dois me séparer de lui. »

Mais je pris sa main et je dis : « Pourquoi parler ainsi ? Papa, venez avec moi, et je vais vous dire quelque chose. »

Et le père suivit son fils. Et, ensemble, ils allèrent s'asseoir au café, près d'une petite table.

« Donnez-nous deux *bierkrug*, » fis-je.

Et on nous apporta deux *bierkrug*.

Nous primes chacun l'équivalent d'un demi-bock et je parlai ainsi : « Père, ne dites pas que vous n'avez qu'un fils et que vous devez vous séparer de lui. Mon cœur saute dans ma poitrine quand j'entends *ces choses-là*. Mon frère Johann

1. Compagnon.

ne servira pas : je serai soldat!... Personne, ici, n'a besoin de Karl, et Karl sera soldat. Soldat!

— Vous êtes un honnête homme, Karl ! répondit papa. Et il m'embrassa. « Du bist ein braver Bursche ! sagte mir mein Vater, und küsste mich ! »

## IX

### SUITE

Nous étions alors en des années terribles, continua Karl Ivanovitch. Napoléon était partout. Bientôt, il voulut envahir l'Allemagne ; mais nous défendîmes notre patrie jusqu'à notre dernière goutte de sang. Und wir vertheidigten unser Vaterland bis auf den letzten Tropfen Blut.

J'étais à Ulm, j'étais à Austerlitz, j'étais à Wagram ! Ich.

— Est-il possible que vous ayez ainsi fait la guerre ? demandai-je à Karl Ivanovitch en le regardant avec étonnement.

— Est-ce possible que vous ayez tué des hommes ?

Karl Ivanovitch m'eut bientôt tranquilisé à ce sujet. — Un jour, dit-il, un *grenadier français* étant demeuré en arrière des siens tomba sur la route. J'accourus avec mon fusil, je voulus le percer — aber der Franzose warf sein Gervehr und rief *pardon*, — je le laissai !

Sous Wagram, Napoléon réussit à nous entourer si bien qu'il était impossible de se sauver. Pendant trois jours, nous demeurâmes sans provisions et les genoux dans l'eau. Ce gremlin de Napoléon ne voulait ni nous prendre ni nous laisser. — Und der bösewicht Napoléon wollte uns nicht gefangen nehmen und auch nicht freilassen !

Le quatrième jour survint et on nous fit — grâce à Dieu ! — prisonniers. Nous fûmes emmenés dans une forteresse. J'avais un pantalon bleu, un pardessus d'un beau drap,

quinze thalers d'argent, une montre d'argent, cadeau de mon père : un soldat français me prit tout. Par bonheur, ma bonne mère avait eu la précaution de me coudre trois louis dans ma flanelle, que personne ne trouva.

Je ne voulus pas rester longtemps enfermé et je résolus de me sauver. Un certain jour de fête, je dis au sergent qui nous gardait :

« Monsieur le sergent, c'est aujourd'hui grande fête, je veux m'en souvenir. Apportez-moi, je vous prie deux bouteilles de madère : nous les boirons ensemble. »

Et le sergent répondit : « Bien ! »

Le madère apporté, quand le sergent en eut bu quelques verres, je le pris par la main et je lui dis :

« Monsieur le sergent, peut-être avez-vous, vous aussi, un père, une mère... ?

— J'ai mon père et j'ai ma mère, monsieur Mauer.

— Mon père et ma mère, depuis huit ans, ne m'ont pas vu. Ils ne savent pas si je suis vivant ou si, depuis longtemps, mes os ne reposent pas sous la terre humide. Oh ! monsieur le sergent ! J'ai là, sous ma flanelle, deux louis. Prenez-les et laissez-moi partir. Soyez mon libérateur ! Et ma mère, toute sa vie, priera le bon Dieu pour vous. »

Le sergent but un petit verre, puis répondit : « Monsieur Mauer, je vous aime beaucoup et je vous plains sincèrement ; mais vous êtes un prisonnier et je suis un *soldat* ! »

Je lui serrai la main : Ich drückte ihm die Hand und sagte : « Monsieur le sergent ! »

Et le sergent reprit : « Vous êtes un pauvre homme et je ne veux pas prendre votre argent, mais je veux vous aider. Quand je serai couché, achetez un seau de vodka pour les soldats : ils dormiront et je ne verrai rien. »

Ce sergent était un brave homme. J'achetai le seau de vodka, et, quand les soldats furent ivres, je mis mes bottes, un vieux pardessus et je sortis doucement par la porte.

J'allai sur les remparts et je voulus sauter ; mais je m'aperçus qu'il y avait de l'eau plein les fossés et je ne voulus

pas me risquer à gâter mon vêtement. J'allai du côté de la poterne. La sentinelle marchait, son fusil au bras, auf und ab, et me regarda : « Qui vive! sagte er auf ein mal », mais je me tus. « Qui vive! sagte er zum zweigten mal », et je me tus encore. « Qui vive! sagte er zum dritten mal », et je courus cette fois. Je sautai dans l'eau et je grimpai de l'autre côté, et je pris la fuite. Ich spranz in's Wasser, kletterte auf die andere Seite und machte mich aus dem Staube.

Toute la nuit je courus; mais quand vint l'aurore je craignis qu'on ne me remarquât et je me cachai au milieu des blés. Là, je me mis à genoux, je joignis les mains et je remerciai la Providence qui m'avait sauvé; puis, je m'endormis fort calme. Ich dankte dem allmächtigen Gotte für Sein Barmherzigkeit und mit beruhigtem Gefühl schlief ich ein.

Je me réveillai le soir et je recommençai à marcher.

Tout à coup, un grand chariot allemand attelé à deux chevaux noirs me rejoignit. Un homme était assis dans ce chariot. Il fumait la pipe et me regardait. J'avais ralenti le pas pour que le chariot me devançât; mais les chevaux aussi ralentirent leur trot. Et l'homme me regardait toujours. J'allai plus vite et les chevaux aussi allèrent plus vite. Et l'homme encore me regardait. Alors je m'assis sur le rebord de la route. Et l'homme arrêtant ses chevaux et me regardant :

— Jeune homme, fit-il, — où allez-vous si tard ?

— Je vais à Francfort, répondis-je.

— Asseyez-vous dans ma charrette. La place ne manque pas. Je vous y mènerai...

Pourquoi n'avez-vous rien avec vous? Votre barbe n'est pas rasée et votre habit est souillé.

— Je suis un pauvre homme et je cherche un emploi quelconque dans une fabrique. Mon manteau et mes vêtements sont souillés parce que je suis tombé en route.

— Vous ne dites pas la vérité, jeune homme. Voyez, la route est sèche. Il n'y a pas de boue qui puisse tacher vos vêtements.

Je ne dis rien.

— Dites-moi toute la vérité, reprit ce brave homme. — Qui êtes-vous ? Et d'où venez-vous ? Votre figure me plaît, et, si vous êtes un honnête homme, je vous aiderai. '

Alors, je lui contai tout.

— Bien ! Jeune homme, fit-il ensuite, allons vers ma fabrique de cordes. Je vous donnerai du travail, des habits, de l'argent, et vous vivrez chez moi.

Et je répondis : « Bien ! J'accepte. »

Nous arrivâmes au lieu de la fabrique et ce brave homme dit à sa femme : « Voilà un jeune homme qui s'est battu pour la patrie et s'est sauvé de prison. Il n'a ni abri, ni habit, ni pain ; il vivra à la maison. Donnez-lui du linge propre et faites-le manger. »

Je vécus un an et demi chez le cordier, qui m'aimait au point de ne plus vouloir se séparer de moi.

Et j'étais heureux.

J'étais à cette époque un bel homme : jeune, haute stature, yeux bleus, nez romain... ; et madame L..., la femme de mon patron, (j'aime mieux taire son nom) était une jeune et jolie femme. Elle tomba amoureuse de moi.

Quand elle me vit, voici ce qu'elle ne dit : « Monsieur Mauer, comment vous appelle votre mère ? » Je répondis : « Karlchen. »

Et elle reprit : « Karlchen ? Asseyez-vous près du moi. »

Je m'assis auprès d'elle, et elle me dit encore : « Karlchen, embrassez-moi. »

Je l'embrassai. Puis elle ajouta : « Karlchen, je vous aime tant que je ne peux plus le taire. » Et sa voix et tout son corps tremblaient.

Ici, Karl Ivanovitch fit une longue pause ; puis, levant au ciel ses bons yeux bleus, secouant un peu la tête, il se prit à sourire comme font les gens sous l'impression d'un très doux souvenir. « Oui, continua-t-il en s'enfonçant davantage dans son fauteuil et refermant sa robe de chambre, j'ai éprouvé beaucoup de bon et beaucoup de mauvais dans cette vie, et

voilà mon témoin, fit-il en montrant de la main une image du Christ sur canevas brodé qui pendait au-dessus de son lit. — Personne ne peut dire que Karl Ivanovitch a été un malhonnête homme. Ne voulant pas payer par l'ingratitude les bienfaits que je devais à M. L..., je me décidai à me sauver. Et vers le soir, quand tout le monde de la maison reposait déjà, j'écrivis à mon patron une lettre que je laissai sur la table dans ma chambre, je pris mes vêtements, trois thalers, et je sortis doucement dans la rue.

Personne ne m'avait aperçu et j'allai au hasard du chemin.

## X

### SUITE

Depuis neuf ans, je n'avais vu ma mère et je ne savais pas si elle était vivante ou si ses os déjà reposaient dans la terre humide. Je retournai dans ma patrie. Et quand je fus dans la ville d'où j'étais parti pour le service, je demandai : — Où demeure Gustave Mauer, l'ancien gérant du comte Sommerblatt ?

— Le comte Sommerblatt est mort, — me fut-il répondu, et Gustave Mauer demeure à présent dans la grande rue où il tient une boutique de liqueurs.

Je mis un nouveau gilet, un bon pardessus — cadeau du fabricant — et j'allai à la boutique de mon père. — Ma sœur Mariechen était assise sur le banc et me demanda ce que je voulais. Je répondis : Peut-on boire un verre de liqueur ? — Vater, le jeune homme demande un verre de liqueur, fit-elle. — Donnez un verre de liqueur au jeune homme, répondit le père. Je me plaçai à la petite table, je bus un verre de liqueur, je fumai ma pipe et je regardai le père, Mariechen et Johann, qui était aussi entré dans la boutique. Le

père, un instant, me dit : « Vous connaissez peut-être un jeune homme à l'armée? — Je viens moi-même de l'armée, répondis-je. Elle est en ce moment près de Vienne. — Notre fils, ajouta le père, était soldat, mais depuis neuf ans, il ne nous a plus écrit et nous ne savons rien de lui. Est-il vivant? Est-il mort? Ma femme le pleure et parle sans cesse de lui. »

Je répondis :

— Comment s'appelait votre fils? Et où a-t-il pris du service? Peut-être que je le connais...

— On l'appelait Karl Mauer et il avait pris du service dans les chasseurs autrichiens, répondit mon père.

— Il est de haute stature, beau garçon comme vous, fit la sœur Mariechen.

Je répondis :

— Je connais votre Karl.

— Amalia! — s'agte auf einmal mein Vater, — venez ici. Il y a un jeune homme qui connaît notre Karl.

Et ma chère maman arrive du fond de la maison. *Je la reconnus.*

— Vous connaissez notre Karl? dit-elle. Et elle me regarda, devint toute pâle et se mit à trembler.

— Oui, je l'ai vu, répondis-je. Mais, je n'osais lever les yeux sur elle. Il me semblait que mon cœur allait éclater.

— Mon Karl est vivant! reprit maman, — grâce à Dieu! Où est-il, mon cher Karl? Ah! Je mourrais si je regardais encore une fois mon fils préféré; mais Dieu ne voudra pas cela... Et elle commença à pleurer...

Moi-même, je ne pouvais plus me contenir.

— Maman!... Je suis votre Karl! » dis-je alors. Et elle tomba dans mes bras...

A ce moment de son récit, Karl Ivanovitch ferma les yeux et les lèvres et se prit à trembler. « Mutter! — s'agte ich — ich bin ihr sohn, ich bin ihr Karl! und sie stürzte mir in die Arme, » répéta-t-il en se calmant un peu et essuyant les grosses larmes qui coulaient de ses yeux. — Mais le bon Dieu ne désirait pas que je finisse mes jours dans mon



pays, et le malheur continua de me poursuivre. « Das Unglück verfolgte mich überall<sup>1</sup> !... »

Je vécus dans ma patrie trois mois seulement.

Un dimanche, me trouvant au café, je prenais un bock, je fumais ma pipe et causais avec des amis, de la politique, de l'empereur de France, de *Napoléon*, de la guerre, etc. Chacun donnait son opinion.

Près de nous, était assis un individu enveloppé d'un grand manteau gris. Il buvait son café, fumait sa pipe, mais s'abstenait de toute conversation. Er rauchte sein Pfeifen und schwieg still<sup>2</sup>. Quand le *Nachtwächter* sonna dix heures, je pris mon chapeau, je payai et m'en retournai à la maison. Au milieu de la nuit, quelqu'un frappa à ma porte. Je me réveillai et je criai : « Qui est là ? — Macht auf ! — Dites qui est là, repris-je et j'ouvrirai : sagt wer ihr seid und ich werde auf machen<sup>3</sup>. — Macht auf im Namen der Gesetze<sup>4</sup>, fit-on de nouveau derrière la porte. Alors, j'ouvris.

Des soldats et des fusils demeurèrent à l'entrée, et l'homme inconnu, vêtu de son *neberrock* gris, que j'avais vu près de nous au café, pénétra dans la chambre. C'était un espion. Es war ein Spion... « Venez avec moi, fit l'espion. — « Bien », répondis-je Je mis mes bottes, un pantalon, mes bretelles et je marchai dans la chambre : le sang bouillait dans mes veines et je ne pouvais m'empêcher de murmurer : « Quel vaucien ! »

Quand je m'approchai du mur où était mon épée, je l'empoignai tout à coup et je dis : « Tu n'es qu'un espion ! Défends-toi ! Du bist ein Spion, vertheidige dich ! » Et d'un coup à droite ! d'un coup à gauche ! et un coup sur la tête ! *L'espion tomba*. Je pris mon argent, je sautai sur ma valise et je m'enfuis par la fenêtre. Ich nahm meinen Mante!sack und Beutel und sprang zum Fenster hinaus. Ich kam nach Ems.

1. Le malheur me poursuit partout.

2. Il fumait sa pipe et ne disait rien.

3. Dites qui vous êtes et j'ouvrirai.

4. Ouvrez au nom de la loi.

Et c'est alors que je fis connaissance avec le général Sazine. Il me prit en affection, me procura un passe-port chez l'ambassadeur, m'emmena avec lui en Russie et me confia ses enfants.

Quand le général mourut, votre petite mère m'appela auprès d'elle et me dit : « Karl Ivan ; je vous donne mes enfants, aimez-les et je ne vous abandonnerai jamais. Je m'occuperai de votre vieillesse. »

« Maintenant *elle* est morte, et tout est oublié. Pour mes services de vingt ans, me voilà obligé, à mon âge avancé, d'aller par les chemins, à la recherche d'un morceau de pain. Dieu voit ces choses, les connaît, et sa volonté est dans tout. Seulement, c'est vous que je plains, enfants ! » conclut Karl Ivanovitch en m'attirant dans ses bras et en m'embrassant sur la tête.

## XI

### MAUVAISES NOTES

Vers la fin de notre année de deuil, la babouchka se remit un peu du coup qui l'avait frappée et commença, de temps à autre, à recevoir, particulièrement, des enfants du même âge, filles et garçons.

Le jour de la fête de Lioubotchka, le 13 décembre, avant le dîner, la princesse Kornakova, avec ses filles, la princesse Valakhina et Sonitchka, Ilingka Grap et les deux frères cadets Ivine, vinrent nous voir.

Conversations, rumeurs et rires montaient jusqu'à nous du salon où la société se trouvait réunie ; mais nous ne pouvions descendre nous y mêler tant que nous n'avions pas fini nos devoirs du matin. Sur les programmes appendus dans la salle d'étude, on pouvait lire : Lundi, — de deux à trois

heures : maître d'histoire et de géographie. Et c'était justement ce maître d'histoire que nous attendions, dont nous allions prendre la leçon et que nous devions reconduire avant de pouvoir être libres.

Il était deux heures et vingt minutes déjà ! Et l'on n'entendait pas encore venir le professeur, et on ne l'apercevait même pas dans la rue où il lui fallait passer et où je regardais avec un ardent désir de ne l'y pas voir.

— Il paraît que Lebedev ne viendra pas aujourd'hui, fit Volodia en s'arrachant pour une minute du livre de Smaragdov où il étudiait sa leçon.

— Dieu le veuille ! Dieu le veuille !... Oui, car je ne sais absolument rien... Mais il me semble que le voilà... ajoutai-je d'une voix attristée.

Volodia se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Non. Ce n'est pas lui. C'est un *barine* quelconque. Attendons encore jusqu'à deux heures et demie, continua-t-il en s'étirant et se grattant sur le haut de la tête, ainsi qu'il en avait l'habitude dans les instants de repos qui suivaient les études.

— S'il n'est pas venu à deux heures et demie, nous pourrions demander à M. Saint-Jérôme de ranger les cahiers. Et quel plaisir a-t-il de venir comme cela, en retard ? repris-je, m'étirant à mon tour et agitant, au-dessus de ma tête, le livre de Kaïdanov que je tenais à la main.

Ne sachant plus que faire, j'ouvris mon livre à l'endroit de la leçon et je me pris à la parcourir. Elle était longue et difficile. Je ne savais rien et je voyais fort bien que je n'étais pas capable d'apprendre la moindre chose, me trouvant dans cet état nerveux où l'esprit ne réussit à se poser sur aucun objet.

Mes deux dernières leçons d'histoire me paraissaient tout ce qu'il y a de plus ennuyeux et difficile. Lebedev se plaignait de moi à M. Saint-Jérôme et me gratifiait, sur mes cahiers, de la note 2, c'est-à-dire mal ; aussi M. Saint-Jérôme crut-il devoir me dire que si je n'avais pas désormais au moins la

note 3, je serais sévèrement puni. Et c'était aujourd'hui que se présentait cette troisième leçon. Et j'avoue que j'avais très peur.

J'étais si occupé à relire mes leçons que le bruit provenant de caoutchoucs que l'on enlève dans le vestibule me fit tout à coup faire un soubresaut. A peine m'étais-je retourné que j'aperçus, dans l'entrebâillement de la porte, la figure grêlée, insupportable et trop connue, que je détestais, du maître d'histoire, vêtu d'un habit bleu fermé jusqu'en haut par les boutons professionnels.

Le professeur posa lentement son chapeau sur l'appui de la fenêtre, les cahiers sur la table ; puis, relevant les pans de son habit (ainsi que cela était nécessaire) et poussant un soupir de soulagement, il s'assit à sa place.

— Eh bien, Monsieur, fit-il en frottant l'une contre l'autre ses mains moites, — récapitulons les principaux sujets qui ont fait l'objet de la dernière leçon ; puis, je vous ferai faire connaissance avec les époques suivantes du moyen âge.

Cela voulait dire : Récitez votre leçon.

Pendant que Volodia répondait aux questions du professeur avec cette désinvolture et cette assurance des gens qui savent, je sortis sans bruit dans le corridor, et, comme on ne pouvait pas encore descendre, je m'arrêtai tout naturellement et sans le remarquer sur le palier. Mais à peine avais-je pris possession de mon poste habituel derrière la porte, que Mimi, — cause incessante de mes malheurs, — tomba sur moi.

— Vous êtes ici ? fit-elle en me jetant son regard le plus courroucé. Puis elle regarda dans la direction de la porte de la chambre des bonnes, puis, de nouveau, vers moi. Je me sentais coupable de toutes les façons, et par ce que je n'étais pas en classe, et parce que je me trouvais à cette place défendue. Et je ne répondais rien, mais, penchant la tête, j'offrais, en ma personne, l'expression la plus touchante du remords.

— Non, ça n'est pas permis, disait Mimi. — Que faites-vous ici ?

Je ne répondais pas.

— Non. Ça ne peut en rester là, continua-t-elle en frappant de la main la rampe de l'escalier. — Je raconterai tout à la comtesse.

Il était déjà trois heures moins cinq minutes quand je retournai dans la classe. Le professeur, affectant de ne remarquer ni ma présence ni mon absence, expliquait la leçon suivante à Volodia. Quand il eut terminé ses explications, il s'occupa de ranger ses cahiers et Volodia alla dans la chambre voisine pour y prendre un cachet. L'idée que tout était fini, qu'on m'avait oublié, s'empara de moi.

Mais, tout à coup, le professeur, avec un demi-sourire méchant, m'interpella :

— J'espère que vous avez appris votre leçon, fit-il en se frottant les mains.

— Je l'ai apprise, répondis-je.

— Donnez-vous la peine de me la réciter, dit-il en se balançant sur sa chaise et regardant pensivement ses pieds. — Premièrement, dites-moi qui a obligé le roi de France à prendre la croix ? fit-il en levant ses sourcils et en montrant du doigt l'encrier ; — expliquez-moi ensuite les traits caractéristiques de cette expédition, ajouta-t-il en faisant avec le poignet le geste d'attraper quelque chose ; — et enfin l'influence de cette expédition sur les empires européens en général, continua-t-il en frappant de son cahier le côté gauche de la table, — sur le royaume de France particulièrement, acheva-t-il en frappant de son cahier le côté droit de la table et en penchant sa tête du même côté.

J'avalai à plusieurs reprises ma salive, je toussotai légèrement, je tournai ma tête à droite et je ne soufflai mot.

Puis, je pris la plume et commençai à en grignoter l'extrémité.

— Laissez en repos votre plume, me dit le professeur, qui me la retira des mains. — Elle servira. Eh bien ?

— Ludo... Karl... Ludovic laissa... était... était... un roi bon et intelligent...

— Qui donc ?

— Le roi. L'idée lui vint d'aller à Jérusalem et de confier la régence à sa mère.

— Comment l'appelait-on ?

— B... b... lanka.

— Comment ? Boulancka ?

Et je souris naïvement.

— Eh bien, ne savez-vous rien de plus ? reprit-il.

Je n'avais rien à perdre. Je toussai et je commençai à raconter au hasard tout ce qui me passait par la tête.

Le professeur ne disait rien. Il époussetait, avec les barbes de la plume qu'il m'avait prise, la poussière de la table. Seulement, de temps à autre, il fixait ses regards dans la direction de mes oreilles et murmurait :

« Bien ! très bien ! admirable ! »

Je sentais que je ne savais rien, que je m'exprimais tout autrement qu'il le fallait, et j'éprouvais une grande douleur de ce que le professeur ne m'arrêtait pas et ne me corrigeait pas.

— Pourquoi lui est venue l'idée d'aller à Jérusalem, reprit-il en répétant mes propres expressions ?

— Parce que... pour ça... pour, parce que...

Ici, je me trouvai tout à fait court. Je ne pouvais ajouter un mot. Je compris que si ce gredin de professeur ne m'aidait pas d'un mot ou au moins d'un regard interrogatif, je serais tout à fait incapable de prononcer une syllabe de plus.

Le professeur me regarda environ trois minutes ; puis sa figure s'assombrit, et, d'une voix chagrine, il dit à Volodia qui, en ce moment, entra dans la chambre :

— Donnez-moi le cahier de notes, je vous prie.

Volodia lui remit le cahier, et discrètement posa le cachet près de lui.

Le professeur ouvrit le cahier, plongea avec précaution la plume dans l'encrier, et, d'une belle et grande écriture, marqua 5 dans le carré « progrès continu » qui concernait

Volodia. Puis, un instant, il posa sa plume dans le carré qui m'appartenait, me regarda, secoua l'encre de sa plume et demeura pensif. Et, tout à coup, sa main fit un soubresaut, et, dans le cadre noir, parut un joli *un*, puis un point. La main fit un second mouvement, et, dans le même cadre, parut un second *un*, puis un point.

Fermant alors le cahier de notes, le professeur se leva et se dirigea vers la porte, comme s'il ne voyait pas mon regard tout à la fois accusateur, suppliant et désolé.

— Mikhaïl Larionovitch ! fis-je.

— Non, répondit-il, comme si par avance il devinait ce que je voulais lui dire. — Il n'est pas permis d'étudier comme cela. Je ne veux pas recevoir de l'argent pour rien.

Et il mit ses caoutchoucs, son pardessus de camelot, noua avec beaucoup de soin son cache-nez, tout cela comme si rien ne s'était passé entre lui et moi, comme si on pouvait s'occuper d'autre chose après ce qui venait de se passer ! Pour lui, un mouvement de plus ! Pour moi, un grand malheur !

— Les classes sont terminées ? demanda M. Saint-Jérôme en entrant dans la chambre.

— Oui.

— Le professeur est content de vous ?

— Oui, fit Volodia.

— Quelle note avez-vous eue ?

— Cinq.

— Et Nicolas ?

Je me tus.

— Quatre, je crois ? fit Volodia, comprenant qu'il fallait me sauver, au moins pour aujourd'hui.

Qu'on me punisse, mais, au moins, pas aujourd'hui, devant les autres !

— Voyons ! Messieurs (Saint-Jérôme avait l'habitude de cette interjection : Voyons !), — faites votre toilette et descendons.

## XII

### LA PETITE CLEF

A peine étions-nous descendus, à peine avions-nous salué, qu'on nous appela à table.

Papa était fort gai (il gagnait depuis quelque temps). Il fit présent à Lioubotchka d'un service en argent. Puis, pendant le dîner, se souvenant qu'il avait préparé, chez lui, dans le pavillon, une bonbonnière pour cet anniversaire :

— Au lieu d'envoyer le domestique, va plutôt toi-même, Koko, me dit-il. — Les clefs sont sur la grande table, dans le gros coquillage, tu sais ?... Prends-les, et, avec une extrême attention, ouvre le deuxième tiroir à droite. Là, tu trouveras une bonbonnière dans un papier et tu apporteras le tout.

— Faut-il t'apporter des cigares, demandai-je, sachant qu'il en envoyait chercher tous les jours après le dîner.

— Apporte-les, mais fais attention de ne toucher à rien, ajouta-t-il.

Trouvant les clefs à la place indiquée, je voulus ouvrir la boîte comme si le désir me prenait de découvrir quel objet pouvait ouvrir la petite clef.

Sur la table, entre mille menus objets, se trouvait un petit portefeuille brodé auquel pendait un trousseau de clefs et je voulus essayer si la petite clef l'ouvrirait. L'examen fut favorable. Le portefeuille s'ouvrit; et j'y trouvai une masse de papiers. Le sentiment de la curiosité me poussait si fortement à rechercher quels étaient ces papiers que je n'entendais plus les voix de ma conscience. Je commençai à examiner tout ce qui se trouvait dans le portefeuille...

.....

Les sentiments d'estime et de respect absolus pour ceux qui



sont plus âgés et pour papa particulièrement étaient si fortement enracinés en moi, que mon esprit, involontairement, se refusa à tirer aucune réflexion de tout ce que j'avais vu. Je sentais que papa avait le droit de vivre dans une sphère exceptionnelle, inapprochable, incompréhensible à mon entendement, et que m'efforcer de deviner le mystère de sa vie comportait de ma part quelque chose de sacrilège.

Par conséquent, les découvertes que j'avais faites, presque inattendues, dans le portefeuille de papa, ne laissèrent en moi aucune idée nette, sinon la certitude amère que j'avais mal fait. J'avais honte. Je me sentais confus.

Sous l'influence de ces sentiments, je voulus, le plus vite possible, refermer le portefeuille. Mais la malchance devait me poursuivre jusqu'au bout en ce jour néfaste. Mettant la petite clef dans la serrure, je la tournai à rebours et, m'imaginant que la serrure était fermée, je tirai la clef; et, horreur! — l'anneau seul me resta dans les mains. Vainement, je tentai de le rattacher à la partie restée dans la serrure, et, par un effet magique, de retirer la clef entière! Il me fallut m'habituer à l'horrible idée que je venais de commettre un nouveau crime qui se découvrirait le jour même, lorsque papa retournerait dans son cabinet.

Les plaintes de Mimi, mes notes d'histoire et l'aventure de la clef!...

Quoi de plus horrible pouvait maintenant m'arriver?

« La babouchka, — pour les plaintes de Mimi; Saint-Jérôme, — pour mes mauvaises notes; papa — pour la petite clef... Et tout cela tombera sur moi pas plus tard que ce soir! Que vais-je devenir? Ah! ah! ah! oui, qu'ai-je fait? » disais-je tout haut en me promenant sur l'épais tapis du cabinet.

« Eh! fis-je en forme de conclusion avec moi-même, tout en prenant les bonbons et les cigares : — *On n'échappe pas à ce qui doit-être...* » Et je m'enfuis.

Ce proverbe fataliste que j'avais saisi au vol dans mon enfance, chez Nikolaï, produisit sur moi, en cette minute, la plus

pénible de ma vie, une influence provisoire mais calme et bienfaisante.

Quand je rentrai dans la salle à manger, je me trouvais dans cet état nerveux qui prédispose à la plus excessive gaieté.

### XIII

#### LA TRAITRESSE

Après le dîner, commencèrent les petits jeux. J'y pris une part des plus vives. Comme nous nous amusions « au chat et à la souris », je courais maladroitement sur la gouvernante de Kornakov qui jouait avec nous, je marchais involontairement sur sa robe et je la déchirais.

Ayant cru remarquer que toutes les jeunes filles, et Sonitchka surtout, prenaient un malin plaisir à voir la pauvre gouvernante s'en aller, la figure désolée, dans la chambre des bonnes pour y recoudre sa robe, je résolus de leur donner une seconde fois cette satisfaction. Dans cette aimable intention, aussitôt que la gouvernante fut de retour auprès de nous, je me mis à galoper autour d'elle et je continuai ces évolutions jusqu'au moment où il me fut possible d'accrocher mes talons à sa robe et de la déchirer.

Sonitchka et les petites princesses avaient grand-peine à se retenir de rire, ce qui flattait mon amour-propre; mais M. Saint-Jérôme remarqua probablement mes exploits, car il s'approcha de moi, et, fronçant ses sourcils (ce que je détestais), il me dit que j'aurais pu m'égayer plus sagement avant l'orage, et me menaça, — si je n'étais pas plus tranquille, — de me punir malgré la fête.

Mais je me trouvais dans l'état nerveux d'un homme qui, ayant perdu tout ce qu'il avait dans sa poche, a peur de

calculer ses points et continue à jeter des cartes désespérées pour ne point se laisser le temps de la réflexion.

Je souris grossièrement et je tournai les talons.

Quand nous fûmes las de jouer au chat et à la souris, quelqu'un indiqua un autre jeu, le *lange-nase*. Ce jeu consiste à mettre dos à dos et l'une contre l'autre des chaises ; puis les dames et les cavaliers se partagent en deux camps, et, tout à coup, à un signal donné, les messieurs se choisissent une dame et les dames un cavalier. La princesse cadette, à chaque fois, choisissait Ivine cadet, Kategnka choisissait Volodia ou Ilinka, et Sonitchka, plusieurs fois, témoigna de sa préférence pour Serioja. A ma grande stupéfaction, elle ne montrait aucun embarras quand Serioja allait droit vers elle et se plantait vis-à-vis d'elle. Elle riait de son rire agréable et sonore. Elle lui faisait, de sa jolie petite tête, des signes que, tout de suite, il comprenait.

Quant à moi, personne ne me choisissait. A l'extrême confusion de mon amour-propre, je dus m'avouer que j'étais de trop, le resté, et qu'à toutes les fois où l'on poserait la question : « *Qui est encore resté ?* » il serait répondu : « C'est Nicolegnka, prends-le alors. »

Aussi, quand mon tour venait, je me hâtais de m'approcher de ma sœur ou de l'une des petites princesses laides, et j'étais bien sûr malheureusement de ne pas me tromper. Sonitchka était si fort occupée de Serioja que je n'existais plus pour elle.

Je ne sais vraiment pas pour quel motif, moi, je la nommais, dans mon esprit, la traîtresse. Jamais pourtant elle ne m'avait promis de me choisir et non Serioja ; mais j'étais intimement persuadé qu'elle me traitait tout à coup d'une manière excessivement cruelle.

Le jeu terminé, je remarquai que la *trattresse* que je méprisais, mais dont je ne pouvais cependant pas détourner mes regards, que Serioja et Kategnka allaient ensemble dans un coin où je les vis bientôt s'entretenir fort mystérieusement.

Me glissant alors sous le piano dans le but de découvrir leurs secrets, j'entrevis les choses suivantes : Kategnka tenait par les deux bouts un mouchoir de batiste plié en forme d'éventail avec lequel elle cachait Serioja et Sonitchka. « Non. Vous avez perdu. Maintenant, payez ! » disait Serioja. Sonitchka, laissant retomber ses deux bras, demeurait debout devant lui, comme une coupable et répondait : « Non, je n'ai pas perdu, n'est-ce pas ? mademoiselle Catherine. — J'aime la vérité, reprenait Kategnka, — vous avez perdu votre pari, ma chère. »

A peine Kategnka eut-elle achevé ces paroles, que Serioja, se penchant vers Sonitchka, l'embrassa. Comme cela, directement, il embrassa ses petites lèvres roses !

Et Sonitchka riait comme si cela n'était rien, comme si cela était fort gai !

C'est affreux !...

Oh ! la cruelle *trattresse* !

## XIV

### UN NUAGE

J'éprouvai tout à coup du mépris pour toutes les femmes et pour Sonitchka en particulier ; je m'efforçai de me persuader que dans ces jeux il n'y a rien de sérieux, qu'ils ne sont bons que pour les *fillettes* ; et un vif désir me prit d'imaginer un tour si hardi qu'il étonnerait tout le monde. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Saint-Jérôme ayant parlé bas à Mimi était sorti de la chambre. Le bruit de ses pas quelque temps s'entendit dans l'escalier, puis, au-dessus de nos têtes, dans la direction de la salle d'étude. L'idée me vint alors que Mimi lui avait raconté où elle m'avait surpris pendant le temps de la classe et ce que je faisais, là, sur

le palier. et qu'il était allé visiter le cahier de notes. Je ne pouvais m'imaginer que Saint-Jérôme pût avoir désormais un autre but dans la vie que celui de me punir. J'ai lu quelque part que les enfants de douze à quatorze ans, c'est-à-dire dans la phase de leur adolescence, sont exceptionnellement poussés à l'incendie et à l'assassinat. Me souvenant de mon adolescence et de la terrible disposition dans laquelle je me trouvais en ce jour malheureux, je compris bien clairement la possibilité du crime sans but, sans idée de faire du tort, mais, *comme cela* — par curiosité, inconsciemment, par un inéluctable besoin d'activité.

Il est des moments où l'avenir se présente à l'homme sous un jour tellement sombre, qu'à peine il ose y reporter les yeux de son esprit et qu'il sent comme une sorte de suspension à son activité cérébrale, et qu'il lui semble enfin qu'il n'aura pas d'avenir et qu'il n'a pas eu de passé. Dans ces moments-là, quand l'esprit ne veille plus pour servir de guide à la volonté, quand les uniques ressorts de la vie demeurent à l'état d'instincts, je comprends que l'enfant — sans indécision ni peur — et même avec un sourire de curiosité, prépare et souffle le feu dans sa propre maison, dans la maison où dorment ses frères, son père, sa mère qu'il aime tendrement. Sous l'influence de la même disposition d'esprit, un jeune paysan de dix-sept ans examine le tranchant de la hache dont il va se servir, là, près du banc sur lequel son vieux père dort, la tête penchée, le cou tendu... il dessine un mouvement circulaire, abaisse la hache, puis regarde avec une curiosité idiote comment coule le sang qu'il vient de répandre; encore sous l'influence de ce sommeil de l'esprit et de la même curiosité instinctive, l'homme ressent je ne sais quelle jouissance étrange à s'arrêter au-dessus d'un précipice : « Et qu'en sera-t-il, après, si je me jette là-dedans ? » pense-t-il : — Ou à appuyer le canon d'un revolver sur son front et à dire : « Et qu'en sera-t-il si je presse la gachette ? » — ou encore devant une personne hautement placée dans la

société et que tout le monde considère et honore, il lui arrive de se dire : « Et qu'en serait-il si je m'approchais d'elle, si je la prenais par le nez et si je lui disais : Eh bien ! chère bonne... Allons ! »

J'étais dans un tel état d'inquiétude latente et d'engourdissement de la réflexion, quand Saint-Jérôme reparut pour me dire que je n'avais pas le droit d'être où j'étais, parce que je m'étais mal conduit et que j'avais mal étudié, et qu'il me fallait monter immédiatement. Je lui tirai la langue et je répondis que je ne quitterais pas la place. Au premier moment, Saint-Jérôme ne put prononcer une parole, tant étaient grands son étonnement et sa colère.

— C'est bien, fit-il en me rejoignant. — Plusieurs fois déjà, je vous ai donné des punitions que votre babouchka a levées ; mais je vois maintenant qu'il faut absolument vous punir. Aujourd'hui donc vous serez fouetté. Vous le méritez bien.

Il dit cela à si haute voix que tout le monde put l'entendre. Le sang me monta au cœur avec une force inexprimable ; je le sentis battre avec une violence extraordinaire, tandis que les couleurs quittaient mes joues et que mes lèvres se prenaient involontairement à trembler. Je devais être véritablement effrayant en ce moment, parce que M. Saint-Jérôme, tout en fuyant mon regard, s'approcha vite de moi et voulut me prendre par la main. Mais dès que je sentis le contact de son épiderme, je fut tout à coup si hors de moi que, ne me rendant plus compte de ce que je faisais, violemment, j'arrachai ma main à son étreinte, et, de toutes mes forces d'enfant, je la laissai retomber sur lui.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit alors Volodia en s'approchant de moi et me regardant avec étonnement et frayeur, car il avait vu ce que je venais de faire.

— Laisse-moi, lui criai-je à travers mes larmes. — Personne de vous ne m'aime, personne ne comprend combien je suis malheureux ! Vous êtes tous vilains, méchants, odieux, continuai-je en m'exaltant de plus en plus et m'adressant à tous.

En ce moment, Saint-Jérôme, pâle, mais d'un air décidé, s'avança de nouveau vers moi. Je n'avais pas eu le temps de me préparer pour la défense, qu'il m'avait pris les deux mains comme entre deux pinces de fer et qu'il m'attirait à lui. Ma tête commençait à tourner. Et je ne me souviens plus que de m'être débattu désespérément avec la tête et les genoux, jusqu'à ce qu'il me restât quelque force. Je me rappelle encore que mon nez, plusieurs fois, toucha mon cou-de-pied ; que, dans ma bouche, à plusieurs reprises, entra le coin d'un pardessus ; qu'autour de moi, de tous côtés, je sentais la présence des pieds de quelqu'un, l'odeur de la poussière et le parfum de *violette* dont usait Saint-Jérôme.

Cinq minutes plus tard, la porte de la chambre noire se refermait sur moi.

— Vassili, criait-il d'une voix affreuse et triomphante,  
— apportez la verge. . . . .  
. . . . .

## XV

### LE RÊVE

Était-ce possible que je fusse encore vivant après tous les malheurs qui venaient de me frapper, et pouvait-il se faire qu'un temps viendrait où je m'en souviendrais tranquillement ?...

En me rappelant ce que j'avais fait, je ne pouvais m'imaginer ce que je deviendrais ; mais j'avais un vague pressentiment que j'étais irréparablement perdu.

Tout d'abord, en bas et autour de moi, régnait la tranquillité la plus absolue, ou, du moins, une trop grande inquiétude intérieure m'en faisait juger ainsi ; mais, peu à

peu, je commençai à distinguer différents bruits. C'est d'abord Vassili qui monte et vient jeter sur ma fenêtre un objet qui ressemble à un balai ; puis, en bâillant, il s'assied sur le banc. C'est, en bas, la grosse voix de Saint-Jérôme (il paraît qu'il parle de moi), puis les voix des enfants, puis des rires, puis des bruits de pas..., et, enfin, tout dans la maison se retrouve en mouvement comme si personne ne me savait là, dans cette chambre obscure. Je ne pleurais pas ; mais quelque chose de lourd, comme une peine, me pesait sur le cœur. Toutes sortes d'imaginations, avec une vitesse accrue, passaient dans mon esprit troublé ; mais le souvenir du malheur qui m'avait frappé arrêtait continuellement la chaîne de mes souvenirs, et je rentrais dans le labyrinthe inévitable du sort inconnu qui m'était réservé.

Un instant l'idée m'est venue qu'il doit exister une cause inconnue à cette aversion, à cette haine même que j'inspire. (J'étais alors intimement persuadé que tout le monde, depuis la babouchka jusqu'au cocher Filipp, me haïssait et trouvait une véritable jouissance à me faire souffrir.) « Peut-être », me disais-je en moi-même, « ne suis-je pas le fils de ma mère, le fils de mon père, le frère de Volodia, mais un malheureux orphelin, un pauvre enfant trouvé, recueilli par charité ? » Et cette idée absurde non seulement me produisait une triste satisfaction, mais me paraissait tout à fait vraisemblable. J'avais plaisir à me croire malheureux, non parce que j'étais coupable, mais parce qu'ainsi l'avait voulu la fatalité au jour de ma naissance. Je trouvais en outre une certaine satisfaction à rapprocher ma destinée de celle de Karl Ivanovitch.

« Mais pourquoi me cache-t-on plus longtemps ce mystère, quand moi-même j'ai tout deviné ? » faisais-je à part moi. « J'irai demain chez papa et je lui dirai : « Papa, tu me caches inutilement le mystère de ma naissance. Je le connais. » Il me répondra : « Qu'y faire ? mon ami. Tôt ou tard tu l'aurais connu Tu n'es pas mon fils ; mais je t'ai adopté, et si tu te montres



digne de mon amour, je ne t'abandonnerai jamais. » Et je reprendrai : « Papa, malgré que je n'aie pas le droit de t'appeler de ce nom, je le prononce une dernière fois. Je t'aimais beaucoup, je t'aimerai toujours, je ne t'oublierai jamais. Tu es mon bienfaiteur; mais je ne peux plus, je ne dois plus rester dans ta maison. Ici personne ne m'aime. Saint-Jérôme a juré ma perte. Lui ou moi devons quitter ce logis parce que je ne répons plus de moi. Je méprise cet homme à tel point que je suis capable de tout. Je le tuerai. Oui, je dirai comme cela : je le tuerai. Papa me suppliera; mais je ferai « non » de la main et j'ajouterai : « Non, mon ami, mon bienfaiteur, nous ne pouvons plus vivre ensemble, laisse-moi partir. »

« Et je l'embrasserai. Et je reprendrai, je ne sais pourquoi ! en français : « Oh ! mon père, oh ! mon bienfaiteur, donne-moi, pour la dernière fois, ta bénédiction, et que la volonté de Dieu soit faite ! »

Et seul, assis dans ma chambre noire, je pleure et je sanglote à cette idée. Mais, tout à coup, je reviens à la honteuse punition qui m'attend. La réalité se fait jour et le rêve s'envole.

Je m'imagine alors être déjà en liberté, hors de notre maison. J'entre au service, dans les hussards, et je vais à la guerre. De toute part, les ennemis me tombent sur le dos. Je fais voltiger mon sabre, à droite, à gauche, et je tue un premier, puis un second, puis un troisième de mes assaillants. A la fin, harassé, terrassé par les blessures et la fatigue, je succombe en criant : « Victoire ! » Le général s'approche et demande : « Où est-il, notre sauveur ? » On me désigne. Il se jette à mon cou, et, avec des larmes de joie, à son tour, crie : « Victoire ! » Je guéris : Un foulard noir entoure ma main, et je me promène ainsi au boulevard de Tverskoï. Bientôt, je suis général. Et alors, l'empereur me rencontre et demande : « Qui est ce jeune homme couvert de blessures ? » On lui apprend que c'est le héros célèbre, Nikolai. Et l'empereur, venant au-devant de moi, me dit : « Je te remercie. Parle, et je t'accorderai tout ce que tu me

demanderas. » Je m'incline respectueusement, je m'appuie sur mon sabre et je réponds : « Je suis heureux, grand Empereur, de ce qu'il m'a été donné de verser mon sang pour la patrie. Tout mon désir est de mourir pour elle. Mais, puisque tu es bienfaisant au point de m'autoriser à te demander quelque chose, je te prierai de permettre que je fasse disparaître mon plus grand ennemi, l'étranger Saint-Jérôme. » Et je vais le faire disparaître, mon ennemi Saint-Jérôme. Vindictif et triomphant, je me mets devant lui et je dis : « Tu as causé mon malheur : à *genoux!* » Mais, tout à coup, l'idée me vient que, d'un moment à l'autre, le vrai Saint-Jérôme peut entrer, la verge en mains, et le brillant général fait place à une créature véritablement malheureuse qui ne sait plus que s'apitoyer sur elle-même.

Ou bien l'idée de Dieu me hante et je lui demande dans quel but il me punit. Il me semble que je n'ai jamais omis de faire ma prière le matin et le soir. Alors, pourquoi est-ce que je souffre ? Je puis dire, en toute vérité, que mes premiers pas dans la voie du doute religieux qui a tourmenté mon adolescence ont été faits en ces heures pénibles de solitude et d'abandon, non parce que le malheur a éveillé en moi l'esprit d'incrédulité et de révolte, mais parce que l'idée de l'injustice de la Providence est née et s'est développée dans mon âme en ces jours de ténèbres et de désordres moraux, absolument comme le mauvais grain, tombé dans la terre labourée, fructifie et pousse ses germes, après la pluie.

Je m'imaginai encore que j'allais mourir, et je me représentais la stupéfaction de Saint-Jérôme ne trouvant plus qu'un cadavre. Me souvenant des contes et légendes de Natalia Savichna, d'après lesquels l'âme d'un mourant demeure quarante jours dans la maison, j'erre en imagination dans la chambre de la babouchka et je surprends les larmes sincères de Lioubotchka, les plaintes de la babouchka, les entretiens de papa et de Saint-Jérôme : « C'était un gentil garçon, dit papa, avec des larmes dans les yeux. — Oui, répond Saint-Jérôme, mais un fameux galopin. — Respectez-le au moins

mort, reprend papa ; car vous êtes cause qu'il s'en est allé. Vous l'avez effrayé, il n'a pu supporter l'idée de la honte que vous vouliez lui infliger... Sortez d'ici, gredin ! » Et Saint-Jérôme tombe à genoux, pleure et demande pardon. Les quarante jours sont passés et mon âme s'envole au ciel. Alors, quelque chose m'apparaît, comme une forme merveilleusement belle, blanche, longue et transparente : je sens que c'est ma mère. Elle m'entoure, me caresse... une sorte de trouble m'envahit : « Si c'est vraiment toi, dis-je, fais que je puisse t'embrasser. » Et sa voix me répond : « Ici, nous sommes tous comme cela. Enfant, je ne peux pas t'embrasser mieux. Est-ce que tu n'es pas bien ici, dis ? — Oh ! si, je suis très bien ; seulement, tu ne peux pas me chuchoter et je ne puis embrasser tes mains... — Ce n'est pas nécessaire ici : c'est bien, même comme cela. » Et je sens vraiment que c'est bien comme cela, et je vole avec elle plus haut, toujours plus haut.

Mais, comme si tout à coup je m'éveillais, voilà que je me retrouve seul, dans la chambre noire, sur la malle, les yeux humides de larmes, le cerveau vide d'idées, me répétant à moi-même : « *Et nous volons plus haut, toujours plus haut.* »

Je cherche à m'expliquer ma situation présente ; mais, à mon imagination, s'offre seul l'horriblement triste, l'impénétrable avenir. Je voudrais retourner au délicieux rêve si tôt interrompu par l'implacable réalité, mais, à mon grand étonnement, dès que je crois le ressaisir, il s'enfuit, et, d'ailleurs, ce qui me cause une plus grande surprise encore, je m'aperçois que je n'y trouve plus aucun plaisir.

## XVI

## TOUT IRA BIEN

Je couchai dans la chambre noire et personne ne vint me voir. Le lendemain seulement, c'est à-dire le dimanche, je fus conduit dans la petite chambre voisine de la salle d'étude, où l'on me laissa de nouveau enfermé. Je commençai à espérer que ma punition se réduirait à cette captivité, et mes idées, sous l'influence d'un sommeil doux et réparateur, d'un clair soleil qui se jouait sur les dessins des vitres gelées, des rumeurs ordinaires de la rue, reprirent un peu de calme. Cependant, la solitude m'était lourde. J'aurais voulu du mouvement; j'aurais voulu conlier à quelqu'un tout ce qui me pesait sur l'âme, mais, autour de moi, nulle créature vivante. L'horreur de ma situation s'augmentait encore de ce qu'il m'était impossible de ne pas entendre Saint-Jérôme se promener dans la chambre à côté et siffler, le plus tranquillement du monde, de petits airs gais. J'étais persuadé qu'il ne sifflait pas pour le seul plaisir de siffler, mais qu'il le faisait dans l'unique but de me tourmenter.

Vers deux heures, Saint-Jérôme et Volodia étant descendus, Nicolas m'apporta à diner. Alors, je m'entretins avec lui du sort qui m'attendait : « Ne vous chagrinez pas, » me dit-il, « à force de mal aller, tout ira bien. »

Bien que ce proverbe, plus d'une fois, en cette circonstance et même par la suite, m'ait encouragé et tranquillisé, le fait qu'on m'avait envoyé non seulement du pain et de l'eau, mais un repas complet, voire même des gâteaux, me força à réfléchir. Si on ne m'avait pas donné de gâteaux, j'en aurais conclu qu'on ne voulait me punir que par la clôture; mais

je voyais bien que je n'étais pas puni encore, que j'étais simplement éloigné des autres comme un homme dangereux, et que la punition restait, menaçante, devant moi.

Tandis que j'étais plongé dans ces réflexions, on tourna la clef de ma prison. Je levai les yeux et j'aperçus, sur le seuil, Saint-Jérôme sévère et officiel.

— Allons chez la babouchka, — fit-il sans me regarder.

Avant de quitter la chambre, je voulus nettoyer un peu les manches de ma jaquette qui étaient blanches de craie ; mais Saint-Jérôme me dit que c'était tout à fait inutile, absolument comme si ma situation eût été à ce point désespérée que mon extérieur n'importait plus.

Kategnka, Lioubotchka et Volodia me regardèrent quand nous passâmes — Saint-Jérôme me tenant par la main — pour aller dans le salon. Leurs visages avaient cette expression que j'avais déjà remarquée lorsque, tous les lundis, nous regardions les forçats défilier sous nos fenêtres.

Quand je m'approchai du fauteuil de la babouchka avec l'intention de lui baiser la main, elle la retira et la cacha sous sa mantille.

— Oui, mon cher, fit-elle, après un silence long et embarrassant pendant lequel elle me regarda de la tête aux pieds de telle façon que je ne savais plus où mettre mes yeux et mes mains. Oui, mon cher, vous vous entendez à reconnaître mon amour et à me faire plaisir, je puis le dire. M. Saint-Jérôme qui, à ma prière, a bien voulu s'occuper de votre éducation, ne veut plus rester dans notre maison. Pourquoi ? Par votre faute, mon cher. J'espérais cependant que vous seriez au moins reconnaissant, continua-t-elle d'un ton qui montrait bien qu'elle avait auparavant préparé son discours. Pour ses soins et ses peines, pour reconnaître ses services, que faites-vous ? vous, gamin, vous, blanc-bec ! Vous osez lever la main sur lui. Ah ! C'est bien ! C'est parfait ! Je commence à croire, comme les autres, que vous n'êtes pas capable d'apprécier les bons traitements et qu'il faut qu'on vous humilie... Demande immédiatement pardon, ajouta-

t-elle, d'un ton impérieux, en désignant Saint-Jérôme. — Entends-tu ?

Je regardai dans la direction qu'indiquait la babouchka ; j'aperçus le pardessus de Saint-Jérôme et je me détournai sans quitter ma place, sans me mouvoir, me sentant le cœur me manquer.

— Eh bien ? Ne m'entendez-vous pas ?

Je tremblai, tout mon être frissonna ; mais je ne bougeai pas.

— Koko ! Koko ! fit la babouchka qui, sans doute, eut conscience de ma souffrance intérieure. — Koko ! répéta-t-elle d'un ton déjà moins impérieux, c'est toi?...

— Babouchka, je ne *lui* demanderai pardon pour rien... dis-je en m'arrêtant subitement ; car je sentais que je ne pouvais plus retenir mes larmes et qu'elles allaient m'étouffer si je disais un mot de plus.

— Je t'ordonne... Je te prie...

— Je... je... ne... veux pas... Je ne peux pas.

Et les sanglots que j'avais réussi à contenir jusqu'ici, tout à coup éclatèrent, débordant comme une chute dont on a rompu les digues.

— C'est ainsi que vous obéissez à votre seconde mère, c'est ainsi que vous reconnaissez ses bontés ? fit alors Saint-Jérôme de sa voix la plus tragique. — A genoux !

— Mon Dieu ! Si *Elle* voyait cela, disait la babouchka en se détournant et en essuyant ses larmes. — Si elle voyait !... Tout est pour le mieux. Oui, *Elle* n'aurait pu supporter ce chagrin. *Elle* ne supporterait pas *cela*.

Et la babouchka sanglota plus fort, plus fort. Je pleurais aussi, mais je ne pensais même pas à demander pardon.

— Tranquillisez-vous, au nom du ciel, madame la comtesse, fit alors Saint Jérôme.

Mais la babouchka ne l'entendait pas. Elle couvrait son visage de ses mains, et ses sanglots menaçaient de se changer en convulsions.

A ce moment, Mimi et Gacha, effrayées, accoururent dans la chambre.

Une odeur de vinaigre se répandait partout et, dans toute la maison, ce n'étaient que bruits et chuchotements.

— Admirez votre action, me dit Saint-Jérôme, en me reconduisant en haut.

« Mon Dieu! qu'ai-je donc fait? Quel horrible criminel je suis! »

Dès que Saint-Jérôme, après m'avoir laissé au seuil de ma chambre, fut redescendu, moi, sans me rendre compte de ce que je faisais, je me pris à courir par le grand escalier qui menait dans la rue. Voulais-je me sauver de la maison? Voulais-je me noyer? Je ne sais plus. Je sais seulement que, la figure cachée dans mes mains pour ne voir personne, je courais plus loin, toujours plus loin, par les grands escaliers.

— Et, où cours-tu ainsi? fit une voix connue. — J'ai justement besoin de toi, mon petit pigeon.

Je voulus fuir encore; mais papa m'arrêta par la main, et, d'un ton sérieux: — Viens avec moi, mon bon, me dit-il. Et il me conduisit dans la direction de son cabinet.

— Comment as-tu osé, dis, toucher à mon portefeuille? Ah! Pourquoi te tais-tu? Pourquoi ne me réponds-tu pas? Ah!... Et il me tirait par l'oreille.

— Pardon, lui dis-je. Je... ne savais pas ce que je faisais en ce moment-là.

— Ah! Tu ne savais pas ce que tu faisais?... ce que tu faisais... ce que tu faisais... ce que tu faisais?... Et, à chaque fois, il me tirait de plus belle l'oreille. — Eh bien! Mettras-tu encore, une autre fois, ton nez où ce n'est pas nécessaire? Le feras-tu? Le feras-tu?

Malgré que mon oreille fût secouée au point qu'elle me fit véritablement mal, je ne pleurai pas. Je sentis en moi comme une sorte de bien-être moral. Et, dès que papa m'eut lâché l'oreille, je saisis sa main et, au milieu d'un flot de larmes, je la couvris de baisers.

— Bats-moi encore, disais-je entre mes larmes, bats-moi

plus fort, plus fort... Je suis un vilain homme, un malheureux...

— Mais, qu'as-tu donc ? fit papa en me repoussant un peu.

— Non. Je ne m'en irai pour rien au monde, repris-je en m'accrochant à son vêtement. — Tout le monde me hait. Je sais cela. Mais, pour l'amour de Dieu, écoute-moi, défends-moi ou chasse-moi de la maison. Je ne puis pas vivre avec lui. Il fait tout ce qu'il peut pour m'abaisser. Il m'ordonne de me mettre à genoux devant lui. Il veut me fouetter. Je ne veux pas cela. Je ne suis plus petit. Non. Je ne le supporterai pas : je mourrai, je me tuerai. Il a dit à la babouchka que je suis un vilain. Et la voilà malade maintenant. Elle va mourir à cause de moi. J'ai... avec... lui... pour l'amour de Dieu... fouette-moi... pour... quoi... tour... menter.

Les sanglots m'étouffaient. Je m'assis sur le sofa, et, ne pouvant plus parler, je tombai, la tête sur les genoux de papa, et je sanglotai de telle façon qu'il me sembla que j'allais mourir en ce moment.

— Mais, qu'as-tu donc, Pouf ? disait papa en se penchant avec pitié. — Pauvre gamin !

— Il est mon tyran... persécuteur... Je mourrai... Personne ne m'aime plus ! fis-je encore, mais d'une voix presque inintelligible. Et une crise de convulsions me prit.

Papa m'enleva dans ses bras et me porta dans la chambre à coucher. Là, je m'endormis. Quand je me réveillai, il était déjà fort tard. Une bougie brûlait près de mon lit, et, dans la chambre, j'aperçus le médecin de la maison, Mimi et Lioubotchka. A leur figure, je vis qu'on avait peur pour ma santé ; mais je me sentais si bien après ces douze longues heures de repos que, volontiers, j'aurais sauté du lit si je n'avais craint de voir diminuer leur conviction que j'étais bien malade.



## XVII

## LA HAINE

Oui, c'était un réel sentiment de haine que je nourrissais contre Jérôme; non de cette haine que l'on rencontre dans les romans et à laquelle je ne crois pas, — haine qui trouve sa satisfaction dans le mal qu'elle fait, — mais de cette haine qui vous inspire un sentiment irrésistible de dégoût pour l'homme qui, cependant, mérite votre estime, et qui fait, à vos yeux, ses cheveux, son cou, sa voix, sa démarche, tous ses membres, tous ses mouvements antipathiques et repoussants; qui, avec une force inexplicable, vous retient auprès de lui, et, avec une attention inquiète, vous contraint à suivre ses moindres gestes. Cette haine-là, je l'éprouvais pour Saint-Jérôme. Il y avait un an et demi déjà que Saint-Jérôme vivait auprès de nous. Quand, aujourd'hui, je le juge froidement, je ne trouve pas qu'il fût un méchant homme, un peu trop français, peut-être. Saint-Jérôme n'était pas bête. Il était suffisamment instruit et remplissait assez consciencieusement les devoirs de sa charge. Mais il avait, à un suprême degré, ce trait si caractéristique du tempérament français et si opposé à notre caractère russe : une sorte de légèreté égoïste mêlée de cette grossière fatuité des gens qui ont travaillé, mais qui n'ont pas poussé jusqu'au bout leurs études, et à qui l'éducation plus que l'instruction encore a manqué. Je sentais cela, et cela ne me plaisait pas. Assurément, la babouchka avait dû lui exposer son opinion au sujet des punitions corporelles, car il n'osait nous battre. Mais il nous menaçait, surtout moi, de la verge, du fouet, et il prononçait le mot *fou-a-ter* d'une si répugnante façon qu'on ne pouvait douter du plaisir qu'il aurait éprouvé à nous rosser.

Je n'avais pas peur des punitions pour la souffrance qu'elles pouvaient me causer et que je n'ai, d'ailleurs, jamais éprouvée ; mais la seule idée que Saint-Jérôme pouvait me souffleter et me battre me mettait dans un véritable état d'exaspération et de fureur.

Karl Ivanovitch, plusieurs fois, en des moments d'impatience, nous promena sa règle sur les épaules ou nous menaçait de ses bretelles ; mais je me souvenais de ces choses sans aucune amertume. Bien mieux, à l'époque dont je parle, ayant déjà quatorze ans, si Karl Ivanovitch, au lieu de Saint-Jérôme, m'avait menacé et frappé, je l'aurais supporté. C'est que j'aimais Karl Ivanovitch. Je me souvenais de lui d'aussi loin que je me souvenais de moi, et je m'étais habitué à le considérer comme un membre de notre famille. Saint-Jérôme, avec son orgueil et sa fatuité, ne m'a jamais inspiré d'autre sentiment que ce respect involontaire que m'inspiraient *tous les grands*.

Karl Ivanovitch était un amusant bonhomme, un *diadka*, que je mettais au-dessous de moi dans mon estimation enfantine des positions dans le monde. Saint-Jérôme, au contraire, était instruit, beau, tiré à quatre épingles, un vrai freluquet et qui s'était posé à notre niveau dans notre maison. Karl Ivanovitch nous grondait et nous punissait de sang-froid. On voyait qu'il agissait ainsi parce qu'il le jugeait nécessaire ; néanmoins, la chose lui était désagréable. Saint-Jérôme aimait à se draper dans son rôle de pédagogue. On voyait, quand il punissait, qu'il le faisait plus pour son plaisir que pour notre bien. Lui-même s'admirait dans son rôle de justicier. Mais les superbes phrases qu'il déroulait en appuyant, çà et là, et principalement sur les accents circonflexes, m'inspiraient un véritable dégoût. Karl Ivanovitch, quand il se fâchait, disait : « *Comédie de marionnettes ! Petit espiègle ! Cantharides !...* » Saint-Jérôme nous appelait : « Mauvais sujets, vilains garnements ! etc., etc. », et je ne sais quelles appellations encore qui blessaient mon amour-propre. Karl Ivanovitch nous mettait la figure dans le coin et la punition consistait

dans le mal physique que produisait cette peine ; Saint-Jérôme, en redressant son buste et faisant de la main un geste imposant, criait, de sa voix la plus tragique : « A genoux ! mauvais sujet ! » Et il nous faisait mettre à genoux, la figure en face de lui, pour demander pardon. La punition, ici, était toute entière dans l'humiliation...

Cependant on ne me punit pas, et personne n'eut l'air de se souvenir de ce qui m'était arrivé. Mais moi, je ne pus de longtemps oublier ces jours de désespoir, de honte, de haine, d'effroi.

Désespéré à mon endroit, Saint-Jérôme affectait de ne pas s'occuper de moi ; tandis que je ne pouvais prendre sur moi de le regarder tranquillement. Toutes les fois que nos yeux se rencontraient, il me semblait que les miens devaient reproduire l'image d'une foule d'ennemis et je me hâtais de prendre un air indifférent ; mais alors je m'imaginai qu'il comprenait, et, rougissant, je me détournais tout à fait.

En un mot, tout rapport avec Saint-Jérôme m'était devenu inexprimablement difficile.

## XVIII

### LA CHAMBRE DES BONNES

Je sentais tous les jours davantage le poids de ma solitude, mes seuls plaisirs étant mes propres observations et les réflexions qui s'ensuivaient. De l'objet de ces réflexions, je parlerai dans un chapitre suivant, me contentant de parler ici du théâtre de mes observations. Il n'était autre que la chambre des bonnes dans laquelle se passa, juste à ce moment-là, le roman le plus intéressant et le plus tragique à la fois, au moins à mon point de vue. L'héroïne de ce roman était — on l'a deviné — Macha.

Macha était amoureuse de Vassili' qu'elle connaissait alors

qu'elle était libre encore, et qui lui avait promis de l'épouser. La destinée, qui les avait séparés cinq ans auparavant, les réunit de nouveau dans la maison de la babouchka; l'obstacle à leur amour était Nikolaï, le propre oncle de Macha, qui, pour rien au monde, ne voulait entendre parler du mariage de sa nièce avec Vassili qu'il appelait un homme *inepte, brutal, sans frein* d'aucune sorte.

Cet obstacle fit si bien que Vassili, jusque là indifférent et brusque dans ses rapports avec Macha, s'éprit tout à coup comme aurait pu faire un *dvorovi*<sup>1</sup> tailleur en chemise rose et les cheveux lisses de pommade.

Ses témoignages d'amour n'en restèrent pas moins très drôles et caractéristiques, comme j'eus l'occasion de le remarquer.

Chaque fois qu'il rencontrait Macha, par exemple, il ne manquait jamais de chercher à lui produire un mal physique : ou il la pinçait, ou il la battait avec la paume de la main, ou il la serrait au point qu'elle ne pouvait presque plus respirer. Mais son amour était néanmoins sincère. Il s'était manifesté par ce fait que, quand Nikolaï crut devoir lui refuser la main de sa nièce, Vassili se mit à boire, à faire le débauché, en un mot, à se conduire si mal que, plus d'une fois, il encourut la punition honteuse<sup>2</sup>; ces façons d'être et leurs conséquences avaient pour résultat, aux yeux de Macha, d'ajouter aux mérites de Vassili et ne faisaient, naturellement, qu'accroître son amour.

Quand Vassili était *conduit au poste*, Macha ne cessait de pleurer, se plaignait à Gacha de sa malheureuse destinée (cette dernière prenait le plus vif intérêt au sort des amoureux), méprisait les insultes et les coups de son oncle, courait en cachette à la police et visitait et tranquillisait son ami.

Ne soyez pas trop sévères, lecteurs, pour la société où je vous condamne à me suivre. Si, dans vos âmes, les fibres de l'amour et de la compatissance ne se sont pas détendues, vous

1. Serf attaché au service particulier du seigneur.

2. Le knout.

trouvez, jusque dans les chambres des bonnes des accents correspondants. Que vous vouliez donc ou que vous ne vouliez pas me suivre, moi, je m'en vais sur le palier de l'escalier d'où je puis apercevoir tout ce qui se passe dans la chambre des bonnes.

Voilà le fourneau sur lequel chauffent les fers à repasser, la poupée en carton avec son nez cassé, la cuvette, la cruche; voilà l'appui de la fenêtre où sont jetés, en désordre, un morceau de cire noire, une pelote de soie, un concombre vert entamé, une boîte de bonbons; voilà une grande table sur laquelle une brique rouge, enveloppée de cretonne, retient l'ouvrage commencé et près de laquelle *Elle* est assise dans sa robe favorite de percale rose, dans son petit fichu bleu qui, particulièrement, attire mon attention. *Elle* coud, s'arrête, de temps à autre, pour gratter de son aiguille sa tête ou arranger la bougie. Et moi je regarde et je pense: « Pourquoi n'est-*Elle* pas née barinia, avec ses yeux bleu clair, ses longues tresses blondes, son opulente poitrine? Comme cela lui siérait d'être assise au salon, dans un petit bonnet de rubans roses, dans une robe de chambre de soie pourpre, non comme en porte Mimi, mais comme j'en ai vu, moi, sur le boulevard! Elle travaillerait à un métier à tapisserie, je la regarderais pousser son aiguille, dans les glaces, et je ferais pour elle tout ce qui pourrait lui plaire. Moi-même, je l'aurais servie. »

Et quelle figure d'ivrogne avait Vassili, dans son vêtement étroit, sur sa sale chemise rose! Dans chacun de ses gestes, dans chaque repli de son dos, il me semble voir les signes repoussants des honteuses punitions qu'il a subies.

— Quoi de nouveau, Vassia? faisait Macha en piquant son aiguille dans la pelote et levant les yeux vers Vassili qui entraît.

— Et quoi? Est-ce qu'on peut attendre de lui quelque chose de juste, répondait Vassili. — Si, au moins, il lui plaisait de décider quelque chose! Mais je me perds sans nul profit. Et, tout cela, à cause de lui, *lui*.

— Veux-tu du thé? dit Nadioja à l'autre femme de chambre.

— Il faut se soumettre, murmure Macha en mordant son fil.

— Je n'ai plus de forces. Voilà où j'en suis...

En ce moment, on entendit, du côté de la chambre et la babouchka, un grand bruit de porte, puis la voix grondeuse de Gacha qui montait de l'escalier.

— Voilà!... Cherchez à faire du bien, à être agréable... Sait-on seulement ce qu'elle veut?... Oh! maudite vie de galère! Ah! Si encore on en pouvait fuir! grognait-elle, tout en gesticulant.

— Mes respects à Gafié Mikaïlovna, fit Vassili en se levant dès qu'il la vit.

— Va donc! Je ne suis pas ce soir d'humeur à recevoir tes politesses, répondit Gacha en le regardant.

— Et pourquoi viens-tu ici, alors? Est-ce ici qu'un jeune homme doit venir visiter des jeunes filles?

— Je désirais me renseigner sur votre santé, répondit tranquillement Vassili.

— Je crèverai bientôt. Voilà où en est ma santé, cria-t-elle de sa voix la plus emportée.

Vassili se mit à rire.

— Il n'y a pas cependant de quoi rire. Et, d'ailleurs, quand jete dis de t'en aller, va-t'en! Allons! marche! Ne voilà-t-il pas un vaurien qui veut aussi se marier? Eh bien! marche! Va-t'en! En avant!

Et Gafié Mikaïlovna appuya ces paroles en frappant du pied le parquet; puis, passant dans sa chambre, elle en ferma la porte avec tant de fracas que les vitres en tremblèrent.

Longtemps encore, derrière la cloison, on entendit Gacha grommeler contre tout le monde, contre toutes choses, contre sa propre vie. On l'entendit jeter des objets par ci, jeter des objets par là, puis tirer par les oreilles son chat favori; puis, tout à coup, la porte s'ouvrit, et le malheureux chat, lancé par la queue, vint tomber à nos pieds en poussant des miaulements plaintifs.

— Il vaut mieux que je revienne une autre fois prendre le thé, fit alors Vassili. — Au plaisir de vous revoir.

— Qu'est-ce que cela fait? répondit en clignant Nadioja. J'irai moi-même arranger le samovar.

— Oui, je prendrai enfin une résolution, dit Vassili rapprochant de Macha, aussitôt que Nadioja fut sorti de la chambre. — Ou j'irai chez la comtesse et je lui dirai ainsi et ainsi. » Ou... je laisserai aller les choses et je partirai au bout du monde. Que Dieu m'entende!

— Et moi, en pareil cas, que deviendrai-je?...

— C'est bien toi seule que je plains; sans cela, longtemps, ma pauvre tête serait en liberté. Que Dieu m'entende!

— Pourquoi, Vassili, ne m'apportes-tu plus tes chemises à laver? fit Macha après une pause. Regarde comment ta chemise est noire! ajouta-t-elle en la prenant par le col.

En ce moment retentit la sonnette de la baboucka, et Nadioja sortit de sa chambre.

— Qu'est-ce que tu veux, vaurien? Qu'est-ce que tu attends d'elle, fit-elle en poussant dans la porte Vassili qui s'était levé promptement en la voyant entrer. — Tu es devenue malheureuse et tu ne peux te résoudre à la laisser tranquille! Il paraît que cela t'est doux au cœur de voir couler des larmes! Va-t'en! Qu'on n'entende plus parler de toi ici! Et qu'est-ce que tu as trouvé de bon en elle? continua-t-elle en se tournant vers Macha. — Ton oncle ne t'a-t-il pas battue à cause de lui? Non. Elle répète toujours la même chose: Je ne veux me marier avec personne, sinon Vassili Grouskov. Bête!

— Et je n'épouserai personne, je n'aime personne. On ne me le ferait pas dire, dût-on me tuer, dit Macha en fondant en larmes.

Je contemplai longtemps Macha qui, appuyée sur la table, essuyait ses larmes avec son fichu, et, m'efforçant de venir sur l'opinion que j'avais de Vassili, je cherchai quels côtés il avait pu plaire à Macha.

Certainement, je la plaignais de tout mon cœur; néanmoins, je ne pouvais arriver à comprendre comment il se pouvait faire qu'une adorable créature comme Macha pût aimer un être aussi grossier que Vassili. « Quand je serai grand, » me disais-je à moi-même en rentrant chez moi, en haut, « la maison Petrovskoïé m'appartiendra, et Macha et Vassili seront mes esclaves. Je resterai dans mon cabinet à fumer ma pipe, et Macha, son fer à repasser en main, sera dans la cuisine. Alors, je dirai : « Envoyez-moi, Macha. » Et elle viendra, et personne ne sera dans la chambre... Tout à coup, entrera Vassili; et quand il verra Macha, il dira : « Ma tête est perdue ! » Et Macha pleurera. Mais moi je ne la laisserai pas pleurer et je dirai : « Vassili, je sais que tu l'aimes et qu'elle t'aime. Tiens ! voilà deux mille roubles ! Epouse-la et que Dieu te protège ! » Puis, je passerai dans le fumoir. »

A côté des milliers de rêves qui se succèdent dans notre imagination sans laisser aucune trace, il en est d'autres qui laissent après eux comme une sorte de vibration profondément sensible. On se souvient qu'il y avait là quelque chose à utiliser, comme une idée heureuse, et on s'efforce de la faire revivre, d'en rechercher les traces. Pareilles traces profondes furent laissées dans mon âme par l'idée de sacrifier mon sentiment au bonheur de Macha, bonheur qui ne pouvait se trouver pour elle que dans son mariage avec Vassili.

## XIX

### L'ADOLESCENCE

On me croirait difficilement si j'avouais les sujets favoris et continuels de mes réflexions pendant la période de mon



adolescence, et à quel point ils étaient, la plupart du temps, invraisemblables et disproportionnés avec mon âge et ma situation !

Pendant cette année entière où je vécus solitaire, concentré, presque uniquement de la *vie morale*, toutes les questions abstraites de la destinée de l'homme, de sa vie future et de l'immortalité de l'âme occupaient déjà mon imagination. Mon esprit enfantin et faible — avec toute la chaleur de son inexpérience — s'efforçait de trouver l'explication de ces rudes problèmes dont la mise en question peut être considérée comme un indice du niveau auquel ont atteint les intelligences humaines. Il me parut, d'ailleurs, que l'esprit traverse, dans chaque individu en particulier, les mêmes phases de développement, qu'il ne se développe, dans les générations entières, que les idées fondamentales qui servent de base aux différentes théories philosophiques, que ces idées ne font qu'un avec l'esprit, c'est-à-dire qu'elles sont inséparables de l'esprit même, et que chaque homme les a entrevues plus ou moins clairement avant même qu'il ait été amené à connaître l'existence de théories philosophiques.

Ces idées me venaient à l'esprit si claires, si nettes, que je voulus les mettre en pratique, m'imaginant que j'avais été le premier à découvrir ces sublimes vérités.

Un jour, il me vint la pensée que le bonheur ne dépend pas des causes extérieures, mais de la façon seule dont nous les envisageons, et que l'homme habitué à supporter la souffrance ne peut pas être absolument malheureux. Alors, pour m'habituer aux travaux, aux peines corporelles, malgré la fatigue que j'en éprouvais, je tenais, cinq minutes durant, l'énorme dictionnaire de *Tatischef*; ou j'allais dans la chambre noire, et je me donnais de tels coups de corde sur la tête que les larmes, involontairement, m'en venaient aux yeux.

Une autre fois, réfléchissant que la mort nous attend à chaque heure, à chaque minute, je me dis que l'homme ne peut

être heureux que s'il profite du présent sans songer à l'avenir, et je ne comprenais plus comment les autres hommes n'avaient pas compris cette vérité si simple. Et, pendant trois jours, sous l'influence de cette idée, je laissai de côté mes devoirs et mes leçons, et je ne m'appliquai qu'à rester le plus de temps possible au lit où je lisais un roman quelconque et mangeais les gâteaux de miel que je m'achetais de mon dernier argent.

Une fois encore, me trouvant debout devant le grand tableau noir sur lequel je dessinais différentes figures, je fus tout à coup frappé par cette idée : « Pourquoi la symétrie est-elle agréable à l'œil ? Qu'est-ce que la symétrie ?—C'est un sentiment qui naît en nous, avec nous-même, me répondais-je. — Mais sur quoi est-il basé ? Est-ce que tout, dans la vie, est symétrique ? — Au contraire. Voilà la vie : et je dessinaï sur le tableau une figure ovale. Après la vie, l'âme retourne à l'Infini : et je traçai, d'un côté de la figure ovale, une ligne verticale qui allait se prolongeant jusqu'au bas du tableau. Mais pourquoi n'y a-t-il pas, de l'autre côté, un trait semblable ? Comment l'Infini peut-il être d'un côté seulement ? Certainement, nous avons existé avant la vie présente, bien que nous ayons perdu le souvenir de cette autre vie ! »

Ces réflexions, qui me semblaient alors tout à fait neuves et claires, et dont je pense difficilement retrouver le fil aujourd'hui, me plaisaient extrêmement. J'eus, un instant, l'idée de les écrire au fur et à mesure qu'elles me venaient ; mais une foule d'autres idées venaient s'ajouter aux premières, le tout s'embrouillait dans ma tête, si bien que j'étais obligé de me lever et de me promener par la chambre. M'étant, à un certain moment, approché de la fenêtre, mon attention fut attirée par une *vodavoska*<sup>1</sup> qu'un cocher cherchait à atteler ; et toutes mes idées se concentrèrent aussitôt sur ce point d'interrogation : Dans quel individu, animal ou homme, se transmettra l'âme de cette *vodavoska* quand elle crèvera ?

1. Une rosse.

En cet instant, Volodia, traversant la chambre, sourit en m'apercevant plongé dans mes réflexions, et ce sourire suffit pour me ramener à la réalité des choses et me persuader que toutes ces choses qui me venaient à l'esprit étaient inexprimablement bêtes. Si j'ai raconté cet inoubliable incident, c'est, simplement, pour donner au lecteur une idée du genre de pensées qui m'occupaient.

Cependant, mon esprit ne fut jamais plus entraîné que sur la pente du scepticisme. J'ajouterai même qu'elle me conduisit si loin que je crus, un certain jour, atteindre à la folie. Je m'imaginai, par exemple, que, excepté moi, rien ni personne n'existait, que les objets n'étaient pas des objets mais des apparences seulement, qu'ils apparaissaient et disparaissaient selon que je faisais attention à eux. En un mot, je me rencontrais avec Schelling dans cette conviction que les objets n'existent pas mais que mon œil seul les voit. Sous l'influence de cette *idée obsédante*, il m'arriva d'en venir à un tel degré d'aberration que je me détournais comme pour saisir le néant et voir là où je n'étais pas.

Quel infortuné et misérable rouage de notre activité morale est l'esprit humain !

Ma faible intelligence ne pouvant pénétrer les ténèbres de l'Inconnu, je perdis, l'un après l'autre, les principes auxquels, pour le bonheur de ma vie, je n'aurais dû jamais oser toucher. De toute cette activité morale, de tous ces travaux sur-humains, je ne retirai rien qu'un esprit frivole qui diminua en moi les sources de la volonté et cette habitude, cet incessant besoin d'analyser constamment, qui enlève aux sentiments leur fraîcheur et à l'esprit sa netteté. Les idées abstraites naissent dans notre imagination de cette disposition de l'homme à vouloir saisir, dans un moment donné, telle disposition de son âme qu'il lui plaira ensuite de transporter en souvenir. Ma capacité pour les réflexions abstraites se développa alors en moi à un point tel que, souvent, partant de l'idée la plus simple, j'arrivais à errer dans une sorte de labyrinthe inextricable où je ne pensais même plus aux ques-

tions premières qui m'avaient occupé : je pensais à ce que je pensais. Et, me demandant à moi-même : A quoi penses-tu ? Je me répondais : Je pense à ce à quoi je pense. Puis encore après : A quoi penses-tu ? Je pense... que je pense à ce à quoi je pense, etc. *Je me perdais dans mes propres raisonnements...*

Néanmoins, les découvertes que je faisais flattaient mon amour-propre. Je me considérais parfois comme un grand homme qui découvre, pour le bonheur de l'humanité, des vérités nouvelles ; mais, chose curieuse ! mis en rapport avec les mortels, il doit s'en trouver un auprès duquel je ne pourrai vivre sans trouble, auprès duquel je serai forcé de vivre cependant ; tandis que, vis-à-vis de tous les autres, je me sens à l'aise, conscient de ma valeur et de ma dignité !

## XX

### VOLODIA

Oui, plus j'avance dans le récit de ma vie, plus la tâche me devient difficile et lourde. Rarement, très rarement, dans les souvenirs de ces temps, je retrouve de ces moments de chaude expansion qui ont éclairé d'une façon si rayonnante le commencement de ma vie. Je vais plus promptement parcourir la période de mon adolescence, afin d'arriver plus vite à cette heureuse phase si pleine de poésie et de charme qui s'appelle la jeunesse.

Je ne veux pas suivre heure par heure toute la chaîne de mes souvenirs ; je veux simplement jeter un coup d'œil sur les principaux d'entre eux et rappeler surtout ma liaison avec un homme extraordinaire qui devait avoir une influence noble et décisive sur mon caractère et sur son développement.

Volodia doit entrer prochainement à l'Université. Il a déjà ses professeurs particuliers ; et moi, avec un sentiment mé-

langé d'envie et d'estime involontaire, je remarque avec quelle assurance il frappe le tableau noir de sa craie blanche et explique les fonctions du sinus, puis les coordonnées, etc., etc., choses qui me paraissent le point culminant de la difficulté.

Et voilà qu'un dimanche, après le dîner, se réunissent, dans la chambre de la babouchka, tous les maîtres d'étude et deux professeurs. Et, en présence de papa et de quelques invités, on fait une sorte de répétition de l'examen universitaire auquel Volodia va bientôt être soumis. A la grande joie de la babouchka, Volodia montre une connaissance précise des sujets. Mon tour vient et l'on me pose des questions sur différentes sciences; mais je réponds mal, et les professeurs font tout ce qu'ils peuvent pour cacher aux yeux de la babouchka ma trop grande ignorance, ce qui ne fait que me confondre davantage. Heureusement, on ne fait pas grande attention à moi : je n'ai que quinze ans, et une année s'écoulera encore avant que je passe un examen!

Volodia ne descend plus que pour le dîner, et, le jour entier et la soirée même, il étudie, non parce qu'on l'y force, mais parce qu'il le veut ainsi. C'est qu'il a beaucoup d'amour-propre et ne veut pas passer ses examens médiocrement, mais brillamment.

Enfin, le jour du premier examen arrive. Volodia revêt un frac bleu avec des boutons de cuivre, il a une montre en or et des bottines vernies.

On fait approcher du perron la voiture de papa. Nicolas soulève le tablier et Volodia et Saint-Jérôme s'installent. Les fillettes, Kategnka surtout, le visage rouge de joie, regardent aux fenêtres Volodia qui monte en voiture et papa qui lui dit :

« Que Dieu te bénisse! Que Dieu te bénisse! »

Et la babouchka elle-même se traîne à la fenêtre, des larmes pleins les yeux, et faisant des signes de croix sur Volodia jusqu'à ce que la voiture ait disparu.

Volodia rentre.

Tout le monde demande :

— Eh bien ! Quoi ? Hein ? Combien ? Mais, à son visage rayonnant, il est facile de comprendre que tout a été bien. En effet, Volodia a la note cinq.

Le lendemain, Volodia est conduit avec les mêmes souhaits de bonheur et les mêmes appréhensions, et accueilli, au retour, avec la même impatience et la même gaieté.

Ainsi s'écoulent neuf jours.

Le dixième jour, c'est le dernier examen, le plus difficile, celui d'histoire sainte.

Tout le monde est à la fenêtre, et, avec plus d'impatience encore, on attend Volodia.

Il est déjà deux heures et Volodia n'est pas revenu.

— Mon Dieu ! Petit père !... Eux, eux !... Ce sont eux, crie Lioubotchka en se collant aux vitres pour mieux voir.

Et, dans la voiture, en effet, apparaissent Saint-Jérôme et Volodia... Volodia, non plus dans son frac bleu et avec sa casquette grise, mais Volodia dans l'uniforme de l'Université, avec un col brodé, un chapeau à trois cornes sur la tête, une épée dorée au côté.

— Ah ! si *Elle* vivait ! fait la babouchka en apercevant Volodia dans son nouveau costume. Et elle tombe sans connaissance.

Volodia, le visage rayonnant, accourt dans le vestibule, nous embrasse et nous étreint tous : moi, Lioubotchka, Mimi, Kategnka qui rougit jusqu'aux oreilles.

Volodia ne se sent pas de joie.

Et comme il est beau dans son uniforme ! Comme le col bleu sied bien à ses moustaches naissantes ! Quelle taille fine et longue ! Et quelle démarche noble !

En ce jour mémorable, tout le monde dîna dans la chambre de la babouchka. Sur toutes les figures la joie est peinte ; et, au moment du dessert, le maître d'hôtel, digne et majestueux, gai néanmoins, apporte une bouteille de vin de Champagne enveloppée dans une serviette. Pour la première fois, depuis la mort de *Maman*, la babouchka boit du cham-

pagne, une flûte entière, et, regardant Volodia de nouveau, elle le félicite.

Dès le lendemain, Volodia commence une vie nouvelle : il se promène seul dans sa propre voiture, il fait des visites, il reçoit chez lui ses connaissances, il fume, fréquente le monde, va au bal... J'ai même remarqué qu'il a bu dans sa chambre deux bouteilles de vin de Champagne avec ses connaissances, qu'à chaque toast un nom était mystérieusement prononcé, et que ses amis et lui se sont querrellés à qui aurait le fond de la bouteille.

Il dîne pourtant régulièrement à la maison, et, après le dîner, s'en va, comme auparavant, dans le fumoir, causer à voix basse avec Kategnka.

Autant que je puis entendre, sans prendre part à la conversation, ils discutent des héros, des héroïnes du roman qu'ils lisent, de jalousie, d'amour ; et je me demande quel si grand plaisir ils peuvent trouver à causer de la sorte, à sourire aussi finement et à se disputer avec tant de chaleur.

En général, je constate, entre Kategnka et Volodia, à côté de l'amitié qui les liait comme camarades d'enfance, des rapports assez singuliers qui les éloignent de nous et qui les lient mystérieusement.

## XXI

### KATEGNKA ET LIUBOTCHKA

Kategnka a seize ans. Elle est déjà grande. Les formes grêles, la timidité, la gaucherie du geste, toutes ces choses propres à la fillette dans l'âge intermédiaire, ont fait place à la fraîcheur, à la grâce, à l'ampleur de la fleur épanouie. Néanmoins, elle est toujours elle. Ce sont les mêmes yeux bleu clair, le même regard riant, le même nez droit dont la

ligne suit celle du front, les mêmes fortes narines, la même petite bouche rose avec le même sourire gai, les mêmes fossettes sur les joues fraîches et lisses, les mêmes petites mains blanches... Et le nom de *la petite proprette* lui va comme auparavant.

Ce qu'elle a de nouveau, c'est sa tresse blonde épaisse qu'elle porte maintenant comme les grandes, et sa jeune poitrine qui, en même temps, la réjouit et la gêne visiblement.

Malgré que Lioubotchka ait grandi et ait été élevée à côté d'elle, elle est une toute autre fillette.

Lioubotchka n'est pas grande; elle a la maladie anglaise : pieds longs, larges et plats, et une taille assez mal faite.

Ce qu'elle a de tout à fait remarquable, ce sont ses yeux grands, noirs, pleins d'une expression hautaine et naïve tout à la fois, et si suave toujours qu'ils ne peuvent pas ne pas vous arrêter.

Lioubotchka est simple et naturelle en toutes choses; Kategnka, au contraire, semble toujours chercher à ressembler à quelqu'un.

Lioubotchka regarde toujours droit devant elle et quelquefois fixe ses grands yeux sur quelqu'un avec une telle persistance qu'on est obligé de lui rappeler que c'est impoli; Kategnka, au contraire, clôt ses paupières, cligne des yeux et assure qu'elle est myope, bien que je sache qu'elle voit parfaitement bien. Lioubotchka n'aime pas à faire de grimaces devant les étrangers, et si un invité se permet de vouloir l'embrasser, elle prend un air mécontent et dit qu'elle déteste les *caresses*; Kategnka, au contraire, se fait, devant les invités, plus douce avec Mimi et aime à enlacer une fillette en se promenant dans le salon.

Lioubotchka est une riieuse infatigable, et, dans ses crises de rire, ne se gêne pas pour gesticuler et courir par la chambre; Kategnka, au contraire, cache sa petite bouche de son mouchoir et de ses mains lorsqu'elle rit.

Lioubotchka se tient droite et les bras ballants; Kategnka



penche la tête de côté et marche, en tenant ses petites mains croisées.

Lioubotchka est ravie quand elle a l'occasion de parler avec un *monsieur très grand* et dit qu'elle épousera, certainement, un hussard; Kategnka affirme, au contraire, que tous les messieurs sont vilains, qu'elle ne se mariera jamais, et tout à coup se transforme et semble avoir peur quand un homme lui parle.

Lioubotchka est toujours mécontente de Mimi parce qu'on la serre trop dans son corset, parce qu'elle ne peut plus respirer, et elle aime à manger; Kategnka, au contraire, fourre ses doigts sous son corsage pour faire voir combien il lui est large, et elle mange très peu.

Lioubotchka aime à dessiner de mémoire; Kategnka dessine toujours des fleurs et des papillons.

Lioubotchka joue correctement les concerto de Fildov et quelques sonates de Beethoven; Kategnka joue des variations de valse, marque la mesure, frappe, a toujours le pied sur la pédale, et, avant de commencer à jouer, essaye trois accords *arpeggio*.

Mais Kategnka, pensais-je à ce moment-là, ressemble plutôt à une *grande*, et, pour cette raison, je la préfère.

## XXII

### PAPA

Papa est excessivement gai depuis que Volodia est à l'Université; et il vient dîner chez la babouchka plus souvent. Nikolaï m'a dit la cause de cette bonne humeur : c'est que papa a beaucoup gagné au jeu ces derniers temps.

Il arrive que, le soir, avant d'aller au cercle, papa passe chez nous, se met au piano, nous réunit tous autour de lui,

et, battant le parquet de la semelle plate de ses chaussures (il ne porte jamais de talons), chante des airs tziganes.

Il faut voir, en ces moments-là, la bruyante gaieté de sa favorite Lioubotchka, qui, de son côté, l'adore aussi !

Quelquefois, papa vient dans notre salle d'étude, et, avec un visage sérieux, écoute comment je récite mes leçons. Mais, par les quelques mots par lesquels il cherche à se renseigner, je m'aperçois qu'il sait fort mal ce qu'on m'apprend.

Quelquefois, il fait des clignements d'yeux et de petits signes quand la babouchka commence à grogner sans cause et à se fâcher contre tout le monde.

— Eh bien, on nous a bien arrangés, enfants ! fait-il ensuite.

En général, peu à peu, je le vois descendre de ce haut piédestal sur lequel mon imagination d'enfant l'avait placé. Je baise avec le même sentiment de sincère et tendre estime sa grande main blanche ; mais je me permets déjà de juger ses actions, de peser ses paroles et de ne point repousser des idées dont la présence m'effraye.

Je n'oublierai jamais la circonstance qui fit éclore les premières de ces idées, et qui fut pour moi l'occasion de souffrances morales sans nombre.

Un certain jour, — la soirée étant avancée, — papa entra dans le salon, vêtu de son habit noir et de son gilet blanc, tout prêt, en un mot, pour conduire au bal Volodia qui, en ce moment même, s'habillait dans sa chambre.

La babouchka attendait dans sa chambre à coucher que Volodia vînt se montrer. (Elle avait l'habitude, avant le bal, de le recevoir, de le bénir, de l'examiner des pieds à la tête, et de lui donner quelques conseils.) Dans le salon, éclairé seulement par une lampe, Mimi et Kategnka se promenaient de long en large, et Lioubotchka était au piano où elle répétait le deuxième concerto de Field, le morceau favori de maman.

Jamais je n'avais remarqué une ressemblance de famille plus grande qu'entre Lioubotchka et maman !

Cette ressemblance n'était cependant ni dans la figure ni dans la stature.... C'était quelque chose d'innommable dans les mains, dans la manière de marcher, dans de certaines expressions et dans la voix surtout.

Quand Lioubotchka se fâchait et disait : « Il y a un siècle entier qu'on ne vous a vu, » ces mots, siècle entier, que maman avait aussi l'habitude d'employer, étaient dits d'une telle façon qu'il nous semblait entendre maman : s...iècle ent...ier. Mais la plus extraordinaire de ces ressemblances se manifestait quand Lioubotchka jouait au piano : elle arrangeait sa robe de la même manière, elle tournait les feuilles de musique de la main gauche, elle poussait avec impatience les touches quand elle ne réussissait pas, à son gré, un passage difficile, disant : « Ah ! Mon Dieu ! » Elle avait, dans son jeu, la même douceur et le même charme lorsqu'elle rendait ces compositions de Fildov pour lesquelles était indispensable ce qu'on appelle si bien le *jeu perlé*, genre que n'ont pu faire oublier les nouveaux trucs des nouveaux pianistes.

Entrant dans la chambre à petits pas précipités, papa alla vers Lioubotchka, qui cessa de jouer lorsqu'elle l'aperçut.

— Non. Joue... Louba. Joue, lui dit-il en la remettant à sa place. — Tu sais combien j'aime à t'entendre...

Lioubotchka continua de jouer ; et papa, longtemps appuyé sur son coude, demeura assis devant elle, l'écoutant ; puis, se levant précipitamment et remuant les épaules, il se prit à marcher de long en large dans la chambre. Un instant, s'approchant du piano, il s'arrêta, et, longuement, regarda Lioubotchka.

A sa démarche, à ses manières, je m'aperçus qu'il était ému. Il refit quelques tours dans le salon, revint près de Lioubotchka, l'embrassa sur le front, et, se détournant précipitamment, continua sa promenade. Quand Lioubotchka, ayant fini de jouer, alla vers lui, demandant si c'était bien, sans répondre il lui prit la tête entre les deux mains, et, à plusieurs reprises, embrassa son front et ses yeux avec une tendresse que je ne lui connaissais pas.

— Ah! mon Dieu! Mais tu pleures? fit tout à coup Lioubotchka en laissant tomber sa chaîne de montre qu'elle tenait dans sa main et fixant sur lui ses grands yeux étonnés.

— Pardonne-moi, cher père; j'ai tout à fait oublié que c'était le *morceau de maman*.

— Non, chère amie, oublie souvent, répondit-il d'une voix tremblante. — Si tu savais comme cela me fait du bien de pleurer avec toi!

Il l'embrassa de nouveau, et, s'efforçant d'apaiser son trouble intérieur, il fit son mouvement d'épaules habituel et sortit par la porte du couloir qui menait à la chambre de Volodia.

— Voldemar, es-tu prêt? cria-t-il en s'arrêtant au milieu du couloir.

En ce moment, passa la femme de chambre, Macha. Quand elle aperçut le barine, elle s'inclina et voulut le devancer.

— Et toi? Tu embellis toujours? fit-il en l'arrêtant et se penchant vers elle. Macha, rougissante, inclina la tête encore plus bas.

— Permettez! chuchota-t-elle.

— Voldemar, eh bien! Es-tu prêt? répéta papa. Et, tousant un peu, il laissa passer Macha. Au même moment, il m'aperçut... J'aime mon père; mais l'esprit chez l'homme vit indépendamment du cœur et nourrit trop souvent des pensées que désavoueraient les sentiments. De semblables idées, bien que je cherche à les repousser, me venaient malgré moi...

## XXIII

### LA BABOUCHKA

De jour en jour, la babouchka devient plus faible. Sa sonnette, la voix grondeuse de Macha, le grincement de la porte

sont les seuls bruits que l'on entend dans sa chambre. Elle ne reçoit plus dans son cabinet, ni dans son voltaire, mais dans la chambre à coucher, dans un haut lit où sa tête repose sur des coussins ornés de dentelle.

En lui disant bonjour, je remarque sur sa main un léger gonflement jaune pâle, et, dans la chambre, cette odeur lourde que, cinq ans auparavant, j'ai remarquée dans la chambre de ma mère.

Le docteur vient trois fois par jour et il y a eu déjà plusieurs consultations.

Le caractère de la babouchka, ses allures hautaines et cérémonieuses avec tout le personnel et surtout avec papa, se sont transformés. Cependant, elle traîne de la même manière les mots, relève toujours ses sourcils et ne manque pas une occasion de dire : « Mon cher, mon ami. »

Mais voilà que, depuis plusieurs jours, on ne nous laisse plus entrer chez elle. Puis, un certain matin, Saint-Jérôme, à l'heure des classes, nous propose, à Lioubotchka et à moi, une promenade en voiture.

En montant dans le traîneau, je remarque, sous les fenêtres de la babouchka, de la paille, et, près de nos portes cochères, des hommes inconnus vêtus de blouses; et je comprends de moins en moins pourquoi on nous envoie nous promener à cette heure-là.

Néanmoins, Lioubotchka et moi sommes dans les meilleures dispositions et d'une humeur qui nous fait rire au moindre mot.

Un marchand ambulant, qui nous présente sa corbeille, nous coupe la route, et nous rions.

Un malheureux *vagnka*<sup>1</sup> s'efforce de rejoindre notre voiture, et, dans ce but, agite, secoue ses rênes, et nous rions.

Filipp a son fouet pris, quelque part, dans le traîneau. Il se détourne et dit : « Et voilà ! » Et nous pouffons de rire.

1. Cocher.

Mimi, d'un air mécontent, prétend que c'est le fait de *bêtes* de rire ainsi sans cause. Et Lioubotchka, rouge de rires contenus, me regarde de dessous ses sourcils. Nos yeux se rencontrent, et nous voilà éclatant d'un rire *homérique* qui nous fait monter les larmes aux yeux et menace de nous étouffer.

Si nous nous taisons un instant, tout à coup je regarde Lioubotchka, je dis notre mot favori et qui ne manque jamais son effet, et nous nous tordons de rire.

En revenant vers la maison, j'avais à peine ouvert la bouche dans le but de faire à Lioubotchka ma plus belle grimace, que ma vue fut arrêtée sur le couvercle noir d'un cercueil appuyé au milieu de notre porte d'entrée, et ma bouche demeure contractée...

— Votre grand'mère est morte, fit Saint-Jérôme, tout pâle, en venant à notre rencontre.

Tant que le corps de la babouchka resta dans la maison, j'éprouvai un lourd sentiment de frayeur, cette bière, cette morte me rappelant vivement et désagréablement que je mourrais aussi un jour, sentiment, d'ailleurs, qui, involontairement, vient le plus souvent se mélanger à la douleur.

Je ne plaignis pas la babouchka, et je doute même que quelqu'un la plaignît sincèrement dans la maison.

Les visiteurs pourtant sont nombreux et tous affectent le chagrin.

Une personne pleure la morte, une personne dont la douleur m'effraye. Et cette personne, c'est Gacha, la femme de chambre. Elle s'en va au grenier, s'y renferme, se gronde elle-même, s'arrache les cheveux, ne veut rien écouter, et dit que la mort seule peut être pour elle une satisfaction après la perte de sa barinia.

Je constate de nouveau que l'invraisemblance dans les questions de sentiment est le plus sûr indice de la vérité.

La babouchka n'existe plus; mais, dans notre maison, on vit encore de son souvenir et des causeries qu'il alimente. Ces conversations roulent particulièrement sur le testament qu'elle a fait avant de mourir et que personne ne connaît, excepté

son exécuter testamentaire, le prince Ivan Ivanovitch. Je remarque un certain trouble dans le personnel de la babouchka. Sans cesse ce sont des questions : « A qui restera-t-il ? Pour qui restera l'un ? Pour qui restera l'autre ? » Et j'avoue que je me sens intérieurement satisfait à la pensée d'un héritage.

Au bout de six semaines, Nikolaï, — la gazette quotidienne de la maison, — me raconte que la babouchka a laissé toute sa fortune à Lioubotchka et que, jusqu'à son mariage, la tutelle en est confiée non à papa, mais au prince Ivan Ivanovitch.

## XXIV

### MOI

Quelques mois doivent encore s'écouler avant mon entrée à l'Université.

J'apprends bien. Et non seulement j'attends avec impatience mes maîtres, mais je trouve, dans l'étude proprement dite, un certain bonheur.

Je suis gai. Je récite mes leçons clairement, distinctement. Je me prépare aux mathématiques. Et ce choix a été fait par moi, parce que les mots *sinus*, *tangente*, *différentiel*, *intégral*, etc., ont eu le don de me plaire.

Je suis beaucoup plus petit que Volodia, large des épaules, fortement musclé, toujours laid, ce dont je me tourmente tout comme auparavant.

J'ai le plus vif désir de paraître original. Une seule chose me satisfait, c'est que papa, un jour, a confessé que j'avais un museau intelligent. Et je le crois très sérieusement.

Saint-Jérôme est content de moi. Il me loue. Et moi, non seulement je ne le hais plus, mais quand il affirme qu'avec mes capacités, mon intelligence, c'est chose honteuse que de

ne pas arriver à tel ou tel résultat, il me semble que je l'aime.

Mes observations, dans la chambre des bonnes, ont cessé. J'aurais honte maintenant de me cacher derrière la porte. Et d'ailleurs, ma découverte de l'amour de Macha pour Vassili m'a fait l'effet d'une douche. Puis, ce qui acheva de me refroidir, c'est le manège de Vassili pour lequel, à sa demande, j'intercédai moi-même auprès de papa.

Quand les *jeunes mariés* portant un plateau rempli de bonbons vinrent chez papa le remercier, et que Macha, coiffée d'un coquet bonnet à rubans bleus, voulant aussi nous remercier, nous embrassa sur l'épaule, je sentis un parfum de pommade rosée; mais, je peux le dire, aucun trouble ne s'éleva en moi.

En général, je commence à voir disparaître les défauts de mon adolescence, hormis un, cependant, essentiel celui-là, et qui me causera plus d'un tort dans la vie : — c'est ma funeste disposition à philosopher sur toutes choses.

## XXV

### LES AMIS DE VOLODIA

Bien que souvent, en présence même des amis de Volodia, il m'arrivât de jouer un rôle blessant pour mon amour-propre, j'aimais à rester dans sa chambre quand il recevait, observant en silence tout ce qui s'y passait.

Les deux habitués des réunions intimes de Volodia étaient l'adjudant Doubkov et l'étudiant prince Nekhlioudov. Doubkov était un petit brun dont les veines ressortaient par tout son épiderme. Un peu court de pied, il n'était ni laid ni beau. Il n'était pas jeune non plus, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours gai.



C'était un de ces esprits un peu bornés, agréables surtout par leur prompte manière de juger les choses, incapables d'envisager tous les côtés d'une situation, mais toujours prêts à l'enthousiasme.

Le jugement de cette sorte de gens est d'ordinaire étroit et faux, mais sincère et enthousiaste, et leur étroit égoïsme semble — je ne sais pourquoi — pardonnable et mignon.

Hors ce qui précède, Doubkov avait, pour Volodia et pour moi, un double charme. Il avait l'allure militaire, et il était à cet âge où les jeunes gens se parent d'habitudes *comme il faut* fort prisées au nôtre. Doubkov était, en effet, ce qu'on est convenu d'appeler un homme *comme il faut*.

Ce qui m'était le plus désagréable, c'est que Volodia avait, vis-à-vis de ses amis, comme une sorte de honte de mes naïvetés.

Nekhlioulov n'était pas beau : de petits yeux gris, un front bas, des pieds et des mains d'une longueur démesurée et qu'on ne pouvait trouver jolis.

Ce qu'il y avait chez lui de remarquable, c'était sa haute stature, un teint suave et des dents superbes.

Quant à sa figure, elle recevait un caractère si particulièrement original et énergique de ses yeux petits, brillants et changeants, tantôt profonds et sérieux, tantôt naïfs et rieurs, qu'il était impossible de ne pas la remarquer.

Il semblait très timide; les moindres choses le faisaient rougir jusqu'aux oreilles. Néanmoins, sa timidité ne ressemblait pas à la mienne. Plus il rougissait, plus sa figure s'accroissait comme s'il se fût fâché intérieurement contre sa propre faiblesse.

Bien que Nekhlioulov semblât aussi sincère que Doubkov et Volodia, il était facile de remarquer que l'occasion seulement l'avait attaché à Volodia.

La direction de leur esprit était absolument différente : Volodia et Doubkov éprouvaient une sorte de crainte à l'approche de tout ce qui ressemblait à un jugement sérieux et

attendri. Nekhliouov, au contraire, était enthousiaste au plus haut point, et, souvent, dédaignant les moqueries, il commençait la discussion sur des questions de philosophie et de sentiment.

Volodia et Doubkov aimaient à parler des objets de leur amour (ils avaient été amoureux une fois ou plusieurs, et tous les deux pour les mêmes personnes). Nekhliouov, au contraire, se fâchait sérieusement dès qu'on faisait allusion à son amour pour une certaine petite roussotte.

Volodia et Doubkov se sont souvent volontiers permis de se moquer aimablement de leurs parents; Nekhliouov, au contraire, se mettait hors de lui, dès qu'on lui parlait d'une manière ridicule de sa tante pour laquelle il avait un vrai sentiment d'adoration.

Volodia et Doubkov sortaient seuls, après le souper; et ils appelaient Nekhliouov « timide jeune fille » parce qu'il ne les accompagnait pas.

Nekhliouov, à première vue, me frappa par sa conversation et sa figure, et, bien que son caractère eût plus d'un point de commun avec le mien, — peut être justement à cause de cela, — le sentiment qu'il m'inspira, la première fois que je le vis, était plutôt une sorte d'inimitié. Dans tous les cas, il n'y avait encore rien de l'amitié qui devait nous lier par la suite.

Pourquoi cela ? Je n'aimais pas son regard prompt, sa voix dure, son air hautain, et surtout cette sorte d'indifférence qu'il semblait affecter pour moi.

Souvent, dans la conversation, je voulus essayer de contrarier ses idées, lui prouver que je pouvais être, moi aussi, spirituel... La timidité me retenait.

## XXVI

## RÉFLEXIONS

Volodia était étendu, les pieds sur le sofa, la tête appuyée sur son coude, et lisait un roman quand j'entrai dans sa chambre après les classes du soir.

Un instant, il souleva la tête, me regarda, puis se remit à lire. Ce mouvement, tout naturel qu'il fût, me fit rougir.

Il me sembla que, dans son regard, se lisait cette question : « Pourquoi est-il venu ici ? » — et, dans la légère inclinaison de la tête, le désir de me dissimuler l'impression de ce regard.

Cette disposition à donner au moindre geste une signification était mon défaut caractéristique à cette époque.

Je m'approchai de la table, et je pris aussi un livre; mais, avant de l'ouvrir, l'idée me vint à l'esprit que c'est chose honteuse et triste de ne point trouver un mot à se dire quand on ne s'est pas vu de la journée.

— Seras-tu à la maison, ce soir ?

— Je ne sais. Et pourquoi ?

Mais, m'apercevant que la conversation languirait vite, je me tus et je commençai à lire.

Chose curieuse ! dans le tête-à-tête, Volodia et moi ne nous parlions jamais deux heures ; mais, aussitôt qu'apparaissait une troisième personne, l'entretien se renouait et les sujets les plus intéressants et les plus variés devenaient l'objet de nos discours.

Nous sentions très bien que nous nous connaissions trop complètement l'un et l'autre : savoir beaucoup trop ou trop peu l'un de l'autre empêche une liaison au lieu de la nouer.

— Volodia est-il à la maison ? fit en ce moment même Doubkov, dans le vestibule.

— A la maison, répondit Volodia en ôtant ses pieds de dessus le sofa et remettant son livre sur la table.

Doubkov et Nekhlioudov firent leur entrée dans la chambre.

— Eh bien! allons-nous au théâtre, Volodia?

— Non. Je n'en ai pas le temps, répondit Volodia en rougissant.

— Allons donc!

— Je n'ai même pas de billet.

— Tu en auras tant que tu en voudras à l'entrée.

— Attendez, je reviens à l'instant, répondit Volodia. Et, faisant son mouvement d'épaules habituel, il sortit de la chambre.

Je savais qu'au contraire Volodia avait très grande envie d'aller au théâtre avec ses amis; mais je savais aussi pourquoi il refusait: Il n'avait pas d'argent.

Et il était sorti pour emprunter, chez les concierges, cinq roubles qu'il leur rendrait sur son premier argent de poche.

— Bonjour, *diplomate*, me dit Doubkov en me serrant la main.

Les amis de Volodia m'appelaient *diplomate* parce qu'un certain jour, dans un dîner, la babouchka avait dit devant eux que Volodia serait militaire, tandis qu'elle espérait me voir devenir *diplomate* en habit noir et *coiffure à la coq*, ce qui constituait, à son avis, les conditions indispensables pour faire un *diplomate*.

— Où donc est allé Volodia? me demanda Nekhlioudov.

— Je ne sais, fis-je, rougissant à mon tour à la pensée qu'il pouvait avoir deviné la cause de la disparition de Volodia.

— Il est probable que l'argent lui manque. Est-ce vrai? Oh! *diplomate*, ajouta-t-il, traduisant affirmativement mon sourire.

— Je n'ai pas d'argent non plus. Et toi? Doubkov, en as-tu?

— Nous allons voir, répondit Doubkov, prenant son porte-monnaie et tâtant, de ses doigts courts, ce qu'il y avait

dedans. Voilà cinq kopeks. Voilà 20 kopeks. Et le reste, c'est pfffiou!... dit-il en appuyant son dire d'un geste comique de la main. En ce moment, Volodia rentra dans la chambre.

— Eh bien! où allons-nous?

— Nulle part.

— Comme tu es ridicule, fit Nekhlioudov. Pourquoi ne dis-tu pas que tu n'as pas d'argent? Prends mon billet, tiens! si tu veux.

— Et toi?

— Il ira dans la loge de ses cousines, reprit Doubkov.

— Non. Je n'irai pas du tout.

— Pourquoi?

— Je n'aime pas cela. Je me trouve gêné.

— Comment es-tu gêné là où tout le monde est heureux de te voir? Tu es ridicule, mon cher.

— Que faire si je suis timide!

— *Savez-vous d'où vient votre timidité?... D'un excès d'amour-propre*, mon cher, dit Doubkov d'un ton assuré.

— Au contraire, je suis timide parce que je n'ai que peu d'amour-propre. Il me paraît toujours, au contraire, que je suis désagréable, ennuyeux... et, pour cela...

— Habille-toi donc, Volodia. Ignatiev, donnez le pardessus au barine.

— C'est pourquoi il m'arrive... continua Nekhlioudov.

Mais Doubkov ne l'entendait plus.

— Tra la la la la la la : commença-t-il à chanter.

— Tu n'es pas débarrassé, dit-il à Nekhlioudov. — Je te démontrerai que la timidité ne dépend pas du tout de l'amour-propre.

— Tu démontreras... que tu viendras avec nous.

— Je t'ai dit que je n'irai pas.

— Alors, reste ici et démontre au *diplomate* tes théories au sujet de l'amour-propre. Quand nous reviendrons, il nous dira ses conclusions.

— Oui, je lui démontrerai... appuya Nekhlioudov avec un entêtement enfantin. — Mais venez vite, alors.

— Comment ! Croyez-vous ? Ai-je tant d'amour-propre ? interrogea-t-il en s'asseyant près de moi.

Malgré que mon opinion depuis longtemps fût faite à ce sujet, je me trouvai tellement embarrassé par cette question inattendue de Nekhlioudov que je n'y pus répondre tout de suite.

— Je crois que oui, dis-je, sentant ma voix trembler et la rougeur me monter au visage à l'idée que le moment était venu de lui prouver que j'étais *intelligent*. — Je pense que chaque homme à sa dose d'amour-propre et que tout ce que l'homme ne fait pas, c'est le plus souvent par amour-propre.

— Qu'est-ce alors, selon vous, que l'amour-propre ? fit Nekhlioudov avec un léger sourire de mépris, à ce qu'il me parut, du moins.

— L'amour-propre, répondis-je, est ce sentiment qui nous dispose à nous trouver mieux et plus intelligent, par exemple, que tous les autres.

— Comment alors tout le monde peut-il avoir ce même point de vue ?

— Je ne sais pas s'il est juste ou non, je sais que tout le confirme autour de nous. Je suis sûr que je suis plus intelligent que tout le monde et je suis persuadé que vous avez la même opinion de vous-même.

— Non, j'ai rencontré beaucoup de gens que j'ai cru et que je crois plus intelligents que moi, répondit Nekhlioudov.

— C'est impossible, dis-je avec assurance.

— Est-ce possible que vous pensiez cela ? reprit Nekhlioudov en me regardant fixement.

— Oui, sérieusement, répondis-je.

Et, tout à coup, une idée me frappa que j'exprimai tout de suite.

— Et voici pourquoi :

Pourquoi nous aimons-nous plus que les autres. Parce que nous nous estimons mieux et plus que les autres, par consé-

quent plus dignes d'amour. Si nous trouvions les autres mieux que nous, nous les aimerions plus que nous, et cela n'arrive jamais.

— Mais cela arrive.

— J'ai raison tout de même, ajoutai-je avec un involontaire sourire de satisfaction.

Nekhlioudov garda le silence un moment.

— Voilà ce que je n'ai jamais cru et ce que je ne crois pas : c'est que vous soyez aussi intelligent, conclut-il, avec un sourire si amical qu'il me sembla tout à coup que j'étais le plus heureux des hommes.

Les louanges agissent si puissamment, non seulement sur nos sentiments, mais encore sur notre intelligence, que sous leur influence agréable il me semblait être devenu plus intelligent.

De l'amour-propre, nous passâmes à l'amour. Et, sur ce thème, il nous sembla que la conversation, serait facilement inépuisable. Malgré ce que nos entretiens pouvaient, aux yeux d'un tiers, avoir d'absurde, ils avaient pour nous-mêmes une haute signification. Nos âmes étaient si bien d'accord que le moindre effleurement des cordes sensibles de l'une provoquait dans l'autre une vibration correspondante.

Nous trouvions une joie extrême dans cette complète harmonie de nos âmes. Il nous semblait seulement qu'il nous manquerait et les mots et le temps pour mettre au jour toutes les idées qui, à chaque heure, à chaque instant, naissaient dans nos cerveaux, puis se précipitaient pour en sortir.

## XXVII

## AMITIÉ NAISSANTE

A partir de cette époque s'établirent, entre Dmitri Nekhlioudov et moi, d'assez étranges rapports, mais tout particulièrement agréables.

En présence des étrangers, il faisait à peine attention à moi. Mais, aussitôt que nous étions seuls, nous commençons à discuter, oubliant tout autour de nous et ne nous fatiguant jamais.

Nous nous entretenmes ainsi et de la vie future, et des arts, et du service militaire, et du mariage, voire même d'éducation, etc. Et jamais la pensée que tout ce que nous disions ne pouvait être qu'absurdités ne nous vint à l'esprit. Cela ne nous venait pas dans la tête parce que l'absurde dont nous avions parlé était à nos propres yeux *intelligent et aimable*.

Et dans la jeunesse, on prise encore l'intelligence et on y croit ; dans la jeunesse, toutes les forces de l'âme sont tendues vers l'avenir, et cet avenir, sous l'influence de la rayonnante espérance, revêt des formes tellement diverses, vives, adorables, que la seule idée enfermée dans ce mot suffit déjà à donner le bonheur.

Dans les réflexions métaphysiques qui faisaient le fond de nos conversations, j'aimais particulièrement cette minute charmante où les idées succédant aux idées, plus vite, toujours plus vite, se font de plus en plus abstraites pour arriver enfin à un tel degré d'obscurité qu'il n'y a plus moyen de s'expliquer et que, croyant dire une chose, on en dit une autre ; j'aimais ces minutes précieuses quand, volant plus haut, toujours plus haut, dans les régions de l'esprit, on atteint tout à coup à ce point culminant où l'on est obligé



de reconnaître l'impossibilité de monter davantage. Il arriva pendant le carnaval que Nekhlioudov fut tellement pris par les distractions mondaines que je le voyais à peine. Il venait chez nous cependant ; mais il ne me parlait pas et semblait ne pas éprouver le besoin de se rapprocher de moi.

Ces agissements me blessèrent à un tel point que mon opinion sur lui tout à coup se trouva ébranlée et que, de nouveau, je le pris pour un homme fier et désagréable. Et je n'attendais que l'occasion pour lui prouver que je n'attachais pas à sa société tout le prix qu'il supposait, et que je n'avais à regretter en lui aucune liaison extraordinaire.

Après le carnaval, quand il vint pour s'entretenir de nouveau avec moi, je lui dis que j'avais à faire mes devoirs et je montai. Alors, il me poursuivit, et bientôt, franchissant le seuil de notre salle d'étude, Nekhlioudov s'approcha de moi.

— Je vous gêne, fit-il.

— Non, répondis-je, bien que j'eusse voulu pouvoir affirmer que j'avais réellement quelque chose à faire.

— Alors pourquoi vous êtes-vous sauvé ainsi ? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes entretenus, et je m'y étais si bien habitué que je sentais que quelque chose me manquait à présent.

Mon mécontentement disparut à cette fraternelle avance, et Dmitri redevint de nouveau, à mes yeux, le même bon et charmant garçon que j'avais aimé.

— Vous savez probablement pourquoi je suis parti, lui dis-je.

— Peut-être, répondit-il en s'asseyant près de moi. — Mais lors même que j'aurais deviné, je ne peux pas vous dire pourquoi. Et vous, vous le pouvez dire.

— Eh bien ! je le dirai : Je suis parti parce que j'étais fâché contre vous. Non fâché, mais contrarié simplement ; j'ai toujours peur que vous me méprisiez parce que je suis encore très jeune.

— Savez-vous pourquoi nous nous sommes tant liés ? fit

Nekhlioulov, répondant par son bon regard intelligent à mon exclamation ; — savez-vous pourquoi je vous aime plus que beaucoup de gens que je connais davantage et avec lesquels j'ai des relations plus suivies ? Je l'ai deviné, il y a seulement un instant : Vous avez une étonnante et rare qualité : la franchise.

— Oui, je dis toujours précisément les choses qu'il me coûte d'avouer, affirmai-je, — mais à ceux dont je suis sûr, seulement.

— Oui, mais pour être sûr d'un homme, il faut devenir son ami, et je ne suis pas encore le vôtre, *Nicolas*. Souvenez-vous de ce que nous avons dit de l'amitié : Pour être vrais amis, il faut être sûrs l'un de l'autre : — Être sûr que ce que je vous dirai, vous ne le redirez à personne, disais-je en m'adressant mentalement à vous. Et cependant, nos principales idées, les plus intéressantes, sont en général celles que nous ne nous disons pour rien au monde. Quelles mauvaises pensées ! Elles sont si mauvaises que si nous avions à les avouer, jamais elles n'oseraient se présenter à notre esprit.

— Savez-vous l'idée qui me vient en ce moment, *Nikolaï* ? reprit Nekhlioulov en se levant de sa chaise et souriant gravement. — *Faisons cela*, et vous verrez comme ce sera utile pour nous deux : *Donnons-nous notre parole d'honneur de nous avouer tout l'un à l'autre*. Nous nous connaissons l'un l'autre et nous n'aurons aucune honte. Et, pour n'avoir rien à craindre des étrangers, donnons-nous *notre parole d'honneur de ne jamais parler à personne, ni de rien révéler de l'un ou de l'autre*.

— Oui, *faisons cela*.

Et nous *fitmes cela*.

Ce qui est advenu de *cela*, je le rapporterai plus tard.

Karr dit que chaque liaison offre deux côtés : un côté aime et l'autre permet qu'on l'aime. L'un embrasse, l'autre tend la joue. Et c'est absolument juste. Et, dans notre amitié, j'embrassais et Dmitri tendait la joue.

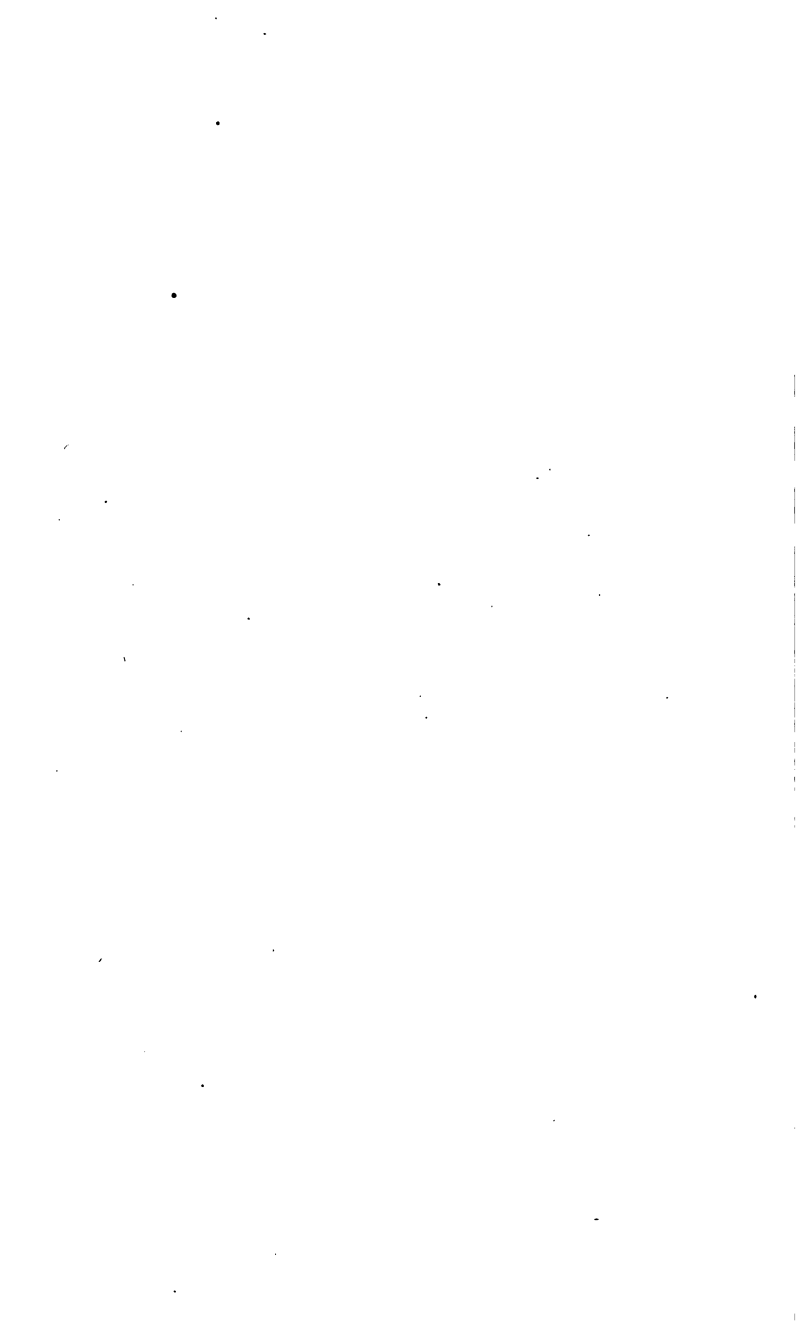
Mais, lui aussi, il était prêt à m'embrasser. Nous aimions également parce que nous nous connaissions et nous estimions également l'un et l'autre. Mais cela n'empêchait pas qu'il exerçât son influence sur moi et que je me soumisse, moi, à cette influence.

Sous l'influence de Nekhlioudov, je devais inévitablement subir sa direction. Le lien qui nous unissait était une adoration enthousiaste d'un idéal de vertu et de bienfaisance, et la conviction inattaquable que la destinée de l'homme est de se perfectionner continuellement.

A cette époque de notre vie, corriger l'humanité, faire disparaître le vice et, avec lui, la douleur et le malheur, nous semblaient chose facilement exécutable...

Dieu seul sait si ces nobles aspirations de notre adolescence furent trouvées ridicules, et qui est coupable si elles ne se sont pas réalisées!!!

**JEUNESSE**



# JEUNESSE

---

## I

### CE QUE JE CONSIDÈRE COMME LE COMMENCEMENT DE MA JEUNESSE

J'ai dit déjà que mon amitié avec Dmitri m'avait découvert un point de vue tout à fait nouveau sur le but de la vie humaine. La chose indispensable, essentielle, est dans cette conviction que la destinée de l'homme, ici-bas, est de chercher à se rapprocher tous les jours davantage de la perfection dans l'idéal moral, perfection qui est possible, facile et peut-être éternelle.

Jusqu'ici, cependant, je dois confesser que je m'étais surtout complu dans la recherche d'arguments nouveaux en faveur de cette idée et dans l'élucubration de magnifiques plans touchant à un avenir des plus militants. Ma vie, en revanche, s'écoulait oisive, monotone, par la même voie étroite, embroussaillée. Ces pensées vertueuses, dont je m'entretenais avec mon ami préféré, Dmitri le charmeur, comme il me plaisait de l'appeler souvent au fond de moi, ces pensées, dis-je, ravissaient mon esprit, mais ne pénétraient pas encore jusqu'à mon cœur. Bientôt même, elles envahirent mon cerveau avec une intensité telle que je fus

tout à coup épouvanté en pensant au temps que j'avais perdu. Et, tout de suite, je pensai à les utiliser dans ma vie, en même temps que je sentais sourdre, au dedans de moi, comme une volonté ferme de n'y jamais faillir.

Ce fut cette minute suprême qui marqua, dans ma vie, l'aurore de ma *jeunesse*.

J'avais, à cette époque, au plus seize ans. Mes professeurs continuaient de venir surveiller mon éducation. Involontairement, et sans que j'y prisse aucun goût, je fus donc préparé à l'Université. En dehors des soins de mon instruction proprement dite, mes occupations pouvaient se réduire à ceci : réflexions solitaires, vagues rêveries, concepts sans but ni ordre, exercices de gymnastique avec l'idée arrêtée de faire de moi un homme fort entre tous les forts, promenades sans objet par toutes les pièces de la maison, et, particulièrement, dans les couloirs menant aux chambres des bonnes, longues stations devant les glaces, d'où je me retirais d'ailleurs, à chaque fois, avec une rage de tristesse, souvent même de dégoût. Mon visage, — je pus m'en convaincre tous les jours davantage, — non seulement n'était pas beau, mais je ne pouvais pas dire qu'il fût intelligent ou noble. Je ne pouvais donc me prévaloir des compensations ordinaires en pareil cas. En effet, les lignes de la figure étaient laides et vulgaires ; de petits yeux gris — quand je me regardais au miroir surtout — ressortaient plutôt bêtes qu'intelligents. Bien que je fusse petit, j'étais, d'autre part, assez développé pour mon âge, et cependant je n'avais que fort peu les allures viriles. La faute en était peut-être au caractère morne, indéfini de mon visage ? J'ai dit que ma personne n'avait rien de noble. Ma figure, en effet, avait toute la rusticité de celle d'un simple moujik ; j'avais le même grand pied, la même grosse main, toutes choses qui me semblaient terriblement honteuses, en ce temps-là.

## II

## PRINTEMPS

En cette même année, je devais entrer à l'Université.

Pâques tombant au mois d'avril, les examens furent fixés pour la semaine après cette fête, et la semaine précédente, qui était la semaine sainte, je devais jeûner et me préparer définitivement.

Ces jours de clair ensoleillement qui viennent aider à la dernière fonte de neige et que Karl Ivanovitch se plaisait à traduire paraboliquement : *le fils est venu à la recherche de son père*, ces jours, de plus en plus, se faisaient doux, tranquilles, chauds. Dans la rue, on ne voyait plus vestige de neige, la boue noire avait disparu également pour faire place au pavé mouillé mais propre et aux rapides ruisselets ; çà et là, quelques gouttes, une à une, tombaient encore des toits ; dans les jardinets, les bourgeons éclataient. Un petit chemin sec, dans la cour, menait à l'écurie ; au rebord du sentier, un tas d'immondices demeuraient, durcies sous la gelée ; entre les pierres du perron, les mousses pointaient vertes et tendres. On sentait qu'était ouverte cette période exceptionnelle où le printemps exerce sur les gens et sur les choses sa troublante influence : un soleil clair, éclatant parfois, quoique doux encore, des ruisseaux, de petites mares ; dans l'air une tiédeur parfumée ; et, au-dessus de nos têtes, le ciel azur tendre, rayé de longs nuages opalins. Je ne sais pourquoi, mais il me semble que dans les grandes villes on sent plus encore l'influence de ces premières effluves printanières : on voit moins, mais on sent davantage.

J'étais debout, près d'une fenêtre entre les doubles carreaux de laquelle filtraient les jets d'un soleil matinal, qui venaient mourir en pluie d'or sur le mur de ma chambre



d'étude que je haïssais tant. Je cherchais au tableau noir la solution d'un problème algébrique, tenant d'une main mon algèbre en lambeaux, de l'autre un morceau de craie avec lequel je m'étais déjà barbouillé les mains, le visage et jusqu'aux coudes de mon uniforme. Nikolaï, un tablier devant lui, les manches retroussées, enlevait, au moyen d'un ciseau, le mastic des doubles fenêtres ainsi que les clous qui fixaient celles donnant sur le jardinet. Cette occupation et le bruit qu'il produisait contribuaient à distraire mon attention. Il faut tout dire : j'étais par avance de fort mauvaise humeur, et, par conséquent, mécontent de tout et de moi. Rien ne me réussissait d'ailleurs : je fis une première faute de calcul qui me contraignit à tout recommencer ; puis la craie par deux fois me tomba des mains ; puis, je sentais mon visage et mes mains sales de craie ; enfin, mon éponge disparut, je ne sais trop où... Et Nikolaï continuait son même tapage sans se douter de l'état aigu qui s'emparait de mes nerfs. Je voulus me fâcher et bougonner ; je jetai la craie, l'algèbre, et, à grands pas, me pris à arpenter la chambre. Mais, tout à coup, il me vint à l'esprit que, ce même jour, nous devons nous confesser, et que le strict devoir, en pareil cas, consiste à écarter de soi tout mauvais sentiment. Aussitôt, un calme inattendu envahit tout mon être, et, m'approchant de Nikolaï :

— Donne. Je vais t'aider, Nikolaï, fis-je en m'efforçant de donner à ma voix les inflexions les plus douces.

L'idée que je faisais bien, que ma volonté seule suffisait à pouvoir étouffer en moi les voix méchantes, que j'allais rendre service, exerça son influence salutaire et me prédisposa à être meilleur encore. Le mastic était enlevé, les clous étaient retournés, et Nikolaï employait toutes ses forces à attirer à lui les montants de la fenêtre. Inutilement. Le cadre ne cédait pas.

« Si le cadre se détache d'un seul coup, quand je tirerai, fis-je au-dedans de moi, j'en augurerai qu'il y a péché de continuer à travailler aujourd'hui ! »

Le cadre glissa d'un côté et d'un seul coup s'enleva.

— Où faut-il porter ces montants ? dis-je.

— Permettez. Je m'en occuperai moi-même, répondit Nikolaï étonné.

Et il me sembla que mon intervention avait dû lui déplaire.

— Il ne faudrait pas mêler ces cadres, reprit Nikolaï, parce que nous les reléguons dans un cabinet où ils sont tous numérotés.

— Je les numéroturai, fis-je, et j'enlevai le cadre.

Il me parut que si le recoin avait été à quelques lieues de là, que si le cadre avait pesé deux fois plus, ma joie eût été à son comble : j'aurais voulu laisser mon corps en rendant ce service à Nikolaï. Quand je retournai dans la chambre, les briques et les pyramides de sel étaient déjà enlevées et posées sur l'appui de la fenêtre, et Nikolaï, avec un léger plumeau, renvoyait au dehors la poussière, le sable et les mouches engourdies.

Un air frais et parfumé déjà avait rempli la chambre. Les bruits de la ville, le gazouillement des moineaux dans le jardinet et mille autres rumeurs parvenaient jusqu'à nous ; chaque objet ressortait en relief, nettement éclairé ; la chambre s'était, tout à coup, égayée comme en un jour de fête ; un léger vent de printemps soulevait les feuilletts de mon algèbre et les cheveux sur la tête de Nikolaï... Je m'approchai de la fenêtre, je m'assis sur son appui de marbre, et, à demi-penché, ayant toute la vue du jardinet, je me mis à songer.

Un sentiment nouveau, extraordinairement puissant et suave à la fois, pénétra tout à coup dans mon âme. La terre mouillée, ombrée ça et là de vert tendre, les petits ruisseaux où de gais rayons de soleil se jouaient et à la surface desquels, lentement, glissaient des brindilles de bois ; les concerts des oiseaux affairés et occupés à se choisir la branche où ils construiraient leur nid ; la clôture en bois noirci sous les coulées de neige fondue, et, plus que tout cela encore, cet air humide et parfumé et ce soleil rayonnant me parlaient clairement, distinctement, de choses nouvelles et si belles en la vie, que.

bien qu'elles m'aient semblé intraduisibles, j'essayerai de les exprimer comme je les ai senties, — oui, tout cela chantait à mon oreille le cantique divin de la beauté, de la bonté et de la vertu. Et il me semblait que ces trois choses étaient partout possibles et faciles, que l'une ne pouvait exister sans l'autre et enfin qu'elles n'étaient qu'une seule et même chose.

Comment n'avais-je pas, depuis longtemps, compris toutes ces choses? Combien je me sentais imparfait! Et comment ferai-je pour devenir bon et heureux dans l'avenir? me disais-je à moi-même. Il faut vite, très vite, à l'instant même, devenir un autre homme et commencer une vie nouvelle.

Je restai encore longtemps ainsi, rêvant à la fenêtre et ne faisant rien.

Vous est-il jamais arrivé, par une journée d'été sombre et pluvieuse, de vous coucher et de vous réveiller ensuite un peu tard, avant le coucher du soleil? d'ouvrir alors vos yeux, et, dans le cadre élargi de la fenêtre, sous le store de toile qui ondule au vent, de voir l'avenue de chênes mouillée par la pluie et les sentiers étroits éclairés de rayons clairs et obliques, d'entendre les gazouillis des oiseaux, de suivre les essais d'insectes qui valsent à l'envi dans le cadre de la fenêtre ouverte, de respirer les effluves odorantes qui montent de la terre humide et de vous demander : « Comment! Vous n'avez pas honte de dormir en une pareille soirée? Comment! Vous n'avez pas hâte de vous lever et de courir au jardin admirer toutes ces choses si belles et si bonnes? »

Si cela ne vous est pas arrivé, à vous, voilà un aperçu des sentiments que j'éprouvai, moi, en ces heures délicieuses.

### III

#### RÊVES

« Je vais me confesser aujourd'hui, je vais me purifier de toutes mes fautes, » pensai-je : « et jamais plus je ne recommencerai. »

Et me rappelant tous les péchés qui m'ont tourmenté le plus, je prends sincèrement la résolution de commencer une vie nouvelle : j'irai à la messe chaque dimanche, et, pendant une heure, je lirai l'Évangile. Puis sur *le blanc*<sup>1</sup> que je recevrai tous les mois à l'Université, je prélèverai un dixième, c'est-à-dire deux roubles et demi, que je donnerai aux pauvres sans que personne en sache rien. J'ai dit aux pauvres, non aux mendiants. Et je rechercherai de ces pauvres orphelins ou de ces pauvres vieilles femmes dont personne ne s'occupe.

J'aurai ma chambre à part (ce sera, certainement, celle de M. Saint-Jérôme), que j'arrangerai moi-même. J'aurai soin de la tenir dans un état parfait de propreté. Et, cependant, je ne commanderai rien à *l'homme*<sup>2</sup>, car il est un homme comme moi.

J'irai tous les jours à pied à l'Université ; si on me donne un *drojki*<sup>3</sup>, je le vendrai afin d'en donner le produit aux pauvres, et je ferai littéralement *tout* (ce que j'entendais par ce *tout*, je n'aurais su le dire ; mais je comprenais vivement et je sentais surtout ce *tout* de la vie morale, intelligente et irréprochable).

Je recomposerai les leçons des professeurs et j'étudierai

1. Papier russe de la valeur de 25 roubles.
2. Domestique.
3. Une voiture.

même, par avance, les matières des cours. De cette façon, j'arriverai des premiers dans le premier cours et je serai autorisé à écrire *ma thèse*. Rapidement, du second cours dont je saurai tous les éléments, je passerai au troisième, de façon qu'à dix-huit ans j'aurai terminé mes études avec le titre de premier candidat et les médailles d'or qui l'accompagnent. Je passerai ensuite l'examen de licencié, puis celui du doctorat, et l'on me saluera comme le premier savant, non pas seulement de mon pays, mais de l'Europe entière.

« Et après?... » me demandai-je à moi-même.

Mais, alors, je me souvins que ce rêve était un péché d'orgueil — péché dont, le soir même, il me faudrait me confesser. Et, humblement, je revins à mes réflexions premières. Quand je voudrai préparer mes leçons, j'irai à pied sur la *montagne Vorobiovi*, je me choisirai une petite place sous un arbre, et, dans le silence et l'ombre, je travaillerai ; quelquefois, je pourrai emporter un peu de provisions : du fromage, des petits gâteaux de chez Pedotti ou quelque chose d'approchant. Quand j'aurai terminé mes leçons, je me reposerai, ou je lirai un bon livre, ou je dessinerai le paysage devant moi, ou je jouerai de quelque instrument reposant (j'apprendrai certainement la flûte).

Mais *Elle*, elle aussi viendra se promener sur la *montagne Vorobiovi* ; et, un certain jour, elle s'arrêtera tout à coup devant moi et me demandera : « Qui êtes-vous ? »

Et moi, tristement, je la regarderai et je lui répondrai que je suis fils d'un rêtre, et que je ne trouve de bonheur que sur la montagne quand j'y suis seul, tout à fait seul.

Alors, elle me tendra sa main, murmurera quelque chose et prendra place à côté de moi.

Et, tous les jours, nous nous retrouverons au même endroit, et nous serons amis et nous nous embrasserons...

Non, ce n'est pas bien. Au contraire, à partir d'aujourd'hui, je ne regarderai plus les femmes. Jamais, jamais, je n'irai plus dans les chambres des filles. Je m'arrangerai même pour n'avoir plus à passer de ce côté.

Trois ans s'écouleront... Et je sortirai de tutelle, et je me marierai, certainement.

A dessein, je ferai le plus possible de gymnastique ; car je veux — quand j'aurai vingt-cinq ans — être plus fort que *Rappo*. Une première fois, je soulèverai, le bras tendu, un demi *poud*<sup>1</sup> ; une seconde fois, vingt et une livres, une troisième fois, vingt-deux livres, etc. Et, enfin, j'enlèverai quatre pouds dans chaque main, et personne, sous ce rapport, ne pourra plus rivaliser avec moi dans la maison. Et si, tout à coup, quelqu'un vient à m'offenser ou à parler d'*Elle* irrespectueusement, je le prendrai comme ça, simplement, par la poitrine, je l'enlèverai à deux mètres de terre et je lui ferai sentir ma force, puis après je le lâcherai. — Non, je ne lui ferai pas de mal : je lui montrerai seulement que je suis...

Qu'on ne me fasse pas le reproche que les illusions de ma jeunesse furent aussi enfantines que celles de mon enfance et de mon adolescence ! Je suis persuadé que — s'il m'arrive de vivre jusqu'à un âge fort avancé — mon récit suivra mon âge — et que moi, vieillard de soixante-dix ans, je retrouverai les rêves impossibles et juvéniles de mon enfance. Je rêverai d'une belle *Maria* qui s'éprendra de moi, vieillard édenté, comme elle s'est éprise de *Mazeppa* ; je rêverai que mon fils, de sa nature peu intelligent, deviendra ministre tout à coup ; grâce à un heureux hasard, je rêverai que la fortune, soudain, me comble de ses trésors et de ses millions, etc., etc. Il n'y a certainement pas une créature humaine, il n'y a pas un âge qui ne jouisse de cette bienfaisante et consolante faculté de plus ou moins se perdre dans le rêve. Et, hormis leur caractère impossible et magique, les rêves de chaque homme et de chaque âge ne se ressemblent pas.

Dans cet espace de temps qui marqua chez moi la fin de mon adolescence et le commencement de ma jeunesse, mes

1. 40 livres russes.

rêves reposèrent sur quatre sentiments : mon amour pour *Elle*, la femme imaginaire dont j'ai toujours rêvé dans le même sens et que, toujours, je me suis attendu à rencontrer quelque part sur ma route. *Elle* : c'était un peu Sonitchka, un peu Macha, la femme de Vassili, au moment où je l'aperçus lavant le linge dans la grande cuve... C'était encore la dame aux perles, moins blanches que son cou blanc, que j'avais vue au théâtre, dans la loge, près de nous... Le deuxième sentiment qui était au fond de mes rêves n'était autre que l'amour de l'amour : j'aurais voulu que le tout le monde me connût et m'aimât ; j'aurais voulu, à tous, dire mon nom, Nikolaï Irténiev, — et que tous demeuraient stupéfaits à cette nouvelle, m'entourassent et me remerciassent pour quelque chose. Un troisième sentiment faisait vibrer en moi des cordes non moins sensibles : l'espérance en l'extraordinaire, l'impossible, — espérance enracinée, puissante, tenace, qui, parfois, atteignait presque la folie. J'étais tellement persuadé que, bientôt, à la suite de je ne sais quelle circonstance imprévue, je deviendrais l'homme le plus riche et le plus célèbre du monde entier, que je vivais inquiet, et dans la perpétuelle attente de quelque invraisemblable et féérique bonheur. J'attendais... quoi ? Que *cela* commençât. C'était en vain que j'atteignais le but auquel dans le moment même je tendais, je n'en étais pas moins pressé, je ne me hâtais pas moins, assuré que j'étais dans le fond que *ça commençait* déjà quelque part, là où je n'étais pas.

Le quatrième et le principal sentiment qui nourrissait mes rêves était le dégoût de moi-même et le remords, remords qui n'avait rien de triste, néanmoins, tant il était mêlé à l'espérance du bonheur. Il me semblait si facile, si naturel de me détacher du passé, d'oublier tout ce qui a été, de recommencer ma vie sur des bases nouvelles, qu'on eût pu supposer que le passé, pour moi, n'existait pas. Dans tous les cas, il ne me pesait pas, il ne m'attachait pas. Pourtant, il fut des moments où je m'efforçai de le voir plus sombre qu'il n'était en réalité ; mais alors je me prenais

à savourer jusqu'au dégoût de ce passé. Plus la vision des jours envolés se faisait sombre, d'ailleurs, et plus rayonnantes, plus pures ressortaient les minutes présentes, et plus l'avenir se revêtait à mes yeux de couleurs irisées.

Ces voix qui parlaient en moi et qui n'étaient autres que le remords, ces aspirations intenses vers un idéal entrevu de perfection caractérisent cette phase de mon développement moral que j'appelle ma jeunesse, et qui vit éclore tant de points de vue nouveaux sur moi, sur autrui et sur la vie en général.

Souvent, en ces tristes instants où l'âme se replie sur elle-même, et, humblement, se soumet à l'ordre régnant de la vie immorale et mensongère, des voix tout à coup s'élèvent en nous contre cette fausseté même et, en nous faisant aimer le présent, elles nous promettent la béatitude et le bonheur dans l'avenir. — Bienfaites et agréables voix! Serait-il vrai qu'un jour vous cesserez de vous faire entendre?...

## IV

### NOTRE CERCLE DE FAMILLE

Pendant tout le printemps de cette année, papa se montra peu à la maison; mais, quand il lui arrivait d'y rester, il était fort gai: il pianotait ses airs favoris, nous jetait des regards attendris et imaginait toutes sortes d'histoires plaisantes, par exemple, que l'héritier du roi des Groussines a vu Mimi se promenant en voiture, et qu'il en est devenu amoureux au point qu'il a fait, au synode, sa demande en divorce; qu'on me propose, à moi, une place d'attaché d'ambassade à Vienne. — Il nous annonçait ces nouvelles avec une figure très sérieuse; il effrayait Kategnka en lui offrant des araignées; il était très aimable avec nos amis.



Doubkov et Nekhlioudov, et ne cessait de nous confier ses plans pour l'année à venir.

Malgré qu'ils se transformassent presque chaque jour, ces plans étaient si attrayants que nous prenions le plus grand intérêt à les écouter; et Lioubotchka, le regard fixe, ne quittait pas les lèvres de papa, afin de ne pas perdre une parole. Tantôt, son plan était de nous laisser à Moscou, à l'Université, tandis que lui irait, pour deux ans, en Italie, avec Lioubotchka; tantôt, il projetait l'achat d'un bien en Crimée où nous irions passer tous les étés; ou bien la famille entière irait vivre à Pétersbourg, etc., etc.

A côté de cette gaieté étrange de papa, un nouveau changement s'était produit en lui, qui étonnait beaucoup. Tout à coup, il se fit habiller à la dernière mode : habit olive, pantalon à raies, pardessus long d'une forme irréprochable. Et toujours il portait des parfums, particulièrement quand il allait en visite chez une certaine dame dont Mimi ne parlait qu'en soupirant et avec une expression dans le visage qu'il n'était pas difficile de traduire :

« Pauvre orpheline! Malheureuse affection! Il est heureux qu'*Elle* n'existe plus! »

J'appris par Nikolai — car papa ne nous faisait pas ses confidences à ce sujet — que notre père était exceptionnellement heureux au jeu cet hiver, qu'il avait gagné beaucoup, qu'il plaçait l'argent de ses gains dans les Lombards et qu'il était résolu, à partir du printemps prochain, à renoncer au jeu. C'était probablement pour cette raison qu'il avait si grande hâte de partir pour la campagne. Il fut même décidé qu'on n'attendrait pas mon entrée à l'Université et que, tout de suite après Pâques, papa et les fillettes partiraient à Petrovskoïé, tandis que Volodia et moi n'irions les rejoindre que plus tard.

Volodia fut, pendant cet hiver entier, inséparable de Doubkov. Ses relations avec Dmitri, au contraire, se relâchaient de jour en jour. Ses principales distractions, — autant que je pouvais m'en rendre compte d'après les conversations que j'en-

tendais, — pouvaient se résumer ainsi : boire du champagne, se promener en traîneau, sous les fenêtres des jeunes filles dont ils étaient probablement tous les deux amoureux, se faire vis-à-vis, non plus dans de simples bals d'enfants, mais dans de grands bals. Cette dernière circonstance, — bien que nous nous aimassions toujours, Volodia, et moi — nous séparait souvent. Nous sentions une trop énorme différence entre le gamin qui est encore sous la dépendance du maître et le jeune homme qui fréquente les grands bals, pour oser, comme autrefois, nous tout dire l'un à l'autre.

Kategnka était devenue une grande personne. Elle lisait quantité de romans, et l'idée que, d'un jour à l'autre, elle pouvait se marier, ne me semblait plus ridicule. Mais, bien que Volodia fût, lui aussi, une grande personne, Kategnka et lui ne s'entretenaient plus comme autrefois : il semblait même qu'ils se dédaignassent. Le plus souvent Kategnka était seule à la maison où rien ne l'amusait que des romans. Cependant, quand survenaient des étrangers, elle se prenait à devenir vive, aimable, et à jouer des yeux d'une façon tout à fait incompréhensible pour moi. Plus tard, seulement, quand la conversation m'apprit que cette coquetterie était la seule que pût se permettre une jeune fille, je m'expliquai ces étranges grimaces qu'elle faisait avec ses yeux, qui n'étonnaient personne, et auxquelles moi seul je ne comprenais rien.

Lioubotchka, elle aussi, commençait à porter des robes presque longues qui dissimulaient ses pauvres pieds d'oïson ; mais elle était restée la même pleurnicheuse. Elle ne rêvait plus de se marier avec un hussard, mais avec un chanteur ou un musicien : pour cette raison, elle s'occupait énormément de musique.

Saint-Jérôme, qui devait quitter notre maison après les examens et qui ne l'ignorait pas, s'était trouvé une place chez un comte, et, depuis ce temps, ne regardait qu'avec mépris tout ce qui l'entourait, s'absentait continuellement, fumait des cigarettes — ce qui, à cette époque, était considéré

comme une marque de distinction suprême, ou sifflotait de petits airs gais.

Mimi devenait tous les jours plus morne : il semblait que, au fur et à mesure que nous devenions tous grands, elle devait moins attendre des choses et des gens.

Quand je me présentai pour dîner, je ne trouvai, dans la salle à manger, que Mimi, Kategnka, Lioubotchka et Saint-Jérôme. Papa était absent ce jour-là, et Volodia, qui se préparait pour les examens, avait demandé son dîner dans sa chambre.

En général, en ces derniers temps, la première place, à table, était occupée par Mimi, que nous n'avions jamais beaucoup aimée : aussi ce repas de famille avait-il perdu tout son charme. Ce n'était plus, comme au temps de maman et de la babouchka, quelque chose comme une solennité qui réunissait, à une heure fixe, la famille entière et partageait le jour en deux parties. Nous nous permettions de faire attendre, de ne nous présenter qu'au deuxième plat, de boire du vin dans les grands verres (ce dont Saint-Jérôme, le premier, donna l'exemple), de nous étendre sur nos chaises, de nous lever avant la fin, et mille autres semblables libertés.

Ce n'était plus comme à Petrovskoïé où, peu avant l'heure fixée pour le repas, chacun se réunissait au salon et causait gaiement. Puis, quand l'horloge, dans l'office, sonnait lentement l'heure attendue, on voyait paraître Foka, grave, digne, le pas mesuré, une serviette sous le bras.

« Le dîner est prêt, » annonçait-il d'une voix ferme et sonore.

Et tout le monde, — les plus âgés d'abord, les plus petits derrière, — se dirigeait vers la salle à manger. Les figures étaient gaies, heureuses ; on riait au froufrou des jupes amidonnées, au bruit sec des petites bottes qui résonnaient, clair, sur le parquet luisant ; on se parlait doucement, et chacun allait occuper sa place.

Ce n'était plus non plus comme à Moscou, quand tous nous nous parlions bas, debout devant la chaise que nous allions occuper, en attendant la babouchka, à laquelle Gavrilo

est allé annoncer que le dîner est servi. Bientôt, la porte s'ouvre. On entend le froissement des robes, le va-et-vient des pieds... Et la babouchka, un remarquable nœud lilas sur la tête, se présente de profil, souriant ou regardant de travers, selon qu'elle est ou en belle ou en mauvaise humeur, ce qui dépend surtout de sa santé. La voilà dans la chambre... Gavriilo se précipite à son fauteuil, les chaises glissent sur le parquet, on déploie sa serviette un peu tiède, et, tandis qu'un frisson précurseur de l'appétit vous court dans le dos, on émiette son pain ou on se frotte les mains sous la table en regardant venir à soi — selon l'âge, la position ou le bon plaisir de la babouchka—l'assiette de potage fumant que tient d'une main ferme le maître d'hôtel.

Je n'éprouvais plus maintenant ni gaieté ni trouble en venant prendre ma place à table.

Les bavardages de Mimi, de Saint-Jérôme et des fillettes sur les énormes bottines que portent les professeurs russes, sur les robes à volants des princesses Kornakov et autres sujets semblables qui m'inspiraient auparavant un mépris sincère que je ne réussissais pas toujours à cacher à Kategnka et à Lioubotchka, ces conversations, dis-je, n'ébranlèrent en rien mes heureuses et bonnes dispositions. Je me montrai extraordinairement doux et patient; je souris en les écoutant même; d'une voix très calme, je demandai qu'on me passât le *kvas*; je remerciai Saint-Jérôme qui crut devoir me faire une observation grammaticale : — « *Je puis sonner plus harmonieusement à l'oreille que je peux.* »

Mais je dois avouer que je trouvai peu agréable de voir qu'on ne remarquait pas davantage ma complaisance et ma douceur.

Après le dîner, Lioubotchka vint me montrer une feuille de papier sur laquelle elle avait écrit tous ses péchés. Je trouvais que c'était fort bien, mais ce qui me parut mieux encore, c'est d'écrire ces choses-là en son âme.

— Non. Ce n'est pas *cela*, lui dis-je.

— Et pourquoi n'est-ce pas *cela*? fit Lioubotchka.

— C'est bon ! Tu ne me comprendrais pas ! répondis-je.

Et je montai en haut, après avoir dit à Saint-Jérôme que j'allais étudier. Mais, en vérité, je ne montais pas dans ce but. Je voulais, avant le moment de la confession (je n'avais qu'une heure et demie pour cela), rédiger une sorte de règlement de mes occupations dans la vie ; je voulais expliquer, sur le papier, le but que je m'étais proposé et les règles que je voulais suivre sans m'en départir jamais.

## V

### MON RÈGLEMENT

Je pris une feuille de papier et je voulus, avant tout, faire le programme de mes devoirs et de mes leçons pour l'année.

Je voulus régler mon papier ; et, comme je n'avais pas de règle, je me servis de mon dictionnaire latin. Mais, au lieu d'une belle ligne droite, je ne réussis qu'à maculer mon papier d'une longue et large tache qui n'avait même pas le mérite de se poursuivre droite, car elle avait contourné l'angle déchiré du livre.

Je pris une autre feuille, et, en changeant de place le dictionnaire, en observant la direction de ma plume et du livre, j'arrivai à régler cette première page tant bien que mal.

Je divisai ensuite mes devoirs en trois séries : mes obligations envers moi-même, mes obligations envers autrui, mes obligations envers Dieu.

Je voulus expliquer les premières, mais j'en trouvai tant et tant que je crus mieux faire de commencer par écrire les « règles de ma vie ».

Je pris donc six feuilles de papier que je réunis en un

cahier et j'écrivis comme titre : « Les règles de ma vie. » Ces quelques mots furent si bien écrits de travers que je me demandai longtemps si je ne les recommencerais pas. Bref, je déchirai la malheureuse feuille et je restai là, immobile, contemplant mon programme en morceaux et ce monstrueux titre : « Les règles de ma vie. »

« Pourquoi tout cela est-il si clair dans mon âme et si affreux sur le papier, et surtout dans la vie quand il s'agit de le réaliser ? » fis-je désespérément.

— Le confesseur est arrivé. Daignez descendre. On vous attend, vint dire Nikolai.

Je cachai mon cahier dans mon pupitre, je me regardai dans la glace, je peignai mes cheveux en brosse, ce qui, je le croyais ainsi, contribuait à me donner un air pensif, et je descendis dans le fumoir où avait été disposée une table avec des images et des bougies de cire.

Papa entra en même temps que moi dans le fumoir, mais par une autre porte.

Le confesseur — un moine âgé, avec un visage sévère, — bénit papa qui baisa sa main petite et sèche. Je fis comme lui.

— Appelez Volodia, dit papa. — Où est-il ? Mais non, laissez. J'ai oublié : il fait le carême à l'Université.

— Il s'occupe avec le prince, dit Kategnka.

Et elle regarda Lioubotchka.

Celle-ci rougit, fronça les sourcils, pâlit comme si elle se sentait subitement indisposée et sortit de la chambre.

Je sortis avec elle; mais elle s'arrêta dans le salon et écrivit au crayon quelque chose sur le papier qu'elle avait à la main.

— Quoi ? Tu as fait un nouveau péché ? demandai-je.

— Non. Ce n'est rien, répondit-elle en rougissant.

Au même moment, on entendit, dans le vestibule, la voix de Dmitri qui disait adieu à Volodia.

— Voilà ! Toujours des tentations ! fit Kategnka en entrant dans la chambre et en s'adressant à Lioubotchka.

Je ne comprenais pas ce qui était arrivé à ma sœur. Lioubotchka était si confuse que les larmes lui en venaient aux yeux. Cette gêne et cette confusion augmentèrent à ce point que Kategnka ne put se contenir et visiblement se moqua de la pauvre Lioubotchka.

— On voit bien que tu es étrangère ! fit, à la fin, Lioubotchka froissée.

Rien ne pouvait blesser Kategnka davantage que cette appellation « étrangère ». C'était dans cette intention, du reste, que Lioubotchka s'en était servie.

— Devant un pareil sacrement ! continua-t-elle avec une dignité étrange dans l'accent. — Et tu me chagrines exprès, encore... Tu devrais comprendre... Non. Ce n'est pas du tout une plaisanterie...

— Sais-tu, Nikolcgnka, ce qu'elle a écrit ? me dit Kategnka, tout à fait blessée par ce mot « étrangère ». Elle a écrit...

— Je n'attendais pas de toi que tu fusses si méchante, reprit Lioubotchka, pleurant, cette fois, ouvertement.

Et, s'éloignant de nous :

— Dans un tel moment, continua-t-elle, — et, comme exprès, toujours, depuis un siècle entier, elle vous entraîne dans le péché... Je ne me mêle pas de tes sentiments et de tes chagrins, moi...

## VI

### LA CONFESSION

Après cet incident, je retournai dans le fumoir où tout le monde était déjà réuni.

Le prêtre, juste en ce moment, se levait pour dire la prière qui précède la confession. Alors, dans le silence général, on

entendit la voix distincte, grave du moine, qui lisait la prière. Et cette voix se fit plus sévère, plus grave encore, lorsqu'il prononça les paroles suivantes : « *Confessez sans honte vos péchés ; ne vous cachez pas, ne vous défendez pas... à ce prix seulement votre âme sera lavée et purifiée devant Dieu. Mais, si vous cachez quelque chose, c'est un grand péché que vous commettez.* »

Le sentiment de crainte respectueuse que j'avais déjà éprouvé le matin me revint à l'idée de la confession qui m'attendait.

Je trouvais presque une jouissance dans la constatation de cet état, et, voulant prolonger cette disposition de mon âme, je m'efforçai d'avoir à craindre quelque chose.

Papa, le premier, alla se confesser. Il resta fort longtemps dans la chambre de la babouchka. Pendant ce temps, nous restâmes dans le fumoir, chuchotant à voix basse : « Qui ira le premier ? »

Enfin, nous entendîmes la voix du moine qui disait la prière, puis le pas de papa. La porte s'ouvrit et notre père parut, toussotant comme il faisait souvent, mais sans regarder personne.

—A présent, va, toi, Lioubo...; mais, fais attention ! Dis tout. Il y a donc, chez moi, une grande pécheresse!... fit-il en lui tapotant la joue.

Lioubotchka, pâle, puis rouge, sortit de la poche son papier, puis, de nouveau, le cacha, et, courbant la tête, plia le cou comme si elle eût attendu un coup d'en haut... Enfin, elle passa dans la chambre à côté. Elle ne fut pas longtemps absente ; mais quand elle quitta la chambre de la babouchka, ses petites épaules se soulevaient sous les sanglots.

Enfin, après la jolie Kategnka qui nous revint en souriant, ce fut mon tour, à moi.

J'entrai, possédé de la même sourde peur et plus encore du désir de m'exciter artificiellement. La chambre était à demi éclairée. Le confesseur, qui se tenait debout, de-



vant l'*iconostase*<sup>1</sup>, tourna lentement sa figure vers moi.

Je ne restai que cinq minutes dans la chambre de la babouchka ; mais j'en sortis heureux, soulagé. — Il me semblait que j'étais un homme moralement nouveau-né, un *nouvel homme, enfin !*

Bien que je retrouvasse, autour de moi, tous les décors de ma vie passée : les mêmes chambres, les mêmes meubles, et jusqu'à ma figure qui n'avait pas changé (j'aurais voulu que tout, à l'extérieur, fût changé comme tout l'était intérieurement, en moi) ; je persistai dans cette agréable disposition jusqu'au moment de me mettre au lit.

Et je commençais à sommeiller, tout en repassant dans mon imagination les péchés dont je m'étais lavé, quand, tout à coup, me revint à la mémoire un péché honteux que je n'avais pas dit. Et les derniers mots de la prière avant la confession se représentèrent également à ma mémoire, apportant le trouble dans mon âme : « Et si vous cachez une seule chose, vous faites un grand péché ! » entendais-je.

Et je me considérais comme un si grand pécheur que je ne trouvais aucune punition suffisante pour moi.

Longtemps, je me retournai d'un côté, d'un autre, réfléchissant à ma situation et attendant, de minute en minute, la punition de Dieu et peut-être la mort instantanée, idée qui soulevait en moi un véritable effroi.

Tout à coup, une idée lumineuse me vint : à la pointe du jour, pensai-je, j'irai, en voiture ou à pied, au couvent où demeure le confesseur et je me confesserai de nouveau. Cette pensée me tranquillisa et je réussis à m'endormir.

1. Groupe d'images pieuses.

## VII

## COURSE AU COUVENT

Je me réveillai plusieurs fois, dans la nuit, ayant peur de n'être pas assez tôt levé ; mais, à la sixième heure, j'étais déjà debout. A peine voyait-on poindre le jour par la fenêtre ! Je mis mes vêtements et mes bottes, les uns et les autres n'ayant point été brossés, et, sans prendre le temps de me laver, je sortis seul pour la première fois de ma vie.

Au delà des toits verts des maisons qui nous faisaient vis-à-vis, l'aurore rougissante chassait la brume obscure et fraîche. La gelée du matin avait durci la boue et l'eau courante des ruisseaux : on la sentait qui vous piquait la figure et les mains. Dans notre ruelle, pas un cocher. Et, cependant, j'avais compté sur un *drojki* pour aller et revenir plus vite ! Bientôt, j'aperçus des chariots, puis deux maçons qui causaient en traversant le trottoir ; puis, des femmes qui allaient, avec des paniers, au marché ; des hommes qui allaient chercher de l'eau dans des tonneaux. Un pâtissier sortait au croisement de la rue... une boulangerie ouvrait ses portes à la pratique..... Enfin, près des portes d'*Arbat*, je trouvai un cocher.

Le vieillard dormait, en dodelinant de la tête, dans son *drojki* déteint, bleuté, au drap rapiécé.

Dans sa somnolence, je pense, il ne me demanda que vingt kopeks pour ma course, aller et retour ; mais quand je fis mine de monter sur le siège, il se prit à secouer ses rênes sur le dos du cheval, faisant comme s'il allait partir :

— Il faut que je nourrisse mon cheval : — on ne peut pas, barine, faisait-il.

Je lui proposai quarante kopeks. Il arrêta son cheval, me regarda fixement et dit : « Assieds-toi, barine. »

J'avoue que j'eus, un instant, la crainte qu'il m'emmenât dans une ruelle quelconque où il serait libre de me voler.

En le prenant par le col de sa pelisse déchirée, — ce qui mit à nu son cou maigre et ridé, — je réussis à grimper en haut sur le siège bleuté; puis, nous enfilâmes la rue de Vozdvijenska. Chemin faisant, je remarquai que le dossier du drojki était recouvert d'un morceau de drap vert dont était faite la pèlerine du cocher. Cette circonstance, tout à coup, dissipa mon inquiétude, je ne sais trop pourquoi.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, et ses rayons faisaient aux globes des églises une auréole étincelante quand nous approchâmes du couvent. A l'ombre seulement, la gelée tenait encore, luisante, et de vifs et rapides ruisselets couraient le long de la route.

Quand nous eûmes franchi la grille du couvent, je demandai à la première figure qui se présenta où je pourrais trouver le confesseur.

— Voilà sa cellule, fit le moine, s'arrêtant un instant et désignant de la main la maisonnette et son perron.

— Je vous remercie beaucoup, répondis-je. Mais, que vont donc penser de moi ces moines qui — un par un — sortent de l'église et me regardent?

Je n'étais ni grand ni petit; ma figure n'était pas lavée, mes cheveux n'étaient pas peignés; mes vêtements étaient chiffonnés, pleins d'un léger duvet, et mes bottes, qui n'avaient pas été brossées, étaient couvertes de boue.

« Dans quelle catégorie de gens m'ont classé ces moines qui m'ont tant regardé? »

Cependant, je marchais toujours dans la direction que m'avait indiquée le jeune moine.

Un vieillard en robe noire, avec des sourcils accentués et gris, me rencontra dans le sentier étroit qui menait aux cellules et me demanda : « Que désirez-vous, mon enfant? »

Un instant, j'eus l'idée de répondre : « Rien, » de courir vers le cocher et de m'en retourner à la maison ; mais, malgré le froncement de ses sourcils, la figure de ce vieillard m'inspira confiance, et je lui répondis que j'avais besoin de voir tel confesseur que je nommai.

— Allons ! petit barine, je vais moi-même vous conduire, dit-il en se détournant de sa route.

D'un coup d'œil, il avait compris ma situation. « Le prêtre est aux matines ; il reviendra bientôt. »

Une porte s'ouvrit donnant dans un vestibule, et, en suivant un long tapis de toile blanche, nous arrivâmes à la cellule.

— Voilà ! Attendez ici, fit-il avec une touchante expression de bonté ; puis il sortit.

La chambrette dans laquelle je me trouvais n'était pas grande ; mais elle était très proprement arrangée. Le mobilier se composait d'une petite table recouverte d'une toile cirée, qui tenait entre deux petites fenêtres sur lesquelles deux pots de géranium s'étaient à leur aise ; un petit autel avec des icônes, une veilleuse qui les éclairait de sa lueur vacillante, un fauteuil, deux chaises. Dans un coin, une horloge avec un cadran peint et deux énormes poids suspendus à de légers chaînons de cuivre jaune. A la cloison, qui certainement dissimulait un lit, pendaient, accrochées à des clous, quelques robes de prêtre. Les fenêtres donnaient sur un mur blanc qu'on apercevait à la distance de deux mètres : entre elles et lui, un petit arbrisseau aux bourgeons gonflés de sève, un lilas.

Nul bruit ne venait du dehors. Aussi le tic-tac monotone du balancier se remarquait-il davantage.

Me trouvant ainsi, seul, dans cette solitude paisible, je sentis revenir en foule les souvenirs et les idées qui, d'ordinaire, me hantent, et je demeurai plongé dans une délicieuse méditation.

Cette soutane de camelot jaunie par l'usage, à la doublure usée, ce livre en peau noire et aux fermoirs de cuivre, ces

fleurs au feuillage vert ombré et dont la terre a été soigneusement arrosée, et surtout le tic-tac monotone et incessant de la grande horloge parlaient à mon âme d'une vie à moi inconnue, d'une vie de solitude, de prière, de doux et tranquille bonheur... « Les semaines, les mois, les années s'écoulent, il est toujours seul, il est toujours tranquille, il sent toujours sa conscience également pure devant Dieu, sa prière également entendue! »

Je restai ainsi une demi-heure environ, retenant tout mouvement, m'attachant même à respirer le moins bruyamment possible afin de ne pas rompre l'harmonie des voix qui chantaient en moi... Seul, le balancier laissait entendre son bruit continu « tic! tac!... tic! tac! » tantôt à droite, tantôt à gauche...

## VIII

### LA SECONDE CONFSSION

Un bruit de pas me tira, soudain, de ma contemplation. C'était le confesseur.

— Bonjour ! me dit-il en arrangeant avec sa main sa chevelure grise. — Que désirez-vous de moi ?

Je le priai auparavant de me bénir; puis je baisai, avec une extraordinaire exaltation, sa main petite et jaune.

Quand j'eus expliqué le but de ma visite, le prêtre ne me dit rien, mais il s'approcha de l'autel et écouta ma confession.

Lorsqu'elle fut terminée et que — repoussant toute fausse honte — j'eus avoué tout ce qui pesait sur mon âme, le moine posa ses deux mains sur ma tête et, de sa voix tranquille et sonore, me dit :

— Que la bénédiction de notre Père qui est au ciel soit sur toi, mon fils ! Qu'il conserve en ton âme et pour toujours la foi, la douleur et la résignation ! Amen.

J'étais rayonnant de bonheur : des larmes me montaient à la gorge. A peine pouvais-je les contenir ! J'embrassai les plis de sa robe de bure et je levai la tête ; le visage du moine respirait la plus parfaite sérénité.

Je me sentis, alors, envahir par le même sentiment de respect et d'adoration pieuse que j'avais connu la veille, et, dans la crainte que quelque chose ne vînt m'en distraire, en hâte je m'inclinai devant le confesseur, et, sans regarder ni voir rien autour de moi, je courus à la grille et, lestement, repris ma place sur le siège branlant et bleuté. Mais les cahots de la voiture, les mille objets divers qui apparaissaient et disparaissaient devant mes yeux, bientôt me sortirent de moi-même, et je me demandais ce que le confesseur, en cet instant, devait penser de moi. Assurément qu'il n'avait jamais rencontré un jeune homme d'une aussi grande élévation d'âme, qu'il n'en rencontrerait certainement jamais plus, qu'il n'y en avait peut-être même pas de semblable... Oui, j'étais intimement persuadé qu'il devait penser *cela*, et cette persuasion me mit une telle gaieté dans l'âme, que je ne pouvais me défendre de l'envie de la communiquer.

Mais je n'avais à ma disposition que le cocher. Ce fut donc à lui que je m'adressai :

— Eh bien ! ai-je été longtemps ?... lui dis-je.

— Oui, assez longtemps. Et voilà qu'il faut que je donne à manger à mon cheval. Je suis du service de nuit, répondit le bonhomme qui devenait plus gai, au fur et à mesure que le soleil montait au-dessus de l'horizon.

— Il ne m'a cependant pas semblé que ma course ait duré plus d'une minute, continuai-je. — Et sais-tu dans quel but je suis allé au couvent ? ajoutai-je en me rapprochant du vieux cocher.

— Est-ce notre affaire, cela ? Où le voyageur dit d'aller, nous allons, grommela le bonhomme.

— Mais non. Vraiment, qu'en penses-tu ? répliquai-je sans me laisser décourager.

— Peut-être voulez-vous enterrer quelqu'un? Et vous êtes allé acheter une place?

— Non, frère, mon petit frère. Mais sais-tu pourquoi je suis allé là-bas? insistai-je.

— Je ne sais pas, barine, répondit simplement le cocher.

La voix du bonhomme me paraissait si douce, si bonne, que je me décidai à lui conter le but de ma course, ma course elle-même et jusqu'aux sentiments que j'avais éprouvés.

— Veux-tu? Je te raconterai. Veux-tu?...

Et, sans attendre de réponse, je m'ouvris entièrement, si bien que j'en rougis encore en me rappelant tous les beaux sentiments dont je l'entretenais.

— C'est cela, répondait le cocher d'une voix incrédule. Puis, il se taisait, demeurant immobile ou ne se mouvant que de ci et de là, pour arranger les côtés de sa pelisse, qui sans cesse se relevaient et cessaient de lui couvrir les pieds chaussés de grandes bottes.

Il me vint l'idée qu'il devait penser à mon sujet, comme avait dû faire le moine, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas au monde un jeune homme qui pût m'être comparé.

— Eh bien, barine! C'est votre affaire de gentilhomme.

— Quoi? demandai-je.

— Affaire... je veux dire affaire de gentilhomme, fit-il pour la seconde fois, les lèvres serrées et rentrées, ainsi qu'il arrive souvent aux vieillards.

« Non. Non. Il ne m'a pas compris, » pensais-je en soupirant. Et je ne lui dis plus rien jusqu'à la maison.

Je n'avais pas en poche les quarante kopeks qu'il me fallait pour payer ma voiture.

Le suisse Gavriilo, à qui je devais déjà et sur lequel j'avais compté, ne voulut rien ajouter à ma dette.

Le cocher, qui me vit aller et venir dans la cour, cherchant partout de l'argent, comprit sans doute mon embarras; car il descendit de son siège et — tout bon qu'il m'eût paru —

commença à élever la voix, disant avec une évidente intention de me piquer :

— Et voilà comme il y aura toujours des charlatans qui chercheront à ne pas payer leurs courses !

Tout le monde dormait encore à la maison, hormis les serviteurs : je n'avais donc personne auprès de qui je pusse emprunter.

Enfin, Vassili, sur ma parole d'honneur, *d'honneur* (à laquelle il ne croyait pas, je le remarquai sans peine à sa figure), Vassili, dis-je, paya pour moi l'isvostchik, simplement parce qu'il m'aimait et se souvenait des services que je lui avais rendus autrefois.

Quand le moment fut venu d'aller à l'église pour y communier, je m'aperçus que mes vêtements n'étaient pas convenables, j'allai donc mettre un autre costume ; mais je me présentai à la table sainte dans une étrange disposition, l'esprit distrait et absolument éloigné des heureuses dispositions qui l'avaient animé une heure auparavant.

## IX

### COMMENT JE ME PRÉPARE AUX EXAMENS

Le jeudi de la semaine sainte, papa, Lioubotchka, Mimi et Kategnka partirent pour la campagne, si bien qu'il ne resta plus, dans la grande maison de la babouchka, que Volodia, Saint-Jérôme et moi.

Cette disposition d'esprit où je me trouvais aux jours de ma confession et de ma course au couvent avait complètement disparu, ne me laissant qu'un obscur mais agréable souvenir qui, de jour en jour, alla se refroidissant sous les influences multiples de la vie libre.



Le cahier portant ce titre : « *Règles de ma vie* » fut remis avec mes cahiers d'écolier.

Bien que cette idée de s'imposer une règle pour toutes les circonstances de la vie me plût toujours et toujours aussi me parût œuvre utile, importante même, je remis à plus tard son exécution, et je tranquillisai ma conscience, à ce sujet, en me disant que chaque idée nouvelle qui me venait à l'esprit infailliblement se rapportait à l'une ou l'autre des trois grandes catégories de mon règlement : devoirs envers soi-même, devoirs envers autrui, devoirs envers Dieu.

« Voilà! » me disais-je. « A tel moment, dans tant de temps, je classerai toutes ces idées qui me viennent et aussi toutes celles qui, d'ici-là, me viendront encore. »

Je me demande maintenant : « Quand étais-je meilleur ? Quand avais-je plus raison ? A l'époque où j'étais convaincu de la possibilité pour l'esprit humain d'atteindre à la perfection ? Ou bien, aujourd'hui, alors qu'ayant perdu de mes forces agissantes, de ma volonté ferme de travailler sans cesse à mon développement, je doute de la force de l'esprit humain et du but auquel il lui faut tendre ? » — Et, en face de ces points d'interrogation, je reste muet, ne trouvant rien à répondre.

La conscience de ma liberté et ce sentiment de perpétuelle attente dont j'ai déjà parlé et que je ne pouvais réussir à éloigner de mon esprit agissaient à tel point sur ma volonté, que je ne pouvais parvenir à me dominer et que je me disposai très mal aux examens.

Je me rappelle encore comment je m'y préparais dans la salle d'étude, et combien j'avais encore à travailler ! car c'était, le lendemain même, l'examen d'une faculté où il me restait encore deux questions à parcourir entièrement.

J'étais sérieusement occupé ; mais, tout à coup, une odeur de printemps m'arrive par la fenêtre... mes mains, involontairement, lâchent mon livre ; mes pieds, d'eux-mêmes, commencent à remuer, et me voilà marchant, de long en large, dans la chambre. Dans ma tête, il semble qu'un ressort, ayant

été poussé, a tout à coup permis à une certaine machine de fonctionner et aux idées de se suivre, se pressant, se chassant l'une l'autre, rapides, fuyantes, lumineuses comme l'éclair... Et ainsi passe une heure, puis deux, sans même que je songe à le remarquer.

Ou je reste devant le livre, m'efforçant de concentrer toute mon attention sur le sujet qui m'occupe ; mais... voilà que dans le couloir le froufrou de jupes de femme se fait entendre. Toute idée sérieuse dès lors s'envole de ma tête. C'est en vain que j'essaye de ramener mon esprit à ce qui l'occupait. Je n'y puis parvenir, bien que — hormis Gacha, la vieille femme de chambre de la babouchka, personne ne passe dans ce couloir. « Et, cependant, si c'était *Elle*, là, tout à coup ? me vient-il en la tête. — Et si, en ce moment même, *cela* commençait ?... Je n'y serais pas. »

Et, d'un bond, je saute dans le couloir et je vois que ce n'est en réalité que Gacha. Mais, longtemps encore, je ne puis commander à ma volonté, asseoir mes idées, me remettre au travail. Le ressort est poussé, — et le pêle-mêle, de plus belle, recommence dans ma tête.

Ou, le soir, je reste seul devant ma chandelle allumée. Alors, sous le prétexte de moucher ma bougie ou de m'installer plus commodément sur ma chaise, je m'arrache du livre... et, bientôt, je remarque derrière les portes, dans les coins, partout de l'ombre.... J'écoute... Plus rien, tout est tranquille dans la grande maison. Et il m'est impossible de ne pas voir cette obscurité, de ne pas entendre cet imposant silence, de ne pas demeurer longtemps immobile ou de ne pas aller, venir, par toutes les chambres vides.

Souvent encore, je reste une grande partie de la soirée dans la grande salle, occupé à écouter l'air du *Rossignol* que Gacha joue avec deux doigts. Ou, s'il fait clair de lune, je ne puis me dispenser de me lever, la nuit, de me coucher sur l'appui de la fenêtre qui donne sur le jardinet et de rester là, les yeux attachés sur le toit éclairé de la maison de Chapochnikov, sur le svelte clocher de notre église, sur

l'ombre projetée par le mur ou quelque arbrisseau... Et je m'attarde parfois si longtemps à contempler ces choses que je ne puis, le lendemain, me réveiller avant dix heures.

Aussi, si ce n'avaient été les maîtres qui continuaient à venir pour moi, Saint-Jérôme qui sut piquer mon amour-propre et me communiquer le désir de me faire valoir aux yeux de mon ami Nekhlioudov, — et, pour cela il me suffisait de passer *très bien* mes examens, ce qui était, à son avis, de la dernière importance, — le printemps et mon amour de la liberté auraient complètement enchaîné ma volonté, et jamais, jamais je ne me serais présenté aux examens.

## X

### EXAMEN D'HISTOIRE

Le 15 avril, je me présentai, pour la première fois, sous la conduite de Saint-Jérôme, dans la grande salle de l'Université.

Nous arrivâmes ensemble dans une élégante voiture. J'avais — pour la première fois de ma vie — endossé l'habit. Tout cela était ce qu'il y avait de plus nouveau et de meilleur.

Quand le suisse m'enleva mon pardessus, j'apparus dans toute la fraîcheur de mes vêtements neufs et j'eus honte de me voir aussi éblouissant.

Cependant, dès que j'entrai dans la grande salle, déjà remplie de monde, j'aperçus des centaines de jeunes gens. les uns dans leur uniforme de collégiens et les autres en habit — quelques-uns me regardant tout à fait indifféremment — et, loin, dans le fond, d'illustres professeurs qui restaient assis dans leurs grands fauteuils ou se promenaient librement dans l'espace avoisinant les tables.

Tout de suite, je vis qu'il me fallait renoncer à l'illusion d'attirer sur moi l'attention générale.

L'expression de ma physionomie qui, à la maison, et, tout à l'heure, dans le vestibule encore, indiquait comme un regret d'avoir — en dépit de ma volonté — un air noble et assuré, révéla, soudain, une grande peur, une sorte de timidité et même un certain affaissement. Et je tombai bientôt dans une autre extrémité : en effet, je fus ravi en apercevant, sur le banc le plus voisin, un individu mal vêtu, sale, ni jeune, ni vieux, mais gris déjà. Je m'assis tout de suite près de lui, je commençai à observer les candidats et je fis sur eux maintes réflexions intéressantes.

J'avais là, devant moi, une extrême variété de physionomies ; mais je les ramenai toutes à trois catégories : les gens comme moi, qui se présentaient aux examens accompagnés de leur gouverneur et de leurs parents ; et, parmi eux, les derniers Ivine, avec Frost, que je connaissais, et Ilignka Grap avec son vieux père. — Tous ces jeunes gens avaient déjà la barbe naissante, le linge à découvert ; ils restaient tranquilles sur leur banc, sans ouvrir ni cahier, ni livre ; ils regardaient les professeurs, qu'ils semblaient étudier avec une timidité extrême. — Les collégiens, dont quelques-uns avaient déjà rasé leur barbe, formaient la seconde catégorie. — Ceux-là se connaissaient généralement entre eux, appelaient par leurs noms et par leurs prénoms leurs professeurs, préparaient à la hâte leurs questions, se donnaient l'un à l'autre leurs cahiers, marchaient sur les banquettes et mangeaient des gâteaux en se courbant devant leur voisins de face. — Peu nombreuse, la dernière catégorie de candidats se composait de quelques vieux enfermés dans leur habit qui dissimulait complètement le linge. Ceux-là se tenaient, en général, à part, solitaires et sombres. Le voisin que je m'étais choisi appartenait justement à cette dernière catégorie : accoudé sur ses genoux, la figure dans ses deux mains entre les doigts desquelles passaient des mèches de cheveux gris, il lisait, de ci et de là, me jetant, de ses yeux brillants, un regard mécontent. Bientôt, ce regard s'assombrit encore ; puis mon voisin ne trouva rien de mieux que de pointer son

coude dans ma direction, afin qu'une certaine distance pût définitivement s'établir entre nous.

Les collégiens, au contraire, se montrèrent entièrement familiers, et je fis en sorte de les éloigner un peu.

L'un d'eux, me mettant un livre dans la main, me disait :

« Passez à celui-là. »

Un autre me heurtait en passant et ne trouvait d'autre façon de s'excuser que cette phrase familière :

« Laissez donc passer, mon petit père. »

Un troisième s'appuyait sur mon épaule comme sur une table.

Tout cela me semblait étrange et ne m'amusa pas du tout. Je m'estimais d'un rang plus élevé que ces jeunes collégiens et leur sans-gêne ne m'allait point.

Enfin, on fit l'appel des noms de famille.

Les collégiens se présentaient sans crainte. Nous avions plus de timidité, mais nous répondions plus mal.

Enfin, parmi les vieux, les uns répondaient bien, les autres mal.

Plusieurs fois je tremblai, croyant entendre appeler mon nom ; mais mon tour n'était pas venu encore.

« Ikonine ! Irténiev ! » entendit-on, tout à coup, de l'angle où se trouvaient les professeurs. J'eus un frisson dans le dos et dans les cheveux.

— Qui a-t-on appelé ? Qui est Thémov ? disait-on autour de moi.

— Ikonine ! Va ! On te demande. Mais, qui est Bartheniev ? Mordienev ?

— Je ne sais pas. Est-ce vous ?... me dit le grand collégien à face rouge, qui se tenait derrière moi.

— C'est à vous ! fit Saint-Jérôme.

— Mon nom de famille est Irténiev, dis-je au grand collégien. — Est-ce qu'on a appelé Irténiev ?

— Mais, oui. Pourquoi n'y allez-vous pas ?... Quel freluquet ! murmura-t-il plus bas, mais non de façon que je ne pusse l'entendre. Devant moi passa Ikonine, un grand jeune

homme âgé d'environ vingt-cinq ans qui appartenait à la troisième catégorie, celle des vieux. Il portait un frac couleur olive, une cravate de satin bleu et de longues boucles blondes soigneusement arrangées à la moujik.

Déjà, j'avais remarqué sa figure sur les bancs. Il n'était pas laid, il causait passablement; mais ce qui me frappa surtout, ce furent ses longs cheveux roux et la singulière habitude qu'il avait de déboutonner sans cesse son gilet et de se gratter la poitrine sous la chemise.

Trois professeurs occupaient la table devant laquelle Ikonine et moi nous approchâmes. Aucun d'eux ne répondit à notre salut. Un jeune professeur remuait les billets comme on remue les cartes; un autre, qui portait une étoile sur son habit, écoutait le collégien qui parlait de Charlemagne, et, de temps en temps, soulignait ses phrases par le mot : « Enfin ! »

Le troisième vieillard enfin inclinait la tête, nous regardait sous ses lunettes.

De la main il nous invita à prendre chacun un billet.

Je sentais que son regard était fixé sur Ikonine et sur moi également, et que quelque chose lui déplaisait en nous (peut-être les cheveux roux d'Ikonine); car il faisait, en nous regardant tous les deux, un geste défavorable comme pour nous engager à nous hâter davantage.

Mais j'étais mécontent, blessé; en premier lieu, parce que personne n'avait répondu à notre salut; en second lieu, parce que je me sentais involontairement lié à Ikonine, et, avec lui, classé dans la même catégorie de *candidats*.

Et voilà que, déjà, on est contre moi, grâce aux cheveux rouges d'Ikonine!

Je pris un billet sans crainte et je me préparai à répondre; mais le professeur, des yeux, désigna Ikonine.

Je parcourus le contenu de mon billet, la question m'était connue.

Alors, attendant tranquillement mon tour, je me mis à observer tout ce qui passait autour de moi.

Ikonine, non plus, ne semblait pas avoir peur. Il lut courageusement la question qui lui était tombée et ouvrit la bouche, comme pour commencer à répondre; mais, tout aussitôt, il eut l'air de se souvenir de quelque chose et s'arrêta.

Le silence général dura deux minutes environ.

— Eh bien! fit le professeur à lunettes.

Ikonine de nouveau ouvrit la bouche; mais, de nouveau, rien ne sortit.

— Rappelez-vous que vous n'êtes pas seul. Daignez répondre, fit encore le professeur.

Mais Ikonine ne leva pas seulement la tête : il regardait fixement son billet sans prononcer un mot.

Le professeur l'examina à travers ses lunettes, par-dessus ses lunettes, sans ses lunettes; car il avait tout le temps de les retirer, de les frotter et de les remettre.

Mais Ikonine ne dit rien.

Tout à coup, un sourire éclaira sa physionomie.

Il rejeta ses cheveux en arrière, s'approcha de la table, remit en place son billet, regarda chacun des professeurs, puis moi, se retourna comme s'il avait eu besoin de courage pour cela, et, les bras ballants, il revint prendre sa place sur son banc.

Les professeurs se regardèrent entre eux.

— Très bien, très bien! mon pigeon, fit le jeune professeur. — C'est encore un pensionnaire, un boursier?...

Je m'approchai plus près de la table; mais les professeurs continuaient à causer à mi-voix entre eux, comme s'ils ne se doutaient pas de ma présence. J'étais alors sérieusement persuadé que les professeurs ne s'occupaient que d'une chose, à savoir, si je passerais, oui ou non, mon examen, et qu'ils ne le faisaient que par orgueil.

Quand le professeur aux lunettes, indifféremment, s'adressa à moi, m'engageant à répondre à la question que je tenais, il me sembla que j'avais un peu honte de sa propre hypocrisie et j'hésitai un peu en commençant. Mais, ensuite,

les choses allèrent de plus en plus facilement, et, comme le sujet que j'avais à traiter était un point de notre histoire de Russie que je connaissais fort bien, je finis brillamment.

Encouragé par ce succès, je voulus prouver aux professeurs que je n'étais pas un Ikonine, et je leur proposai de reprendre une seconde question. Mais le professeur aux lunettes, inclinant la tête, se contenta de me répondre : « C'est bien ! »

Quand je retournai à mon banc, j'appris des collégiens qui — Dieu sait comment ! — avaient pu déjà se renseigner, que j'avais la note cinq.

## XI

### EXAMEN DE MATHÉMATIQUE

A l'examen suivant — en en exceptant Grap, que je ne jugeais pas à ma hauteur, et Ivine qui affectait de ne pas me connaître — j'avais fait quelques nouvelles connaissances.

Quelques-unes me saluaient déjà. Ikonine se montra même content quand il me vit et me confia qu'il voulait renouveler sa première épreuve, que le professeur d'histoire, mécontent de lui depuis les examens de l'an passé, était plus que lui-même fautif de son échec.

Semenov qui entrait, comme moi, dans la faculté des mathématiques, se tint à côté de nous jusqu'à la fin des examens. Le plus souvent il restait silencieux, s'appuyant sur ses deux mains et passant ses doigts dans ses cheveux gris. D'ailleurs, il subit d'excellentes épreuves.

Il était le deuxième; le premier était un collégien du premier gymnase. C'était un brun, grand, maigre, très pâle, avec une joue bandée d'un foulard noir, le front couvert de boutons. Ses mains étaient maigres, rouges; ses doigts excessi-



vement longs ; ses ongles tellement rongés que les bout des doigts semblaient comme ficelés.

*Tout cela* me semblait beau et devait être tout à fait comme *cela* chez un *premier*. Il parlait avec tout le monde comme les autres. Moi-même je me liai bientôt avec lui. Chose étrange, il me sembla remarquer dans sa démarche, dans le mouvement de ses lèvres et dans ses yeux noirs, un je ne sais quoi de magnétique.

J'arrivai pour l'examen de mathématiques plus tôt qu'à l'examen précédent. Je savais assez bien mes matières ; cependant il se trouva deux questions d'algèbre que j'avais cachées à mon professeur, je ne sais comment, et qui m'étaient complètement inconnues.

C'était, je me souviens, la théorie des combinaisons et les binômes de Newton. Je m'assis sur la banquette de derrière et je parcourus les deux questions inconnues ; mais, n'ayant pas l'habitude de m'occuper dans une salle où il y a du bruit, sentant que le temps pouvait me manquer, je ne comprenais pas trop ce que je lisais.

— Les voilà ! Viens ici, Nekhlioudov.

C'était derrière moi la voix connue de Volodia.

Je me retournai et j'aperçus mon frère et Dmitri qui, la redingote déboutonnée et le chapeau à la main, cherchaient à arriver jusqu'à moi en passant sur les bancs. On reconnaissait tout de suite des étudiants de seconde année, à l'aise à l'Université tout aussi bien que chez eux. Leur redingote déboutonnée, leur sans-façon, une sorte de mépris à l'endroit des nouveaux arrivés leur donnaient un relief qui nous les faisait estimer davantage.

J'étais très flatté de laisser voir que je connaissais des étudiants de seconde année et je me levai promptement pour aller à leur rencontre.

Volodia ne pouvait même pas dissimuler le sentiment de sa supériorité qui l'animait.

— Pauvret ! fit-il. — Quoi ! Tu n'as pas encore passé ?

— Non, répondis-je.

— Que lis-tu là ? Est-ce que tu n'es pas suffisamment préparé ?

— J'ai deux questions qui sont en retard. Impossible de les apprendre ici.

— Quoi ? Cela... fit Volodia. Et il commença à m'expliquer les binômes de Newton, mais si vite et si obscurément que je ne pus cacher mon incrédulité par rapport à ses connaissances. Le visage de Dmitri exprimait la même impression, certainement ; car Volodia rougit et continua cependant ses explications que je ne comprenais pas.

— Non. Attends, Volodia. Donne. Je vais lui expliquer. Peut-être en aurons-nous le temps, fit Dmitri en jetant un coup d'œil dans le coin des professeurs. Et il s'assit près de moi.

Je remarquai immédiatement que mon ami était dans cette tendre disposition où je le voyais quand il était content de sa personne, ce que j'aimais particulièrement en lui.

Comme il possédait bien ses mathématiques, parlait distinctement, nous parcourûmes ensemble l'un des sujets inconnus de telle façon que tout de suite je retins ses explications et ne les oubliai plus. Mais à peine avait-il fini, que Saint-Jérôme, d'une voix distincte :

— A vous ! Nikolai.

Je sortis, avec Ikonine, du banc, sans avoir eu le temps de parcourir la seconde des questions que je ne connaissais pas.

Je m'approchai de la table, devant laquelle étaient assis deux examinateurs, tandis qu'un jeune homme était en face du tableau noir.

Le collégien, avec assurance, résolvait une formule quelconque, écrasant avec bruit son morceau de craie sur la planche noire, et continuait à écrire, bien que le professeur eût dit déjà : « Assez ! » et nous eût invités à prendre des billets.

« Et, que ferai-je ? mon Dieu ! si le hasard me met dans la main la combinaison des théorèmes que je n'avais pas étudiée !

« Oui, que ferai-je ? » pensais-je, en retirant, d'une main

mal assurée, un billet dans la masse chiffonnée des papiers coupés.

Ikonine, d'un geste assuré, se balançant de côté, sans choisir, prit le billet le plus proche, le regarda et fronça d'une façon mécontente ses sourcils.

« Je trouve toujours cette diable de question, » murmura-t-il.

Je regardai le contenu de mon billet.

Horreur ! C'était la théorie des combinaisons...

— Et quelle question avez-vous ? me demanda Ikonine.

Je lui présentai le billet ouvert.

— Je sais cela, fit-il.

— Voulez-vous que nous changions ?

— Non. Cela m'est égal. Je sens que je ne suis pas disposé, murmura désespérément Ikonine. Le professeur nous appelait.

« Eh bien ! Tout est perdu, » pensai-je. « Me voilà couvert de honte pour toute la vie, comme Ikonine ! »

Mais, tout à coup, Ikonine, sous les yeux mêmes des professeurs, se retourna vers moi, arracha de mes mains le billet et me donna le sien.

J'y jetai un coup d'œil.

C'étaient les binômes de Newton.

Le professeur était un homme encore jeune. Il avait dans la figure une agréable et spirituelle expression, que lui donnait surtout la partie basse du front, bombée.

— Qu'est-ce donc ? Vous changez vos questions, messieurs ? fit-il.

— Non. Ce n'est pas cela. Il m'a donné son billet, monsieur le professeur, pour que je le lise, dit Ikonine.

— Et, de nouveau, le mot — M. le professeur — fut le dernier qu'il prononça à cet examen. Et, de nouveau en passant, au retour, devant moi, il jeta un coup d'œil au professeur, sur moi, fit un sourire et haussa les épaules, ce qui voulait dire distinctement : « Ça ne fait rien, frère. »

J'appris par la suite qu'Ikonine se présentait alors pour la troisième année aux examens d'entrée.

Je répondis fort bien à la question que je venais d'apprendre. Le professeur me dit même qu'on ne pouvait espérer davantage, et il me donna la note *cinq*.

## XII

### EXAMEN DE LATIN

Tout alla bien jusqu'à l'examen de latin.

Le collégien au visage bandé était le premier, Semenov le second, et moi je demeurais troisième. Je commençais à être fier et je pensais même que j'étais un sérieux personnage. Durant les premiers examens, je songeai en tremblant à l'examineur de latin qui était, à ce qu'on disait, une espèce de bête fauve, qui éprouvait une vraie jouissance à voir refuser un jeune homme quand, surtout, c'était un externe, et qui parlait toujours, comme nous disions, en latin ou en grec.

Saint-Jérôme, qui était mon professeur de langue latine, m'encouragea ; et il me semblait, d'ailleurs, que, traduisant Cicéron sans dictionnaire, « quelques odes d'Horace », sachant très bien Zumpt, j'étais préparé non moins bien que les autres. Peut-être, mais je l'étais autrement.

Toute la matinée on n'entendit que refuser ceux qui s'étaient présentés avant moi. On mit un zéro à celui-ci ; 1 à un autre ; un troisième fut grondé et on voulut le chasser, et ainsi de suite.

Seuls, Semenov et le premier collégien sortirent victorieux, emportant la note *cinq*.

Je pressentais mon malheur quand on nous appela, Ikonine

et moi, autour de la petite table où se trouvait seul l'horrible professeur.

Il était petit, maigre, jaune, avec de longs cheveux pomadés, et une figure très pensive. Il remit à Ikonine le livre des discours de Cicéron et le pria de traduire.

A ma grande stupéfaction, Ikonine, non seulement lut mais traduisit même quelques lignes, aidé du professeur certainement. Sentant sans peine ma supériorité sur mon pauvre collègue, je ne pus m'empêcher de sourire de façon même un peu méprisante quand l'épreuve en fut à l'analyse, ce qui ne laissa pas que d'embarrasser fortement Ikonine.

Je croyais, au moyen de ce sourire spirituel, un peu moqueur, plaire au vieux professeur; mais il en fut tout autrement.

— Sans doute, vous savez davantage? fit l'examineur dans un mauvais jargon russe. — Nous verrons! Nous verrons! Eh bien! Dites.

J'ai su par la suite que le professeur de latin protégeait Ikonine et que même Ikonine vivait chez lui.

Je répondis tout de suite à la question qui avait été proposée à Ikonine; mais le professeur prit un visage mécontent et se tourna d'un autre côté.

— C'est bien, Vous aurez votre tour. Nous verrons, ajouta-t-il sans me regarder.

Puis, il expliqua à Ikonine ce qu'il n'avait pas su.

— Allez! lui dit-il ensuite.

Et je vis qu'il inscrivait, au cahier de notes, le chiffre quatre.

« Serait-il moins sévère qu'on le dit ? »

Ikonine parti, cinq minutes s'écoulèrent, qui me parurent cinq heures. L'examineur remua les billets, les livres, arrangea son fauteuil, se moucha, regarda dans la salle, regarda de tous côtés, partout, excepté dans ma direction. Il ouvrit un livre, fit mine de lire et de ne me point voir.

Je m'approchai davantage et me pris à tousser.

— Ah! Oui. C'est vous encore! Eh bien!... Traduisez

quelque chose, fit-il, en me montrant un livre. Non. Celui-ci. C'est mieux.

Et il remua les feuillets du livre d'Horace et l'ouvrit à une place où il me sembla que personne, jamais, ne pourrait traduire deux lignes.

— Je n'ai pas étudié cela, dis-je.

— Et vous voulez répondre sur ce que vous avez appris par cœur ? Non. Traduisez-moi cela.

Je commençai à traduire peu à peu ; mais le professeur, à chaque mot, me lançait un regard interrogateur, secouait la tête et soupirait.

Enfin, il ferma le livre si nerveusement et si vite que son doigt demeura emprisonné entre les feuillets. Il le retira brusquement et me donna un billet de grammaire.

Puis, se penchant sur le dos de son fauteuil, il attendit, mais avec un air des plus méchants.

Je commençai à répondre ; mais l'expression mauvaise de sa figure me glaça, et tout ce que je dis ne me semblait pas bon.

— Ce n'est pas cela. Ce n'est pas cela, pas du tout cela, dit-il, tout à coup, de sa vilaine voix creuse, en changeant précipitamment de position. Et, s'appuyant sur la table, il joua avec sa bague en or qui tenait à peine à son doigt maigre.

— On ne peut pas, monsieur, se préparer comme cela, pour l'Université. Vous tous, fils de famille, vous ne voulez que porter l'uniforme à col bleu. Vous n'apprenez rien à fond et vous croyez que vous pouvez être étudiants. Non, monsieur, il faut apprendre la matière profondément, etc.

Pendant tout ce discours, prononcé en mauvais jargon russe, je regardais avec une singulière attention ses yeux à demi fermés.

J'étais déjà tourmenté à la pensée de ne pas rester troisième ; en ce moment la peur me prit de ne pas pouvoir passer mes examens, peur à laquelle vinrent se mêler encore la conviction d'une grande injustice, le froissement de mon

amour-propre blessé, de l'abaissement où il avait voulu me réduire, enfin le mépris que m'inspirait ce professeur qui ne pouvait être — selon moi — un homme comme il faut, — ce dont je ne doutai plus quand j'eus découvert ses ongles courts, forts et ronds. Cette découverte m'échauffa davantage encore et étouffa tous mes bons mouvements.

Me jetant alors un coup d'œil, il aperçut mes lèvres tremblantes et mes yeux remplis de larmes... Et peut-être lut-il, sur mon visage, la prière de me mettre un numéro qui me permit d'être reçu; car, tout à coup, prenant pitié de moi, il me dit (et cela devant un autre professeur, qui s'approchait en ce moment) :

— C'est bien. Je vais vous mettre un numéro qui fera votre moyenne, 2, bien que vous ne l'ayez pas mérité; c'est grâce à votre jeunesse, dites-vous bien cela, et dans l'espoir que vous serez plus sérieux comme étudiant.

Cette dernière phrase, dite devant un autre professeur qui me regarda comme s'il avait voulu dire : « Oui, voyez-vous, jeune homme ! » me froissa au dernier point.

J'eus, pendant un moment, comme un brouillard devant les yeux. L'affreux professeur et la table devant laquelle il était assis me semblaient à une très grande distance, et l'horrible idée me vint : « Et si je... qu'en arriverait-il ? » Mais je repoussai cette idée. Au contraire, sans m'en rendre compte, je m'inclinai avec une extrême politesse et m'éloignai, un sourire aux lèvres.

L'injustice dont je venais d'être victime me frappa au point que — si j'avais été libre de mes allures, — j'aurais complètement renoncé aux examens.

J'avais perdu toute ambition (je ne pouvais même plus espérer demeurer troisième), et les examens suivants eurent lieu sans que je fisse le moindre effort et sans que j'éprouvasse le moindre trouble.

J'avais en moyenne quatre; mais cela avait cessé de m'intéresser. Je décidai — et je me démontrai à moi-même — que c'est d'un très mauvais genre de se hâter pour être le

premier, et qu'il suffit de passer — afin de n'être pas jugé un mauvais écolier, ni trop bien ni trop mal, comme Volodia. Ce système, je le suivis à l'Université, bien qu'en cela je ne me rencontraisse plus avec Volodia.

Je ne m'occupai plus dès lors que de mon uniforme, de mes occupations nouvelles, de ma voiture à part, de ma chambre à part et surtout de ma liberté à part.

### XIII

#### JE SUIS GRAND

Cependant, ces occupations mêmes eurent leur charme. Le huit mai, revenant de mon dernier examen, — celui d'histoire sainte — je trouvai à la maison le tailleur Rosanov qui, déjà, m'avait apporté mon uniforme bâti, taillé dans un drap fin et brillant. En ce moment, il m'apportait le vêtement tout à fait prêt, avec les boutons dorés enveloppés de papier.

Ayant mis cet habit, je le trouvai ravissant, bien que Saint-Jérôme trouvât que le dos aurait pu m'aller beaucoup mieux.

Je descendis avec un sourire content et j'entrai chez Volodia sous les regards du personnel qui, du vestibule, fixait sur moi des yeux curieux. — Gavriilo, le suisse, m'attrapa dans la salle, me félicita sur mon entrée et me donna, sur l'ordre de papa, quatre papiers blancs (400 roubles), et me dit que, également par l'ordre de papa, à partir d'aujourd'hui, le cocher Kouzma, le cabriolet et le cheval Krassavtchik seraient à ma disposition. Je me réjouis tellement de ce bonheur inattendu que je ne pus tout à fait me contenir devant Gavriilo et, ne sachant plus trop ce que je disais, je lui répondis la première chose qui me vint à l'es-



prit : « Il me paraît que Krassavtchik est un bon trotteur ? » Quittant Gavriilo et remarquant les têtes qui me regardaient dans le couloir, je ne pus plus me retenir et je galopai par toute la salle dans mon pardessus neuf orné de ses clairs boutons dorés. En ce moment, j'entrai chez Volodia et j'entendis derrière moi les voix de Doubkov et de Nekhlioudov qui étaient venus pour me féliciter et me proposer d'aller dîner chez Jarh et boire du champagne en l'honneur de mon entrée à l'Université.

Dmitri me dit que, bien qu'il n'aime pas le champagne, il nous accompagnera pour boire avec moi le *Bruderschaft*. Doubkov trouve — je ne sais pourquoi! — que je ressemble à un colonel.

Volodia ne me félicita pas, et me rappela assez sèchement que, le surlendemain, nous pouvions partir pour la campagne, où nous étions attendus. Il était content, certainement, de mon entrée prochaine à l'Université : une chose le taquinait cependant, c'est que, maintenant, j'allais avoir l'air aussi grand que lui.

Saint-Jérôme, qui descendit aussi chez nous, nous annonça prétentieusement que sa tâche était terminée, qu'il ne savait pas s'il l'avait remplie bien ou mal, qu'il avait fait, dans tous les cas, tout ce qu'il avait pu, et que, le lendemain, il déménageait et s'en allait, chez son comte, occuper son nouveau poste.

En réponse à tous les compliments, à toutes les félicitations, je sentais mon visage se couvrir d'une légère rougeur, et un sourire doux, satisfait, un peu bête, me venir aux lèvres, et, chose étrange! je remarquais que ce sourire gagnait tous ceux qui m'entouraient.

Et voilà! Je n'ai plus de gouverneur, j'ai ma voiture à moi; mon nom est inscrit sur les cadres des étudiants, j'ai une épée et les agents de police peuvent se risquer à me rendre les honneurs...

Je suis grand... et je suis probablement heureux...

Nous nous décidâmes à aller dîner chez Jahr, à la cin-

quième heure ; mais comme Volodia devait auparavant aller chez Dmitri et chez Doubkov, et ne pas manquer ainsi à son habitude de disparaître quelque part sous le prétexte qu'il avait une affaire avant le dîner, je résolus d'utiliser de mon côté les deux heures qui me restaient.

Je parcourus d'abord toutes les chambres en me regardant dans toutes les glaces ; tantôt, le pardessus boutonné, tantôt le pardessus ouvert, tantôt le pardessus attaché par un seul bouton... Et, de toutes les façons, il me sembla très bien.

Ensuite, n'y pouvant plus tenir, j'allai à l'écurie, puis à la remise pour y voir Krassavtchik, Kouzma et le cabriolet.

Puis, de nouveau, je retournai dans la chambre, me regardai dans les glaces, faisant sonner l'argent dans ma poche, le même heureux sourire dessiné sur ma physionomie.

Cependant, une heure à peine était écoulée et je sentais l'ennui me gagner ou plutôt le regret que personne ne pût me voir dans mon brillant uniforme. J'éprouvais le besoin d'agir. J'eus alors l'idée de faire atteler et je pensai que je n'avais rien de mieux à faire que d'aller me promener sur le pont de Kouznietsky où je pourrais faire quelques achats.

Je me souvins que Volodia, en entrant à l'Université, s'était acheté la lithographie des chevaux de Victor Adam, du tabac, une pipe et je voulus faire de même.

A la vue de tout le monde, et dans le clair soleil qui se jouait sur mes boutons, sur ma cocarde, sur mon épée, sur mon chapeau, j'allai sur le pont de Kouznietsky et je m'arrêtai devant le magasin de tableaux de Daciaro.

En me retournant de tous les côtés, j'entrai dans le magasin. Je ne voulais pas acheter les chevaux de Victor Adam, afin qu'on ne pût pas dire que je voulais en tous points imiter Volodia. Mais, ayant causé déjà quelques dérangements, je ne voulus pas quitter le magasin sans rien acheter, et mon choix se porta sur une élégante tête de femme pour laquelle je donnai vingt roubles.

Mais, bien que j'eusse donné mes vingt roubles, je ne pouvais me défendre d'une certaine gêne provenant de l'ennui que j'éprouvais d'avoir dérangé pour si peu deux personnes, et il me sembla qu'on me regardait d'une manière méprisante. Voulant donner à sentir qui j'étais, j'avisai un objet en argent qui se trouvait dans la vitrine. On me dit que c'était un porte-crayon de la valeur de dix-huit roubles. Je les donnai. Et j'appris, en causant, qu'on vendait, à côté, d'excellent tabac et de bonnes pipes.

Dans le magasin voisin, dont l'enseigne représentait un nègre qui fumait, j'achetai non le tabac de Joukov, mais le tabac dit sultan, afin de n'être pas accusé d'avoir voulu imiter, et un narghileh.

En quittant le magasin pour retourner à ma voiture, j'aperçus Semenov, qui marchait dans son costume civil, penchant la tête et allongeant le pas. Il ne m'aperçut pas et j'en fus mécontent. Alors je criai bien haut :

— Holà! cocher!

Et, remontant en voiture, je rejoignis Semenov.

— Bonjour! lui dis-je.

— Bonjour, répondit-il, en continuant à marcher.

— Pourquoi n'êtes vous pas en uniforme? demandai-je.

Semenov s'arrêta, montra ses dents blanches et cligna de l'œil comme s'il ne pouvait supporter la lumière du soleil; mais c'était certainement au fond pour témoigner de sa superbe indifférence à l'égard de ma voiture et de mon uniforme neuf; puis il me regarda silencieusement et s'éloigna.

Sur le pont de Kouznietsky, j'entrai chez un pâtissier, et, bien que j'eusse voulu avoir l'air de ne faire attention qu'aux journaux, je me laissai aller à manger un gâteau, puis deux, puis trois... J'étais passablement confus de voir un certain monsieur qui me regardait avec curiosité sous son lorgnon; néanmoins, je ne me refusai pas le plaisir de dévorer bien vite une huitaine de gâteaux de différentes sortes.

De retour à la maison, je sentis une brûlure sous le cœur; mais je n'y fis pas attention. Je m'occupai à regarder mes

achats, et, parmi eux, le tableau, qui me plut si peu què, non-seulement je ne l'exposai pas dans un cadre neuf, comme avait fait Volodia, mais que je l'enfermai dans un tiroir de commode où personne ne pouvait aller l'y chercher.

Quant au porte-crayon, il ne me plut pas davantage à la maison. Je le mis pourtant sur ma table, me consolant à la pensée qu'il était en argent, c'est-à-dire d'une valeur réelle, et qu'il est indispensable d'avoir de ces objets-là.

Mon attirail de fumeur eut plus de succès : je me décidai à l'utiliser tout de suite.

Je décachetai le paquet et je mis dans le narghileh un tabac soigneusement préparé, puis sur le tabac — de mon tabac sultan — un amadou allumé et, prenant la pipe entre le doigt du milieu et l'annulaire (position de la main qui me plaisait beaucoup), je commençai à aspirer la fumée odorante.

L'odeur du tabac me parut très agréable ; mais j'avais un goût amer dans la bouche et je ne respirais que difficilement.

Pourtant je persistai à aspirer assez longtemps les vapeurs parfumées ; j'essayai de former dans l'air des anneaux avec la fumée, ou encore de la faire sortir par le nez comme j'avais vu faire. Bientôt la chambre se remplit de légers nuages bleus, la pipe commença à pétiller, le tabac à sauter, et, dans la bouche, je sentis une insupportable amertume — déjà la tête me tournait.

Je lâchai l'instrument et voulus me regarder dans la glace ; mais, à ma grande stupéfaction, je chancelai, — je ne pouvais plus me tenir debout.

A peine étais-je tombé sur le sofa que je sentis une inexplicable douleur au cœur, et, par tout mon être, une telle faiblesse qu'il me sembla que la pipe m'avait donné la mort et, en effet, je crus véritablement mourir ce soir-là.

Je m'effrayai sérieusement, je voulus appeler le monde et envoyer chercher un médecin.

Cependant cette peur n'eut pas de durée.

Je compris enfin la nature de mon indisposition, et, avec un horrible mal de tête et une égale faiblesse, je restai

étendu sur le sofa, regardant stupidement les médailles qui ornaient mon paquet de tabac, la pipe qui reposait sur le parquet, le bout de cigarette jeté et les miettes éparses des gâteaux... et je pensais désespérément :

« Il est probable que je ne suis pas encore assez grand pour me permettre de fumer comme les autres. Ou ma destinée n'est pas de tenir la pipe entre les deux doigts, l'annulaire et le medium, de laisser la fumée ressortir par le nez ou de la faire se disperser à travers la moustache blonde!... »

Dmitri vint — comme il avait dit — à cinq heures et me trouva dans cette désagréable situation.

Pourtant, en buvant un verre d'eau, je me rétablis, et bientôt même je fus prêt à accompagner mon ami.

— Et quel plaisir trouvez-vous à fumer de la sorte ? fit Dmitri en examinant tout mon malheureux attirail.

— Ce sont des bêtises, et c'est, de plus, une dépense inutile. Je me suis donné ma parole d'honneur de ne jamais fumer. Cependant allons plus vite. Il faut encore que nous allions chercher Doubkov.

## XIV

### CE QUE FAISAIENT VOLODIA ET DOUBKOV

Aussitôt que Dmitri fut entré dans ma chambre, je compris, à sa figure, à sa démarche, à certain geste particulier à lui seul et qui toujours dénotait chez lui de la mauvaise humeur, — il cligne de l'œil, baisse et penche sa tête de côté comme s'il allait manger sa cravate, — je compris, dis-je, qu'il était dans cette disposition froide et concentrée qui lui était habituelle quand il était mécontent de lui-même, et qui ne manquait jamais de produire l'effet le plus réfrigérant sur mes sentiments à son égard.

En ces derniers temps, je me surprénais à observer et à juger le caractère de mon ami : notre amitié n'en demeurerait pas moins solide pour cela. C'est qu'elle était encore si jeune et forte que sous quelque face que m'apparût Dmitri, je ne pouvais ne pas voir en lui la perfection. Il y avait en mon ami deux hommes différents qui, tous les deux, étaient également charmants pour moi : l'un, — que j'aimais chaleureusement, bon, caressant, doux, gai, n'ignorant pas ses agréables qualités. Quand il était cet homme-là, toute sa figure, le son de sa voix, tous ses mouvements disaient :

« Je suis doux, bon, et cela me plaît d'être doux et bon, et vous tous vous pouvez voir cela. »

L'autre, — que je commençais à distinguer et devant la grandeur duquel je m'inclinais, — était un homme froid, sévère envers lui et envers les autres, fier, religieux jusqu'au fanatisme et pédantesquement moral.

En ce moment, Dmitri était ce second homme.

Avec une franchise qui, on se le rappelle, était une des principales conditions de nos rapports, je dis à Dmitri en prenant place, à côté de lui, dans la voiture, que j'étais fort triste, que j'avais une peine extrême à le voir, en ce jour si heureux pour moi, dans cette disposition froide qui éloignait au lieu d'appeler l'expansion.

— Probablement quelque chose vous aura ennuyé ? Pourquoi ne me le dites-vous pas ? lui demandai-je.

— Nikolegnka ! répondit-il impatienté et en tournant nerveusement sa tête de côté. — Si je vous ai donné ma parole d'honneur de ne rien vous céler, vous n'avez pas le droit de supposer que je veuille me cacher de vous en ce moment. On ne peut pas toujours être de la même humeur ; et si quelque chose m'a ennuyé, je ne peux pas m'en rendre compte moi-même.

« Quel singulier caractère franc et honnête ! » pensai-je. Et je ne lui reparlai plus.

Nous allâmes silencieusement chez Doubkov. L'appartement de notre ami était très joli, ou me paraissait tel. Il y

avait partout des tapis, des draperies, des portraits, des poufs, des fauteuils à la Voltaire; aux murs étaient accrochés des fusils, des pistolets, et je ne sais quelles têtes d'animaux en carton... En voyant ce cabinet, je compris que Doubkov s'attachait à imiter Volodia dans la décoration de sa chambre.

Nous trouvâmes les deux amis, Doubkov et Volodia, occupés à jouer aux cartes. Un individu que je ne connaissais pas — ce n'était assurément pas un personnage si j'en pouvais juger sur ses manières embarrassées — se tenait auprès de la table, très attentif au jeu.

Doubkov avait une robe de chambre de soie rouge et des pantoufles molles; Volodia, assis sur un sofa, en face de lui, avait le visage empourpré et mécontent. Au coup d'œil qu'il lança sur les cartes, je vis qu'il était préoccupé. Il rougit, d'ailleurs, davantage encore, en s'apercevant que je le devinais.

— A ton tour, donne les cartes, fit-il à Doubkov.

Je compris qu'il lui était particulièrement désagréable de penser que j'avais découvert sa passion pour les cartes. Il affectait cependant de laisser croire le contraire et son visage disait clairement : « Oui, je joue. Et cela t'étonne parce que tu es encore trop jeune. Mais, va! Ce n'est pas mauvais de jouer, et même, à notre âge, il le faut ainsi. » Je comprenais et sentais tout cela.

Doubkov ne donna pas les cartes; mais il nous prit les mains, les serra, nous fit asseoir et nous proposa des pipes que nous refusâmes.

— C'est donc lui, le diplomate, qui nous vaut la fête de ce soir! Mais, par Dieu!... il ressemble à un véritable colonel!... dit Doubkov.

— Hum! hum! fis-je en manière de réponse, et sans pouvoir me défendre d'un certain sourire satisfait et stupide.

J'estimais Doubkov comme un jeune homme de seize ans peut estimer un adjudant de vingt-sept ans que tous les grands affirmaient être un jeune homme très comme il faut, qui dansait très bien, parlait le français correctement, et,

dans le fond de son âme, me méprisait pour ma trop grande jeunesse, — sentiment, d'ailleurs, qu'il s'efforçait de cacher.

Malgré l'estime dont je ne pouvais me défendre pour Doubkov, je ne sais pourquoi il me fut toujours difficile de le regarder dans les yeux. Cela se rapportait du reste à une observation que j'avais déjà faite : — J'avais remarqué trois espèces de gens qu'il nous est difficile de regarder dans les yeux : ceux qui ne nous valent pas, ceux qui valent mieux que nous et ceux auxquels nous ne pouvons nous décider à dire ce que nous savons, cependant, qu'ils savent.

Doubkov, peut-être, valait plus que moi ou peut-être valait moins ? Ce que je savais, moi, c'est qu'il mentait souvent et ne l'avouait jamais, c'est que j'avais fort bien remarqué en lui cette faiblesse, mais que je n'avais jamais pu me décider à lui en parler.

— Jouons encore un robre <sup>1</sup>, fit Volodia en prenant les cartes pour les battre.

— Il ne vous laisse même pas le temps de respirer ! dit Doubkov. — Va ! Nous finirons plus tard. Mais pourtant... Allons !

Pendant qu'ils jouaient, j'observai leurs mains. Volodia avait une main grande et belle, les doigts longs et effilés. Cette main — quand il maniait les cartes — ressemblait si fort à la main de papa qu'il me parût qu'il affectait de la tenir de cette façon pour ressembler davantage à un grand. Mais, au coup d'œil que je jetai sur lui, je pus me convaincre qu'il n'avait d'autre souci, en ce moment, que de jouer.

Chez Doubkov, les mains étaient petites et molles, adroites et souples ; les doigts recourbés en dedans. Il avait de ces mains sur lesquelles on voit toujours des bagues et qui appartiennent, en général, aux gens obligés aux travaux manuels et qui aiment à avoir autour d'eux de jolis objets.

Volodia perdait assurément, car l'étranger attentif à leur

1. Partie liée.



jeu fit la remarque que Vladimir Petrovitch était horriblement malheureux. Puis Doubkov, après avoir écrit quelque chose sur un portefeuille, le montra à Volodia qui regarda distraitement et dit ensuite : « C'est cela ! » Et ils laissèrent le jeu.

Volodia prit Doubkov et je montai avec Dmitri dans sa voiture.

— A quel jeu, jouaient-ils ? demandai-je à Dmitri.

— Au piquet, un jeu stupide. En général, d'ailleurs, le jeu est une stupidité.

— Et jouent-ils gros jeu ?

— Ils ne jouent pas gros jeu. N'importe ! Ça n'est pas bon.

— Et vous ne jouez pas ?

— Non. J'ai donné ma parole de ne pas jouer... Oui, Doubkov ne peut pas faire autrement que de gagner, reprit-il comme se parlant à lui-même.

— Mais ce n'est pas joli de sa part ; car c'est, en ce cas, que Volodia joue moins bien que lui ?

— Certainement, ce n'est pas bien. Heureusement, il n'y a point, à cela, un très grand mal. — Doubkov aime à jouer et il sait jouer. Au fond, c'est un excellent homme.

— Mais, je n'ai pas pensé... repris-je.

— On ne peut certainement penser aucun mal de lui ; car, c'est un excellent homme et que j'aime beaucoup, et que j'aimerai toujours, malgré ses faiblesses.

Il me sembla — justement parce que Dmitri défendait trop ardemment Doubkov, qu'il ne l'aimait pas et qu'il ne l'estimait pas. Mais il s'en défendait par pur entêtement et pour qu'on n'eût pas à lui reprocher son inconstance.

Il était de ces natures qui aiment pour toute leur vie, non que les objets de leur affection leur restent également chers, également agréables ; mais parce que, ayant commis la faute d'aimer, ils jugeraient déshonnête de ne plus aimer...

## XV

## ON ME FÉLICITE

Doubkov et Volodia connaissaient tous les habitués du restaurant Jahr et en étaient estimés. On nous donna une salle particulière, où l'on nous servit un excellent dîner. Je tâchais de regarder le champagne frappé avec la plus grande indifférence. Le dîner fut très gai et très agréable, bien que Doubkov racontât sans cesse les aventures les plus étranges, qu'il essayait de faire passer pour avoir réellement eu lieu.

Quand le champagne fut versé, on me complimenta et je trinquai avec Doubkov et Dmitri, que j'embrassai ensuite.

Comme je ne savais qui avait offert le champagne — j'ai su depuis qu'il avait été payé par tous — et que je voulais en offrir aussi, j'appelai en cachette le garçon, je lui donnai dix roubles et, à voix basse, je lui commandai d'apporter une seconde bouteille. Mais mes amis avaient remarqué ma manœuvre.

Volodia rougit et me regarda d'une telle façon que je compris la faute que j'avais commise. Mais on apporta la seconde bouteille et nous la bûmes fort gaiement. Doubkov ne cessa pas de mentir et Volodia, de son côté, raconta des choses si plaisantes et si drôles, et cela avec tant de verve et d'esprit, que j'en fus presque étonné. Ils prenaient un plaisir tout particulier dans l'imitation d'une certaine anecdote :

— Quoi? Étiez-vous à l'étranger? faisait l'un.

— Non, je n'y étais pas, répondait l'autre; mais, mon frère joue du violon.

Ils allèrent plus loin et se plurent à perfectionner l'anecdote :

— Mon frère n'a jamais joué du violon.

A chaque question, ils se répondaient dans ce goût-là ; ou, sans qu'il y eût besoin de questions, ils se hâtaient de réunir deux choses disparates, ou lançaient un calembour avec un visage très sérieux...

Je finis par comprendre leur jeu et je voulus aussi conter des choses plaisantes ; mais tout le monde me regarda d'un visage effaré, on ne m'écoutait pas et mon anecdote n'eut pas le moindre succès.

Doubkov disait :

— Va ! va ! tu as assez blagué, frère diplomate.

Mais je me sentais si à l'aise après le champagne et dans la société des grands, que cette remarque désobligeante ne m'effleura pas.

Seul Dmitri — bien qu'il eût bu autant que nous — persistait dans son humeur sérieuse, qui jusqu'à un certain point nous retenait tous.

— Eh bien ! Messieurs, fit Doubkov : — Après le dîner, il faut prendre le diplomate avec nous. N'irons-nous pas chez *la Tante* ? Là, nous ferons de lui ce que nous voudrons.

— Mais Nekhlioudov n'ira pas ? fit Volodia.

— Oh ! l'insupportable ! Tu es un insupportable timide, dit Doubkov en s'adressant à Dmitri. — Viens avec nous, tu verras que la tante est une excellente dame.

— Non, sûrement que je n'irai pas ; et je ne le laisserai pas aller non plus, répondit Dmitri en rougissant.

— Qui ? le diplomate ?

— Mais... n'est-ce pas que tu veux venir avec nous, diplomate ? Tiens ! regarde ! Son visage s'est illuminé, quand on a commencé à parler de la tante !

— Ça ne veut pas dire que je le laisserai aller, continua Dmitri en se levant et en parcourant la chambre sans me regarder. — Mais je ne lui conseille rien. Il n'est plus un enfant maintenant, et, s'il le veut, il peut y aller sans vous.

Tu as certainement honte, Doubkov, parce que tu ne fais pas bien, parce que tu fais de vilaines choses, et tu veux que les autres fassent comme toi.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal ? Il n'y a point de mal, disait Doubkov faisant signe de l'œil à Volodia', — à ce que je vous invite tous, chez la tante, pour prendre une tasse de thé. Cependant, si cela t'est désagréable que nous y allions tous, voilà, nous irons Volodia et moi. Volodia, veux-tu ?

— Hum ! hum ! dit Volodia. — Allons-y, puis nous reviendrons chez moi continuer notre piquet.

— Veux-tu aller avec eux, oui ou non ? fit Dmitri en s'approchant de moi.

— Non, répondis-je en me reculant sur le sofa pour lui faire place à côté de moi. — Je ne veux pas, tout simplement, et, — puisque tu ne me le conseilles pas, — je ne le veux pas, pour rien au monde. Non, dis-je ensuite à Dmitri, je ne dis pas la vérité quand je dis que je ne veux pas aller avec eux ; mais je suis content de n'y point aller.

— C'est bien, me dit Dmitri. — Vis à ta manière et ne danse sur aucune flûte <sup>1</sup>. C'est la meilleure chose.

Cette petite querelle, loin de détruire notre plaisir, au contraire, l'accrut.

Dmitri, tout à coup, revint à son humeur favorite, tranquille et douce. C'était, en général, le résultat de l'influence qu'exerçait sur lui — je ne le sus que plus tard — la conscience d'une bonne action.

Et il était, en ce moment, satisfait de lui-même parce qu'il avait réussi à me sauvegarder. Il devint même très gai et demanda encore une bouteille de champagne, ce qui était contre ses principes. Puis il appela dans la salle où nous étions je ne sais quel bonhomme inconnu qu'il fit boire et chanter : « *Gaudeamus igitur* », pria tout le monde de répéter le refrain après lui, et enfin proposa une promenade en voiture à Sokol-

1. Garde-toi des influences étrangères.

niki, ce que Doubkov considéra comme un plaisir par trop sentimental.

— Soyons gais, aujourd'hui, faisait Dmitri ensouriant. — En l'honneur de son entrée à l'Université, je me griseraï pour la première fois de ma vie. Soit !

Cette gaieté lui allait étrangement ; il ressemblait à un gouverneur ou à un bon père qui est content de ses enfants, veut les amuser, mais prétend qu'on le fasse honnêtement et « comme il faut ». Néanmoins, cette gaieté inattendue produisit son effet contagieux, chacun de nous ayant bu déjà une bouteille et demie de champagne.

C'est dans cette agréable disposition que j'allai dans la grande salle pour y allumer une cigarette que m'avait donnée Doubkov.

En quittant ma place, je remarquai que la tête me tournait légèrement et que mes pieds et mes mains n'étaient dans leur état normal qu'à condition que j'y pensasse. Si ma volonté, tout à coup, cessait de les guider, les pieds allaient de ci, de là, et les mains gesticulaient étrangement. Ayant observé cette singulière disposition, je portai toute mon attention sur mes membres inférieurs et j'ordonnai aux mains de se mouvoir et d'aller boutonner mon pardessus, et lisser mes cheveux. (Le coude insoumis se leva plus haut qu'il n'eût fallu.) Parcillemeut, je commandai aux pieds de me porter jusqu'à la porte, ce qu'ils firent, mais en marchant d'une façon inégale, trop lourde ou trop légère. La jambe gauche surtout se montrait rebelle et ne réussissait à se mouvoir que sur la pointe du pied.

Une voix, derrière moi, me cria :

— Où vas-tu ? On apportera une bougie.

Je reconnus la voix de Volodia, et l'idée que j'avais pu la reconnaître me causa un très vif plaisir. En guise de réponse, je lui souris simplement et je continuai mon chemin.

## XVI

## LA QUERELLE

Dans la grande salle était assis, devant une petite table, un individu robuste, petit, habillé en civil, portant des moustaches rousses et qui mangeait. A côté de lui, était un autre individu, brun, sans moustaches. Ils parlaient français. Leur regard me choqua. Néanmoins, je me décidai à allumer ma cigarette à la bougie qui brûlait devant eux.

Tournant un peu la tête, pour ne pas rencontrer leurs regards, je m'approchai de la table et allumai ma cigarette. Quand le tabac s'alluma, je ne pus me retenir de jeter un coup d'œil sur la personne qui mangeait. Ses yeux gris étaient fixés méchamment sur moi. Lorsque je voulus me retourner, ses moustaches rousses remuèrent, et il dit en français :

— Je n'aime pas qu'on fume quand je dîne, Monsieur.

Je murmurai quelques mots incompréhensibles.

— Non, je n'aime pas cela, continua sévèrement le même homme aux moustaches. Et il jeta un rapide coup d'œil sur le monsieur sans moustaches, comme s'il l'invitait à remarquer la leçon qu'il allait me donner.

— Non, je n'aime pas un monsieur qui vient aussi impoliment vous fumer sous le nez. Je n'aime pas ces gens.

Je compris, sur le champ, que ce monsieur me donnait une leçon; mais, au premier moment, il me parut que j'étais très coupable envers lui.

— Je n'ai pas pensé que cela vous dérangerait, fis-je.

— Ah! Vous n'avez pas pensé que vous n'étiez qu'un impoli. Mais moi je l'ai pensé, cria-t-il.

— De quel droit vous permettez-vous de crier? fis-je.



sentant qu'on cherchait à me blesser et commençant à me fâcher.

— Le droit par lequel je ne permets à personne de me manquer de respect. Je l'apprendrai aux jeunes hommes comme vous. Quel est votre nom de famille ? Où demeurez-vous ?

J'étais exaspéré. Mes lèvres tremblaient et la respiration me manquait. Mais il me semblait que j'étais coupable, probablement sous l'influence du vin de Champagne.

Et, sans répondre à ce malhonnête les grossièretés qu'il méritait, au contraire, mes lèvres prononcèrent avec obéissance mon nom de famille et notre adresse.

— Mon nom est Kopikov, Monsieur, fit-il à son tour. — Et soyez plus poli à l'avenir. Nous nous verrons encore. Vous aurez de mes nouvelles, acheva-t-il en français. Toutes ces paroles s'étaient échangées en français.

Je répondis simplement que j'en serais heureux, et cela de ma voix la plus ferme. Puis, je me retournai, et, ma cigarette déjà éteinte dans la main, je rentrai dans l'autre salle.

Je ne dis rien de ce qui venait de se passer ni à mon frère ni à mes amis, pour la raison surtout qu'ils étaient occupés par une chaude discussion. Je restai seul, dans mon coin, à réfléchir à cette singulière aventure.

Ces mots : « Vous êtes un mal élevé, Monsieur » résonnaient à mes oreilles et me révoltaient davantage, au fur et à mesure que j'y pensais. Mon ivresse se trouvait entièrement dissipée. Et quand j'en vins à repasser tous les détails de cette affaire, une horrible idée s'empara de moi. Il me sembla que j'avais agi comme un poltron.

« De quel droit m'avait-il ainsi blessé ? Pourquoi ne m'avoir pas dit simplement que le tabac le gênait ? C'est donc lui le coupable ? Pourquoi, alors, quand il m'a appelé *impoli*, ne lui ai-je pas dit : « L'impoli est celui qui se permet des grossièretés. » Oui, pourquoi n'ai-je pas simplement crié :

« Taisez-vous !... »

« C'eût été fort bien.

« Pourquoi ne l'ai-je pas provoqué en duel ?

« Non. Non, je n'ai fait aucune de ces choses. — J'ai avalé l'injure comme un lâche poltron. »

« Vous êtes un impoli, Monsieur ! » sonnait sans trêve à mes oreilles.

« Non. On ne peut pas laisser cela ainsi, » pensai-je. Et, je me levai avec la résolution d'aller retrouver ce monsieur et de lui dire les injures qu'il méritait, et même peut-être de l'assommer d'un coup de chandelier sur la tête.

« Faut-il ? »

Je savourai délicieusement ce dernier projet et j'entrai dans la grande salle, non sans une certaine appréhension.

Heureusement, Kolpikov n'était déjà plus là, et le garçon seulement était dans la salle, rangeant les tables, remettant tout en ordre.

Un moment je voulus lui raconter tout ce qui m'était arrivé et lui faire comprendre que je n'étais pas du tout coupable ; mais, je ne sais pourquoi, je changeai d'opinion, et, dans une disposition d'esprit des plus sombres, je rentrai dans notre salle.

— Qu'est-il survenu à notre diplomate ? fit Doubkov. — *Il décide probablement des destinées de l'Europe?...*

— Ah ! laisse-moi tranquille ? dis-je en me détournant.

Puis, me promenant par la chambre, j'en arrivai à me dire — je ne sais pourquoi ! — que Doubkov n'était pas du tout un bon garçon. « Et pourquoi toujours ses mêmes plaisanteries ? Et ce nom de « diplomate ? » — Il n'y a cependant rien d'aimable en cela. Il ne fait que gagner au jeu avec Volodia et qu'aller en visite chez une certaine tante.

« Quoi donc peut plaire en lui ? Tout ce qu'il dit n'est que mensonges ou grossièretés. Il passe son temps à se moquer... »

Cinq minutes s'écoulèrent en ces réflexions ; et, de plus en plus, je ne sais quel étrange et mauvais sentiment montait en moi à l'endroit de Doubkov.

Quant à lui, il ne faisait aucune attention à moi, ce qui me



fâchait encore davantage. J'en voulais même, intérieurement, à Volodia et à Dmitri parce qu'ils causaient avec Doubkov.

— Savez-vous, messieurs? Je crois qu'il faudrait doucher notre diplomate, dit tout à coup Doubkov en me regardant avec un sourire que je jugeai faux et moqueur. — Par Dieu! Je pense qu'il n'est pas bien.

— Et vous? Il vous faudrait aussi être douché parce que vous n'êtes pas bien non plus, répondis-je avec un sourire méchant, et ne me rappelant même plus que nous nous tutoyions d'ordinaire.

Cette réponse intempestive eut l'air de surprendre Doubkov; mais il se détourna avec indifférence et reprit sa conversation avec Volodia et Dmitri.

J'essayai de me mêler à cette conversation; mais je sentis que je n'aurais pas la force de me contraindre et je me retirai dans mon coin où je restai jusqu'au soir.

La note payée, les pardessus endossés, Doubkov demanda à Dmitri.

— Et Oreste et Pylade, où iront-ils? Sans doute à la maison pour y rêver de l'amour? La meilleure part est pour nous; nous irons visiter la bonne tante. Cela vaut mieux que votre placide amitié.

— De quel droit vous permettez-vous de vous moquer de moi? fis-je en m'approchant de lui. — Oui, de quel droit vous moquez-vous de sentiments que vous ne comprenez pas? Je ne vous permets pas cela. Silence! criai-je, en me taisant aussitôt, ne sachant que dire après cela et pouvant à peine respirer.

Doubkov s'étonna d'abord, puis voulut sourire et prendre la chose en plaisanterie; mais à la fin, à mon extrême surprise, il devint grave, cligna des yeux et brièvement:

— Je ne me moque pas du tout de vous ni de vos sentiments, répondit-il.

— C'est ça! exclamai-je. Mais, en même temps, j'eus honte de moi-même et pitié de Doubkov dont la figure rouge et confuse exprimait une souffrance réelle.

— Qu'est-ce que tu as ? disaient Volodia et Dmitri ensemble.

— Personne n'a voulu te blesser.

— Non. Il a voulu me blesser.

— Quel homme déterminé que ton frère ! fit Doubkov en s'éloignant pour ne pas entendre ce que j'allais dire.

Peut-être allais-je me précipiter pour le rejoindre et lui dire sans doute beaucoup de grossièretés, quand le garçon, présent à mon histoire avec Kolpikov, survint et me tendit mon pardessus.

Je me calmai aussitôt, et quand je rejoignis Dmitri, je me montrai fâché juste ce qu'il fallait pour ne pas avoir eu l'air de m'être trop promptement calmé, ce qui, à mes yeux eût été ridicule.

Le lendemain nous nous rencontrâmes. Doubkov et moi, chez Volodia. Nous ne dîmes rien de cette histoire, mais nous restâmes *s r le vous*. Et il nous devint de plus en plus impossible de nous regarder dans les yeux.

Le souvenir de la querelle avec Kolpikov, qui ne vint ni le lendemain ni plus tard, resta pendant de longues années fort lourd dans ma mémoire. Cinq ans après, je frissonnais encore et ne pouvais tenir en place au souvenir de cette blessure non payée ; et, de Kolpikov passant à Doubkov, je pensais : « En revanche, quel brave je fus dans cette affaire avec Doubkov ! »

Plus tard, seulement, je commençai à voir clair dans cette histoire et à la considérer moi-même sous un autre jour. Je me souvins alors avec un plaisir comique de la querelle avec Kolpikov, et je regrettai les injures imméritées dont j'avais abreuvé le *bon et le brave Doubkov*.

Quand, le même soir, je contai à Dmitri mon aventure avec Kolpikov et que je lui eus décrit le personnage, il s'étonna grandement :

— Mais, c'est le même, faisait-il à mi-voix. — Imagine-toi, continua-t-il, — que Kolpikov est un vaurien connu, un joueur et surtout un lâche qui a été chassé par ses camarades de régiment parce que, ayant reçu un soufflet, il refusa de

se battre. Où a-t-il donc pris ce courage? ajouta-t-il en me souriant affectueusement et me regardant. — Mais, il t'a dit : « Impoli ! » et c'est tout ?

— Oui, répondis-je en rougissant.

— Ce n'est certes pas bien ; mais ce n'est pas pourtant une injure des plus graves, dit Dmitri, sans doute pour me consoler.

Longtemps après, en réfléchissant à cette aventure, je fis une supposition assez vraisemblable : Certainement, Kolpikov a senti, ce soir-là, qu'on pouvait blesser le monsieur brun, sans moustaches, et qu'il lui était permis, après plusieurs années, de rendre le soufflet reçu. Ainsi je fis, moi, le même soir, en faisant payer à Doubkov innocent le mot « *impoli* » de Kolpikov.

## XVII

### JE ME PRÉPARE A FAIRE DES VISITES

En me réveillant, le lendemain, l'aventure Kolpikov se représenta immédiatement à mon esprit. De nouveau, je grômmelai ; de nouveau, je parcourus, de long en large, la chambre ; mais il n'y avait rien à faire... En outre, ce jour devait être le dernier de notre séjour à Moscou, et il était indispensable que je fisse, avant le départ, un certain nombre de visites dont papa m'avait envoyé la liste. Sa lettre, d'ailleurs, était pleine de conseils qui se rapportaient plutôt à nos rapports et à nos obligations qu'à notre direction intellectuelle et morale.

La note relative à mes visites portait, d'une écriture rapide mais tremblée : 1° Ivan Ivanovitch, *obligatoire* ; 2° chez les Ivine, *obligatoire* ; 3° chez le prince Mikhaïlo ; 4° chez la princesse Nekhlioudov et chez les Valakhine, si tu en as le

temps ; et certainement chez le directeur, chez le recteur et chez tous les professeurs.

Dmitri me déconseilla de faire ces dernières visites, m'affirmant que non seulement ce n'était pas nécessaire, mais encore que ce n'était pas *comme il faut*. Quant aux autres, je devais les faire toutes dans ce même jour. Deux, particulièrement, m'effrayaient, celles-là que mon père considérait comme *obligatoires*.

Le prince Ivan Ivanovitch était général en chef, vieux, riche : il vivait seul, ce qui voulait dire qu'un jeune homme de seize ans devait avoir le plus grand désir de gagner ses bonnes grâces.

Les Ivine, aussi, étaient très riches, et leur père occupait un important poste civil. Je ne l'avais vu, chez nous, qu'une seule fois, quand la babouchka vivait encore. Après la mort de la babouchka, j'avais remarqué que le plus jeune des Ivine, insensiblement, s'était éloigné de nous, sous l'impression, m'avait-il semblé, d'une sorte de fierté qui n'avait pas laissé que de me blesser fort. Le plus âgé des Ivine sortait, juste en ce moment, de l'École de droit, et était fonctionnaire à Pétersbourg. Le deuxième, Serguey, que j'estimais beaucoup dans le temps, était aussi à Pétersbourg.

C'était un grand et fort jeune homme qui faisait partie du corps des Cadets.

Non seulement je n'aimais pas, dans ma jeunesse, à nouer des relations avec des jeunes gens qui s'estimaient d'un rang plus élevé que le nôtre dans la société, mais les quelques relations de ce genre que nous avions étaient sans cesse pour moi l'occasion d'un véritable martyre, tous mes efforts se concentrant sur ce point : demeurer digne.

Cependant, je pouvais laisser de côté les dernières instructions de papa ; mais encore fallait-il que je pusse me justifier et faire au moins les premières des visites qu'il m'avait indiquées.

Je me promenais dans la chambre, en regardant l'uniforme

étendu sur une chaise, l'épée, le chapeau à trois cornes et j'allais m'habiller quand le vieux Grap entra, amenant avec lui Iignka. Le père Grap était un Allemand *russifié*, insupportablement faux, flatteur, et plus souvent qu'il n'eût fallu sous l'influence du vin.

Il venait ordinairement chez nous pour demander quelque chose ; et papa le faisait asseoir dans son cabinet, mais ne l'invitait jamais à dîner. S'il avait des défauts, ces défauts mêmes étaient mêlés à tant de bonté et à un attachement si sincère pour notre maison, qu'on lui pardonnait toutes ses bizarreries. Cependant, je ne sais pourquoi, je ne l'aimais pas. Quand il parlait, j'avais honte de lui.

J'étais très mécontent de l'arrivée de ces hôtes et je ne voulus même pas prendre la peine de cacher mon impression.

J'étais habitué à toujours regarder Iignka *de haut*. et il était si bien habitué à cette façon d'être qu'il y avait même quelque chose de désagréable pour moi à voir en lui un étudiant comme moi.

Il me semblait que lui aussi était un peu jeunet pour cette égalité : je lui dis froidement bonjour, sans le prier de s'asseoir, parce que j'étais comme honteux de devoir lui faire pareille invitation. Je me disais qu'il pouvait certainement s'asseoir sans que je l'y invitasse. Et je commandai qu'on attelât.

Iignka était un jeune homme bon, intelligent, spirituel ; mais il avait la réputation d'être un peu toqué, il avait toujours l'humeur poussée à l'extrême : ou larmoyante ou follement gaie, ou susceptible à la moindre chose. En ce moment, il me sembla qu'il était sous l'impression de cette dernière disposition.

Il ne disait rien, regardait avec colère son père et moi, et, quand nous lui adressions la parole, il souriait d'un sourire de commande sous lequel il était déjà habitué à cacher ses sentiments, et surtout le sentiment de honte que lui inspirait son père et qu'il ne parvenait pas à maîtriser devant nous.

— C'est ainsi, me disait le vieillard en me suivant dans la chambre, tandis que je m'habillais, et en tournant, entre ses doigts, la tabatière en argent dont la babouchka lui avait fait présent. — Dès que j'ai appris par mon fils que vous aviez passé vos examens (on sait que l'esprit ne vous manque pas), je suis accouru pour vous féliciter. Je vous ai porté sur mes épaules, et Dieu sait comme je vous aime tous ! Et mon Iignka m'a prié également de venir chez vous. Lui aussi avait pris l'habitude d'être avec vous.

Iignka, en ce moment, était assis devant la fenêtre, muet, et contemplait mon chapeau à trois cornes. Il murmura quelque chose que nous n'entendîmes pas.

— Quant moi, j'ai voulu vous prier, Nikolaï Petrovitch, continua le vieillard, — puisque Ilioucha a également bien passé ses examens et que vous serez ensemble, paraît-il, de ne point l'abandonner, de le surveiller, de le conseiller.

— C'est vrai, il a bien passé ses examens, répondis-je en jetant un coup d'œil sur Iignka qui, sentant sur lui mon regard, rougit et cessa de remuer les lèvres.

— Et, est-ce qu'il peut aujourd'hui passer la journée chez vous ? fit le vieillard, avec un sourire timide, comme s'il avait très peur de moi. Cependant il me suivait toujours à courte distance partout où j'allais, si bien que l'odeur de vin et de tabac dont il était imprégné ne cessait pas de me poursuivre. J'étais mécontent qu'il me mît ainsi dans une aussi fausse position vis-à-vis de son fils et m'empêchât, tout en même temps, de m'occuper de cette importante affaire : m'habiller.

Cette odeur qui me poursuivait m'indisposa surtout au point que je répondis au père Grap très froidement qu'il me serait impossible de passer toute la journée avec Iignka, puisque j'allais sortir.

— Mais, ne vous rappelez-vous pas que vous voulez aller chez votre sœur, papa ? dit Iignka en souriant, sans me regarder. — Et moi-même, j'ai à faire.

Je sentis que j'avais été désagréable et j'en fus honteux.

Pour pallier un peu mon refus, je me hâtai de dire que je ne serais pas à la maison parce qu'il me fallait aller chez le *Prince* Ivan Ivanovitch, chez la *Princesse* Kornakova, chez Ivine, le même Ivine qui occupe la place importante que l'on sait, et que, probablement, je resterais à dîner chez la *Princesse* Nekhlioudov.

Il me semblait que, lorsque mes hôtes connaîtraient l'importance des gens chez lesquels je devais aller, ils n'oseraient plus prétendre à disposer de moi toute la journée.

Quand je les vis sur le point de partir, j'invitai Iignka à revenir me voir un autre jour; mais Iignka me répondit par une espèce de murmure entre ses dents, accompagné d'un sourire forcé, qui indiquait nettement que jamais plus il ne remettrait les pieds chez nous. Après le départ de mes hôtes, je m'en allai moi-même à mes visites.

Volodia, que j'avais prié, le matin encore, de m'accompagner pour que je fusse moins intimidé, refusa, sous le prétexte que cela aurait une allure par trop sentimentale: *Deux frères* allant ensemble en visite dans leur *cabriolet*.

## XVIII

### CHEZ LES VALAKHINE

Je sortis donc seul. Ma première visite fut pour les Valakhine.

Je n'avais pas revu Sonitchka depuis environ trois ans et mon amour pour elle s'était certainement envolé depuis longtemps; néanmoins, il me restait dans l'âme un souvenir vif et ému de cet amour de mon enfance. Il m'arriva, dans le cours de ces trois ans, de me souvenir d'elle avec une telle vivacité d'impression que les larmes m'en venaient aux yeux

et que, de nouveau, mon cœur se reprenait à battre comme aux premiers jours de mon amour.

Cet attendrissement ne durait en général que quelques minutes, et, pour mon repos, heureusement, ne se reproduisit pas souvent.

Je savais que Sonitchka et sa mère avaient été à l'étranger, où elles avaient passé deux ans. Pendant ce séjour — on le racontait — les deux femmes avaient fait une chute en voiture : — les vitres du coupé ayant blessé Sonichka à la figure, elle était, paraît-il, devenue très laide.

Chemin faisant, je me rappelais la Sonitchka d'autrefois et je me demandais comment j'allais la retrouver. Par suite de ces deux années passées à l'étranger, je m'imaginai la revoir très grande, sérieuse, avec une taille ravissante et comme autrefois également attirante. Mon imagination se refusait absolument à me la représenter avec de laides balafres au travers de sa gentille figure ; à l'exemple de ce singulier adorateur qui était resté fidèle à l'objet de sa tendresse bien que la petite vérole lui eût défiguré le visage, je m'efforçais de me persuader que j'étais amoureux de Sonitchka, pour avoir le mérite de lui être resté fidèle malgré le terrible accident qui l'avait enlaidie. Certes, en m'approchant de la maison des Valakhine, je n'étais pas amoureux ; mais si je me mettais à remuer en moi les vieux souvenirs de l'amour, j'étais tout préparé pour le redevenir, et je le désirais vivement depuis surtout que la honte m'avait pris en voyant mes camarades tous amoureux, et je me sentais inférieur à eux.

Les Valakhine demeuraient dans une petite mais propre maisonnette en bois dont l'entrée était dans une cour. La porte s'ouvrit après un coup de sonnette, ce qui était alors une nouveauté à Moscou, et un *tout petit* gamin se trouva devant moi... Il ne put ou ne voulut pas me dire si ses maîtres étaient à la maison ; et, me laissant dans le couloir sombre, il disparut par un corridor encore plus sombre pour se renseigner sans doute.



Je restai assez longtemps seul dans le couloir sombre où, à côté de la porte d'entrée et du couloir, se trouvait une troisième porte fermée.

Je m'étonnais, d'une part, du caractère sérieux de cette maison; et, d'autre part, je pensais qu'il en devait être ainsi chez des gens qui ont été à l'étranger.

Cinq minutes après, la porte de la salle du fond s'ouvrit, et le même petit gamin m'invita à le suivre dans une propre mais modeste chambre où, après moi, arriva Sonitchka.

Elle avait dix-sept ans. Elle était de fort petite taille, très maigre, avec une figure malade et d'un ton jaune. Elle n'avait pas de cicatrice visible sur la figure, et ses yeux charmants, à fleur de tête, et son bon et clair sourire étaient toujours ceux que j'avais connus et tant aimés dans mon enfance.

Je ne m'attendais pas à la retrouver ainsi; et, pour cette raison, je ne pus lui exprimer tous les sentiments dont j'avais fait provision chemin faisant. Elle me tendit la main à l'anglaise, ce qui était à cette époque chose aussi rare que la sonnette. Elle me serra franchement la main et m'invita à m'asseoir à côté d'elle sur le sofa.

— Ah! Comme je suis contente de vous voir, cher Nicolas, dit-elle en me regardant dans la figure avec une telle expression de plaisir sincère que, dans le mot : « cher Nicolas, » je remarquai un ton amical plutôt que protecteur. Elle était, à ma grande surprise, après son séjour à l'étranger, encore plus simple, plus gentille et plus amicale dans ses allures qu'auparavant.

Je remarquai deux toutes petites cicatrices près du nez et au-dessus des sourcils; mais ses yeux charmeurs et son sourire ravissant étaient les mêmes que j'avais connus dans le vieux temps et dont l'image était restée, pure et fidèle, en ma mémoire.

— Comme vous êtes changé! me dit-elle. — Vous êtes tout à fait grand... Et moi? Comment me trouvez-vous?

— Mais, je ne vous aurais jamais reconnue, répondis-je, bien

que je pensais, au même moment, que certainement je l'aurais, en tous temps, reconnue.

Je retrouvai là, à côté d'elle, la même gaieté sereine, la même faculté de jouissance intime que j'avais éprouvées — cinq ans auparavant — lorsque je dansais avec Sonitchka, au bal de la babouchka, le grossvater.

— Eh bien? Alors, c'est que je suis très enlaidie? interrogea-t-elle en secouant comme autrefois sa tête mignonne.

— Non. Pas du tout. Vous êtes plus grande, vous êtes devenue plus âgée, me hâtai-je de répondre. — Mais au contraire, et même...

— Enfin, ça m'est égal. Et vous rappelez-vous nos danses, nos jeux, Saint-Jérôme, M<sup>me</sup> Dora?...

Je ne me souvenais d'aucune M<sup>me</sup> Dora. Assurément, Sonitchka confondait dans ses souvenirs d'enfance plusieurs époques.

— Ah! Quel beau temps que celui-là! continua-t-elle avec son même joli sourire, ses mêmes yeux qui étincelaient affectueusement.

Et, comme elle me parlait, j'eus le temps de lire en moi, de penser à cette situation nouvelle où je me trouvais, et je conclus que j'étais amoureux.

Mais, au moment même où cette conclusion s'affirma dans mon esprit, mon bonheur s'évanouit, ma bonne humeur disparut et un brouillard voila tout ce qui m'entourait.

Je rougis et je perdis jusqu'à la possibilité de m'exprimer.

— D'autres temps sont venus, reprit alors Sonitchka en soupirant et relevant légèrement ses sourcils. — Tout est devenu plus sombre, et nous-mêmes le sommes devenus comme les choses, n'est-ce pas, Nikolai?

Je ne pouvais pas répondre et je la regardai sans rien dire.

— Où sont maintenant tous ces Ivine, ces Kornakov et tant d'amis d'autrefois? Vous rappelez-vous? continua-t-elle avec une certaine curiosité et fixant son regard interrogateur sur ma figure rougissante. — Ah! C'était un heureux temps.

Pas plus que tout à l'heure, je ne pouvais répondre.

A ce moment, la princesse Valakhina vint m'aider à sortir de cette embarrassante situation. Je me levai, je m'inclinai et je retrouvai la possibilité de parler. En revanche, dès que sa mère fut là, Sonitchka se transforma d'une façon étrange : sa gaieté et son expansion tout amicale disparurent comme par enchantement ; son sourire ne fut plus le même, et il me sembla que j'avais tout à coup devant moi, hormis la taille, la jeune fille revenant de l'étranger que j'avais cru trouver en Sonitchka.

Un pareil changement ne pouvait provenir d'une cause unique. La mère, elle, souriait agréablement et, au contraire de Sonitchka, avait l'air parfaitement à l'aise et semblait heureuse.

La princesse s'assit dans le vieux fauteuil et m'offrit une place à côté d'elle ; puis elle dit à Sonitchka quelques mots en anglais, et cette dernière sortit, ce qui me rendit tout à fait à moi-même.

Elle me questionna sur mes parents, mon père, mon frère ; me raconta son grand chagrin, — la perte de son mari — puis, sentant les sujets épuisés d'elle à moi, me regarda silencieusement, et ce regard voulait dire certainement :

« Si tu te décidais à te lever, à saluer et à partir, tu ferais fort bien, mon cher. »

Mais un singulier incident devait arriver.

Sonitchka revint dans le salon, un ouvrage entre les mains, et alla se mettre dans un autre coin de la salle. Je sentais que son regard, abaissé ou levé, se dirigeait vers moi.

Tandis que sa mère poursuivait son récit, je me rappelai de nouveau que j'étais amoureux et je pensai même que j'étais deviné par les deux femmes.

Sous la pression des ces pensées, un nouvel accès de timidité me prit, si fort, celui-là, que je me trouvai dans l'incapacité complète de faire le moindre mouvement avec aucun de mes membres. Je savais que, pour me lever et pour partir, il me faudrait penser où je devrais mettre mon pied, comment

je devrais tenir ma tête, mes mains... J'éprouvai alors le même malaise que j'avais ressenti lorsque j'avais bu certaine bouteille de champagne que l'on sait, et je pressentis que je ne pourrais, d'aucune façon, sortir de cette situation embarrassante; pour cette raison, je ne pouvais réussir à me lever, et, en vérité, je ne le pouvais pas.

La princesse s'étonna probablement de mon embarras que trahissaient, d'ailleurs, suffisamment ma figure empourprée et ma complète immobilité; car elle me regardait d'un air tout à fait surpris. Au-dedans de moi-même, je pensais qu'il valait mieux encore persister dans cette position stupide que de me lever et sortir d'une façon maladroite. Je restai donc ainsi, assez longtemps, en attendant qu'une occasion vînt.

Cette occasion, enfin, se présenta sous la forme d'un jeune homme à la physionomie insignifiante qui, avec la familiarité d'un habitué de la maison, entra dans la chambre et salua la société.

M<sup>me</sup> Valakhina, en ce moment, se leva, disant qu'elle avait besoin de causer avec son homme d'affaires, mais en s'éloignant, elle me jeta un coup d'œil perplexe qui signifiait clairement :

« S'il vous plaît de rester un siècle ici, je ne vous chasse pas. »

Faisant alors un violent effort sur moi-même, je réussis à me lever; mais j'étais incapable de m'incliner et je sortis, sentant sur moi les yeux étonnés de la mère et de ta fille. Je heurtai, au passage, une chaise qui n'était cependant pas sur mon chemin, et je la heurtai pour cette raison que mon attention entière se reportait sur mes pieds maladroits.

Cependant, l'air frais me fit du bien, et je me redressai en grommelant si haut que le cocher Kouzma me demanda ce que je désirais. Enfin, peu à peu, cette sorte de pression qui comprimait tous mes mouvements se dissipa, et je pus tranquillement réfléchir à mon amour pour Sonitchka et aux singuliers rapports qui semblaient exister entre sa mère et elle.

Quand, plus tard, je fis part à mon père de mes remarques à ce sujet, il me dit :

—Oui, elle la tourmente, la pauvre, avec son horrible avarice. Et c'est triste, ajouta-t-il avec un intérêt plus vif que celui qu'inspire, d'ordinaire, une simple parenté.—Ah! quelle ravissante et adorable femme autrefois! Je ne comprends pas, en vérité, comment elle a pu changer à ce point! Mais, n'as-tu pas vu, là, chez elle, un secrétaire quelconque? un secrétaire à elle? — Et quelle singulière manie, pour une barinia, d'avoir son secrétaire! fit-il en terminant et en s'éloignant comme s'il était, au fond, très fâché.

— Oui, je l'ai vu, répondis-je.

— Est-il beau, au moins?

— Non, du tout.

— C'est incompréhensible, murmura papa en haussant un peu l'épaule et en toussant légèrement...

« Me voilà amoureux, » pensai-je en roulant au loin dans mon cabriolet.

## XIX

### LES KORNAKOV

Ma seconde visite devait être chez les Kornakov. Ils habitaient le second étage d'une grande maison sur l'Arbat. L'escalier était excessivement large et soigné, quoique peu élégant. Corridors et escaliers étaient recouverts de tapis arrêtés à chaque marche par des tringles de cuivre soigneusement nettoyées; mais, il n'y avait ni fleurs, ni glaces. La salle que je dus traverser pour pénétrer dans le salon avait un parquet brillant et net, mais elle était froide et sévère, et le mobilier semblait plus solide que neuf. Aucun ornement: ni tableaux, ni fleurs, ni bibelots.

Quelques-unes des princesses se trouvaient au salon. Elles étaient droites, raides, immobiles sur leur siège, et il était facile de voir qu'elles ne s'obligeaient à cette contrainte qu'en vue des visiteurs.

— Maman va venir tout de suite, me dit la plus grande en s'approchant de ma chaise.

Pendant un quart d'heure, les princesses m'entretenaient de choses et d'autres avec un tel empressement que la conversation ne cessa pas même une seconde; mais elles laissaient trop remarquer qu'elles m'entretenaient, et, pour cette raison, elles ne me plaisaient pas.

Entre autres choses, une des princesses me raconta que leur frère Stépan, qu'elles nommaient Étienne, et qu'on avait placé deux ans auparavant dans une École de sous-officiers, avait été reçu officier.

Quand elle parla de son frère pour me raconter qu'il était entré, contre la volonté de sa mère, dans le corps des husards, elle prit un visage effrayé, et toutes les princesses cadettes, qui demeuraient muettes, prirent l'expression effrayée; quand elle parla de la babouchka, elle prit un visage triste, et toutes les princesses ses sœurs crurent devoir prendre un visage triste.

Quand elle se souvint du coup que j'avais donné à Saint-Jérôme, elle se prit à rire et montra de vilaines dents, et les jeunes princesses rirent également et, également, montrèrent de vilaines dents.

En ce moment, la princesse leur mère entra. C'était toujours la même petite femme maigre, avec les yeux ronds et courts, et la même habitude de se retourner de tous côtés quand elle parlait.

Elle me tendit une main qu'elle éleva jusqu'à mes lèvres pour que je la lui baisasse, ce que je n'eusse pas fait seul, ne pensant pas que ce fût nécessaire.

— Comme je suis contente de vous voir ! fit-elle en regardant ses filles. — Ah ! comme il ressemble à sa maman, n'est-ce pas, Lise ?

Lise répondit que c'était vrai. Et pourtant, je savais très bien que je n'avais aucune ressemblance avec ma mère.

— Mais comme vous êtes déjà grand ! Et mon Étienne, vous vous souvenez de lui ? Il est donc votre cousin... Non, pas cousin. Comment donc, Lise ? Ma mère était Varvara Dimitrievna, la tille de Dmitri Nikolaevitch ; votre babouchka, Natalia Nikolaevna.

— Alors, c'est au quatrième degré, maman, dit l'aînée des princesses.

— Ah ! mais, tu mêles tout, s'écria la mère un peu fâchée. — Pas du tout cousin germain ; mais issu de germain. Voilà comment vous êtes avec mon Étienne. Il est déjà officier, le savez-vous ? Mais il n'est pas bon qu'il ait déjà tant de libertés. Vous, jeunes gens, il faut bien vous tenir dans la main. Ne vous fâchez pas contre moi, la vieille tante pense que je vous dis la vérité. Je tenais Étienne très sévèrement, et je trouve qu'il le fallait. Oui, c'est ainsi que nous sommes parents, continua-t-elle ; — le prince Ivan Ivanovitch est mon oncle, et il était l'oncle de votre mère, ce qui veut dire que nous étions cousines, votre mère et moi... Non, cousines germaines... Oui, c'est ainsi. Dites, alors, mon ami, êtes-vous allé déjà chez le prince Ivan ?

Je répondis que je n'y étais pas encore allé, mais que j'avais l'intention d'y aller ce jour même.

— Ah ! Mais, comment pouvez-vous agir ainsi ! exclama-t-elle. — Il vous fallait faire là votre première visite. Ne savez-vous pas que le prince Ivan est pour vous comme un père ? Il n'a pas d'enfants, ce qui veut dire que les seuls héritiers sont vous et mes enfants. Il faut que vous l'estimiez pour son âge, pour sa situation dans le monde, pour tout enfin... Je sais que vous, jeunes gens de ce siècle, comptez pour peu les parents et n'aimez pas les vieillards ; mais, écoutez moi, la vieille tante, parce que je vous aime, que j'aimais votre maman et votre babouchka, que j'ai tant estimée. Non. Il faut que vous y alliez absolument, *que vous y alliez absolument*.

Je lui dis que j'irais *absolument*, et comme la visite, suivant

moi, avait été assez longue déjà, je me levai, je voulus partir, mais elle me retint.

— Non. Attendez un instant. Où est votre père, Lise? Appelez-le ici. Il sera si content de vous voir! continua-t-elle.

Deux minutes plus tard, le prince Mikhaïlo entra.

C'était un homme de petite taille, assez négligemment vêtu, le visage non rasé, et une telle expression d'indifférence dans la figure, qu'il semblait stupide.

Il n'eut pas du tout l'air content de me voir; au moins, s'il fut satisfait, il n'en témoigna rien; mais la princesse, dont il avait évidemment peur, lui dit :

— N'est-ce pas que Voldemar (elle avait assurément oublié mon nom) ressemble à sa maman? Et elle fit, avec ses yeux, une singulière grimace. Le prince comprit sans doute ce qu'elle désirait; car il s'approcha de moi, et, de l'air le plus indifférent, me tendit sa joue non rasée, que je dus embrasser.

— Et tu n'es pas encore habillé? Et pourtant tu as besoin de partir tout de suite, fit la princesse du ton mécontent qui lui était familier avec son entourage. — Qu'on se fâche de nouveau contre toi! Tu veux, oui, tu veux que tout le monde soit contre toi, n'est-ce pas?

— Tout de suite, tout de suite, petite mère! fit le prince Mikhaïlo. Et il sortit.

J'entendais dire, pour la première fois de ma vie, que nous étions les héritiers du prince Ivan Ivanovitch, et cette nouvelle me frappa désagréablement.



## XX

## LES IVINE

Je me sentais un poids énorme sur le cœur, en pensant à la visite qu'il me fallait faire. Mais avant d'aller chez le prince je voulus entrer chez les Ivine qui se trouvaient sur ma route. Ils habitaient, sur la Tverskoï, une grande et jolie maison. Non sans crainte, je gravis l'escalier au haut duquel se trouvait un suisse et je lui demandai : — Y a-t-il quelqu'un à la maison ?

— Qui désirez-vous voir ? me demanda-t-il. — Le fils du général est à la maison.

— Et le général lui-même ? demandai-je bravement. — Il faut aller m'annoncer.

— Qui annoncerai-je ? dit le suisse. Et il sonna.

Les pieds du laquais, dans ses bottes claires, se firent entendre dans l'escalier.

J'éprouvai alors une telle émotion, — je ne sais même pas pourquoi — que je dis tout à coup au laquais de ne pas m'annoncer au général, car j'irais auparavant voir son fils.

Quand je montai, par le grand escalier, il me sembla que j'étais devenu très petit, non seulement allégoriquement parlant, mais encore dans le vrai sens du mot. J'avais éprouvé cette même sensation quand, m'arrêtant devant le grand perron de la maison, il m'avait paru que le cabriolet, le cheval, moi-même, tout se faisait plus petit.

Le fils du général était étendu sur le sofa, un livre ouvert devant lui, et dormait quand j'entrai dans la chambre. Son gouverneur, monsieur Frost, qui restait encore dans leur maison, m'y suivit, et, de son pas mesuré et ferme, alla droit à son élève, qu'il réveilla.

Ivine ne témoigna aucune joie en m'apercevant, et je remarquai qu'il me regardait les sourcils pendant qu'il me parlait. Bien qu'il fût très poli, il me sembla qu'il ne se sentait pas extrêmement attiré vers moi, et qu'ayant déjà un cercle tout formé, il ne se souciait nullement de rechercher ma société.

Je lus tout cela dans son regard fixé entre mes deux sourcils. En quelques mots sa conduite avec moi peut être caractérisée, bien qu'il soit peu agréable pour moi de l'avouer : Il agissait avec moi comme jè faisais, moi, avec Ilingka. Mon humeur commençait à se ressentir de mes réflexions : je ne manquai pas de saisir au vol chacun des regards d'Ivine, et, dans ma pensée, je les traduisais ainsi : « Pourquoi est-il venu chez nous ? »

Dans la conversation, Ivine me dit que son père et sa mère étaient à la maison et me demanda si j'avais le désir de les voir.

— Quant à moi, il faut que je m'habille, ajouta-t-il sans attendre ma réponse. Et je remarquai que, quoique dans sa chambre, il était convenablement vêtu d'un pantalon neuf et d'un gilet blanc.

Ces paroles dites, il sortit et revint, quelques minutes plus tard, dans un uniforme boutonné du haut en bas. Nous descendîmes ensemble.

Les chambres de parade que nous traversâmes étaient hautes, larges, longues et sans doute richement décorées. J'aperçus en passant un je ne sais quoi reluisant d'or et de glaces et enveloppé de mousseline.

M<sup>me</sup> Ivine, en même temps que nous, mais par une autre porte, entra dans la petite pièce, derrière le grand salon. Elle me reçut amicalement, presque comme un parent, me fit asseoir près d'elle, et, avec un intérêt visible, me questionna sur toute ma famille.

M<sup>me</sup> Ivine que, jusqu'ici, je n'avais jamais vue qu'en passant, me plut beaucoup lorsque je l'eus attentivement observée. Elle était grande, maigre, très blanche. Elle était

toujours triste et semblait éternellement lasse. Son sourire mélancolique révélait la bonté, et ses grands yeux fatigués, un peu louches, donnaient à l'ensemble de sa physionomie une plus triste et plus attirante expression encore. Elle n'était pas courbée ; elle était affaissée de tout son corps, chacun de ses mouvements se dirigeant dans un même sens, vers la terre. Elle parlait avec lenteur, mais le son de sa voix était fort agréable et sa prononciation très nette. Les réponses que je faisais à ses questions sur ma famille la reportaient, visiblement, à son passé à elle, un passé heureux, son meilleur temps, certainement. Et elle en devenait plus triste encore.

Son fils quitta le salon. Et elle me regarda, quelques minutes, silencieusement, toujours plus triste. Et, tout à coup, elle pleura.

Je restai devant elle, embarrassé, ne pouvant pas trouver ce qu'il aurait fallu lui dire.

Elle continuait de pleurer, se détournant maintenant.

D'abord, je la plaignis ; puis, je pensai :

« Ne faut-il pas la consoler ? Mais, comment ? oui, comment faire pour cela ? »

Bientôt, je sentis monter en moi comme une sorte de mécontentement de la situation embarrassante où elle me mettait.

« Est-ce possible que j'aie pu la rendre aussi triste ? » pensai-je. « Ou, peut-être, fait-elle ainsi, exprès, afin de voir comment je sais me conduire en pareille occasion ? Si je pouvais partir ! Mais, partir maintenant ? Comment puis-je le faire ? Elle croirait que je fuis sa tristesse, ses larmes ? »

Et, réfléchissant ainsi, je me remuais sur ma chaise, me retournais, comme pour lui rappeler ma présence.

« Ah ! Que je suis sotte ! » fit-elle tout à coup en me jetant, à travers ses larmes, un coup d'œil et s'efforçant de sourire.

« Il y a des jours où l'on pleure sans raison. »

Et elle se mit à chercher son mouchoir sur le sofa et se reprit, de plus belle, à pleurer.

« Ah ! mon Dieu ! comme je suis ridicule ! Comme c'est absurde de pleurer ainsi ! Mais, je l'ai tant aimée, votre mère ! Nous étions... si grandes amies !... et... » Elle prit son mouchoir, y enfonça son visage et continua de pleurer.

Ma situation embarrassante, loin de cesser, semblait devoir se prolonger indéfiniment.

J'étais mécontent d'elle, de moi-même, et, en même temps, je la plaignais.

Ses larmes me paraissaient sincères ; mais je ne pouvais me défendre de penser qu'elle ne pleurerait pas seulement ma mère, qu'elle pleurerait aussi sa vie malheureuse du moment, et les beaux jours et le temps heureux disparus. Je ne sais vraiment quand et comment tout cela aurait fini si le jeune Ivine, rentrant en cet instant dans le salon, ne s'était approché d'elle pour lui demander si son père ne l'avait pas appelé. Elle allait lui répondre quand Ivine lui-même se présenta.

C'était un homme petit de taille, robuste cependant, aux sourcils épais, aux cheveux gris coupés court, à la physiologie dure, sévère ; — les lignes de la bouche surtout étaient particulièrement fermes et arrêtées.

Je me levai, je saluai ; mais Ivine, qui portait trois décorations sur la poitrine, ne répondit pas à mon salut. Il ne me regarda même pas, si bien qu'il me sembla qu'à ses yeux je n'étais pas un homme, mais un objet quelconque qui ne mérite pas grande attention : un fauteuil, une fenêtre ; — ou, si j'étais un homme, c'est qu'il était, lui, de ceux qui ne font pas de différence entre certains de leurs semblables et des fauteuils et des fenêtres.

— Et vous n'avez pas, jusqu'à présent, écrit à la comtesse, ma chérie ? fit-il, en français, à sa femme, d'une voix dure et brève.

— Adieu, monsieur Irténiev, me dit tout à coup M<sup>me</sup> Ivine en me saluant d'un air hautain que je ne lui avais pas vu encore et en me regardant, comme avait fait son fils — entre les deux sourcils.

Je les saluai, non sans remarquer que mon salut au vicil Ivine n'avait pas fait sur lui plus d'impression que si on avait ouvert ou fermé les portes et les fenêtres.

L'étudiant Ivine me reconduisit pourtant jusqu'à la porte, et, chemin faisant, m'apprit qu'il allait entrer à l'Université de Pétersbourg, parce que son père venait d'obtenir un poste dans cette ville, — et il me nomma un poste des plus importants.

« Eh bien ! Que papa fasse à l'avenir comme il voudra !... » murmurai-je d'une façon significative en sautant dans mon cabriolet ; « mais, quant à y remettre les pieds... Cette pleurnicheuse gémit, en me regardant, comme si j'étais le premier malheureux venu... Et Ivine, ce cochon ! qui ne me salue même pas... Ah ! par exemple, je leur montrerai.... »

Qu'est-ce que j'entendais par là ? je ne saurais le dire aujourd'hui. Mais c'était *comme ça*... « Je leur montrerai... »

Plus tard, il me fallut, à leur endroit, supporter plus d'une fois les admonestations de papa : — « Cette connaissance est à *cultiver*, » prétendait-il, et moi, gamin, je ne pouvais demander qu'un homme dans une telle situation...

Mais je ne cédai pas, et, quoi que fit papa, je leur tins rigueur assez longtemps.

## XXI

### LE PRINCE IVAN IVANOVITCH

« Enfin ! Il ne me reste plus à faire qu'une visite dans la rue de Nikitskaïa ! » dis-je à Kouzma.

Et nous roulâmes dans la direction de la maison du prince Ivan Ivanovitch.

Chacune de mes visites m'était l'occasion d'une nouvelle expérience, et, au sortir de chaque maison, j'avais acquis

un peu plus de sang-froid, un peu plus de confiance en moi-même. J'approchai donc de la maison du prince dans une disposition assez calme quand, tout à coup, je me rappelai le mot de la princesse Kornakova : « Vous êtes un *héritier*. »

Quand nous arrivâmes dans la grande cour, des voitures stationnaient déjà près du perron. A cette vue, mon ancienne timidité me reprit.

Il me sembla que le vieux suisse qui m'ouvrit et le laquais qui m'enleva mon pardessus, et les trois dames et les deux messieurs que je trouvai réunis dans le salon, et surtout le prince Ivan Ivanovitch qui, vêtu en civil, était assis sur un divan, il me sembla, dis-je, que tout ce monde ne voyait en moi qu'un *héritier*, et, à cause de cela, me regardait avec réserve.

Cependant le prince se montra caressant avec moi, m'embrassa, — c'est-à-dire posa un instant ses joues molles, sèches et froides sur les miennes, — me questionna sur mes études, mes plans d'avenir, plaisanta même, me demandant si j'écrivais toujours des vers comme j'avais fait autrefois, certain jour de fête, chez la baboucka, et, enfin, me pria de rester à dîner.

Mais plus le prince Ivan se montrait aimable, plus il me semblait qu'il ne me choyait ainsi que pour ne pas me laisser supposer combien il pouvait lui être désagréable de me considérer comme un de ses héritiers. Il avait l'habitude — qui provenait sans doute des fausses dents dont il avait la bouche pleine, — après avoir dit quelque chose, de relever sa lèvre supérieure jusque sous le nez, et même dans les narines. Et quand je le vis, là, devant moi, se livrer à ce jeu de physionomie, je ne pus m'empêcher de le traduire ainsi :

« Gamin ! Gamin ! Je n'ai pas besoin que ta présence me rappelle : — *héritier ! héritier !* »

Quand nous étions enfants, nous appelions le prince Ivan Ivanovitch : grand-père ! Mais en ce moment, ma qualité d'*héritier* aidant, ma langue ne pouvait se décider à tourner dans ce sens, et je ne pouvais parvenir à prononcer, comme au-

trefois : grand-père !... Lui dire — Votre Excellence ! — comme faisait certain monsieur présent — me paraissait humiliant ; aussi, tant que dura la conversation, je m'arrangeai pour ne lui donner aucun nom. Mon trouble s'accrut encore à la vue de la vieille princesse, — elle aussi, héritière du prince — et qui habitait sa maison.

Ainsi, placé pour le dîner à côté de la princesse, je m'imaginai qu'elle ne me parlait pas et qu'elle me haïssait même parce que j'étais *héritier* du prince au même degré qu'elle ; et que le prince, obstinément, ne regardait pas de notre côté parce que nous — la princesse et moi — étions des *héritiers* — également repoussants.

« Oui, tu ne croirais pas quelle situation désagréable était la mienne, » dis-je, ce même soir, à Dmitri, dans l'intention de lui bien montrer à quel point était vif le sentiment de répulsion que j'éprouvais à cette seule idée : je suis l'*héritier*. (Il me semblait que ce sentiment était très noble.)

« Oui, » repris-je, « la situation était, pour moi, vraiment intolérable. Passer ainsi deux grandes heures chez le prince !... C'est un excellent homme cependant, et il s'est montré véritablement bon à mon égard ; mais l'idée qu'on pouvait me regarder comme la princesse qui demeure dans sa maison et rampe devant lui, m'était insupportable. Certainement, c'est un excellent vieillard, délicat avec tout le monde ; mais cela ne l'empêche pas de *maltraiter* la pauvre femme, et ça fait mal à voir, vraiment. Ce détestable argent gâte toutes les relations ! Sais-tu ? Je pense qu'il aurait beaucoup mieux valu avoir une explication avec le prince, lui dire, par exemple, que je l'aime, que je l'estime comme homme, mais que je ne pense pas à son héritage ; que mon seul désir est qu'il ne me laisse *rien* ; que, dans ces conditions seulement, je puis revenir le voir. »

Dmitri ne pouffa pas de rire quand je lui dis ces choses. Il devint, au contraire, pensif, et, après quelques minutes de silence :

— Sais-tu ? Tu as tort, fit-il fort sérieusement. — Ou tu ne dois

pas du tout croire qu'on peut supposer de toi ce qu'on suppose de la princesse, ou, si tu entres dans le champ de la supposition, ne t'arrête pas et imagine davantage — c'est-à-dire que, sachant ce qu'on peut supposer de toi, agis comme si de pareilles idées étaient si loin de ta pensée que tu n'as pour elles que du mépris ; les méprisant, tu ne t'en occupes pas. Bref, suppose qu'il suppose que tu supposes cela... A mon sens — ajouta-t-il, sentant qu'il se perdait dans ses réflexions — le mieux est de ne même pas supposer cela.

Mon ami avait parfaitement raison. Et seulement, plus tard, beaucoup plus tard, des expériences successives m'apprirent combien il peut être malsain de penser, et plus encore de dire de certaines choses — nobles, sans aucun doute — mais qui n'en doivent pas moins demeurer cachées aux yeux de tous, dans le cœur de chaque homme. J'appris également que le mot *noble* rarement s'accorde avec les nobles actions ; et j'acquis la conviction qu'un désir noble devient difficile, sinon impossible, à réaliser, par cela même qu'il vient d'être formulé. Mais le moyen de retenir l'expression des nobles aspirations de la jeunesse et de ses désirs parfois présomptueux ? C'est plus tard qu'en se souvenant on les regrette, comme on regrette la fleur que — sans pouvoir se retenir — on a arrachée de sa tige avant le temps de son plein épanouissement et qu'on retrouve, ensuite, gisant sur le sol, flétrie, foulée aux pieds... Moi qui venais de faire à Dmitri, à mon ami, cette réflexion, que « l'argent trop souvent gâte les relations », le lendemain matin, sur le point de partir à la campagne et après m'être aperçu que j'avais dépensé le contenu de ma bourse en tableaux, narghileh, et autres bibelots — j'acceptais de lui vingt-cinq roubles qu'il me proposait pour ma route, et que je ne devais lui rendre que fort longtemps après.



## XXII

## CAUSERIE INTIME AVEC MON AMI

La conversation suivante eut lieu en phaéton, sur la route qui mène à Kountsovo.

Dmitri m'avait déconseillé d'aller, le matin, rendre visite à sa mère ; en revanche, il me proposa de venir me chercher, dans l'après-midi, pour m'emmener et me garder jusqu'au lendemain à Kountsovo, la maison de campagne où demeurait sa famille.

Au fur et à mesure que nous laissions la ville derrière nous, ses rues multicolores et sales, l'insupportable heurt des roues sur le pavé inégal disparaissait pour faire place aux prairies et au roulement insensible du phaéton sur la route poussiéreuse. Les effluves parfumées qui s'exhalaient de toutes parts, le large horizon qui s'offrait de tous côtés à notre vue et aussi la conscience de la liberté dont je jouissais me remuaient en dedans plus que je ne saurais dire. Dmitri était gai et causait avec entrain ; il ne corrigeait pas sa cravate dérangée, ne renversait pas nerveusement la tête et ne clignait pas des yeux. J'étais content de la noble idée que je lui avais exprimée, la veille, m'imaginant qu'elle m'avait certainement fait pardonner ma honteuse histoire avec Kolpikov. Bientôt, nous en vîmes à causer de ces choses que certaines rares occasions seules amènent sur le tapis. Dmitri me parla de sa famille que je ne connaissais pas encore ; de sa mère, de sa tante, de sa sœur, de celle aussi que Volodia et Doubkov considéraient comme la passion de mon ami et qu'ils avaient surnommée « *la rousse* ».

Dmitri m'entretint de sa mère sur un ton de louange froide et triomphante qui semblait vouloir prévenir toute contradiction à ce sujet.

De la tante, il me parla avec admiration et avec indulgence ; de la sœur, très peu et comme avec une certaine honte ; mais de la rousse qui s'appelait, en réalité, Lioubov Serguéievna, vieille fille qui habitait — je ne sais pour quelle cause — la maison de Nekhlioudov, il parla avec chaleur.

— Oui, c'est une étonnante fille, disait-il, en rougissant timidement, et, pour cette raison, me regardant droit dans les yeux ; — elle n'est plus jeune, certes ! Elle est plutôt vieille. Elle n'est pas du tout belle... Mais quelle bêtise, quelle stupidité de n'aimer que la beauté!. . Non. Je ne peux pas admettre ça. C'est vraiment trop stupide !

Il avançait cela comme s'il venait de découvrir, à l'instant, une nouvelle et extraordinaire vérité.

— Et une telle âme, un tel cœur, de tels principes !... continua-t-il. — Non. Je suis sûr qu'il n'existe pas une seconde fille comme elle dans ce monde ! (Je me demande à qui Dmitri avait pris cette habitude de trouver que tout ce qui est bon est rare dans ce monde. Il se plaisait à répéter cette formule, et, d'ailleurs, ça lui allait...) Elle est modeste ; et même dissimulée, poursuivit-il, car elle n'aime pas étaler ses étonnantes et admirables qualités. Voilà maman, par exemple. Elle est pourtant une très aimable et intelligente femme, — elle connaît Lioubov Serguéievna depuis quelques années. Eh bien ! elle ne peut pas, elle ne veut pas reconnaître ses qualités. J'ai même hier... Oui, tu sauras pourquoi j'étais si mal disposé quand tu m'as questionné à cet égard. Avant-hier, Lioubov Serguéievna témoigna le désir que je lui tinsse compagnie pour aller chez Ivan Iakovlevitch. — Tu as probablement entendu parler de cet Ivan. C'est, dit-on, un fou. En réalité, c'est un homme fort remarquable. Lioubov Serguéievna est excessivement religieuse — il faut le dire — et, pour cette raison, comprend Ivan Iakovlevitch. Elle va le voir souvent, s'entretient avec lui et lui donne, pour les pauvres, de l'argent qu'elle gagne. C'est une étonnante femme, tu verras !... Je l'ai donc accompagnée chez Ivan Iakovlevitch. Et je peux dire que je lui suis fort

reconnaissant de n'avoir procuré l'occasion de voir cet homme extraordinaire. C'est ce que ma mère ne veut pas du tout comprendre. Elle appelle cela de la superstition. Et hier même, j'eus, à ce sujet, une discussion avec elle, assez chaude même. C'était la première fois de ma vie.... Et il fit un certain mouvement de cou, comme s'il se souvenait du sentiment qu'il avait alors éprouvé.

— Et quelles sont tes idées quand tu penses à la façon dont cela finira?... Parles-tu avec elle de ce qui peut arriver et de la manière dont se terminera votre... amour ou votre... amitié? demandai-je, afin d'éloigner de son esprit ces tristes souvenirs.

— Si je songe à l'épouser, c'est cela que tu veux dire?

Et je sentis que, de nouveau, il me regardait droit, en pleine figure.

« Mais quel mal y a-t-il à cela? » pensai-je. « Il n'y en a aucun, vraiment. Nous sommes grands, nous sommes deux, assis côte à côte en phaéton; nous nous entretenons et nous consultons à propos de notre avenir... Je crois même que tout le monde serait heureux de nous entendre et de nous voir. »

— Et pourquoi pas? continua Dmitri, après que je l'eus approuvé du regard. — Ma conviction est que chaque homme raisonnable doit chercher à être heureux et bon autant qu'il peut. Et avec *Elle*, si *Elle* le veut — quand je serai complètement indépendant — je serai plus heureux et mille fois mieux qu'à côté de la plus grande beauté.

Tout en nous livrant à nos réflexions, nous ne remarquions pas que nous nous rapprochions rapidement de Kounstovo, et que le ciel se couvrait de nuages noirs tout prêts à se fondre en pluie. Déjà même, elle commençait à tomber. Le soleil n'était plus aussi haut, déjà, à droite, sur les grands vieux arbres du parc; une moitié de son disque était voilé d'un nuage gris, faiblement transparent; de l'autre moitié, émergeaient des jets de feu dont les lueurs, étonnamment claires, allaient dorer, de leurs reflets mourants, les vieux arbres du jardin.

De l'autre côté du ciel, de lourds nuages lilas foncé avançaient, menaçant un petit bois de bouleaux qu'on apercevait à l'horizon.

Un peu plus à droite, nous pouvions voir déjà derrière les bosquets les toits multicolores des maisons de campagne dont quelques-uns reluisaient aux reflets du soleil couchant, tandis que les autres étaient noirs et sombres comme l'autre moitié du ciel.

À gauche, en bas, bleuisait l'étang immobile, entouré de verts et pâles cytises qui se reflétaient, sombres, sur sa surface mate. Derrière l'étang, sur une pente insensible, s'échelonnaient les prairies noires, brumeuses, que séparait une ligne droite et claire, qui, tranchant sur ce fond obscur, se poursuivait loin, très loin, jusqu'à ce que vînt la briser net une autre ligne, la ligne d'horizon plombée et menaçante.

De chaque côté de la route poussiéreuse sur laquelle le phaéton roulait, d'une marche régulière, s'étendaient à perte de vue des champs de blé, de lin, de chanvre ; dans l'air, aucun bruit : tout était tranquille. Aucun souffle : les branches des arbres, les tiges des céréales, tout cela était immobile, extraordinairement propre et luisant ; chaque arbrisseau, chaque plante sauvage vivait de sa vie à part, isolée, pleine, heureuse.

Sur le bord de la route, je remarquai une petite sente d'un bleu vert sombre, élevée d'un quart de mètre environ ; et cette sente me rappela, — je ne sais pourquoi — plus particulièrement la campagne, et, à cette idée de campagne — je ne saurais dire ce qui causa ce rapprochement — vint se mêler le souvenir de Sonitchka et la pensée que j'étais toujours amoureux d'elle.

Malgré ma grande affection pour Dmitri et le plaisir que m'avait causé sa facile expansion, je ne désirais plus rien apprendre de ses sentiments et de ses projets concernant Lioubov Serguéievna. En revanche, j'éprouvais l'invincible besoin de l'entretenir de mon amour pour Sonitchka, qui me paraissait un amour d'une essence plus élevée ; mais, je ne

sais trop pourquoi, je ne lui communiquai pas mes suppositions à cet égard : je ne lui dis pas combien j'étais heureux à cette pensée que je me marierais avec Sonitchka, que j'habiterais la campagne, que j'aurais des petits enfants qui piétineraient par terre en m'appelant « papa » ; qu'il viendrait, lui, me voir en habit de voyage, avec sa femme — Lioubov Serguéievna.

Non. Au lieu de lui parler de toutes ces choses auxquelles cependant je songeais, je lui dis, en lui montrant le soleil couchant :

— Dmitri, regarde ! Quel spectacle ! comme c'est admirable ! Comme c'est beau !

Dmitri ne me répondit pas, visiblement froissé de ce que je répondais à ses épanchements intimes en lui montrant la nature qui, d'ordinaire, le laissait froid.

C'est que la nature produisait sur lui un effet tout autre que sur moi-même, et l'influçait moins par la beauté que par la nouveauté de ses sites. Il l'aimait avec l'esprit, non avec le cœur.

— Je suis très heureux, repris-je, sans remarquer qu'il était tout entier plongé dans ses propres réflexions et absolument indifférent à tout ce que je pouvais lui dire. — Je t'ai parlé, tu t'en souviens, d'une jeune fille dont j'ai été amoureux dans mon enfance ; je l'ai revue aujourd'hui, continuai-je avec enthousiasme ; — et maintenant je suis bien définitivement amoureux d'elle.

Et je commençai à lui exposer, — bien que sa figure exprimât toujours la plus complète indifférence — mon amour et tous les plans de mon futur bonheur conjugal. Et, chose singulière ! aussitôt que j'eus mis au jour, avec une grande minutie de détails, mon sentiment dans toute sa force, — je sentis, dans le même instant, que ce sentiment diminuait en moi.

Quand nous entrâmes dans l'allée de bouleaux qui conduisait à la maison, la pluie commençait à tomber ; mais si faiblement encore qu'à peine nous fûmes mouillés. Je savais

qu'il pleuvait par quelques rares gouttes qui vinrent s'aplatir sur mon nez et sur ma main, et par les feuilles jeunes et collantes des bouleaux qui, penchant, immobiles, leurs cimes frisées, paraissaient recevoir ces gouttes pures et cristallines avec délices, ce qui, pour nous, était rendu sensible par la forte odeur qui se dégageait d'elles et emplissait l'allée.

Nous quittâmes le phaéton pour arriver par le jardin, plus vite, à pied, à la maison; mais quand nous fûmes près du perron, nous nous trouvâmes face à face avec quatre dames : deux avec leur ouvrage, une avec un livre, l'autre avec un petit chien... Force fut donc à Dmitri de me présenter là, sans plus de cérémonie, à sa mère, à sa sœur, à sa tante et à Lioubov Serguéievna.

Nous nous arrê tâmes quelques secondes; mais la pluie tombait d'instant en instant plus abondante, plus serrée.

— Allons sous les galeries. Là, tu recommenceras la présentation, dit celle des quatre femmes que je prenais pour la mère de Dmitri. Et nous montâmes ensemble l'escalier.

## XXIII

### NEKHLIOUDOV

Au premier instant, la personne qui me frappa davantage fut Lioubov Serguéievna. Elle tenait entre ses bras un havanais. Elle avait des bottes tricotées. Elle monta l'escalier derrière nous et s'arrêta deux fois en me regardant, puis embrassa son petit chien.

Elle était fort laide, rousse, maigre, petite, un peu bancal. Ce qui rendait plus laide encore sa laide figure, c'était sa coiffure à la raie de côté. (Une de ces coiffures qu'inventent les femmes chauves) Bien que je m'efforçasse, pour plaire

à mon ami, de trouver en cette femme quelque chose de beau, je ne réussis à voir en elle rien qui me satisfît : — ses yeux bruns, bien qu'ils exprimassent la bonté, étaient trop petits, trop sombres; ils étaient laids, enfin ! Les mains, — signe caractéristique chez la femme — n'étaient ni grandes ni laides; mais elles étaient rouges et rugueuses.

Quand je fus monté, après Dmitri, sur la terrasse, hormis Varegnka, la sœur de Dmitri, qui me regardait attentivement de ses grands yeux gris foncé, chacune de ces dames me dit quelques mots avant de reprendre son ouvrage; puis, Varegnka commença à lire à haute voix un livre qu'elle tenait sur les genoux, un doigt entre les feuilles.

La princesse Maria Ivanovna était une femme grande, bien faite, âgée d'une quarantaine d'années environ. On eût pu lui donner davantage, à en juger par les boucles demi-grises qui sortaient de dessous son bonnet; mais à son teint frais et lisse, à son visage où ne courait pas une ride encore, et surtout au regard brillant de ses grands yeux, elle semblait n'avoir pas cet âge. Elle avait les yeux bruns, très ouverts, les lèvres minces, un peu sévères, le nez assez correct, un peu penché vers le côté gauche. Elle avait la main nue, sans bague, grande, un peu masculine, et d'admirables doigts longs; elle portait une robe bleu foncé montante, qui serrait fortement une taille svelte et encore jeune, dont elle était visiblement fière; elle était assise excessivement droite et cousait une robe quelconque.

Quand nous fûmes sous la galerie, elle me prit la main et me fit asseoir à côté d'elle, comme pour me mieux voir et de plus près; puis elle me dit, en me jetant le coup d'œil froid et ouvert que j'avais remarqué chez Dmitri, — elle me dit qu'elle me connaissait depuis longtemps par les récits de son fils, mais que — pour nous mieux connaître encore, — elle m'engageait à leur rester jusqu'au lendemain.

— Faites tout ce qu'il vous plaira, sans vous occuper de nous, comme nous-mêmes, nous ne nous gênerons pas avec

vous. Promenez-vous, lisez, écoutez, ou dormez si cela vous plaît davantage, ajouta-t-elle.

Sophia Ivanovna était une vieille fille, la sœur cadette de la comtesse; mais elle paraissait certainement plus âgée qu'elle.

Elle avait ce caractère exceptionnel d'embonpoint qui se rencontre chez la vieille fille, forte, petite, et qui porte le corset, commesi toute sa santé lui remontait au visage, menaçant à tout moment de l'étrangler. Ses fortes et courtes mains pouvaient à peine se porter à la pointe de son corsage; et cette même pointe serrée, très serrée, elle ne pouvait presque pas la distinguer.

Si la princesse Maria Ivanovna avait les cheveux et les yeux noirs, elle, Sophia Ivanovna, avait les cheveux blonds et (ce qui est rare) les yeux bleus, très tranquilles. A part ces différences, il y avait, entre les deux sœurs, une très grande ressemblance de famille : — même expression, même nez, Sophia ayant seulement les lèvres et le nez un peu gros et appuyant du côté droit, tandis que ce défaut, chez la comtesse, se manifestait du côté gauche. Sophia Ivanovna, à en juger par sa manière de s'habiller et par sa coiffure, se rajeunissait encore et n'aurait pas montré ses boucles si elle les avait eues grises.

Ses allures envers moi me semblèrent, au premier moment, très hautaines et me découragèrent, tandis qu'auprès de la comtesse, je me sentais tout à fait libre. Peut-être l'embonpoint de Sophia Ivanovna et une certaine ressemblance avec le portrait de Catherine la Grande, qui me frappa au premier coup d'œil, lui donnèrent, à mes yeux, cette allure hautaine qui me déplaisait tant. Mais je cessai d'éprouver aucune gêne quand, fixant ses regards sur les miens, elle dit : « Les amis de nos amis sont nos amis. »

Je me calmai tout à coup, en même temps que se transformait mon opinion sur elle. Seulement, quand elle eut prononcé ces mots, elle se tut, et, ouvrant démesurément la bouche, respira lourdement. Je pensai qu'elle avait l'ha-



bitude, chaque fois qu'elle avait dit quelques mots, de respirer ainsi, lourdement, d'ouvrir un peu la bouche, et de rouler ses grands yeux bleus. Avec cette habitude, se révélait une telle bonté simple, que je perdis envers elle toute crainte et qu'elle me plut même. — Ses yeux étaient admirables, sa voix musicale et harmonieuse, et j'admiraï jusqu'aux lignes rondes de son buste qui me semblaient ne pas manquer de beauté...

Lioubov Serguéievna, comme amie de mon ami, devait me dire tout de suite quelque chose d'amical, d'intime, de sincère, du moins je le supposais. Elle me regarda pourtant assez longtemps, sans rien dire, comme si elle se demandait si ce qu'elle voulait me dire n'était pas trop amical, déjà. Mais elle rompit ce silence pour me demander simplement :

« Dans quelle Faculté êtes-vous ? »

Et, quand j'eus répondu à sa question, elle me regarda de nouveau, assez longtemps, vaguement, comme si elle se fût de nouveau demandé s'il fallait enfin — oui ou non — me le dire, ce mot amical qui sort du cœur.

Alors moi, ayant remarqué ce doute, je la suppliai — avec la seule expression de mon visage — de me dire *tout* :

« Ne trouve-t-on pas », fit-elle, « qu'on ne s'occupe plus suffisamment des études, à l'Université ? »

Puis elle appela auprès d'elle sa chienne Suzetka.

Lioubov Serguéievna débita, toute la soirée, un tas de choses hors de propos, des choses qui n'avaient aucun accord entre elles, des choses... Mais je croyais si bien en Dmitri, il était tellement occupé à regarder, tantôt elle, tantôt moi, et son regard disant : « Eh bien ! Comment la trouves-tu ? — Comment la trouves-tu ? » que — ainsi que cela arrive souvent — j'étais encore très loin de formuler, ne fût-ce qu'à moi-même, des pensées qui étaient cependant dans le fond de mon âme.

Enfin, je remarquai encore, dans la famille Varegnka, une jeune fille de seize ans, très forte, aux yeux gris foncé, qui exprimaient la gaieté et la tranquillité, avec une très

grande tresse blonde et des mains remarquablement jolies et fines.

— Cela vous ennuie, peut-être, M. Nikolaï d'entendre ainsi lire un livre par le milieu, fit Sophia Ivanovna en soupirant, tandis qu'elle retournait certains morceaux de la robe qu'elle était en train d'arranger. La lecture, en ce moment, cessa parce que Dmitri sortit de la chambre.

— Ou peut-être avez-vous déjà lu « Robroï » ?

A cause de mon uniforme d'étudiant, à cause de mon entourage que je connaissais peu, j'avais le plus grand désir de répondre d'une façon *très spirituelle et très originale* à chaque question qui m'était faite, et je considérais comme une grande honte les réponses courtes et brèves comme : « Oui — Non. — C'est ennuyeux. — C'est gai ! » etc.

Je jetai un coup d'œil rapide sur mon pantalon à la mode et sur les brillants boutons de mon pardessus, et je répondis que je n'avais pas lu Robroï; mais que ce livre m'intéressait beaucoup parce qu'en général je préférais les livres au milieu qu'au commencement.

— Oui, c'est réellement deux fois plus intéressant, ainsi : On comprend ce qui s'est passé avant et l'on devine ce qui sera après, répondis-je avec mon sourire satisfait.

A ces mots, la princesse sourit d'un sourire affecté. (Je remarquai par la suite qu'elle n'avait pas d'autre sourire.)

— Pourtant, ça paraît vrai, dit-elle. — Resterez-vous longtemps encore ici ? Nikolaï, vous ne vous blessez pas que je n'ajoute pas « monsieur »... quand partez-vous ?

— Je ne sais. Demain peut-être, comme il se peut aussi que je reste encore longtemps ici, répondis-je — je ne sais pourquoi, car je savais que nous devions partir le lendemain.

— J'aurais bien voulu, pour Dmitri et pour nous, ne point vous voir partir sitôt, me dit la princesse avec un regard vague, un peu perdu. — A votre âge, l'amitié est une excellente chose.

Je sentais tous les regards sur moi. On attendait ma

réponse. Seule, Varegnka faisait mine de regarder l'ouvrage de sa tante. Je compris qu'on me faisait subir une sorte d'examen et qu'il importait de se montrer convenable.

— Oui, pour moi, répondis-je, l'amitié de Dmitri est fort utile; mais moi, je ne puis pas lui être utile : il vaut mille fois mieux que moi. Dmitri, heureusement, n'était pas là pour m'entendre; car j'aurais eu peur qu'il devinât l'hypocrisie de cette assertion.

La princesse rit de son rire affecté qui, cependant, lui était naturel.

— Et si on le prenait au mot, pourtant, ajouta-t-elle. — Mais point, c'est vous qui êtes un petit monstre de perfection.

« *Monstre de perfection!* — C'est excellent! Et il faut le conserver, » pensai-je.

— Mais sans parler de vous, il est artiste en cela, continua la princesse en portant les yeux sur Lioubov Serguéievna. — Il a découvert chez *la pauvre tante* (c'est ainsi qu'on appelait Lioubov Serguéievna) que je connais depuis vingt-ans, avec sa Suzetka, de telles perfections que je ne les soupçonnais pas...

— Varia<sup>1</sup>, dis qu'on m'apporte un verre d'eau, fit-elle en regardant de nouveau vaguement et loin, réfléchissant probablement qu'il était encore trop tôt et qu'il valait mieux ne pas me laisser pénétrer si vite dans les entretiens familiers :

— Oh! Non. Ça vaut mieux... Qu'il y aille! Il ne fait rien... Et toi, tu lis. Allez, mon ami; faites quinze pas hors de cette porte, arrêtez-vous et criez : « Piotr! Apporte pour Maria Ivanovna un verre d'eau avec de la glace ». Et de nouveau elle se prit à rire de son rire affecté.

« Probablement, elle veut parler de moi, pensai-je en sortant de la chambre. Elle veut peut-être dire qu'elle a remarqué, en moi, un jeune homme très, très... spirituel. » A peine avais-je fait cinq pas, que la grosse Sophia Ivanovna accourut et me rejoignit.

— Merci! mon cher, fit-elle. — Je vais là-bas. Je le demanderai moi-même.

1. Diminutif de Varvara.

## XXIV

## L'AMOUR

Sophia Ivanovna — comme je le reconnus plus tard — était une de ces rares jeunes femmes qui sont nées pour la vie de famille, auxquelles la destinée a refusé ce bonheur et chez qui — pour cette raison — le foyer d'amour qui brûlait en leur cœur, inactif, en attendant le mari et les enfants auxquels il était réservé — tout à coup se disperse et s'éparpille. Et bien que dispersé, éparpillé, ce foyer, néanmoins, demeure, au fond du cœur des vieilles filles de ce genre, tellement inépuisable que, après avoir brûlé, il brûle encore et brûlera toujours.

Il y a trois genres d'amour :

- 1° L'amour joli,
- 2° L'amour dévoué,
- 3° L'amour actif.

Je ne parlerai pas de l'amour du jeune homme pour la jeune fille ou de la jeune fille pour le jeune homme.

Ce sentiment-là me fait peur.

J'ai été si malheureux dans ma vie que je n'ai jamais pu rencontrer dans ce genre d'amour une parcelle de vérité : le mensonge toujours gouvernait en maître, le mensonge dans lequel la passion des relations conjugales, l'argent, le désir de se lier ou de se délier les mains se trouvaient mêlés de telle façon au sentiment qu'il n'y avait plus moyen d'y rien reconnaître.

Je parle de l'amour d'un homme, qui, selon l'élévation de l'âme, est capable de se concentrer sur un, sur quelques-uns ou sur plusieurs; — de l'amour pour la mère, pour le père, pour les enfants, pour un camarade, pour un ami, pour la

patrie, de l'amour pour l'*humanité*. L'*amour joli* se concentre dans l'amour des beautés ou de l'excellence de ce sentiment même et de son expression.

Pour les gens qui aiment de cet amour, l'objet aimé n'est charmant qu'autant qu'il relève ce sentiment de considération, d'agréments, de forme et d'expression dont ils jouissent.

Les gens qui aiment de l'*amour joli* ne considèrent pas que la réciprocité soit une condition de cet amour ou ait seulement une influence sur la beauté et l'agrément du sentiment.

Ils changent souvent les objets de leur amour parce que leur idée dominante est d'empêcher que l'amour ne s'éteigne en eux, et pour cela il faut s'occuper constamment de le réchauffer, c'est-à-dire lui donner sans cesse des aliments nouveaux.

Dans le but de retenir en eux cet agréable sentiment, ils dévoilent leur passion non seulement à celui ou à celle qui en est l'objet, mais encore à une foule de gens qui n'ont rien à y voir. Dans notre patrie, les gens de certaines classes qui aiment l'*amour joli* racontent leur amour à tout venant, et, chose singulière! le *racontent en français*. Dans certaines sociétés, et chez les femmes surtout, je suis absolument sûr que l'amour pour l'ami, pour le mari, pour les enfants, ne tarderait pas à disparaître s'il était expressément interdit d'en parler *en français*.

La deuxième sorte d'amour — l'*amour dévoué* — se concentre dans l'amour pour l'acte même de dévouement à l'objet aimé, sans égard si le sacrifice rendra plus ou moins heureux, plus ou moins malheureux. On n'accomplit pas le sacrifice pour lui prouver, à *elle* ou à *lui*, son dévouement : — on agit par amour de l'acte en lui-même.

Les gens qui aiment de cette façon ne croient pas à l'amour réciproque (parce qu'il est encore plus digne, plus grand, de se dévouer pour celui-là même qui ne vous comprend pas), sont toujours maladifs, ce qui ajoute encore au

mérite de leur sacrifice ; ils sont, en général, constants parce qu'il leur serait douloureux de perdre le mérite du sacrifice qu'ils ont fait à l'objet aimé ; sont toujours prêts à mourir pour montrer, à *lui* et à *elle*, l'étendue de leur dévouement, mais méprisent les simples témoignages quotidiens de leur amour comme indignes de l'objet aimé.

Il leur est égal que vous ayez bien ou mal mangé, bien ou mal dormi, que vous soyez gai ou triste, que vous soyez bien ou mal portant, ils ne feront rien pour ajouter à vos commodités, même la chose étant en leur pouvoir ; mais s'exposer à la gueule de canon, se jeter dans l'eau, dans le feu, se dessécher d'amour, — à cela, ils sont toujours prêts si l'occasion se rencontre. Excepté ces choses, les gens disposés à l'*amour-sacrifice* sont toujours fiers de leur amour, sévères, jaloux, méfiants ; et, chose singulière ! ils souhaitent des périls à l'objet aimé pour pouvoir l'y arracher, de souffrir pour avoir à le consoler... ils lui souhaitent même des vices pour avoir à les corriger.

Vous êtes seul à la campagne avec votre femme qui vous aime de l'*amour-sacrifice*. Vous êtes bien portant, tranquille, vous avez des occupations que vous aimez. — Votre trop aimante femme est si faible, qu'elle ne peut s'occuper ni du ménage qui est confié aux mains des domestiques, ni des enfants qui sont aux soins des bonnes, ni même du moindre travail qu'elle aurait pu aimer parce qu'elle n'aime rien, excepté vous ; elle est *visiblement* malade, mais, ne voulant pas vous chagriner, elle ne vous le dira pas ; elle s'ennuie *visiblement*, mais, pour vous, elle s'ennuiera volontiers toute sa vie ; elle se chagrine *visiblement* parce que vous vous occupez trop de vos affaires (quelles qu'elles soient : la chasse, les livres, l'intérieur, le service). Elle voit que ces occupations vous perdent, mais elle se tait et souffre.

Mais, vous voilà devenu malade : — Votre femme aimante oublie sa maladie, et, sans se reposer jamais, malgré vos prières de ne pas se tourmenter, demeure au chevet de votre lit ; et vous sentez, à tous les instants, sur vous, son regard

maladif qui semble dire : « Voilà ! Je le dis, mais ça m'est égal, je ne te laisserai pas, je ne t'abandonnerai pas. »

Le matin, vous vous sentez un peu mieux, vous passez dans une autre chambre. La pièce n'est pas chauffée, elle n'est pas rangée, la soupe — la seule que vous puissiez manger — n'a pas été commandée, les potions ne sont pas apportées ; mais votre femme aimante, brisée par les nuits sans sommeil, avec son éternelle expression de pitié, vous regarde, marche sur la pointe des pieds, et chuchote aux domestiques les ordres accoutumés.

Vous voulez lire : — Votre femme aimante, avec un soupir, murmure que vous ne l'entendrez pas, que vous vous fâcherez, mais qu'elle est déjà faite à cela, — qu'il vaut mieux pour vous de ne pas lire. Vous voulez vous promener dans la chambre : — Il vaut mieux pour vous de ne le pas faire. Vous voulez vous entretenir avec l'ami nouvellement arrivé : — Il vaut mieux pour vous de ne pas parler. La nuit, le délire vous reprend. Vous voulez vous reposer, — mais votre femme aimante, maigre, pâle, soupire de temps en temps, dans le demi-jour de la veilleuse, reste devant vous dans son fauteuil, et ses moindres mouvements, le moindre bruit qu'elle fait, réveillent en vous le dépit et l'impatience.

Vous avez un domestique auquel vous vous êtes habitué, qui habite chez vous depuis déjà vingt ans, et qui vous sert honnêtement et avec plaisir. Il a dormi le jour et peut par conséquent vous veiller, mais elle ne lui permet pas de vous servir. Elle fait tout elle-même, de ses doigts faibles et qui n'ont pas été habitués au travail, et que vous ne pouvez pas suivre sans un mécontentement intérieur et contenu, quand ces doigts blancs débouchent la potion, éteignent la bougie, renversent les médicaments ou vous touchent avec répugnance. Si vous êtes impatient, emporté, vous la priez de vous laisser ; mais, alors, vous l'entendez, de votre oïe malade, derrière la porte, qui soupire, qui pleure et murmure quelques ordres bêtes à ses domestiques.

Enfin, si vous en réchappez, votre femme aimante, qui

n'a pas dormi vingt nuits pendant votre maladie (ce qu'elle vous répète à satiété), tombe malade, se flétrit, souffre, et devient plus impropre encore à une occupation quelconque. Et en cet instant où vous vous retrouvez dans une situation normale, son amour sent le besoin de se manifester sous une nouvelle forme, et il n'a plus de ressources que l'ennui qui vous gagne involontairement et bientôt gagne également votre entourage.

La troisième sorte, *l'amour actif*, se concentre dans un besoin impérieux, incessant de combler tous les désirs, de satisfaire toutes les passions, tous les caprices et jusqu'aux vices même de l'objet aimé. Les gens qui aiment de cet amour aiment ordinairement pour toute la vie ; parce que, plus ils aiment, plus ils connaissent l'objet aimé et plus il leur devient facile de l'aimer et de donner satisfaction à ses moindres désirs. Leur amour s'exprime rarement par des mots ; mais s'il leur arrive de devoir s'exprimer ainsi, c'est timidement et maladroitement, tant ils ont peur de ne pas aimer assez. Ces gens aiment le vice même de l'être aimé, parce que ce vice leur donne le moyen de satisfaire d'autres désirs. Ils recherchent la réciprocité, se trompent volontairement eux-mêmes, croient en elle et sont heureux quand ils la rencontrent ; mais ils aiment pourtant, de la même manière, dans le cas opposé, et souhaitent non seulement le bonheur à l'objet aimé, mais, avec les moyens matériels, grands et petits, qui sont en leur pouvoir, ils s'inquiètent sans cesse de le lui procurer.

Et voilà ! C'est justement cet amour actif pour son neveu, pour sa nièce, pour sa sœur, pour Lioubov Serguéievna, même pour moi, qui se manifestait dans les yeux, dans chaque mot, dans chaque mouvement de Sophia Ivanovna.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'appréciai à sa valeur Sophia Ivanovna ; et de temps en temps même, une question me venait à l'esprit : « Pourquoi Dmitri, qui s'efforçait de comprendre l'amour autrement que les jeunes gens le comprennent d'ordinaire, et qui avait sans cesse,



devant les yeux, la bonne, la charmante Sophia Ivanovna, tomba-t-il, tout à coup, amoureux de l'incompréhensible Lioubov Serguéievna, tout en admettant cependant toutes les excellentes qualités de sa tante ? »

Probablement le proverbe : « Nul n'est prophète dans son pays, » est-il plus vrai qu'on ne pense. De ces deux choses, l'une : ou il y a vraiment dans chaque homme plus de mauvais que de bon, ou l'homme est plus disposé à subir le mal que le bien.

Il ne connaît Lioubov Serguéievna que depuis peu de temps. L'amour de sa tante, au contraire, se manifesta pour lui dès le berceau.

## XXV

### JE FAIS PLUS AMPLE CONNAISSANCE

Quand je retournai sous les galeries, on n'avait pas du tout parlé de moi, comme je l'avais supposé. Cependant, Varegnka ne lisait plus : elle avait mis le livre de côté et discutait chaleureusement avec Dmitri.

Ce dernier se promenait de long en large, corrigeant sa cravate, clignant de l'œil, selon l'habitude que nous lui connaissons.

Ivan Iakovlevitch me parut l'objet de leur discussion ; mais la querelle était trop chaleureuse pour que la vraie cause pût être *lui* et non *quelqu'un* de la famille.

La princesse et Lioubov Serguéievna restaient assises sans souffler mot, prêtant l'oreille cependant et manifestant de façon évidente leur parti-pris, l'une en faveur de Varegnka, l'autre en faveur de Dmitri.

A mon entrée sous la galerie, Varegnka me jeta un coup d'œil si parfaitement indifférent qu'il n'y avait pas à s'y

tromper : la discussion l'occupait seule, et que j'entendisse ou que je n'entendisse pas ce qu'elle avait à dire, lui était chose absolument indifférente.

La même expression se remarquait dans les yeux de la princesse qui — c'était visible — avait pris le parti de Vargnka.

Mais Dmitri discutait avec plus de chaleur encore depuis qu'il me savait là. Et bientôt je l'entendis murmurant, comme s'il se parlait à lui-même : « — C'est vrai ! C'est ce que les vieilles gens disent : Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! » — L'énoncé de ce proverbe ne termina pas la querelle. Il n'eut pour effet que de me faire supposer que les torts pouvaient bien être du côté de Lioubov Serguéievna, c'est-à-dire de mon ami.

C'était bien un peu gênant pour moi de me trouver ainsi obligé à être témoin d'une petite querelle de famille ; mais je trouvais en même temps fort agréable de pouvoir juger des vrais rapports existant entre chacun des membres de cette famille, et de sentir que ma présence ne les empêchait pas de se manifester.

Il arrive presque toujours qu'après avoir fréquenté la même famille pendant des années, les rapports réels des membres de cette famille sont restés, pour vous, à l'état de mystère. C'est que vous n'avez pu les observer que derrière un épais et faux rideau de convenances. Plus épais, plus joli était ce rideau, plus voilés, plus cachés sont demeurés, pour vous, ces rapports.

Mais qu'il survienne, par hasard, une insignifiante discussion, que la moindre question soit soulevée — dentelles, visites, chevaux — sans cause apparente, la discussion dégénère et devient querelle, et la querelle elle-même — sans importance d'abord — bientôt se transforme... C'est alors qu'à la stupéfaction des parties belligérantes elles-mêmes ressortent de certains côtés ignorés jusque-là, que les vrais rapports, les rapports de fond si l'on peut dire ainsi, transparaissent peu à peu et comme en relief : le rideau ne voile

plus rien, et il ne vous reste plus qu'à reconnaître que depuis longtemps — des années quelquefois — vous vous êtes trompé. Il est souvent moins pénible de se frapper d'un coup la tête contre une muraille épaisse que de ne découvrir que petit à petit, lentement, l'endroit sensible, l'endroit éprouvé par la douleur. Et cet endroit malade, cette plaie secrète existe, cependant, presque dans chaque famille.

Dans celle de Nekhliouov, la plaie sensible, la plaie secrète n'était autre que le singulier amour de Dmitri pour Lioubov Serguéievna, cet amour soulevant, inévitablement, dans le cœur de la mère et de la sœur, un double sentiment : d'une part, la jalousie, et, d'autre part, l'amour familial blessé.

C'est pour cette raison que la querelle au sujet d'Ivan Iakovlevitch avait, pour chacune des personnes présentes, sa signification particulière.

— Tu es singulier, disait Varegnka à Dmitri. — Tu t'efforces absolument à vouloir trouver, dans ce que tout le monde méprise, ou au moins dans ce dont il se moque, des côtés extraordinaires et remarquables.

— Premièrement, fit Dmitri à sa sœur, — l'homme le plus frivole ne peut parler avec mépris d'un homme comme Ivan Iakovlevitch ; secondement, c'est toi qui te refuses à voir *le beau* quand il est là, devant tes yeux.

Sophia Ivanovna, qui revenait en ce moment, regarda peu-reusement, tantôt la princesse, tantôt Dmitri, tantôt Varegnka.

Enfin, elle respira lourdement, puis dit : « Je t'en prie Varegnka, lis, lis plus vite. » Et elle lui présentait le livre.

Puis, s'adressant à Dmitri : « Et toi, mon ami, tu ferais bien de te bander la joue, parce qu'il fait frais et que le mal dedents te reprendra de nouveau. » Dmitri lui répondit par un coup d'œil mécontent, sans doute parce que l'excellente fille avait soudain coupé le fil logique des preuves qu'il recherchait. Et la lecture continua.

Cette petite querelle n'avait pas du tout détruit l'accord paisible, intelligent et familial qui régnait dans ce coin féminin. Ce cercle, auquel visiblement la princesse Maria Iva

novna donnait son caractère et sa direction, avait pour moi un charme extraordinaire, un charme inappréciable de simplicité et de noblesse. Ce caractère et ce charme ressortaient dans la beauté, dans la propreté, dans la solidité des objets : de la sonnette, de la reliure du livre, du fauteuil, de la table, — et dans la pose droite et soutenue par son corset de la princesse, et dans les boucles blanches qui ressortaient, légères, sous la dentelle, et dans la manière de m'appeler la première fois vers elle, simplement : « *Nicolas* » et « *lui* » ; — dans les occupations féminines : la lecture, la couture ; — dans la blancheur excessive de ces mains de femme (*elles* ont dans la main un trait caractéristique de famille qui consiste en ceci : l'épiderme de la paume est d'un rose clair, tandis que le dos de la main est d'une excessive blancheur qui contraste étrangement avec le rose du dedans).

Mais, plus que partout ailleurs, ce caractère et ce charme se remarquaient dans leurs manières, dans leurs allures : elles parlaient fort bien le russe et le français ; prononçaient chaque mot, chaque syllabe, avec une correction parfaite. Tout cela exerçait sur moi une impression des plus heureuses, d'autant plus complète que chacun des membres de cette société charmante agissait avec moi simplement et sérieusement, comme avec un grand. Ces dames me parlaient de leurs idées, entendaient les miennes. J'étais si peu habitué à ces choses que, malgré mes boutons brillants et mes parements bleus, j'avais toujours peur de m'entendre dire tout à coup :

« Croyez-vous, vraiment, qu'on vous parle sérieusement ? allez plutôt étudier. »

Grâce à ces façons d'être, je ne sentais aucune gêne dans cette société.

Je me levais, j'allais d'une place à l'autre, je parlais sans crainte avec chacun, excepté pourtant avec Varegnka. Il me semblait — je ne sais pourquoi — qu'il n'eût pas été comme il faut de ma part de lui parler le premier.

Pendant la lecture, écoutant sa voix si agréable, regardant

tour à tour son jeune visage, tour à tour le sentier dans le jardinet, dans lequel la pluie faisait en tombant de petites taches rondes, tour à tour les tilleuls sur les feuilles desquelles la pluie continuait à écraser ses gouttelettes toujours plus rares, puis, revenant à elle, et retournant encore après à la fenêtre d'où je voyais les rayons du soleil couchant qui éclairaient les humides, épais et menus bouleaux, et pour la troisième fois revenant à Varegnka, je pensais qu'elle n'était pas du tout laide comme il m'avait semblé d'abord.

« Quel dommage que je sois déjà amoureux ! » pensais-je.  
« Et pourquoi Varegnka n'est-elle pas Sonitchka ? »

« Comme ç'aurait été bon de devenir un membre de cette famille ! J'aurais eu, d'un seul coup, une mère, une sœur, une tante, une femme !... »

Au moment même où je pensais à ces choses, je regardai fixement Varegnka, et il me vint à l'idée que je la magnétisais de mon regard et qu'elle ne pouvait manquer de porter ses yeux de mon côté.

Varegnka, en effet, leva la tête, me regarda et rencontrant mes yeux se détourna.

— La pluie ne cesse pas ! fit-elle.

Et, tout à coup, j'éprouvai un sentiment étrange : il me sembla que tout ce qui venait de m'arriver n'était que la répétition de ce qui m'était arrivé jadis : qu'il pleuvait aussi, alors que le soleil se couchait pareillement derrière les bouleaux, que je la regardais *elle*, qu'*elle* lisait, que je la magnétisais, qu'*elle* se détournait, que je *la* suivais du regard, et ainsi de suite.

« Est-ce que c'est possible qu'*elle* soit *elle* ? » pensai-je.  
« Est-ce que *ça* commence ? »

Mais je conclus promptement qu'*elle* n'était pas *elle*, et que *ça* ne commençait pas encore.

Premièrement, elle n'est pas belle, pensai-je : elle est simplement une jeune fille avec laquelle j'ai fait connaissance d'une manière ordinaire, et l'*autre* sera extraordinaire. Avec

*celle-là*, je me rencontrerai dans un endroit extraordinaire. Et puis, cette famille ne me plaît ainsi, sans doute, que parce que je n'ai encore rien vu. D'autres, semblables, existent certainement, et je les rencontrerai plus d'une fois dans la vie.

## XXVI

### OU JE ME MONTRE SOUS LE JOUR LE PLUS FAVORABLE

Pendant qu'on prenait le thé, la lecture cessa, et les dames engagèrent la conversation entre elles sur des événements et des personnes qui m'étaient inconnus ; il me semblait que, malgré leur accueil affable, elles agissaient ainsi pour me faire comprendre la différence d'âge et de situation qui les séparait de moi.

Mais dans les conversations d'intérêt général auxquelles je pouvais prendre part, je tâchais de faire ressortir mon intelligence extraordinaire et mon originalité ; je me croyais obligé à cela par mon uniforme.

Quand on en vint à parler de maisons de campagne, je me mis à raconter que le prince Ivanovitch possédait, près de Moscou, une si belle maison qu'on venait la visiter de Londres et de Paris.

Il s'y trouvait, disais-je, une grille qui n'avait pas coûté moins de trois cent quatre-vingt mille roubles ; le prince Ivan Ivanovitch était un de nos proches parents, et j'avais dîné ce jour-là chez lui ; il m'avait même invité à passer tout l'été chez lui, mais j'avais refusé, car je connaissais très bien cette villa ; j'y avais déjà été plusieurs fois, et toutes ces grilles et tous ces ponts ne m'intéressaient nullement, car je ne pouvais souffrir le luxe, surtout à la campagne. J'aimais qu'à la campagne tout fût véritablement comme à la campagne.

Après avoir débité ce mensonge long et compliqué, je

rougis tellement de honte qu'on dut remarquer immédiatement que j'avais menti. Varegnka, qui me tendait en ce moment une tasse de thé, et Sophia Ivanovna, qui me regardait, se détournèrent et changèrent la conversation avec une expression que j'ai depuis remarquée sur le visage des personnes très indulgentes quand un jeune homme commence à mentir avec aplomb, expression qu'on pourrait traduire par : « Mais nous savons bien qu'il ment; pourquoi ment-il, ce pauvre garçon ? »

J'avais dit que le prince Ivanovitch possédait une maison de campagne parce que je n'avais pas trouvé d'autre prétexte pour mettre mes auditeurs au courant de ma parenté avec lui et que, réellement, j'avais dîné ce jour-là chez lui. Mais pourquoi inventer cette grille de trois cent quatre-vingt mille roubles ? Pourquoi dire que je le fréquentais assidûment puisque je n'étais allé qu'une seule fois chez lui, et que je n'avais pu y aller plus souvent, car il ne demeurait qu'à Moscou ou à Naples. Ce que savaient bien les Nekhlioudov.

Pourquoi avais-je dit tout cela ? Décidément je ne puis pas m'en rendre compte.

Ni pendant mon enfance, ni pendant mon adolescence, ni depuis, dans un âge plus avancé, je n'ai remarqué que je fusse affligé du vice de mensonge; je péchais plutôt par l'excès contraire. Mais, à cette première époque de ma jeunesse, une envie étrange me venait de débiter les mensonges les plus maladroits et les plus injustifiés. J'ai dit maladroits, car je mentais de manière à me faire toujours surprendre en flagrant délit. Il me semble que le désir vaniteux de paraître tout autre que je n'étais, joint à l'espoir que mes mensonges ne seraient pas surpris, était la principale cause de ce détestable penchant.

Après le thé, la pluie ayant cessé et le temps étant devenu, avec la nuit, doux et clair, la princesse proposa une promenade au jardin pour contempler son site favori. Suivant mon parti-pris d'être toujours original, et considérant que des gens aussi intelligents que moi et la princesse doivent être au-

dessus des banalités de la politesse, je déclarai que je détestais me promener sans but et que je ne comprenais la promenade qu'en solitaire. Je ne réfléchis pas que je disais une grossièreté, car il me semblait qu'il n'y avait rien de plus honteux que les compliments vulgaires, et que même il n'y avait rien d'original et de charmant que la franchise et la brusquerie poussées jusqu'à l'impolitesse. Bien que très satisfait de ma réponse, je n'en allai pas moins à la promenade avec toute la société.

L'endroit favori de la princesse était au fond du jardin, sur un petit pont jeté en travers d'un étroit marais boueux. La vue était très limitée, mais portait à la rêverie. Nous sommes si habitués de mêler l'art et la nature que, souvent, les phénomènes de la nature non encore vus sur la toile nous semblent artificiels, et qu'au contraire les points de vue de la peinture nous paraissent si naturels que les tableaux plus ou moins monotones vus dans la réalité nous semblent emphatiques et faux.

La vue qu'on avait de l'endroit favori de la princesse consistait en un petit étang couvert de larges plantes et, derrière, en une montagne escarpée couverte de grands arbres très vieux et d'arbustes qui enchevêtraient leur verdure de nuances différentes. Au pied de la montagne, un vieux bouleau étendait ses branches sur l'étang dont il retenait, dans ses racines épaisses, les bords humides. Son sommet s'appuyait contre un tremble élancé et très haut qui étendait ses branches frisées au-dessus de l'étang.

— Quel charme ! dit la princesse en hochant la tête et sans s'adresser à personne en particulier.

— Oui, c'est magnifique. Mais il me paraît que cela ressemble terriblement à un décor, répondis-je, voulant prouver que j'avais mon opinion indépendante sur toutes choses.

La princesse ne parut pas entendre ma réflexion et continua d'admirer. S'adressant à sa sœur et à Lioubov Serguievna, elle détailla les beautés de son site préféré. Sophia Ivanovna trouvait tout cela charmant et déclarait qu'elle compre-



naît que sa sœur passât là des heures entières, mais il était évident qu'elle ne disait cela que pour faire plaisir à la princesse.

J'ai toujours observé que les gens réellement aimants sont rarement influencés par les beautés de la nature. Lioubov Serguéievna s'enthousiasmait aussi et demandait, entre autres choses, comment ce bouleau pouvait tenir ainsi et s'il resterait longtemps debout. Elle regardait sans cesse sa Suzetka, qui agitait sa queue touffue, allait et venait, de ses courtes pattes torses, sur le pont, d'un air inquiet, comme s'il lui arrivait de sortir pour la première fois.

Dmitri causait avec sa mère. Il soutenait que la vue ne peut être belle quand l'horizon est limité. Varegnka ne disait rien. Je me tournai de son côté, elle était debout, accoudée sur la rampe du petit pont et regardait devant elle. Quelque chose l'occupait sans doute beaucoup, l'impressionnait même, car elle était visiblement absorbée et ne s'apercevait pas qu'on la regardait.

Il y avait tant d'attention concentrée dans ses grands yeux fixes et une pensée si claire, dans sa pose un tel abandon, et, malgré sa petite taille, une telle majesté que je fus frappé de nouveau et que je me demandai :

« Est-ce que cela commencerait ? » Mais je me répondis qu'étant amoureux de Sonitchka, je ne pouvais considérer Varegnka que comme la sœur de mon ami. Toutefois, elle me plaisait tant en ce moment que je sentis le désir irrésistible de faire ou de dire quelque chose qui lui fût désagréable.

— Sais-tu, Dmitri, dis-je à mon ami en m'approchant de Varegnka de façon qu'elle pût m'entendre, — je trouve que même s'il n'y avait pas de cousins, il n'y aurait rien d'extraordinaire à voir ici. Tandis qu'à présent, ajoutai-je en me frappant le front de la main et en écrasant en effet un cousin, — c'est tout à fait désagréable.

— Vous n'aimez sans doute pas la nature ? me dit Varegnka sans tourner la tête.

— Je trouve que c'est une occupation fastidieuse, répondis-je, très content de lui avoir dit quelque chose de désagréable en même temps qu'original.

Varegnka souleva ses sourcils d'un mouvement imperceptible, en signe de pitié, et continua de regarder tranquillement devant elle.

Je me sentis dépité contre elle, mais, malgré cela, la petite rampe peinte en gris sur laquelle elle était appuyée, le reflet sur l'étang sombre d'une branche basse du bouquet qui semblait vouloir se réunir dans les branches qui pendaient, l'odeur du marais, la sensation d'un cousin écrasé sur mon front, les regards attentifs de Varegnka et son attitude imposante, me revinrent souvent plus tard à l'esprit.

## XXVII

### DMITRI

Lorsque nous rentrâmes de la promenade, Varegnka refusa de chanter comme elle le faisait d'ordinaire chaque soir. Jeus l'amour-propre de me croire la cause de cela à raison de ce que je lui avais dit sur le petit pont.

Les Nekhlioudov ne soupèrent pas et se retirèrent de bonne heure. Comme ce jour-là Dmitri eut mal aux dents, ainsi que le lui avait prédit Sophia Ivanovna, nous montâmes dans sa chambre. Supposant que j'avais accompli tout ce que je devais à mon uniforme à boutons dorés et que j'avais beaucoup plu, je me trouvais dans une disposition d'esprit très agréable et j'étais on ne peut plus satisfait de moi-même. Dmitri, au contraire, sans doute à cause de ses dents et aussi de la discussion qu'il avait eue avec sa mère et sa sœur, était silencieux et morne. Il se mit à sa table

de travail, prit le journal où il notait chaque soir ses occupations passées et futures et, grimaçant, la main à sa joue, il écrivit assez longuement.

— Ah! laissez-moi tranquille, cria-t-il à la domestique de Sophia Ivanovna, qui était venue lui demander comment allaient ses dents et s'il ne voulait pas qu'on lui appliquât un cataplasme dessus.

Ensuite, après m'avoir dit que mon lit allait être prêt et qu'il ne s'absentait que pour un instant, il alla chez Lioubova Serguëïevna.

« Quel dommage que Varegnka ne soit pas jolie et surtout qu'elle ne soit pas Sonitchka ! » rêvai-je, resté seul dans ma chambre. « Que je serais aise, en sortant du cours, de pouvoir venir chez eux et de lui offrir mon bras en lui disant : « Princesse, je ne suis plus jeune, je ne peux pas « aimer passionnément, mais je vous aimerai toujours « comme une sœur chérie !... » « Pour vous, » aurais-je dit à la mère, « je vous estime, et vous, Sophia Ivanovna, « croyez-le, je vous apprécie... Dites-moi donc simplement « et sincèrement si vous voulez être ma femme. — Oui... » Et elle m'eût tendu sa main, que j'eusse serrée dans les miennes en disant : « — Mon amour n'est pas tant dans mes paroles « que dans mes actes. » — « Et qu'arriverait-il, me dis-je soudain, une autre pensée me passant par la tête, si Dmitri devenait amoureux de Lioubotchka... (Cela se peut, puisque Lioubotchka est amoureuse de lui) et qu'il voulût l'épouser ? Le mariage serait interdit à l'un de nous deux <sup>1</sup>... Soit, très bien... Alors, voici ce que je ferais : J'aurais remarqué cela tout de suite, je n'en aurais rien dit et je serais allé à Dmitri et lui aurais tenu ce langage : — « Il est inutile, cher ami, « de dissimuler. Tu penses bien que mon amour pour ta « sœur ne finira qu'avec ma vie. Mais je sais tout... Tu m'as « enlevé ma plus chère espérance et rendu très malheureux, « mais sache comment Nikolai Irténiev se venge. Voici ma

1. Ces sortes de mariages sont interdits en Russie.

« sœur. » Et je lui aurais tendu la main de Lioubotchka. Lui, aurait répondu : — « Non jamais !... » Et moi : « — Prince Nekhlioudov, c'est en vain que vous voulez être plus généreux que Nikolaï Irténiev... Il n'y a pas d'homme au monde plus généreux que lui. » Puis j'aurais salué et je serais sorti. Je vois Dmitri et Lioubotchka courir après moi tout en larmes et me supplier d'accepter leur sacrifice. Je pourrais fléchir et être très heureux, si seulement j'étais amoureux de Varegnka... »

Ce rêve m'était si agréable que je brûlais de le communiquer à mon ami; mais, en dépit de notre pacte de franchise mutuelle, je ressentais, sans savoir pourquoi, une impossibilité physique absolue de le faire.

Dmitri revint de chez Lioubov Serguéievna avec un remède appliqué sur ses dents, remède que celle-ci lui avait donné; mais il était plus souffrant encore et, par conséquent, plus morne. Je n'avais pas encore de lit; le domestique de Dmitri vint demander où l'on me coucherait.

— Va-t'en au diable! cria Dmitri en frappant du pied. — Vaska! Vaska! Vaska! reprit-il avec force aussitôt que le groom fut sorti. — Vaska, prépare-moi un lit par terre.

— Non, c'est moi qui coucherai par terre, fis-je.

— Eh bien, soit!... Dresse le lit n'importe où, fit Dmitri du même ton irrité.— Vaska! pourquoi ne fais-tu pas le lit?

Mais Vaska, ne comprenant pas ce qu'on lui demandait, ne bougeait pas.

— Eh bien! quoi!... Fais le lit, te dis-je. Fais le lit... Vaska! Vaska! cria tout à coup Dmitri comme un enragé.

Mais Vaska, effrayé et sans comprendre davantage, ne bougeait.

— Tu as donc juré de me faire mour... enrager!

Et Dmitri se précipita sur le groom et le frappa de toutes ses forces à coups de poing sur la tête. L'enfant s'enfuit à toutes jambes. Arrêté près de la porte, Dmitri se tourna vers moi et l'expression de rage et de cruauté qui se lisait un instant auparavant sur son visage fit place à une expres-

slon si douce de honte, d'amour enfantin, que j'eus pitié de lui. Malgré tout mon désir de lui tourner le dos, je ne pus m'y décider. Il ne me disait rien ; il se promena longtemps en silence dans la chambre, jetant parfois sur moi des regards de muette excuse. Il tira de sa table son journal, y griffonna quelques notes, ôta sa redingote, la plia avec soin, s'approcha du coin où était l'icône, croisa ses longs bras blancs sur sa poitrine et se mit à prier.

Il pria si longtemps que Vaska avait eu le temps d'apporter un matelas et de le poser à terre comme je le lui indiquai à voix basse. Je me déshabillai et m'étendis sur le matelas. Dmitri continuait toujours son oraison. En regardant le dos un peu voûté de Dmitri, et la plante de ses pieds quand il se baissait pour saluer jusqu'à terre, j'aimais mon ami plus fortement qu'avant et je ne cessais de songer.

« Faut-il lui dire ce que je pense de nos sœurs ? »

Quand il eut fini sa prière, Dmitri s'étendit sur ma couchette et, accoudé, il me fixa longuement, silencieusement, de son regard doux et honteux. Cela lui était visiblement pénible, mais il s'imposait cette pénitence. Je souris. Il sourit aussi.

— Pourquoi donc ne me dis-tu pas que j'ai commis une mauvaise action?... Tu le penses cependant.

— Oui, répondis-je, bien que je ne l'eusse pas pensé, mais croyant très réellement l'avoir pensé. — Oui, c'est très mal et je n'attendais pas cela de toi, ajoutai-je en éprouvant un plaisir tout particulier à le tutoyer. — Et tes dents ? repris-je, — Comment te sens-tu ?

— C'est passé... Ah ! Nikolegnka, mon ami, s'écria tout à coup Dmitri d'un ton si pénétré que des larmes lui montèrent aux yeux. — Je sais et je sens combien je suis mauvais... Et Dieu m'est témoin combien je l'implore pour qu'il me rende meilleur... Mais comment faire !... J'ai un si détestable caractère.. Je tâche de me contenir, de me corriger, mais il est impossible de me transformer d'un seul coup et tout seul... Il faudrait que quelqu'un m'aidât, me soutînt... Ainsi Liou-

bov Serguéievna m'a beaucoup aidé, elle me comprend, elle m'est déjà venue en aide... Je sais, d'après mes notes, que cette année, je me suis déjà très modifié... Ah! Nikolegnka, mon âme! continua-t-il, avec une effusion inaccoutumée et d'un ton de voix déjà rasséréiné par cette confession. — Que l'influence d'une telle femme est donc puissante!... Dieu! que je serai heureux quand je serai indépendant et avec une amie telle que Lioubov Serguéievna... Près d'elle je me sens un tout autre homme.

Et Dmitri se mit à dérouler devant moi ses projets de mariage, de vie à la campagne, de travail ininterrompu employé à son propre perfectionnement.

— Je vivrai à la campagne. Tu viendras m'y voir... Peut-être seras-tu marié aussi à Sonitchka, disait-il.— Nos enfants joueront ensemble... Tout cela semble puéril et ridicule, mais peut bien arriver.

— Comment donc, mais très bien, répondis-je, tout en songeant que tout cela serait mieux si je pouvais épouser sa sœur.

— Sais-tu ce que je vais te dire? reprit-il après un silence. — Tu t'imagines être amoureux de Sonitchka, mais je vois bien que ce ne sont que des enfantillages... Tu ne sais pas encore ce qu'est un vrai sentiment.

Je ne le contredis pas, car j'étais déjà presque d'accord avec lui là-dessus.

Un court silence se fit.

— Tu as sans doute remarqué qu'étant de mauvaise humeur, aujourd'hui, je n'ai pas bien discuté avec Varia<sup>1</sup>. Je me sentais très désagréable, très maussade, surtout parce que cela s'est passé en ta présence... Quoique sa manière de penser ne soit pas toujours juste, c'est une brave fille, très bonne... Tu verras, quand tu la connaîtras mieux.

Cette diversion de la conversation, qui l'avait amené à parler de sa sœur, me réjouit fort et me fit rougir jusqu'aux

1. Varegnka et Varia, diminutifs de Varvara : Barbe.

oreilles. Néanmoins je ne lui soufflai mot de Varegnka et nous parlâmes d'autres choses.

Nous bavardâmes ainsi jusqu'au second chant du coq, et la pâle aurore regardait déjà par la fenêtre quand Dmitri se mit au lit et éteignit la bougie.

— Et maintenant, dormons.

— Oui, répondis-je. — Seulement un mot encore.

— Quoi?

— Il fait bon de vivre sur la terre? dis-je.

— Il fait bon de vivre sur la terre, répondit-il d'un tel ton qu'il me sembla voir dans l'obscurité l'expression joyeuse et douce de son sourire d'enfant.

## XXVIII

### A LA CAMPAGNE

Lelendemain, nous partîmes à notre village avec Volodia par la diligence. En route, je repassai dans ma tête mes différents souvenirs de Moscou. Je me rappelai Sonitchka Valakhina, mais seulement vers le soir, et alors que nous avions déjà fait cinq relais.

« C'est étrange » me dis-je, « je suis amoureux et j'ai oublié de penser à *elle*... Il faut que je pense à *elle*. »

Et je me mis à penser à elle, comme on pense en route, sans suite, mais avec intensité. J'en vins à réfléchir que, dès mon arrivée, il était nécessaire de paraître triste et absorbé devant les miens, et surtout devant Kategnka que j'estimais comme très connaisseur en ces sortes d'affaires, et à qui je ferais des allusions à l'état dans lequel se trouvait mon cœur.

Mais, malgré tous mes efforts pour simuler cet état devant moi-même et devant les autres, malgré que je me fusse

assimilé scrupuleusement tous les signes extérieurs que j'avais observés chez les autres, bien que je me rappelasse chaque jour, et surtout le soir, que j'étais amoureux, je finis par entrer si vite dans l'ornière des occupations de la campagne que j'oubliai complètement mon amour pour Sonitchka.

Nous arrivâmes pendant la nuit à Petrovskoïé. Je dormais si profondément que je ne vis ni la maison, ni l'allée de bouleaux, ni personne des miens, qui étaient depuis longtemps au lit. Le vieux Foka, les pieds nus et enveloppé d'une camisole ouatée de femme, vint, une chandelle à la main, nous ouvrir la porte.

Nous ayant aperçus, il tressaillit de joie, nous baisa les épaules et s'habilla à la hâte. Je traversai la cour et montai l'escalier sans m'être tout à fait réveillé. Dans le vestibule, la serrure, le verrou, la grande malle, un vieux chandelier plein de suif, les ombres que la lumière faisait danser sur les murs, la fenêtre toujours poussiéreuse derrière laquelle poussait un sorbier—tous ces objets nous étaient si familiers, si pleins de souvenirs, si intimement reliés entre eux comme par une seule pensée, que je sentis tout à coup la tendresse de cette vieille et chère maison.

Une question se posa involontairement à mon esprit : Comment avons-nous pu, cette maison et moi, être demeurés si longtemps loin l'un de l'autre ?... Et, plein de hâte, je courus voir si les autres salles étaient demeurées les mêmes. Rien n'était changé, mais tout était devenu plus petit, plus bas, tandis que moi je me sentais plus grand, plus lourd, plus rude. Mais, tel que j'étais, la maison m'accueillait joyeusement, et de chacune de ses planches, de chaque fenêtre, de chaque degré de l'escalier elle évoquait en moi une foule d'images et de sensations des événements d'un passé heureux et qui ne devait plus revenir.

Nous montâmes à notre chambre d'enfants : les mêmes choses effrayantes se blotissaient dans l'obscurité des coins et des portes. Nous traversâmes le salon : le même tendre et maternel amour reposait sur tous les objets. Dans la grande



salle, notre gaîté bruyante et sans souci d'enfants semblait y sommeiller et n'attendre que nous pour se réveiller. Dans la chambre des divans, où Foka nous conduisit et où il nous prépara nos lits, il nous semblait que tout, depuis le miroir, le paravent, le vieil icône en bois, les irrégularités des murs tapissés de papier blanc, tout parlait de la souffrance, de la mort, de ce qui ne sera plus jamais.

Nous nous couchâmes, et Foka sortit après nous avoir souhaité une bonne nuit.

— Mais, c'est dans cette chambre que maman est morte, dit Volodia.

Je ne répondis pas et fis semblant de dormir. Si j'avais dit une parole, j'eusse éclaté en sanglots.

Quand, le lendemain matin, nous nous réveillâmes, papa, en robe de chambre, un cigare aux dents, était assis sur le lit de Volodia et causait avec lui en riant. D'un air joyeux, il se leva, s'approcha de moi, et, me donnant une tape sur l'épaule, il me tendit sa joue, qu'il pressa contre mes lèvres.

— Eh bien, cela va bien, merci, diplomate, me dit-il avec une tendresse joviale en me fixant de ses petits yeux brillants. — Volodia m'a dit que tu avais très bien passé tes examens. Bravo! c'est parfait.... Toi, quand tu veux ne pas t'occuper de bêtises, tu es un brave garçon. Je te remercie, mon ami... A présent, nous vivrons très bien ici, ensemble. A l'approche de l'hiver, nous irons peut-être à Saint-Pétersbourg. C'est dommage que la chasse soit terminée, sans quoi je vous aurais distraits. Mais tu pourras aller à la chasse avec un fusil, Voldemar. Il y a beaucoup de gibier ici. J'irai peut-être avec toi... Pour l'hiver, avec l'aide de Dieu, nous irons, j'espère, à Saint-Pétersbourg... Vous y verrez le monde; vous vous y créerez des relations... Vous êtes de grands garçons à présent... Je venais précisément de dire à Voldemar que vous voici à présent sur la voie et que c'est à vous de marcher. Si vous voulez un conseil, très bien. Je ne suis plus votre tuteur, mais votre ami. Du moins, je veux l'être. Votre camarade, votre conseiller, quand je le pourrai, et pas

davantage. Comment trouves-tu cela, philosophe? Qu'en dis-tu, Koko? Est-ce bien ou mal?

— Il va sans dire que je déclarai ce système excellent. En effet, je le trouvais tel.

Papa avait ce jour-là un air tout particulièrement gai et affectueux. Ces nouvelles relations avec moi, comme avec un égal, un camarade, me le faisaient aimer davantage encore.

— Dis-moi! As-tu vu nos parents? Es-tu allé chez les Ivine? As-tu vu le vieux? Que t'a-t-il dit?

Il continua de me questionner :

— Es-tu allé chez le prince Ivan Ivanovitch?

Nous causâmes ainsi, sans nous habiller, si longtemps que le soleil commençait à s'éloigner des fenêtres de la chambre des divans. Yakov, toujours aussi vieux et remuant toujours ses doigts derrière son dos, entra et dit à papa que la voiture était prête.

— Où vas-tu? demandai-je.

— Ah! oui, j'oubliais de vous dire, répondit papa en réprimant un mouvement de dépit et avec un toussotement.

— J'ai promis d'aller aujourd'hui chez les Epiphanov... Tu te rappelles les Epiphanov, *la belle Flamande*<sup>1</sup>, qui venait chez votre maman... Ce sont de braves gens.

Et papa, remuant les épaules comme pour secouer son embarras, sortit de la chambre.

Lioubotchka, pendant notre bavardage s'était approchée plusieurs fois de la porte en demandant si on pouvait entrer. Mais chaque fois papa lui avait crié que c'était impossible : « Nous n'étions pas encore habillés. »

— Qu'est-ce que ça fait? Je t'ai bien déjà vu dans ta robe de chambre.

— Mais tu ne peux pas voir tes frères sans caleçon, lui cria-t-il. — Chacun d'eux va te frapper à travers la porte, en guise de bonjour. Est-ce assez?... Allons, frappez... Car,

1. En français, dans le texte.

ajouta-t-il en s'adressant à Lioubotchka, — même te parler dans ce négligé serait inconvenant.

— Que vous êtes insupportables !... Venez donc le plus vite possible au salon. Mimi désire tant vous voir, cria Lioubotchka à travers la porte.

Dès que papa fut sorti, je me vêtis à la hâte de mon uniforme d'étudiant et j'allai au salon. Volodia, au contraire, ne se pressait pas. Il resta longtemps dans la chambre à causer avec Yakov et à le questionner sur les endroits où l'on trouvait des bécasses. Ainsi que je l'ai dit déjà, Volodia ne craignait rien tant au monde que les effusions avec son frère, son père ou sa sœur, ainsi qu'il le disait lui-même, et évitait toute expression sentimentale, si bien qu'il tombait dans le défaut extrême, une froideur qui blessait parfois douloureusement ceux qui n'en devinaient pas la cause.

Je rencontrai papa dans l'antichambre, il se dirigeait vers la voiture, d'un pas léger et agile. Il portait sa redingote neuve de Moscou et s'était parfumé. En m'apercevant, il me salua joyeusement de la tête comme s'il voulait dire : « Tu vois comme c'est bien. » Je fus de nouveau frappé de l'expression radieuse de son regard que j'avais déjà remarquée le matin.

Le salon était aussi clair et haut que jadis, avec le même piano jaune anglais et les mêmes grandes fenêtres ouvertes par lesquelles on voyait des arbres verts, les riantes allées jaunes rougeâtres du jardin. Après avoir embrassé Mimi et Lioubotchka, je m'approchai de Kategnka, et soudain, à la pensée qu'il était déjà inconvenant de l'embrasser, je m'arrêtai et rougis, silencieux.

Kategnka, point du tout embarrassée, me tendit sa petite main blanche et me félicita de mon entrée à l'Université.

Lorsque Volodia entra au salon, il lui arriva la même chose qu'à moi, avec Kategnka. Il était, en effet, difficile de savoir, après avoir grandi ensemble et nous être vus chaque jour, comment il fallait agir après la première séparation. Kategnka rougit plus que nous tous. Volodia, lui, la

salua sans embarras, s'approcha de Lioubotchka à qui il débita quelques plaisanteries, puis sortit pour se promener.

## XXIX

## LES JEUNES FILLES ET NOUS

Volodia avait une étrange opinion sur les jeunes filles. Ce qui l'occupait surtout, c'était de savoir si elles n'avaient pas faim, si elles avaient bien dormi, si elles étaient bien habillées, si elles ne faisaient pas de fautes de français dont il pût être humilié devant les étrangers. Mais il ne lui venait pas même à l'esprit qu'elles pussent ressentir quelque chose d'humain, ou y penser, et admettait encore moins la possibilité de s'entretenir de choses sérieuses avec elles. Quand il leur arrivait de s'aventurer sur ce terrain avec lui, ce qu'elles tâchaient d'éviter, du reste, et qu'elles lui demandaient son opinion sur un roman nouveau ou sur ses occupations à l'Université, il faisait une grimace et s'éloignait sans rien dire, ou bien il leur répondait par quelque phrase en mauvais français, *Comme c'y tri joli*, etc., ou bien encore il prenait un air grave et bête, et, roulant des yeux, il lançait un mot qui n'avait aucun sens et n'était pas en rapport avec la question, tel que : *pain*, *parti*, *chou*, ou quelque chose d'aussi incohérent.

Si je m'avisais de lui répéter les paroles que me disaient Lioubotchka et Kategnka, il me répondait invariablement :

— Hein ! Tu raisones donc encore avec elles, toi?... Comme on voit bien que tu n'es encore qu'un enfant !

Il fallait le voir et l'entendre pour se rendre compte du mépris profond et inébranlable qu'il mettait dans cette phrase.

Volodia était déjà un *grand*, et depuis deux ans. Il s'amourachait de toutes les jolies femmes qu'il rencontrait.

Mais malgré qu'il vît Kategnka tous les jours depuis deux ans, qu'elle portât déjà des robes longues et qu'elle devînt chaque jour plus jolie, la pensée qu'il pût l'aimer ne lui venait même pas. Cela tenait-il aux souvenirs prosaïques de l'enfance, tels que leur voiture de jadis, les draps de lit, les caprices qui étaient encore tout frais dans sa mémoire, ou bien au dégoût qu'ont les très jeunes gens pour tout ce qui leur est familier, ou bien la faiblesse humaine qui veut que lorsqu'on rencontre sur sa route le bon et le beau, l'on n'y fasse pas attention et que l'on se dise : « De ces rencontres, j'en ferai encore beaucoup dans ma vie ? » Quoi qu'il en fût, Volodia n'avait point, jusqu'à présent, considéré Kategnka comme une femme.

Volodia s'ennuya visiblement tout cet été. Son ennui venait du mépris dans lequel il nous tenait, mépris qu'il n'essayait même pas de déguiser. L'expression de son visage disait continuellement : « C'est désolant, personne à qui adresser la parole. »

Il s'en allait le matin, son fusil sur l'épaule, ou restait enfermé dans sa chambre et, sans s'habiller, lisait jusqu'au dîner. Même, lorsque papa n'était pas à la maison, il apportait son livre à table et mangeait en lisant, sans nous adresser la parole, comme si nous avions eu des torts envers lui.

Le soir, au salon, il s'étendait sur le divan, dormait ou bien débitait des sottises sans suite et sans aucun sens d'un air très sérieux, et parfois absolument inconvenantes, qui irritaient Mimi et la faisaient rougir. Alors, nous mourions de rire. Mais jamais avec personne de la famille, excepté papa et très rarement moi, il ne daignait parler sérieusement. Malgré moi, j'imitais mon frère et j'en venais à partager son opinion sur les jeunes filles, bien que je ne craignisse pas leurs effusions comme lui, car mon mépris pour elles n'était pas encore aussi grand et aussi inébranlable que le sien. J'essayai même, à plusieurs reprises, de me rapprocher d'elles et de m'entretenir avec Lioubotchka

et Kategnka; mais chaque fois je rencontrai une telle absence de raisonnement logique, une telle ignorance des choses les plus simples et les plus ordinaires, des questions comme celle-ci, par exemple : Qu'est-ce que l'argent? Qu'apprend-on à l'Université? Qu'est-ce que la guerre? etc., et une telle indifférence à mes explications, que ces essais ne faisaient que m'affermir dans la mauvaise opinion que j'avais d'elles.

Je me rappelle qu'un soir Lioubotchka répétait pour la centième fois au piano un passage terriblement ennuyeux. Volodia était étendu sur son divan et sommeillait. De temps à autre, avec une certaine ironie méchante, mais sans s'adresser à personne en particulier, il murmurait :

— Comme elle tape!... Une musicienne!... Beethoven!

Il prononçait ce dernier mot avec un accent de moquerie tout particulier.

— C'est très bien!... Encore une fois... C'est ça...

Et ainsi de suite. Kategnka et moi, nous étions assis à la table de thé et, je ne sais comment, elle amena la conversation sur son sujet favori, l'amour. J'étais d'humeur à philosopher et je me mis à définir, d'une manière élevée, l'amour qui serait un désir d'acquiescer dans la personne aimée ce que l'on n'a pas soi-même.

Mais Kategnka, au contraire, soutenait que l'amour n'existe pas quand une jeune fille veut épouser un homme riche, qu'à son avis à elle la richesse n'était rien, et que le véritable amour était celui qui seul pouvait supporter l'épreuve d'une séparation. Je compris qu'elle faisait allusion à son amour pour Doubkov.

Volodia, qui avait sans doute entendu notre conversation, se souleva soudain sur son coude et s'écria :

— Kategnha, des Russes?...

— Toujours des bêtises, dit Kategnka.

— Dans la *perechnitsa*<sup>1</sup>, reprit Volodia en appuyant sur chaque voyelle.

1. Intraduisible. Expression familière qu'on emploie pour se moquer des vieillards qui radotent.

Je ne pus m'empêcher de trouver que Volodia avait raison.

Indépendamment des facultés générales communes aux personnes plus ou moins cultivées, de la sensibilité, du sentiment et du sens artistique, il existe, dans différents cercles de la société, et surtout dans les familles, une faculté particulière plus ou moins développée que j'appellerai la *compréhensivité*. L'essence de cette faculté consiste en un sentiment convenu de mesure appliqué à un point de vue limité et également convenu sur les choses. Deux hommes du même monde ou de la même famille, doués de cette faculté, sont tellement imprégnés de la même manière de formuler leur jugement qu'ils peuvent l'un pour l'autre terminer la pensée commencée par l'un d'eux. Ils savent le moment précis où doit finir l'éloge et commencer l'ironie, où finit l'entraînement et commence la dissimulation, ce qui, avec des gens d'une autre catégorie, peut paraître tout différent.

Pour les hommes ayant le même point de vue, chaque objet se présente à leurs yeux surtout par ses côtés ridicules, admirables ou répugnants. Afin de faciliter cette *compréhensivité* commune aux personnes d'un même monde ou d'une même famille, on forge un langage particulier, des tournures de phrases, même des mots, qui définissent ces nuances de la pensée, qui n'existent pas pour les autres.

Dans notre famille, entre papa, mon frère et moi, cette *compréhensivité* était développée au plus haut degré. Doubov était entré, lui aussi, dans notre cercle et avait fini par nous comprendre. Dmitri, bien plus intelligent cependant, ne l'était pas dans cette circonstance. Mais personne mieux que Volodia et moi, développés ensemble, ne poussait cette faculté à un tel degré de finesse, et nous avions distancé de beaucoup notre père. Bien des choses qui, pour Volodia et moi, étaient claires comme deux et deux font quatre, lui étaient incompréhensibles. Nous avons adopté, par exemple, les mots suivants en concordance avec les paroles

qui vont suivre. Ainsi, *izioum* <sup>1</sup> voulait dire la vanité des gens qui possèdent de l'argent; *chichka* <sup>2</sup> (en prononçant ce mot il fallait faire un signe particulier avec les doigts et appuyer fortement sur les deux *ch*) signifiait quelque chose de simple, de frais, de gracieux, de naturel. Un substantif employé au pluriel signifiait une partialité exagérée en faveur de la personne ou de l'objet désigné par ce substantif. Du reste, toute signification dépendait surtout de l'expression du visage, du sens général de la conversation, en sorte que si quelqu'un de nous inventait, pour raffiner, une nouvelle expression, l'autre en saisissait immédiatement le sens exact.

Les jeunes filles n'avaient pas notre compréhensivité, ce qui fut la cause principale de notre séparation morale et du mépris dans lequel nous les tenions.

Peut-être avaient-elles leur compréhensivité particulière, mais elle s'accordait si peu avec la nôtre que là où nous ne voyions qu'une phrase, elles voyaient un sentiment; elles prenaient au sérieux nos propos ironiques, et ainsi de suite. Je ne comprenais pas alors que ce n'était pas leur faute, et que cette absence de compréhension ne les empêchait pas d'être de jolies et intelligentes jeunes filles.

De ce que Lioubotchka faisait un signe de croix sur papa avant d'aller se coucher, de ce qu'elle pleurait avec Kategnka dans la chapelle quand elles assistaient à la messe dite pour le repos de l'âme de maman, de ce que Kategnka soupirait et levait les yeux au ciel en jouant du piano, je conclusais à de l'hypocrisie et je me demandais : « Quand et où ont-elles pu apprendre à devenir aussi hypocrites que des *grandes*? Et n'ont-elles pas honte? »

1. Insecte.

2. Terme vague qui, dans certains cas, veut dire pomme de pin, dans d'autres, bosse ou ampoule, etc., etc.



## XXX

## MES OCCUPATIONS

Malgré cela, je me rapprochai tout cet été des jeunes filles à cause de la passion pour la musique dont je m'étais tout à coup senti possédé.

Vers le printemps, un jeune voisin vint nous rendre visite. Aussitôt entré au salon, il regarda le piano, en rapprocha furtivement sa chaise tout en parlant avec Mimi et Kategnka. Après s'être entretenu du temps qu'il faisait et des désagréments de la vie de campagne, il amena la conversation sur les accordeurs, sur la musique, sur le piano, finit par avouer qu'il était musicien et bientôt joua trois valse. Liubotchka, Mimi et Kategnka se tenaient en silence autour de lui. Mais ce jeune homme ne revint plus chez nous. Son jeu m'avait beaucoup plu, sa pose devant le piano, ses cheveux longs qu'il secouait en arrière et surtout la manière dont il prenait les octaves de sa main gauche en étendant le petit doigt et le pouce sur toute la largeur de l'octave, puis les ramenait rapidement et les étendait de nouveau. Ses gestes gracieux et l'attention que lui avaient témoignée les dames pour son talent me donnèrent l'idée d'apprendre le piano. Cette idée me donna la conviction que j'avais du talent et une réelle passion pour la musique : je me mis à l'étude. J'agissais ainsi comme des millions d'êtres des deux sexes qui étudient sans un bon maître, sans une véritable vocation et sans comprendre le moins du monde les jouissances que peut donner l'art, ni comment il faut s'y prendre pour qu'il les procure.

La musique, ou plutôt le piano, était pour moi un moyen de prendre les jeunes filles par le sentiment. Ayant appris les

notes avec l'aide de Kategnka et après m'être un peu brisé mes gros doigts, besogne à laquelle je m'acharnai pendant deux mois avec un tel emportement que, même pendant le dîner, sur mes genoux, et dans mon lit, sur l'oreiller, je travaillais à déraïdir mon annulaire indocile, je me mis aussitôt à jouer des *morceaux* et, cela va sans dire, je les jouai *avec âme*<sup>1</sup>. ce dont convenait Kategnka, mais sans aucune mesure. Le choix des morceaux est connu d'avance, des valse, des galops, des romances, charmantes compositions dont n'importe qui doué d'un tant soit peu de goût vous choisira un petit tas parmi d'autres choses aussi excellentes et vous dira : « Voilà ce qu'il ne faut pas jouer ; car on n'a jamais rien écrit d'aussi stupide sur du papier réglé », et que, par conséquent, vous êtes assuré de trouver sur le piano de chaque demoiselle russe.

Il est juste de dire que la sonate pathétique de Beethoven avait été irrémédiablement estropiée chez nous par Lioubotchka, qui ne cessait de la jouer en souvenir de maman, ainsi que d'autres jolis morceaux que lui avait fait apprendre le professeur de Moscou, en même temps que les propres compositions de ses professeurs, des marches et des galops sans aucun sens. Kategnka ni moi n'aimions la musique sérieuse. Nous préférons le « Fou » et le « Rossignol, » que Kategnka jouait avec tant d'agilité qu'on ne pouvait suivre ses doigts sur le clavier. Je commençais, moi aussi, à jouer assez prestement. Je me familiarisais avec les gestes du jeune homme et bien souvent je regrettais de ne point avoir un plus nombreux public, pour faire admirer mon jeu.

Mais bientôt Listz et Kalkbrenner me parurent au-dessus de mes forces, et je vis que je ne pourrais, en dépit de mes progrès, rattrapper Kategnka ; de sorte que, m'imaginant la musique classique plus facile, et aussi par originalité, je décidai tout à coup d'aimer la savante musique allemande. Et j'étais hors de moi quand Lioubotchka jouait la sonate

1. En français, dans le texte.

pathétique, bien qu'à dire vrai cette sonate m'eût déjà dégoûté à l'excès, et je me mis à jouer du Beethoven, que je prononçai dès lors *Beeethoven*.

En dépit de ces incohérences et de cette simulation artistique, il y avait cependant en moi, autant que je puis me le rappeler maintenant, quelque chose comme du talent. Car souvent la musique m'émouvait jusqu'aux larmes et je savais trouver sans le secours du cahier le morceau qui m'avait frappé. De sorte que si quelqu'un m'avait appris alors à considérer la musique comme un but, comme une jouissance indépendante, et non pas comme un moyen de séduction par la rapidité et la sentimentalité du jeu, peut-être serais-je en effet devenu un bon musicien.

La lecture des romans français, dont Volodia avait rapporté une grande quantité de Moscou, fut ensuite ma principale occupation de cet été. En ce moment, commençaient seulement à paraître les *Monte-Christo* et les différents *Mystères*, et j'étais tout absorbé par la lecture des œuvres d'Eugène Sue, de Dumas et de Paul de Kock. Les personnages et les événements les plus anormaux étaient pour moi vivants et réels. Non seulement je n'eusse osé taxer l'auteur d'invention, mais encore il n'existait pas pour moi. Les hommes et les choses surgissaient littéralement des feuillets imprimés. Bien que n'ayant pas encore rencontré les personnages dont je lisais les aventures, je ne doutais néanmoins pas un seul instant qu'ils existassent.

Je trouvais en moi, en même temps que toutes les passions, une ressemblance avec les caractères des héros et des traîtres de chaque roman, absolument comme l'homme inquiet trouve en lui le germe de toutes les maladies possibles en lisant un livre de médecine. Ces romans me plaisaient par la fougue des sentiments, les péripéties et les surprises qu'ils me ménageaient, la magie des événements qui se précipitaient et le caractère entier des personnages. S'ils étaient bons, ils l'étaient tout à fait; méchants, ils l'étaient également tout d'une pièce, exactement comme je m'imaginai les gens dans

mon enfance. Ils me plaisaient. Ce qui me plaisait beaucoup, c'est que tout cela était écrit en français, et que ces nobles paroles prononcées par de nobles héros, je pouvais me les rappeler et les citer au cours d'une action noble.

Que de fois ai-je imaginé, à l'aide de mes romans, différentes phrases françaises pour le cas où j'aurais rencontré Kolkpikov, et pour *elle*, quand enfin je la rencontrerais et lui déclarerais mon amour ! Que de fois je me préparai à leur dire *de telles choses*, qu'ils en eussent été anéantis. En m'imprégnant de ces romans, je me créai de nouveaux idéals moraux que je résolus d'atteindre. Avant tout, je voulais être « noble<sup>1</sup> » dans toutes mes actions. (Je dis *noble* en français, et non pas noble en russe, car le mot français a une tout autre signification. Ce qu'ont compris les Allemands en prenant le mot *nobel* sans le confondre avec le mot *ehrlich*.) Puis, je voulais être *passionné* ; enfin je contractai un autre goût : être le plus « comme il faut<sup>2</sup> » possible. Même dans mon extérieur et dans mes habitudes, je tâchais de ressembler aux héros qui possédaient ces qualités. Je me rappelle que dans un des nombreux romans que je lus cet été-là, il y avait un héros orné de sourcils épais. Je voulais tellement lui ressembler (moralement, je me sentais déjà semblable à lui) que, regardant mes sourcils devant une glace, je pensai qu'il fallait les couper un peu afin de les faire repousser plus abondamment. Mais il m'arriva que, dans un endroit, je donnai un coup de ciseau de trop. A force d'égaliser, je finis par me trouver sans sourcils et par conséquent très enlaidi. Pourtant, dans l'espoir que mes sourcils allaient bientôt repousser plus épais, comme chez l'homme passionné, je me consolai et je ne m'inquiétai que des prétextes à donner quand on me verrait ainsi défiguré. Je pris chez Volodiâ de la poudre à canon, j'en frottai mes sourcils et j'y mis le feu. Quoique la poudre refusât de prendre, je ressemblai suffisamment à

1. En français dans le texte.

2. Idem.

un brûlé, et personne ne connut ma ruse. Et, quand j'avais déjà oublié l'homme passionné, mes sourcils avaient repoussé très épais.

## XXXI

### COMME IL FAUT

J'ai fait déjà plusieurs fois allusion, dans le cours de ce récit, à ce titre français, et je sens à présent la nécessité de consacrer un chapitre entier à cette conception qui, dans ma vie, a été une des plus préjudiciables et des plus mensongères de toutes celles que m'aient inculquées l'éducation et le milieu.

On peut diviser le genre humain en plusieurs catégories : en riches et en pauvres, en bons et en méchants, en militaires et en civils, en intelligents et en imbéciles, et ainsi de suite. Mais chaque homme fait nécessairement une division particulière au moyen de laquelle il classe inconsciemment les individus qui s'offrent à ses regards. Ma division préférée, au temps dont je parle, était celle des gens *comme il faut*<sup>1</sup> et des gens *comme il ne faut pas*<sup>2</sup>.

La seconde catégorie se subdivisait de plus en personnes *pas comme il faut*<sup>3</sup> et en simples gens du peuple. J'avais de l'estime pour les gens *comme il faut* et je les considérais comme dignes d'avoir avec moi des rapports d'égaux. Pour les seconds je faisais semblant de les mépriser, mais au fond je les haïssais et ressentais en eux comme une sorte d'offense à la dignité de l'homme.

Les troisièmes n'existaient pas pour moi : je les méprisais complètement. Mon « *comme il faut* » consistait tout

1. En français dans le texte.
2. Idem.
3. Idem.

d'abord à bien parler le français et surtout à bien le prononcer. Un homme qui prononçait mal le français m'inspirait aussitôt un sentiment de haine. « Pourquoi donc veux-tu parler comme nous, puisque tu ne le peux pas ? » lui demandais-je mentalement avec un sourire ironique.

La seconde condition du « comme il faut » était d'avoir les ongles longs, propres et bien polis. La troisième était de savoir saluer, danser et causer. La quatrième, très importante, était l'indifférence pour tout et l'expression constante d'un certain mépris gracieux et ennuyé. En sus de tout cela, j'avais des symptômes généraux au moyen desquels je décidais de classer les gens suivant la catégorie qu'ils méritaient. Le principal de ces symptômes, sans compter l'ameublement, les gants, l'écriture et la voiture, était les pieds. Les rapports établis entre les bottes et le pantalon décidaient aussitôt du classement d'un homme. Des bottes sans talons, avec des bouts pointus et le bas du pantalon étroit et sans sous-pieds, classaient un homme dans le commun. Des bottes étroites au bout rond et des talons hauts, un pantalon serré au bas mais garni de sous-pieds, ou bien large, avec des sous-pieds, et se tenant comme un dais au-dessus du pied, dénotaient un homme de mauvais genre, etc.

Il est étrange que moi, qui avais la qualité positive de ne pas être « comme il faut », j'eusse une telle conception. Peut-être est-ce à cause de la peine que j'avais à acquérir le « comme il faut ». Il m'est pénible de me rappeler combien de choses excellentes j'ai perdues pour acquérir cette qualité vers ma seizième année. Tous ceux que j'imitais, tels que Volodia, Doubkov et la plupart de mes amis, possédaient cet art avec aisance. Je les regardais avec jalousie et je travaillais en cachette la langue française, la manière de saluer sans regarder la personne à qui s'adresse le salut, la conversation, la danse, l'élaboration en moi de la dose d'indifférence et d'ennui que devait refléter mon visage, mes ongles que j'usais à l'intérieur jusqu'à en détacher la chair ; mais je sentais qu'il me restait encore beaucoup à faire pour arriver au but.

Ma chambre, mon bureau, ma voiture, je ne pouvais arranger tout cela de manière à être « comme il faut », bien que, en dépit de mon peu de goût à m'occuper de choses aussi pratiques, j'y fisse tous mes efforts. Pour les autres, au contraire, tout se faisait sans peine, et il ne semblait pas qu'il en pût être autrement. Je me rappelle qu'un jour, après m'être vainement efforcé de polir mes ongles, je demandai à Doubkov, dont les ongles étaient merveilleusement beaux, comment il s'y prenait. Doubkov me répondit : « Aussi loin qu'il me souviennne, je n'ai jamais rien fait pour que mes ongles soient comme ils sont. Je ne conçois pas que chez un homme « comme il faut » il en puisse être autrement ». Cette réponse me contraria énormément. Je ne savais pas encore alors qu'une des conditions principales du « comme il faut » consiste à cacher la peine qu'on se donne pour y atteindre. Le « comme il faut » était pour moi, non seulement un mérite important, une vertu enviable, la perfection que je désirais atteindre, mais surtout la condition indispensable de la vie, sans laquelle il ne pouvait exister ni bonheur, ni gloire, ni rien de bon au monde. Je n'eusse considéré ni un artiste célèbre, ni un savant, ni un bienfaiteur de l'humanité qui n'eût pas été « comme il faut ».

Mais là n'était pas tout le mauvais de cette idée du « comme il faut ». Il consistait surtout dans cette conviction que le « comme il faut » était une situation indépendante dans la société; qu'un homme ne doit être ni un fonctionnaire, ni un carrossier, ni un soldat, ni un savant, quand il est « comme il faut »; qu'en atteignant cette situation, il accomplit toute sa mission et est placé au-dessus des autres mortels.

A une certaine époque de la jeunesse, après plusieurs fautes commises par entraînement, tout homme se voit forcé de prendre une part active à la vie sociale. Il choisit quelque spécialité et s'y consacre.

Mais à un homme « comme il faut » cela arrive rarement. J'ai connu, et je connais encore beaucoup de gens âgés, orgueilleux, sûrs d'eux-mêmes, tranchants dans leurs raison-

nements, qui, si on leur posait cette question au seuil de l'autre vie : « Qui es-tu et qu'as-tu fait sur terre ? » seraient dans l'impossibilité de répondre autre chose que : « Je fus un homme très comme il faut <sup>1</sup>. »

Cette destinée m'attendait.

## XXXII

### JEUNESSE

Malgré le tourbillon de telles idées dans mon cerveau, je fus pendant tout cet été jeune, innocent, libre, par conséquent heureux. Parfois, assez souvent même, je me levais de bonne heure. Je dormais sur la terrasse, en plein air, et les rayons obliques du soleil du matin me réveillaient. Je m'habillais à la hâte, je prenais sous mon bras une serviette, un roman français, et j'allais me baigner à la rivière, à l'ombre d'un bouleau qui se trouvait à une demi-verste de la maison. Puis je m'étendais sur l'herbe et je lisais, m'arrêtant parfois pour regarder l'ombre lilas de la surface de la rivière qui commençait à s'agiter sous le souffle de la brise matinale, ou bien le champ de seigle doré qui se trouvait sur la rive opposée, ou bien la lumière rose que jetaient les rayons du soleil sur le tronc blanc des bouleaux qui se cachaient les uns derrière les autres et semblaient fuir dans le lointain de la forêt, et je me délectais de me sentir animé du même souffle jeune et plein de vie que la nature exhalait autour de moi.

Quand le ciel était couvert de petits nuages gris et que je me sentais refroidi par le bain, je m'en allais, souvent sans m'inquiéter de ma route, à travers les champs et les bois, en

1. En français dans le texte.



mouillant délicieusement mes pieds à travers mes bottes dans la rosée du matin. A ces moments, je rêvais de mes héros, du dernier roman que j'avais lu ; je m'imaginai être tantôt un chef d'armée, tantôt un ministre, tantôt un homme d'une force herculéenne, tantôt un homme passionné, et, pris de frisson, je regardais autour de moi, avec une secrète espérance de *la voir* apparaître tout à coup dans une clairière ou surgir de derrière un arbre.

Lorsque, au cours de mes promenades, je rencontrais des paysans et des paysannes au travail, bien que les gens du commun n'existassent pas pour moi, j'éprouvais toujours un secret embarras inexplicable et j'essayais de passer inaperçu. Pendant les chaleurs, si les dames n'étaient pas encore descendues pour prendre le thé, j'allais souvent dans le potager ou dans le jardin pour manger les légumes et les fruits déjà mûrs. Cette occupation me procurait un de mes plus vifs plaisirs. Il m'arrivait parfois de me blottir dans le verger, au beau milieu d'un framboisier haut et touffu. Au-dessus de ma tête le ciel brûlant et d'une lumière intense, autour de moi la verdure pâle hérissée de piquants du framboisier se mêle à de grandes herbes parasites ; les orties d'un vert sombre élèvent gracieusement leur sommet délicat et fleuri ; la bardane, largement étalée, avec ses fleurs piquantes d'un lilas insolite, pousse insolitement sa tige au-dessus du framboisier et même de ma tête. Ça et là, avec l'ortie, elle atteint même jusqu'aux branches vert pâle que le vieux pommier étend tout autour de lui et sur lequel, tout en haut, face à face avec le soleil ardent, mûrissent de petites pommes rondes, lisses et luisantes comme des noyaux.

En bas, un jeune pied de framboisier, à demi desséché, sans feuilles, monte en se tordant vers le soleil. L'herbe pointue perce les feuilles mortes de l'été dernier, humectées par la rosée, et verdit fraîchement dans une ombre éternelle, comme si elle ne savait pas que le soleil éclaire les feuilles du pommier. Dans ce fourré, il fait toujours frais et l'on sent l'ombre épaisse et immuable, les toiles d'araignée, les pommes pour-

ries qui, déjà noires, sont éparpillées sur le terreau. les framboises et parfois l'odeur des punaises de bois qu'on avale avec le fruit et dont on se hâte de faire passer l'abominable goût en avalant un autre fruit. En s'avancant, on effraye quelques oiseaux qui vivent dans cet endroit désert, on entend leurs pépiements précipités et les petits coups que leurs ailes agiles donnent aux branches ; par-ci par-là, on perçoit le bourdonnement d'une abeille, le pas du naïf Akim, le jardinier, qui grognonne sans cesse sous son large nez.

Je songe alors : « Ni lui ni personne au monde ne me trouverait ici. » Et de mes deux mains, à droite et à gauche, j'arrache des fruits et je les avale avec un plaisir glouton. Trempé de rosée jusqu'au-dessus des genoux, la tête agitée de pensées incohérentes, je répète plusieurs fois mentalement : « i-i-i vi-i-i vingt, ê-ê-ê sê-ê-ê sept ». Les mains et les jambes brûlées par les orties, la tête échauffée par les rayons verticaux qui percent le feuillage, je ne me sens plus le besoin de manger, depuis longtemps je ne mange plus, mais je reste dans le fourré, à regarder, à écouter, à réfléchir, arrachant machinalement les plus beaux fruits que j'avale sans m'en apercevoir.

Ordinairement, vers onze heures, je rentrais au salon, mais le plus souvent après le thé et lorsque les dames étaient déjà retournées à leurs occupations. Près de la première fenêtre, protégée par un store à travers lequel le soleil étend çà et là de petits ronds si éclatans qu'on a mal aux yeux à les fixer, est installé le métier à broder sur la toile blanche duquel les mouches se promènent paisiblement. Devant ce métier, Mimi est assise, secouant la tête avec colère, changeant de place pour fuir le soleil qui, perçant tout à coup un coin du store, lui pose, par instants, sur le visage ou sur les mains, une raie brûlante.

A travers les trois autres fenêtres, l'ombre des châssis divise le parquet en carrés brûlants.

Sur un de ces carrés du parquet non peint est étendue Milka, les oreilles tendues ; elle guette les mouches qui se

promèment autour d'elle. Kategnka tricote ou lit, assise sur le divan, en agitant avec impatience sa main blanche qui semble transparente à la lumière, ou bien agite la tête avec une grimace pour chasser de dessus sa chevelure dorée la mouche qui l'obsède. Lioubotchka se promène de long en large, les mains derrière le dos, en attendant qu'on aille au jardin, ou bien joue au piano un morceau dont, depuis longtemps, je sais par cœur la moindre note. Je m'installe dans un coin et j'écoute cette musique ou la lecture, en attendant le moment de me mettre moi-même au piano.

Après le déjeuner, je daignais parfois accompagner les jeunes filles à cheval, car j'estimais la promenade à pied comme incompatible avec mon âge et ma situation dans le monde. Nos promenades, au cours desquelles je les menais dans les endroits les plus extraordinaires, parfois dans des fossés, m'étaient des plus agréables. Il nous arrivait parfois des aventures où je pouvais montrer ma bravoure, et les dames louaient mon talent de cavalier et mon courage, et me considéraient comme leur protecteur.

Le soir, quand il n'y avait pas de visiteurs, après le thé que nous prenions dans la galerie couverte, après la promenade avec papa pour les soins de la maison, je m'étendais à ma place accoutumée dans un voltaire, et, en écoutant la musique de Kategnka et de Lioubotchka, je lisais et je rêvais comme jadis.

D'autres fois, resté seul au salon, quand Lioubotchka jouait quelque morceau du vieux temps, j'abandonnais malgré moi mon livre et, en regardant à travers la porte du balcon entr'ouverte les branches frisées des grands bouleaux sur lesquelles tombaient déjà les ombres du soir, et le ciel pur, où, quand on regarde attentivement, apparaissent comme de petites taches poussiéreuses et jaunâtres qui disparaissent ensuite, et en écoutant le bruit de la musique, les craquements de la porte cochère, les voix des babas et des troupeaux qui rentraient dans le village, je me rappelais soudain Natalia Savichna, et maman, et Karl Ivanovitch, et je me sentais un

moment envahi par une tristesse intense. Mais mon âme était si débordante de vie et d'espérance, que ce souvenir ne faisait que m'effleurer de son aile et s'envolait aussitôt plus loin.

Après le dîner, parfois après une promenade nocturne à plusieurs, dans le jardin — seul, j'eusse craint de m'aventurer dans les allées sombres — j'allais m'étendre et dormir sur le plancher de la galerie, ce qui me procurait, malgré les millions de cousins qui me dévoraient, un très vif plaisir. Les nuits de pleine lune, je les passais parfois tout entières, assis sur mon matelas, à examiner la lumière et les ombres, écoutant le silence et les bruits, rêvant à toutes sortes de choses et, de préférence, à un bonheur poétique, voluptueux, qui me semblait alors le plus grand de la vie, et languissant de n'avoir pu jusqu'à présent en vivre que par l'imagination. Il m'arrivait aussi, quand la famille se séparait et que les lumières du salon étaient portées à l'étage supérieur où se faisaient entendre des voix de femmes et le bruit des fenêtres ouvertes et fermées, de m'en aller dans la galerie et de me promener en écoutant avec avidité tous les bruits décroissants de la maison qui s'endormait.

A chaque bruit de pieds nus, de toux, de soupirs, de craquement de fenêtre, de frôlement de robe, je me levais vivement de mon lit, j'épiais comme un voleur, et, les yeux fixes et sans aucune cause apparente, j'entrais dans une violente agitation. Mais les lumières disparaissent des fenêtres supérieures, les bruits de pas et de conversations font place aux ronflements, le gardien frappe sur son gong, le jardin devient plus morne et plus clair dès que les bandes rouges projetées par les fenêtres ont disparu, la dernière lumière de la salle aux provisions se transporte dans le vestibule en jetant une lueur claire sur le jardin couvert de rosée; j'aperçois à travers une fenêtre la silhouette voûtée de Foka, vêtue d'une camisole, une chandelle à la main, qui se dirige vers son lit.

Souvent j'éprouvais un grand plaisir et une vive émotion

à marcher furtivement , à travers l'herbe mouillée , dans l'ombre noire que projetait la maison, à m'approcher de la fenêtre du vestibule et, retenant ma respiration, à écouter les ronflements du groom et les toussotements de Foka, qui, ne croyant pas être entendu, faisait longuement sa prière d'une voix chevrotante.

Enfin, sa bougie s'éteint; la fenêtre se ferme et je reste complètement seul. Je regarde timidement autour de moi si je ne n'apercevrai pas quelque part sur la pelouse, auprès de mon lit, une femme vêtue de blanc, et je me dirige en courant vers la galerie. C'est alors que je m'étendais sur mon lit, le visage tourné vers le jardin, m'abritant de mon mieux des cousins et des chauves-souris, et que je contemplais les arbres, écoutant les bruits de la nuit et rêvant d'amour et de bonheur.

Alors tout prenait un autre aspect. Les vieux bouleaux qui étincelaient d'un côté sous les rayons de la lune et de l'autre couvraient d'une ombre lugubre les arbustes et la route, la lumière de l'étang tranquille, majestueux, augmentant d'intensité avec la régularité des ondes sonores, le reflet des gouttes de rosée sur les fleurs devant la galerie, le chant de la caille derrière l'étang, les voix humaines qui viennent de la grande route, les craquements doux, presque imperceptibles, de deux vieux bouleaux s'entrochant, le bourdonnement des cousins, la chute d'une pomme qui tombe sur les feuilles sèches, en faisant craquer les brindilles, le saut des grenouilles qui venaient parfois jusqu'à l'escalier de la terrasse, et dont le dos verdâtre étincelait mystérieusement sous la lune, — tout cela me donnait une sensation étrange : la sensation d'une trop grande beauté et d'un bonheur inachevé.

Et voilà qu'elle apparaît. Elle a de longues tresses, une poitrine majestueuse; elle est toujours triste et toujours belle, avec ses bras nus aux étreintes voluptueuses. Elle m'aime et j'ai sacrifié toute ma vie pour un instant de son amour. Mais la lune monte, monte plus haut, devient plus

claire, plus claire dans le ciel ; la majestueuse lumière de l'étang, grandissant régulièrement comme un son, devient plus blanche, plus blanche, les ombres plus noires, plus noires, la lumière plus transparente, plus transparente. Fixant et écoutant tout cela, quelque chose me dit qu'elle, avec ses bras nus et ses étreintes passionnées, est encore loin, bien loin d'être tout le bonheur, et que l'amour pour elle est encore loin, bien loin d'être toute la félicité. Et plus je regarde la lune, pleine et haute dans le ciel, plus la beauté vraie et le bonheur absolu semblent plus hauts et plus hauts, plus purs et plus purs, et plus près et plus près vers Lui ; vers la source de tout ce qui est beau et bon, et des larmes d'une joie troublante et inassouvie me montent aux yeux.

Et toujours j'étais seul ; et toujours il me semblait que cette grande et mystérieuse nature qui attirait vers elle ce cercle lumineux formé par la lune, arrêtée on ne sait pourquoi dans un endroit indéfini du ciel pâli et qui, en même temps, se trouvait partout et comme remplissant d'elle tout l'espace indéfini, et moi, ver méprisable, déjà corrompu par toutes les passions viles de notre misérable humanité, mais armé de toute la force d'un amour sans limites, il me semblait toujours qu'à ce moment la nature, la lune et moi ne faisons qu'un.

### XXXIII

#### LES VOISINS

Dès les premiers jours de notre arrivée, j'étais très étonné que papa qualifiât nos voisins les Epiphanov de braves gens, et plus étonné encore qu'il les fréquentât. Nous étions depuis très longtemps en procès avec les Epiphanov au sujet d'une terre ; lorsque j'étais encore enfant, j'avais entendu

plus d'une fois papa se montrer fâché de ce procès, se plaindre des Epiphanov, mander différents hommes d'affaires; Yakov les avait souvent appelés « nos ennemis » et qualifiés de *méchantes gens*, et je me rappelle que maman refusait d'entendre parler d'eux.

D'après ces données j'avais si bien et si nettement acquis la conviction que les Epiphanov étaient nos ennemis, prêts à égorger ou étouffer non seulement papa, mais aussi son fils s'il tombait en leur pouvoir, que, lorsque je vis chez nous Advotia Vassilievna Epiphanova, la belle Flamande, soigner maman à son lit de mort, je n'en pouvais croire mes yeux, et, ne pouvant m'imaginer qu'elle appartenait à cette famille de méchantes gens, je ne modifiai pas mon opinion sur eux.

Cet été-là, nous vîmes souvent cette famille, et pourtant je continuai de garder une étrange prévention à leur égard. A vrai dire, voici ce qu'étaient les Epiphanov. La famille se composait de la mère, une veuve d'une cinquantaine d'années, encore fraîche et très gaie, d'une fille resplendissante de beauté, Advotia Vassilievna, et d'un fils bègue, Piotr Vassilievitch, lieutenant retraité, d'un caractère très sérieux.

Anna Dmitrievna Epiphanova avait vécu séparée de son mari pendant une vingtaine d'années avant la mort de celui-ci. Elle allait quelquefois à Pétersbourg, où elle avait des parents, mais elle passait la plus grande partie de son temps dans sa propriété de Mitistchi, distante de trois versles de notre habitation. Dans le pays, on racontait des histoires si terribles sur elle, qu'en comparaison Messaline eût passé pour une enfant naïve. A cause de cela, maman ne voulait même pas que le nom des Epiphanov fût prononcé devant elle. Il était impossible d'écouter sans rire le dixième des méchants commérages de toutes sortes répétés par les voisins de campagne des Epiphanov. Mais à l'époque où je fis la connaissance d'Anna Dmitrievna, bien qu'elle eût dans sa maison un comptable, serf d'origine, nommé Mitoucha <sup>1</sup>, qui,

1. Diminutif de Dmitri.

toujours pommade, frisé, serré dans une redingote à la mode tcherkesse, se tenait pendant le dîner derrière la chaise de sa maîtresse, et que celle-ci invitât souvent, en français, ses convives à contempler les beaux yeux et la bouche de son serviteur, il n'y avait rien chez elle de semblable à ce que racontait la rumeur publique.

En effet, dix ans auparavant, lorsqu'Anna Dmitrievna avait fait revenir son fils obéissant, Petroucha <sup>1</sup>, du service, elle avait changé complètement de manière de vivre.

Le domaine des Epiphanov, n'était pas grand ; il contenait en tout une centaine d'âmes. Dans les années heureuses, on avait dépensé certainement au-dessus du revenu, si bien que le domaine, destiné à être hypothéqué et sur-hypothéqué, était certainement destiné à être vendu à l'encan. Dans cette situation extrême, et convaincue que l'inventaire de la propriété, les voyages et les autres désagréments qui la menaçaient ne provenaient pas tant du non-paiement des intérêts que de ce qu'elle était une femme, Anna écrivit à son fils, qui était au régiment, et le supplia de revenir sauver sa mère.

Bien que Piotr Vassilievitch eût à présent devant lui l'espoir d'une belle carrière, il abandonna tout, donna sa démission et, en fils respectueux qui considère comme son premier devoir de consoler la vieillesse de sa mère, ce qu'il lui écrivait d'ailleurs très sincèrement dans ses lettres, il revint à Mitistchi.

Piotr Vassilievitch, malgré sa laideur, ses allures gauches et son bégaiement, était un homme de principes et d'un esprit extraordinairement pratique. Avec quelques petits emprunts, des prières et des promesses, il sauva la propriété. Devenu pomestchik <sup>1</sup>, le jeune homme endossa la veste de son père, qu'on avait soigneusement conservée, vendit les voitures et les chevaux, fit en sorte d'éloigner peu à peu de Mitistchi les trop nombreux hôtes qu'on y accueillait auparavant, mit

1. Diminutif de Piotr.

2. Seigneur terrien.



plus de terre en labour en diminuant la part des paysans, fit abattre des futaies par ses propres serfs, vendit avantageusement un petit bois, et ses affaires allèrent mieux. Il s'était promis, et il tint parole, que tant que toutes les dettes ne seraient pas payées, il ne porterait d'autre habit que la veste de son père et un léger paletot de toile, et ne voyagerait dans sa propriété autrement qu'en charrette et avec les chevaux des paysans. Cette stoïque façon de vivre, il tâchait de la faire adopter par toute sa famille, autant que son respect et sa condescendance envers sa mère le lui permettaient.

Au salon, il s'inclinait devant elle en bégayant, satisfaisait tous ses désirs, grondait les serviteurs qui n'exécutaient pas ce qu'ordonnait Anna Dmitrievna; mais dans son cabinet de travail et dans son bureau, il punissait sévèrement quiconque eût pris un canard pour la table sans son autorisation, ou bien le moujik qui, sur l'ordre d'Anna Dmitrievna, allait s'enquérir de la santé d'un voisin, ou bien la paysanne qu'on envoyait chercher des framboises dans la forêt au lieu de la laisser travailler au potager.

Quatre ans après, toutes les dettes étaient payées, et Piotr Vassilievitch revenait de Moscou en tarantass<sup>1</sup>, vêtu d'un bel habit neuf. Malgré l'état florissant de ses affaires, il garda les habitudes prises, habitudes dont il s'enorgueillissait d'un air rogne devant les siens et devant les étrangers. Il répétait souvent en bégayant :

— Celui qui veut vraiment me connaître sera content de me voir, même vêtu d'un touloup<sup>2</sup>, et il mangera avec moi les *stchi* et la *kacha*<sup>3</sup>. Moi, j'en mange, ajoutait-il.

Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses mouvements, éclatait l'orgueil de s'être sacrifié pour sa mère, d'avoir sauvé son domaine, et il méprisait ceux qui n'en avaient pas fait autant.

1. Omnibus de famille.

2. Fourrure en peau de mouton que portent les paysans.

3. Les *stchi* sont un potage de choucroute, et la *kacha* du gruau cuit; mets favoris, presque uniques, des paysans.

La mère et la fille étaient d'un tout autre caractère ; elles n'en différaient pas moins profondément entre elles. La mère était une femme très agréable, d'humeur égale et joyeuse en société. Tout ce qui était amusement et bruit la réjouissait. Elle avait même ce trait, qu'on trouve seulement chez les meilleurs vieillards : la faculté d'être heureuse de voir la jeunesse s'égayer.

La fille, au contraire, était sérieuse, ou plutôt distraite, indifférente, hautaine sans raison, ce qui est le propre habituel de toute belle femme non mariée. Quand elle voulait paraître gaie, sa gaieté était plutôt étrange ; on eût dit qu'elle se moquait d'elle-même ou de son interlocuteur, ou bien de tout le monde, bien que ce fût loin de sa pensée. Souvent je m'en étonnais et je me demandais ce qu'elle entendait par des phrases telles que celle-ci :

« Oui, je suis terriblement belle ! Comment donc ! mais tout le monde devient amoureux de moi... »

Anna Dmitrievna était toujours en mouvement. Elle mettait une véritable passion à s'occuper de sa petite maison, de son petit jardin, de ses fleurs, de ses canaris, et d'une quantité de jolis bibelots. Son appartement et son jardin n'étaient réellement grands ni riches. Mais tout cela était entretenu avec tant de propreté et de commodité, avait un cachet de grâce légère et avenante si semblable à une jolie petite valse ou à une polka, que le mot *joujou*, employé souvent par les visiteurs charmés, allait très bien. Elle-même était comme un joujou. Petite, maigrelette, le teint frais, les mains fines et soignées, toujours gaie et bien ajustée. Les veines trop saillantes de ses petites mains déparaient seules toute cette grâce.

Advotia Vassilievna, au contraire, ne faisait presque rien. Non seulement elle n'aimait pas s'occuper de bibelots ou de fleurs, mais soignait même très peu sa toilette. Elle devait toujours s'enfuir pour passer une robe quand des visiteurs survenaient. Mais une fois habillée, elle était extrêmement belle, sauf l'expression froide et uniforme de ses yeux et de son sourire, particulière à tous les beaux visages. Ses

traits réguliers, son port élancé semblaient toujours dire :

« Vous pouvez me contempler à votre aise. »

Malgré le caractère affable de la mère et l'extérieur indifférent de la fille, quelque chose disait que la première, ni jadis ni à présent, n'avait jamais rien aimé que le joli et l'agréable, tandis qu'Advotia Vassilievna était une de ces créatures qui donnent toute leur vie à celui qu'elles aiment.

## XXXIV

### LE MARIAGE DE MON PÈRE

Mon père avait quarante-huit ans quand il épousa, en secondes noces, Advotia Vassilievna Epiphanovna.

Revenu seul avec les jeunes filles à la campagne, vers le printemps, papa avait dû se trouver, j'imagine, dans cette situation particulière de bonheur inquiet dans laquelle se trouvent ordinairement les joueurs qui, après le gain d'une forte partie, cessent de jouer. Ils sentent qu'il leur reste encore de la chance inépuisée et, ne voulant pas l'employer aux cartes, ils la répartissent entre les divers succès qu'ils ambitionnent dans la vie. De plus, on était au printemps, beaucoup d'argent inattendu lui était venu, il était seul et s'ennuyait.

En s'entretenant de ses affaires avec Yakov, il se ressouvint de son procès avec les Epiphanov et de la belle Advotia Vassilievna, qu'il n'avait pas revue depuis longtemps, et j'imagine qu'il dut dire au gérant :

— Sais-tu, Yakov Karlampitch?... Au lieu de faire encore traîner ce procès, je ferais mieux de leur abandonner cette maudite terre. Hé! Qu'en penses-tu?...

Je vois d'ici les doigts de Yakov s'agiter derrière son dos en signe de protestation, et j'imagine qu'il dut s'efforcer de

démontrer que : « tout de même, notre cause est juste, Piort Alexandrovitch. »

Mais papa ordonne d'atteler, endosse son veston olive à la dernière mode, peigne ce qui lui reste de cheveux, arrose d'odeurs son mouchoir et, mis de bonne humeur par la conviction qu'il a d'agir en grand seigneur, et surtout par l'espoir de voir une jolie femme, il se rend chez ses voisins.

J'ai su seulement qu'à sa première visite, papa ne trouva pas Piotr Vassilievitch, qui était aux champs, et qu'il passa deux heures en tête-à-tête avec les dames. Je m'imagine la dépense d'amabilités qu'il dut faire, comment, pour les fasciner, il dut frapper le parquet de ses bottes molles en faisant les yeux doux, puis comment il plut du premier coup à la vieille dame, et comment il parvint à animer et à dérider la froide et belle jeune fille.

Je m'imagine encore, lorsque la domestique vint tout essoufflée annoncer à Piotr Vassilievitch que le vieil Irteniev lui-même était là, qu'il avait dû répondre :

— Qu'est-ce que cela me fait qu'il soit là.

Il avait dû rentrer plus lentement à la maison. En arrivant, il avait dû mettre exprès son paletot le plus sale et fait dire au cuisinier de ne rien ajouter à l'ordinaire malgré les ordres probables des dames.

J'ai vu souvent papa depuis avec les Epiphanov, et voilà pourquoi je m'imagine ce premier rendez-vous de cette manière. Je vois donc comment, bien que papa lui ait proposé de finir le procès à l'amiable, Piotr Vassilievitch demeure triste et fier de ce qu'il a sacrifié sa carrière à sa mère, tandis que papa n'a rien fait de semblable; comment le jeune pomestchik affecte de ne point paraître étonné tandis que papa, feignant de ne pas remarquer la tristesse de son interlocuteur, demeure riant et gai et ne lui épargne pas les plaisanteries; de quoi Piotr Vassilievitch se sent parfois offensé tout en ne pouvant, par instants, s'empêcher de prendre part à la gaîté de mon père. Papa, avec son habitude de tout tourner d'une manière plaisante, appelait, je ne sais pourquoi, Piotr

Vassilievitch colonel, bien que celui-ci, rouge de dépit, eût fait observer une fois devant moi qu'il n'était pas co .. co... colonel, mais lieu... lieu... lieutenant<sup>1</sup>. Malgré cela, papa lui rendait, cinq minutes après, son grade de colonel.

Lioubotchka me raconta qu'avant mon retour à la campagne ils voyaient tous les jours les Epiphanov et passaient le temps très gaîment. Papa, avec un art et une originalité qui n'étaient pas sans grâce et sans simplicité, organisait des parties de chasse, de pêche à la ligne, des feux d'artifice auxquels assistaient les Epiphanov. On se fût amusé plus encore, n'eût été l'insupportable Piotr Vassilievitch qui boudait, bégayait et dérangeait tout, à ce que disait Lioubotchka.

Depuis notre retour, les Epiphanov n'étaient venus que deux fois chez nous, et nous n'étions allés qu'une fois chez eux. Mais, à la Saint-Pierre, fête de notre père, les Epiphanov étant venus chez nous, ainsi que d'autres visiteurs, nos rapports cessèrent, on ne sait pourquoi, et, seul, papa continua de les fréquenter.

Pendant ce court espace de temps où j'avais vu papa avec Dounitchka<sup>1</sup>, ainsi que l'appelait sa mère, voici quelles avaient été mes remarques. Papa était toujours dans l'état de bonne humeur qui m'avait frappé le jour de mon arrivée. Il était si joyeux, si jeune, si plein de vie, si heureux, que les rayons de ce bonheur se répandaient sur tous ceux qui l'entouraient et leur communiquaient malgré eux cette disposition d'esprit. Il ne quittait pas un seul instant Advotia Vassilievna quand elle venait chez nous, lui faisait des compliments si doux que j'en avais honte pour lui; ou bien encore il la regardait en silence d'un air passionné en agitant d'aise son épaule, en toussotant, et parfois même lui murmurait quelque chose à l'oreille. Mais il faisait tout ce manège avec cet air de plaisanterie qu'il avait même dans les affaires les plus sérieuses.

1. En russe : *popo... po... polkovnik*, mais *po... po... po... poroutchik*, ce qui dans cette langue est d'un effet très comique.

2. Diminutif d'Advotia.

Advotia Vassilievna semblait avoir emprunté à papa l'air de bonheur qui rayonnait dans ses grands yeux bleus. Parfois, seulement, une timidité l'envahissait soudain à un tel point, que, moi, qui connaissais bien ce sentiment, j'avais pitié de la regarder. A ces moments, elle craignait visiblement tout regard, tout mouvement, et il lui semblait que tout le monde eût les yeux fixés sur elle, ne pensât qu'à elle et trouvât tout en elle inconvenant. Elle regardait autour d'elle d'un air effaré, une rougeur lui montait sans cesse au visage et disparaissait; elle se mettait alors à parler à haute voix, pour se donner du courage, disait des bêtises, sentait bien que tout le monde et papa s'en apercevaient, et rougissait plus encore. Mais, dans ces moments, papa ne remarquait même pas les sottises qui lui échappaient; il toussotait toujours et ne cessait de la fixer du même regard ravi.

Je remarquai que les accès de timidité sans cause de Advotia Vassilievna la prenaient parfois aussitôt après qu'on avait parlé, devant papa, de quelque jeune et jolie femme. Le passage fréquent de l'air absorbé à cette gaîté affectée et gauche dont j'ai parlé déjà, la répétition des mots favoris et des tournures de phrases particulières à papa, si tout cela ne s'était produit en la présence de mon père et si j'avais été plus âgé, m'eussent ouvert tout de suite les yeux. Mais je ne compris rien, même quand papa, ayant reçu devant moi une lettre de Piotr Vassilievitch, parut très bouleversé et cessa brusquement ses visites chez les Epiphanov.

A la fin d'août, papa recommença ses visites chez nos voisins, et l'avant-veille du jour où Volodia et moi devons partir pour Moscou, il nous déclara qu'il allait épouser Advotia Vassilievna Epiphanovna.

## XXXV

## COMMENT NOUS ACCUEILLIMES CETTE NOUVELLE

La veille du jour où papa nous annonça cette nouvelle, tout le monde la connaissait déjà et chacun l'interprétait à sa manière. Mimi resta toute la journée enfermée dans sa chambre, elle pleurait. Kategnka s'enferma avec elle et ne sortit que vers l'heure du dîner, l'air offensé, visiblement influencée par sa mère. Lioubotchka, au contraire, était très gaie. Au dîner elle dit qu'elle savait une excellente nouvelle mais qu'elle ne la divulguerait à personne.

— Il n'y a rien d'excellent dans ton secret, répondit Volodia qui ne partageait pas la joie de sa sœur. — Si tu étais capable de penser sérieusement à quelque chose, tu sentirais que c'est très mal, au contraire.

Lioubotchka le regarda d'un air étonné et se tut.

Après le dîner, Volodia voulut me prendre par la main, mais, craignant que cela dénotât de la sentimentalité, il me toucha seulement le coude et m'indiqua de la tête la direction du salon.

— Tu sais de quel secret parlait Lioubotchka ? dit-il après s'être assuré que nous étions seuls.

Nous parlions rarement en tête-à-tête de choses sérieuses. De sorte que quand cela nous arrivait, nous ressentions une gêne mutuelle, et de « petits gamins nous dansaient dans les yeux », comme disait Volodia.

Pour répondre à l'embarras qu'il avait lu dans mes yeux, il me regarda d'un air sérieux qui semblait dire :

« Il n'y a rien ici d'embarrassant. Nous sommes frères, et nous avons le devoir de nous occuper de nos affaires de famille. »

Je compris.

— Papa épouse Epiphanova. Le savais-tu ? me dit-il.

Je hochai la tête affirmativement.

— Mais c'est très mal, cela, poursuivit Volodia.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi ? fit-il d'un air de dépit. — Est-il donc si agréable d'avoir un oncle bègue, ce *colonel*, et toute cette parenté !... Elle paraît bonne, à présent... Mais qui sait ce qu'elle sera dans l'avenir... Quant à nous, cela ne nous fera pas grand'chose... Mais Lioubotchka doit bientôt entrer dans le monde. Avec une telle belle-mère, ce ne sera guère agréable... Elle parle à peine le français. Quelles manières peut-elle lui inculquer ?... Une *pouassardka*<sup>1</sup>, et rien de plus... Bonne, soit, mais tout de même une pouassardka, conclut Volodia, visiblement content de son épithète.

Malgré qu'il me parût étrange d'entendre Volodia juger ainsi l'acte de papa, il me semblait que mon frère avait raison.

— Mais pourquoi donc papa se marie-t-il ? demandai-je.

— C'est une histoire obscure. Dieu le sait... Tout ce que je sais, c'est que Piotr Vassilievitch l'a persuadé de se marier, a exigé ce mariage, que papa ne voulait d'abord pas, puis une fantaisie de chevalerie lui passa par la tête... C'est une histoire obscure.

— Ce n'est qu'à présent que je commence à comprendre notre père, poursuivit Volodia.

De ce qu'il l'appelait notre père et non papa, cela me frappa douloureusement.

Volodia reprit :

— C'est un excellent homme, bon et intelligent, mais d'une telle légèreté... c'est étonnant. Il ne peut garder son sang-froid devant une femme... Tu sais qu'il n'est pas une femme de sa connaissance dont il ne soit tombé amoureux. Mimi, tu sais, elle...

1. Poissarde, mot français russifié par l'auteur.



— Que dis-tu?

— C'est comme je te le dis... Je l'ai appris il n'y a pas longtemps... Il était amoureux de Mimi quand elle était jeune... Il lui écrivait des vers... Il y a eu quelque chose entre eux... Mimi en souffre encore aujourd'hui.

Et Volodia éclata de rire.

— Pas possible! m'écriai-je, stupéfié.

— Mais le principal, continua Volodia en reprenant son sérieux et se mettant à parler en français, — c'est le plaisir qu'un tel mariage va causer à tous nos parents... Et les enfants qui ne peuvent manquer de naître...

Le bon sens des prévisions de Volodia me frappait tellement que je ne savais que répondre.

A ce moment, Lioubotchka s'approcha de nous.

— Vous savez donc? demanda-t-elle joyeusement.

— Oui, répondit Volodia. — Seulement, je m'étonne que, n'étant plus une enfant au maillot, tu puisses être contente de voir papa épouser cette balayure.

Lioubotchka devint tout à coup sérieuse et réfléchie.

— Volodia! Pourquoi donc balayure? Comment oses-tu traiter ainsi Advotia Vassilievna? Puisque papa l'épouse, ce n'est pas une balayure.

— Soit, ce n'est pas une balayure... le mot est un peu gros, mais, quand même...

— Il n'y a pas de quand même, interrompit Lioubotchka très animée. — Je n'ai jamais traité de balayure la jeune fille que tu aimes; comment peux-tu donc parler ainsi de papa et d'une si excellente femme?... Tu es mon frère aîné, mais tu ne dois pas me parler ainsi.

— Ne peut-on raisonner de?...

— Non, on ne peut pas raisonner! dit Lioubotchka avec emportement. — On ne doit pas raisonner les actes d'un père tel que le nôtre... Mimi, elle, le peut, mais toi, non.

— Allons, tu ne comprends encore rien, fit Volodia d'un ton de mépris. — Mais comprends donc, est-ce bien qu'une

Epiphanovna quelconque, *une Dounitchka*, remplace notre regrettée maman ?

Lioubotchka resta un instant silencieuse. Tout à coup ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je te savais orgueilleux, mais je ne pensais pas que tu fusses si méchant, dit-elle.

Et elle sortit.

— *Boulka*<sup>1</sup> s'écria Volodia en donnant une expression sérieusement comique à son visage et en roulant des yeux dans le vide. — Essaye donc de raisonner avec elle, continua-t-il comme s'il se reprochait de s'être abaissé à causer de choses sérieuses avec Lioubotchka.

Le lendemain, le temps était mauvais.

Quand j'entrai au salon, papa et les dames n'étaient pas encore descendus pour prendre le thé. Pendant la nuit, il était tombé une pluie d'automne; les restes du nuage qui avait crevé sur la contrée cette nuit-là couraient dans le ciel et le soleil montrait son disque voilé et pâli à travers ces nuages; il faisait humide et le vent soufflait. La porte du jardin était ouverte, et sur le plancher de la terrasse, noirci par l'humidité, des flaques d'eau achevaient de s'évaporer. La porte ouverte s'agitait sur ses gonds, poussée par le vent; les allées étaient humides et sales; les vieux bouleaux nus, les arbustes, l'herbe, les orties, les groseillers s'agitaient sur place et semblaient vouloir s'arracher de leurs racines. Dans l'avenue de tilleuls, tournoyaient en se poursuivant des feuilles rondes que l'humidité alourdissait et faisait retomber sur la terre mouillée.

Ma pensée était pleine du mariage de mon père et du point de vue auquel l'envisageait Volodia. L'avenir de notre sœur, le nôtre, celui de notre père lui-même, ne se présentait pas sous des couleurs riantes. Je me révoltais à cette pensée qu'une étrangère, et surtout *une jeune femme*, n'ayant aucun droit, occuperait la place, et sous tous les rapports, de qui donc ? De

1. Boulka : du pain. Terme du langage particulier de Volodia.

notre mère tant pleurée. Je sentais ma tristesse grandir à cette pensée, et mon père me semblait de plus en plus coupable. A ce moment, j'entendis sa voix et celle de Volodia dans une chambre voisine. Ne voulant pas me rencontrer avec mon père, je m'éloignai de la porte. Mais Lioubotchka vint et me dit que papa me demandait.

Il était dans le salon, accoudé au piano, et regardait de mon côté d'un air à la fois impatient et solennel. Son visage n'avait plus cette expression de jeunesse et de bonheur que j'avais remarquée avant. Il était triste. Volodia, une pipe à la main, allait et venait. Je m'approchai de mon père et je le saluai.

— Eh bien ? mes amis, fit-il avec décision en relevant la tête.

Et de ce ton particulier qu'on emploie pour annoncer des choses évidemment désagréables, mais qu'il est indispensable de dire sur le champ, il ajouta :

— Vous savez, je pense, que j'épouse Advotia Vassilievna.

Il se tut un instant, puis reprit :

— Je m'étais promis, après la mort de votre maman, de ne jamais me remarier... Mais...

Il s'arrêta un instant.

— Mais... Voilà, c'est ma destinée... Dounitchka est une bonne et charmante femme... Elle n'est déjà plus très jeune... J'espère que vous l'aimerez, mes enfants... Quant à elle, elle vous aime déjà de toute son âme... A présent, ajouta-t-il en se hâtant comme s'il voulait tout dire avant d'être interrompu ; — il est temps pour vous de partir. Je resterai ici jusqu'au nouvel an, et j'irai vous rejoindre à Moscou...

Il s'arrêta, puis reprit embarrassé :

— ... Avec ma femme et Lioubotchka.

J'eus pitié de voir mon père dans cette attitude intimidée et comme coupable, devant nous, et je m'approchai davantage de lui, tandis que Volodia, sans cesser de fumer, continuait de marcher à travers la chambre.

— Voilà donc, mes amis, ce que votre vieux a imaginé, conclut papa en rougissant. Et, en toussotant, il tendit ses deux mains vers Volodia et vers moi.

Je vis des larmes dans ses yeux, et la main qu'il tendit à Volodia, en ce moment au bout du salon, tremblait un peu. La vue de ce tremblement me frappa douloureusement, et une pensée plus étrange, et qui me toucha plus encore, me vint que papa avait servi dans l'armée en 1812 et était connu comme un officier courageux. Je retins sa grande main musculeuse que je baisai. Il serra fortement la mienne et, soudain, laissant échapper un court sanglot, il saisit la tête brune de Lioubotchka dans ses deux mains et la baisa sur les yeux. Volodia fit semblant de laisser tomber sa pipe, et tandis qu'il se penchait, il essuya furtivement ses yeux de son poing et sortit en tâchant de ne pas être remarqué.

## XXXVI

### L'UNIVERSITÉ

Le mariage devait avoir lieu dans la quinzaine, mais, les vacances étant finies, nous dûmes partir, Volodia et moi, pour Moscou au commencement de septembre.

Les Nekhlioudov étaient également revenus de leur village. Dmitri, avec qui, le jour de la séparation, nous nous étions mutuellement promis de nous écrire — et, cela va sans se dire, nous ne nous étions pas écrit un seul mot — vint aussitôt chez moi, et nous décidâmes qu'il m'accompagnerait le lendemain pour ma première entrée à l'Université.

Il faisait un beau temps ensoleillé.

Aussitôt entré dans la salle où se faisait le cours, je me sentis comme perdu dans cette foule agitée de jeunes et gais visages éclairés par la lumière crue du soleil qui passait par

de grandes fenêtres. Cette foule ondulait entre toutes les portes et par tous les corridors.

La conscience de faire partie de cette foule m'était très agréable. De tous ces visages, il y en avait peu que je connusse ; même avec ceux-là, tout se bornait à un hochement de tête et à ces paroles : « Bonjour, Irteniev, » tandis qu'autour de moi on se serrait les mains, on se bousculait, on poussait des exclamations amicales, on échangeait des sourires et des plaisanteries. Mais cette impression du premier moment dura peu, et j'en vins même à trouver qu'il valait mieux que je n'appartinsse pas à cette société, que je devais me créer mon cercle d'hommes « comme il faut », et je m'assis sur le troisième banc, où se trouvaient le comte B..., le baron Z..., le prince R..., Ivine et d'autres messieurs du même genre, parmi lesquels je ne connaissais qu'Ivine et le comte B... Mais ces messieurs me regardaient comme si j'eus paru ne pas être de leur monde. Semenov, avec ses cheveux hérissés et grisonnants et ses dents blanches, sa redingote déboutonnée, était assis non loin de moi et, accoudé, mordillait son porte-plume.

Un collégien, qui venait de passer son premier examen, était assis sur le premier banc, sa cravate noire en mentonnière ; il jouait avec sa clé de montre en argent étalée sur un gilet de satin. Ikonine, qui avait enfin réussi à entrer à l'Université, placé aux gradins supérieurs, vêtu d'un pantalon bleu à liseré qui recouvrait toute sa botte, riait et criait qu'il était sur le Parnasse. Ilignka Grap qui, à mon grand étonnement, non seulement me salua avec froideur, mais même avec un nuance de mépris, comme s'il eût voulu me rappeler qu'ici nous étions égaux, était assis en avant de moi. Il avait étendu d'un air dégagé ses jambes maigres sur le banc qui était devant lui et causait de moi, autant qu'il me semblait, avec un autre étudiant, en jetant parfois des regards de mon côté.

La compagnie d'Ivine parlait français. Ces messieurs me semblèrent très bêtes. Chaque mot de leur conversation me

paraissait n'avoir aucun sens et était très incorrect. Ce n'était pas du français. « Ce n'est pas français, » dis-je mentalement. Mais la pose et les discours d'Iignka, de Semenov et des autres ne me semblaient pas « comme il faut ».

Je n'appartenais à aucune de ces compagnies, et, me sentant isolé, incapable de me rapprocher des autres, je m'en irritai. Un étudiant, placé devant moi, rongait ses ongles, et cela me sembla si dégoûtant que je m'en allai plus loin. Je me rappelle que je me sentis très triste ce jour-là.

Quand le professeur entra et que tous se mirent en mouvement, puis se turent, je le fixai du même regard ironique dont j'avais salué mes nouveaux camarades. Il commença son cours par une phrase incidente dans laquelle, à mon avis, il n'y avait aucun sens. J'eusse voulu que la leçon fût, du commencement à la fin, si parfaite qu'on ne pût en ôter ni y ajouter un seul mot. Désillusionné, je me mis aussitôt, sous le titre : « Première leçon, » calligraphié, à la première page d'un cahier bien relié, à dessiner 18 profils réunis en rond comme une fleur ; parfois je faisais semblant d'écrire pour que le professeur, qui, j'en étais sûr, s'occupait beaucoup de moi, crût que je prenais des notes. Dès cette première leçon, je décidai qu'il était puéril et bête, même, de noter tout ce que disait le professeur, et j'observai cette règle jusqu'à la fin de l'année.

Par la suite, je me sentis moins isolé ; je fis connaissance avec beaucoup d'étudiants ; je leur serrais la main, causais avec eux ; mais, je ne sais pourquoi, il ne s'opéra jamais de véritable rapprochement entre eux et moi, et il m'arrivait encore souvent de me trouver triste et d'être contraint de dissimuler cette tristesse. Je ne pouvais fréquenter Ivine et les aristocrates, comme on les appelait, car j'étais sauvage et grossier avec eux, et je ne les saluais que quand ils me saluaient les premiers. De leur côté, ils se sentaient évidemment fort peu le besoin de cultiver mon amitié.

Avec la plupart des étudiants, cet éloignement provenait d'une tout autre cause. Dès qu'un camarade tentait de deve-

nir plus familier avec moi, je lui donnais aussitôt à entendre que je dinais chez le prince Ivan Ivanovitch et que j'avais une voiture. Je ne disais cela que pour me faire valoir et pour que les camarades m'en affectionnassent davantage. Mais au contraire, à cette communication, les camarades devenaient soudain très fiers et se renfermaient dans une étrange froideur à mon égard.

Il y avait chez nous un boursier de l'État, Operov. Modeste, très capable et zélé, il vous tendait toujours la main comme une planche, sans plier les doigts, de sorte que les joyeux camarades lui tendaient parfois la main de la même manière et appelaient cela raboter des planches. Je me mettais presque toujours à côté de lui et nous causions souvent. Operov me plaisait surtout à cause des opinions hardies qu'il exprimait sur les professeurs.

Il définissait très clairement les avantages et les défauts du cours de chacun des professeurs et les plaisantait même parfois, ce qui me frappait particulièrement, surtout parce que cela était dit d'une petite voix flûtée et douce. Malgré cela, il prenait scrupuleusement, d'une écriture minuscule, des notes sur toutes les leçons. Nous commencions à devenir amis et nous décidâmes de préparer ensemble nos examens ; ses petits yeux gris et myopes s'arrêtaient déjà sur moi avec plaisir quand j'arrivais prendre ma place à côté de lui. Mais, un jour, au cours de la conversation, je crus nécessaire de lui expliquer que ma mère en mourant avait prié mon père de ne pas nous faire instruire dans une école de l'État, car tous les élèves en étaient peut-être très savants, mais pour moi... ce n'était pas cela... *Ce ne sont pas des gens « comme il faut <sup>1</sup> »*, dis-je avec effort et me sentant, je ne sais pourquoi, une rougeur monter au visage. Operov ne répondit rien, mais à la leçon suivante il ne me dit pas bonjour le premier, ne me tendit pas sa petite planche, ne me parla pas et, quand

1. En français dans le texte.

je m'assis à ma place, il enfonça sa tête dans son cahier et fit semblant de l'examiner avec attention. Je m'étonnai de ce refroidissement brusque et sans cause, mais *pour un jeune homme de bonne maison*<sup>1</sup>, je tenais pour inconvenant de rechercher les bonnes grâces d'un boursier d'Etat, d'un Operov, et le laissai tranquille, bien que, je l'avoue, ce refroidissement me chagrînât beaucoup. Un autre jour, j'étais arrivé avant lui ; la leçon était d'un professeur très aimé, et toutes les places étaient occupées par les étudiants qui n'avaient pas l'habitude de suivre tous les cours ; je me mis à la place d'Operov, je posai mes cahiers sur son pupitre et je sortis un instant.

A mon retour je vis que mes cahiers avaient été transportés sur le banc de derrière et qu'Operov occupait ma place. Je lui fis remarquer que j'y avais posé mes cahiers.

— Je n'en sais rien, répondit-il brusquement, la figure enflammée et sans me regarder.

— Je vous dis que j'avais posé là mes cahiers, repris-je en commençant à m'échauffer et pensant l'intimider par mon courage. — Tous l'ont vu, ajoutai-je en regardant les étudiants.

Mais bien que plusieurs me regardassent curieusement, personne ne répondit.

— On n'achète pas les places, ici. Qui vient le premier prend la place, dit Operov en s'étalant d'un air rogue, et en me jetant un regard de défi.

— Cela veut dire que vous êtes un malotru, fis-je.

Je crois qu'Operov murmura quelque chose comme : « Et toi, tu es un gamin très sot. » Mais décidément je ne l'entendis pas.

Quelle utilité cela avait-il, après tout, que je l'eusse entendu ? Pour en venir à s'injurier comme des *manants*<sup>2</sup> ? J'aimais beaucoup ce mot de manant. Il élucidait mes rapports

1. En français dans le texte.

2. Idem.



embrouillés avec les autres. Peut-être eussé-je répondu quelque chose, mais en ce moment la porte s'ouvrit, et le professeur, en frac bleu, entra, salua et se dirigea à petits pas vers la chaire.

Pourtant, avant les examens, quand j'eus besoin de cahiers, Operov, se rappelant la promesse qu'il m'avait faite, m'offrit les siens et nous travaillâmes ensemble.

## XXXVII

### AFFAIRES DE CŒUR

Cet hiver-là, les affaires de cœur m'occupèrent beaucoup. Je fus amoureux trois fois. La première fois, je m'épris passionnément d'une grosse dame qui venait, en même temps que moi, au manège de Freytag. Chaque mardi et chaque vendredi, je venais au manège pour la contempler, mais je craignais tant d'être aperçu, je me tenais si loin d'elle et je m'enfuyais si vite de l'endroit où elle devait passer, je me détournais avec une indifférence si bien jouée quand elle regardait de mon côté, que je ne pourrais dire à présent si elle était réellement belle ou laide.

Doubkov, qui connaissait cette dame, me trouva un jour dans le manège, caché derrière les laquais et les fourrures qu'ils tenaient à la main. Il avait su ma passion par Dmitri; il me fit tellement peur en me proposant de me présenter à l'amazone que je m'enfuis à toutes jambes, et, à la seule pensée qu'il avait pu lui parler de moi, je n'osai plus revenir chez Freytag, ni me cacher derrière les laquais, craignant de la rencontrer.

Quand j'étais amoureux de femmes inconnues, et surtout mariées, une timidité m'envahissait, mille fois plus grande que celle ressentie devant Sonitchka. Ce que je craignais le

plus au monde, c'était que mon objet se doutât de mon amour, ou même seulement sût que j'existais. Il me semblait que si elles eussent connu mes sentiments, c'eût été pour elles une telle offense qu'elles n'eussent jamais pu me la pardonner. En effet, si cette amazone avait su tous les détails, comment, en la regardant de derrière les laquais, je songeais à l'enlever, à l'emmener dans mon village, à la manière dont je me proposais de vivre et d'en agir avec elle, certes, elle s'en fût trouvée très offensée.

Mais je ne pouvais pas clairement imaginer qu'en me connaissant, elle ne pouvait en même temps pénétrer toutes mes pensées, et que, par conséquent, il n'y aurait rien eu de honteux à lier connaissance.

La seconde fois, je redevins amoureux de Sonitchka, en la voyant en visite chez ma sœur. Mon second amour pour elle était déjà passé depuis longtemps, et c'était la troisième fois que je l'aimais. Ce sentiment me revint parce que Lioubotchka m'avait donné un cahier de vers copiés par Sonitchka, dans lesquels le *Démon*, de Lermontov, était souligné à l'encre rouge aux passages amoureusement pathétiques, et que les pages en étaient séparées par des fleurs desséchées en guise de signets.

Me rappelant comment, l'année dernière, Volodia baisait une bourse de sa bien-aimée, j'essayai de faire de même et, en effet, quand un soir, seul dans ma chambre, je me mis à rêver en contemplant les fleurettes et en y appliquant mes lèvres, je me sentis quelques dispositions agréablement sentimentales et larmoyantes, et je devins de nouveau amoureux. Du moins je crus l'être pendant quelques jours.

Enfin, je m'épris de la jeune fille qu'aimait Volodia et qui venait chez nous. Cette demoiselle, autant que je me rappelle à présent, n'avait aucun des charmes qui me séduisaient d'ordinaire. Elle était fille d'une dame très connue à Moscou pour son intelligence et les études qu'elle avait faites. Elle était petite et maigre, et son visage transparent était encadré à l'anglaise de longues boucles blondes. Tout le monde disait

que cette jeune fille était plus intelligente et plus savante que sa mère, mais je ne pouvais en juger, car, me sentant une terreur respectueuse à la pensée de son intelligence et de son savoir, je n'avais eu l'occasion de lui parler qu'une seule fois, et je le fis avec un tremblement inexprimable. Mais les transports de Volodia, qu'il ne cachait nullement à ses amis, me communiquèrent sa passion pour la jeune fille avec une telle violence, que je l'aimai éperdument.

Convaincu qu'il serait désagréable à Volodia d'apprendre que les deux frères étaient amoureux de la même jeune fille, je me gardai de lui en parler. Quant à moi, au contraire, je trouvais un vif plaisir dans ce sentiment, sachant que notre amour était si pur que, bien que son objet fût le même être charmant, nous pouvions rester amis, quitte à être prêts, s'il était nécessaire, à nous sacrifier l'un pour l'autre. Pourtant Volodia, ce me semble, n'avait pas mon désir de sacrifice, car il était si amoureux qu'il parlait de souffleter et de provoquer en duel un diplomate très authentique qui, selon la rumeur publique, était le fiancé de la jeune fille. Pour moi, il m'eût été très agréable de sacrifier mon sentiment, peut-être parce qu'il ne me coûtait guère, n'ayant parlé qu'une seule fois à cette jeune fille des beautés de la musique savante. Mon amour, malgré tous mes efforts pour le réchauffer, expira huit jours après sa rapide éclosion.

## XXXVIII

### LE MONDE

Les plaisirs mondains auxquels, pour imiter mon frère aîné, j'espérais me livrer en entrant à l'Université, me désillusionnèrent complètement. Volodia dansait beaucoup. Papa venait aussi au bal avec sa jeune femme. Quant à moi, on

me trouvait sans doute trop jeune ou trop inexpérimenté, et personne ne me présentait dans les maisons où l'on donnait des bals. Malgré la promesse de franchise échangée avec Dmitri, je ne lui avouai pas plus qu'aux autres et combien je désirais fréquenter les bals, et combien il m'était douloureux de me voir ainsi négligé et regardé comme un philosophe. Si bien que je fis en effet semblant de l'être devenu réellement.

Mais il y eut une soirée chez la princesse Kornakova, et elle nous invita tous elle-même. Enfin pour la première fois j'irais au bal. Volodia, avant de partir, entra dans ma chambre et voulut voir ma toilette. Je fus très étonné de cette démarche. Il me semblait que le désir d'être bien habillé était honteux et que je devais le cacher. Lui, au contraire, le considérait comme si naturel et si nécessaire, qu'il m'exprima franchement sa crainte de me voir incorrectement vêtu. Il m'ordonna absolument de mettre mes souliers vernis et se montra terrifié quand il me vit prendre des gants de chevreau. Il suspendit ma montre d'une certaine manière à mon gilet et me mena sur le pont Kouznietsky, chez le coiffeur. On me frisa. Volodia se reculait pour me contempler.

— A présent, c'est bien... Mais on ne peut donc lisser le toupet? dit-il en s'adressant au coiffeur.

Mais malgré tous les efforts de *monsieur Charles*<sup>1</sup> qui me passait sa main enduite d'une essence particulière sur la tête, mon toupet rebelle se relevait au moment où je mettais mon chapeau, et ma tête frisée me semblait pire qu'avant. La seule chose qui pouvait me sauver, c'était d'affecter la négligence; de cette manière, seulement, mon extérieur pouvait ressembler à quelque chose.

Volodia sembla se rallier à cette opinion, car il me conseilla de me défriser, et quand je l'eus fait j'étais aussi mal, et il ne voulut plus me regarder. Pendant tout le trajet, jusque chez les Kornakov, il fut silencieux et triste.

1. En français dans le texte.

J'entrai chez les Kornakov très hardiment. Mais quand la princesse m'invita à danser et que, je ne sais pourquoi, puisque j'étais venu dans l'unique but de danser, je refusai en disant que je ne dansais pas, je restai seul, avec ma timidité de plus en plus accrue, au milieu d'un cercle d'inconnus, et ne bougeai de ma place de toute la soirée.

Pendant la valse, une des jeunes princesses s'approcha de moi et, avec l'amabilité de commande particulière à toute la famille, me demanda pourquoi je ne dansais pas. Je me rappelle combien je fus intimidé par cette question et comment, malgré moi, un sourire de contentement me dérida ; je me mis à débiter en français, avec emphase, une foule de bêtises dont, après plusieurs dizaines d'années, j'ai encore honte de me souvenir. La musique agissait sans doute sur moi de telle manière qu'elle excitait mes nerfs, et elle devait couvrir, du moins je le supposais, les parties incompréhensibles de mon discours. Je parlais de la haute société, de la sottise des gens ; enfin j'en vins à un tel point que je m'arrêtai au beau milieu d'une phrase qu'il m'eût été impossible de terminer.

La princesse, très mondaine par origine et par nature, me regarda d'un air de reproche. Je continuais à sourire. A ce moment, Volodia, qui avait remarqué mon animation, et désireux de savoir comment je compensais mon ignorance de la danse, s'approcha de moi avec Doubkov. A mon visage souriant, à l'air effrayé de la princesse et aux non-sens que je débitais, il rougit et se détourna. La princesse se leva et s'éloigna. Je souriais toujours, mais je souffrais tant de la conscience de ma sottise que j'eusse préféré disparaître sous le parquet. J'éprouvai alors la nécessité de me mouvoir et de dire quelque chose pour me changer. J'allai à Doubkov et lui demandai s'il avait dansé beaucoup de valses avec elle. Je voulais montrer par là ma gaieté ; mais, à vrai dire, j'implorais le secours de ce même Doubkov, auquel j'avais imposé silence au dîner de Jahr. Doubkov fit semblant de ne pas m'entendre et me tourna le dos. Je m'adressai alors à Volo-

dia et lui dis, en m'efforçant de donner à ma voix un ton jovial :

— Eh bien ! Volodia, tu es fatigué ?

Mais Volodia me regarda d'un air qui voulait dire :

« Tu ne me parles pas ainsi quand nous sommes seuls. »

Et il s'éloigna sans me répondre, craignant visiblement que je ne m'attachasse à lui.

« Mon Dieu... Mon frère aussi, qui m'abandonne, » pensai-je.

Cependant je n'avais pas le courage de partir. Je restai toute la soirée, morne, à la même place. Seulement quand, en partant, tout le monde fut réuni dans le vestibule et que le laquais accrocha un pan de mon manteau au rebord de mon chapeau, ce qui le souleva légèrement, je souris maladivement à travers mes larmes et, sans m'adresser à personne en particulier, je ne pus m'empêcher de dire :

« Comme c'est gracieux ! »

## XXXIX

### LA NOCE

Bien que, sous l'influence de Dmitri, je n'eusse encore goûté à aucun des plaisirs ordinaires des étudiants, que je n'eusse pas encore fait ce qu'on appelle *la noce*, il m'arriva une fois pendant cet hiver de participer à une de ces fêtes.

J'en rapportai une impression peu agréable. Voici comment cela m'arriva.

Au commencement de l'année, pendant une leçon, le baron Z..., un jeune homme blond, de taille élancée, au visage régulier et sérieux, nous invita tous chez lui à une soirée de camarades. Nous tous, cela voulait dire les camarades plus ou moins « comme il faut » de notre année, parmi lesquels,

cela va sans dire, ne se trouvaient ni Grap, ni Semenov, ni Operov, ni aucune de ces petites gens.

Volodia eut un sourire de mépris en apprenant que j'assisterais à cette fête d'étudiants de première année. Mais je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire et j'escomptais le plaisir de ce passe-temps encore inconnu. A huit heures précises j'étais chez le baron Z...

Le baron, vêtu d'une redingote ouverte et d'un gilet blanc, recevait les visiteurs dans le grand salon bien éclairé d'une petite maison appartenant à ses parents, qui avaient mis à sa disposition, pour la circonstance, les salles d'apparat. On apercevait dans le corridor les robes et les têtes des servantes curieuses, et dans le buffet je vis passer une robe de femme que je pris pour la baronne elle-même. Il y avait en tout une vingtaine d'hôtes, tous étudiants, sauf herr Frost qui était venu avec Ivine, et un grand monsieur aux pommettes rubicondes qui paraissait être l'ordonnateur de la fête et qu'on présentait à tout le monde comme un parent du baron, ancien étudiant de l'Université de Derpt. L'éclairage trop abondant, l'ornementation officielle du salon d'apparat, nous donnaient tout d'abord une telle impression de froideur qu'on se tenait, malgré soi, près des murs, sauf quelques courageux, parmi lesquels l'étudiant de Derpt, qui avait déjà déboutonné son gilet et semblait être en même temps dans toutes les salles et dans chaque coin de l'une d'elles, tant il emplissait toute la maison de sa voix sonore et gracieuse de ténor infatigable.

Mes camarades gardaient le silence ou causaient à voix basse de leurs professeurs, de science, des examens et, en général, de différentes choses sérieuses et intéressantes. Tous, sans exception, regardaient dans la direction du buffet et, bien qu'ils s'efforçassent de le dissimuler, leurs visages semblaient dire : « Il serait temps de commencer. » C'était également mon avis, et j'attendais le commencement avec une joie impatiente.

Après le thé, qu'un laquais servit aux invités, l'étudiant de Delpt demanda en russe à herr Frost :

— Sais-tu faire le punch, Frost ?

— O ja, répondit celui-ci en agitant ses mollets.

L'étudiant de Derpt lui dit de nouveau en russe :

— Charge-t'en donc.

Ils se tutoyaient comme d'anciens camarades de l'Université de Derpt. Frost, alors, à grands pas, de ses jambes arquées et musculeuses, se mit à aller et venir du salon au buffet et du buffet au salon, et bientôt il apparut, escortant une vaste soupière et un pain de sucre de dix livres posé sur trois épées d'étudiant.

Le baron Z..., pendant ce temps, ne quittait pas ses invités; en regardant la soupière il disait à tous la même phrase, sans changer un des plis de son visage sérieux :

— Allons, messieurs, buvons tous comme des étudiants, en *bruderschaft*<sup>1</sup>, sans cela il n'y aura pas de camaraderie entre nous... Mettez-vous donc à votre aise, comme lui, disait-il en désignant son parent.

En effet, celui-ci avait ôté sa redingote et retroussé les manches de sa chemise au-dessus de ses coudes blancs: écartant les jambes d'un air décidé, il alluma le rhum dans la soupière.

— Messieurs! éteignez les bougies! s'écria-t-il tout à coup d'une voix si formidable que nous eussions pu crier tous ensemble sans la dominer.

Nous regardions en silence la soupière et la chemise blanche de l'ancien étudiant, et nous sentions approcher l'instant solennel.

— *Læschen Sie die Lichter aus, Frost*<sup>2</sup>! s'écria-t-il en allemand; il était très animé. Frost se mit alors à éteindre les bougies; tous nous l'aidâmes. Tout devint obscur, et seules les manches blanches et les mains qui soutenaient le pain

1. En frères.

2. Eteignez les lumières, Frost!



de sucre sur les épées étaient éclairées par la flamme bleue du punch. La voie aigüe de l'étudiant de Derpt ne clamait plus seule, car de tous les coins du salon les rires et les conversations avaient commencé. Plusieurs jeunes gens ôtèrent leur redingote, surtout ceux qui avaient de fines chemises de toile tout à fait fraîches, je les imitai et je compris que *c'était commencé*. Quoiqu'il n'y eût encore rien de gai, j'avais la conviction que tout serait parfait dès que nous aurions bu un verre du breuvage qui se préparait.

Enfin le punch fut prêt. Le vieil étudiant en renversa la moitié sur la table en emplissant les verres ; et il s'écria :

— Eh bien ! messieurs, à présent, commençons.

Quand chacun de nous eut en main un verre plein et collant aux doigts, le maître des cérémonies et Frost entonnèrent une chanson allemande où revenait souvent cette exclamation « Juche ! » Nous accompagnions tous, sans harmonie ni mesure, trinquant, criant, louant le punch ou, plus simplement, buvant le liquide doux et fort. Il n'y avait plus rien à attendre, la noce était *commencée*. J'avais déjà bu un verre de punch. On m'en versa un second. Les tempes me battaient, la flamme me semblait rouge, tout criait et riait autour de moi. Mais non seulement je ne sentais pas que nous fussions gais, mais encore j'étais sûr que tout le monde s'ennuyait autant que moi. Cependant nous étions d'accord pour trouver qu'il était nécessaire, sans savoir pourquoi, de simuler la gaieté. Seul, l'étudiant de Derpt s'amusait pour de bon. Il devenait de plus en plus rouge, se multipliait partout comme s'il eût eu le don d'ubiquité, remplissait tous les verres vides en arrosant de plus en plus la table qui était devenue poisseuse et sucrée. Je ne me rappelle plus comment les choses s'enchaînèrent, mais je sais que, ce soir-là, j'admirai beaucoup l'étudiant de Derpt et Frost, que j'appris par cœur une chanson allemande, et que je baisai leurs lèvres sucrées. Je me rappelle aussi qu'au cours de cette soirée je me mis à haïr l'étudiant de Derpt et que je voulus lui casser la tête avec une chaise, mais que je me retins. Outre une

sensation de désobéissance de tous mes membres déjà éprouvée le jour du dîner chez Jahr, la tête me tournait tellement et me faisait si mal qu'un moment j'en pensai mourir. Je me rappelle aussi que nous nous assîmes sans motif par terre, que nous agitâmes nos bras, et qu'en imitant le mouvement des rameurs nous chantâmes : « En descendant la mer Volga. » Tout en m'associant à ces mouvements, je ne les jugeai point du tout indispensables. Puis, étendu par terre, m'accrochant les jambes l'une dans l'autre, je luttai à la manière des tziganes; je tordais le cou à quelqu'un et je réfléchissais que cela ne fût pas arrivé si mon adversaire n'avait pas été ivre.

On soupa et l'on but encore. Je sortis dans la cour pour me rafraîchir. Une sensation de froid à la tête me saisit et je rentrai. En partant, je remarquai que la nuit était horriblement noire, que le marchepied de la voiture était devenu très incliné et très glissant, et que je ne pouvais me retenir au cocher, car il était faible et fléchissait à chaque pas.

Ce que je me rappelle surtout, c'est que pendant cette soirée je m'apercevais à chaque instant des bêtises que je faisais, tout en paraissant m'amuser beaucoup et aimer beaucoup à boire. Je pensais même que je feignais d'être ivre et que les autres faisaient les mêmes simulacres.

## XL

### LIAISON AVEC LES NEKHLIOUDOV

Cet hiver-là, je vis Dmitri, qui venait fréquemment chez nous, et toute sa famille, avec laquelle je commençais à me familiariser.

Les Nekhlioudov, mère, tante et fille, passaient toutes leurs soirées chez elles, et la princesse aimait à se trouver avec la jeunesse, mais avec des jeunes gens qui, comme elle le disait,

pouvaient passer toute une soirée sans danser ni jouer aux cartes. Il est probable qu'il ne s'en trouvait pas beaucoup, car j'allais chez elles tous les soirs et j'y rencontrais rarement d'autres visiteurs.

Je m'habituai aux visages de cette famille et à leurs différentes dispositions d'humeur; je me fis une opinion nette sur leurs rapports mutuels, je m'accoutumai à leurs appaterments, à leurs meubles et, quand il n'y avait pas de visiteurs, je mesentais tout à fait à l'aise, sauf quand je restais seul en tête-à-tête avec Varegnka. Il me semblait toujours qu'étant une jeune fille de peu de beauté, elle eût désiré vivement me voir amoureux d'elle. Mais ce dernier embarras commençait même à se dissiper. Elle était si naturelle, il lui semblait si indifférent de parler avec moi, ou avec mon frère, ou avec Lioubov Serguéievna, que je pris l'habitude de la considérer tout simplement comme une personne près de qui il n'y a ni danger ni honte à exprimer le plaisir que procure sa compagnie.

Pendant tout le temps que durèrent nos relations, elle me sembla parfois très laide, parfois pas trop désagréable, mais je ne me demandais même pas si je pouvais être amoureux d'elle. Il m'arrivait de lui parler directement, mais le plus souvent je lui parlais en m'adressant en sa présence à Lioubov Serguéievna ou à Dmitri. Cette manière de procéder me plaisait beaucoup. J'éprouvais un vif plaisir à parler devant elle, à l'écouter chanter, et, en général, à la savoir là où j'étais. Mais la pensée de nos rapports dans l'avenir, et les rêves de sacrifices à mon ami s'il tombait amoureux de ma sœur, ne me hantaient plus que rarement l'esprit.

Pourtant, malgré cette fréquentation assidue, je continuais de considérer comme mon devoir de cacher aux Nekhlioudov, et surtout à Varegnka, mes véritables sentiments, et je m'efforçais de me présenter comme différent de ce que j'étais en réalité. Je m'efforçais de paraître enthousiaste, je m'animais, je gesticulais quand une chose paraissait me plaire. En même temps je tâchais de paraître indifférent à toute chose extra-

ordinaire dont j'étais témoin ou qu'on racontait devant moi. Je faisais semblant d'être un méchant persifleur pour qui rien n'est sacré, et en même temps je tenais à passer pour un observateur perspicace. Je tâchais de mettre de la logique dans toutes mes actions, d'être méthodique dans ma vie et de mépriser en même temps toutes les choses matérielles.

Je puis le dire sincèrement : Je valais beaucoup mieux que l'étrange personnage que j'essayais de jouer. Mais, même tel que j'étais, les Nekhlioudov m'affectionnaient et, heureusement pour moi, n'étaient pas les dupes de mon jeu. Seule, Lioubov Serguéiévnna, qui me considérait comme le plus grand égoïste du monde, athée et moqueur, semblait ne pas m'aimer beaucoup, discutait souvent avec moi, se fâchait et me harcelait de ses phrases incohérentes. Mais Dmitri conservait avec elle les mêmes relations étranges, plus qu'amicales, et disait que personne ne savait la comprendre et qu'elle était très bonne pour lui. Cette amitié chagrina beaucoup toute la famille.

Un jour, Varegnka, en causant avec moi, me donna la raison de cette liaison incompréhensible pour nous tous.

— Dmitri a beaucoup d'amour-propre. Il est trop orgueilleux et, malgré toute son intelligence, il recherche les louanges et les admirations. Il aime à être le premier dans tout, et Lioubov, dans la candeur de son âme, ne cesse de l'admirer ; elle n'a pas assez de tact pour le cacher ; si bien qu'elle flatte, mais en toute sincérité.

Ce raisonnement me frappa, et en y réfléchissant je ne pus m'empêcher de penser que Varegnka était très intelligente, et je la rehaussai, par conséquent, avec plaisir dans mon opinion. Ce rehaussement provenant de ce que je découvrais en elle de l'intelligence et d'autres qualités morales, je le faisais avec un plaisir mélangé d'une certaine modération sévère qui n'allait jamais jusqu'à l'enthousiasme. Ainsi, quand Sophia Ivanovna, qui ne se lassait pas de parler de sa nièce, me raconta que Varegnka, se trouvant à la campagne, il y avait quatre ans de cela, avait fait cadeau de ses habits et de

ses souliers aux enfants des paysans, si bien qu'on dut les leur reprendre ensuite, je n'acceptai pas ce fait comme digne de l'élever davantage dans mon estime. et je plaisantais intérieurement cette façon peu pratique d'envisager les choses.

Quand il y avait des visiteurs chez les Nekhlioudov, entre autres parfois Volodia et Doubkov, je passais au second plan avec la conscience tranquille d'un familier qui cède sa place aux hôtes de passage, je ne prenais pas part à la conversation et me bornais à écouter parler les autres. Et tout ce que disaient les autres me semblait si stupide que je m'étonnais intérieurement qu'une femme aussi intelligente et aussi logique que la princesse pût entendre de telles sottises et y répondre. S'il m'était arrivé alors de comparer ce que disaient les autres à ce que je disais moi-même quand je me trouvais seul chez les Nekhlioudov, je ne me fusse pas étonné.

Il va sans dire que quand il y avait des étrangers, Varegnka faisait moins attention à moi que quand j'étais seul. Il n'y avait alors ni lecture, ni musique, ni rien de ce que j'aimais. En parlant à ses hôtes, elle perdait pour moi son principal attrait — le raisonnement calme et la simplicité. Je me rappelle avoir été étrangement frappé par ses conversations avec Volodia sur le théâtre et sur le temps qu'il faisait. Je savais que Volodia évitait et méprisait les banalités; Varegnka se moquait aussi de ces sortes de conversations. Pourquoi donc, étant ensemble, parlaient-ils des choses les plus insupportablement vulgaires, comme s'ils eussent eu honte l'un de l'autre? Quoi qu'il en soit, je commençais à trouver plus de plaisir à demeurer avec Dmitri dans le salon de sa mère qu'en tête-à-tête.

## XLI

## MES RELATIONS AVEC DMITRI

Précisément à cette époque, mon amitié pour Dmitri ne tenait plus qu'à un cheveu. Je la raisonnais depuis trop longtemps pour ne pas trouver de défauts à mon ami. Dans la première jeunesse, nous n'aimons que les gens parfaits. Aussitôt que l'enthousiasme commence à diminuer, ou qu'à travers le brouillard qu'il avait jeté devant nos yeux les premiers rayons lumineux du raisonnement commencent à percer, nous voyons l'objet de notre affection sous son véritable aspect, avec ses qualités et ses défauts. Quelques-uns de ces défauts nous apparaissent comme des objets inattendus qui surgissent grossis devant nos yeux, l'espoir de trouver les sentiments d'attraction et de sympathie dans un autre objet nous refroidissent envers notre ami, nous dégoûtent même de lui, et nous le quittons pour aller plus loin chercher d'autres perfections.

S'il ne m'arriva pas la même chose avec Dmitri, je le dus à son affection entêtée, pédantesque, plutôt de tête que de cœur, que j'eusse eu honte de trahir. De plus notre pacte de franchise et de confidences mutuelles nous liait l'un à l'autre. En nous séparant, nous craignons trop de laisser au pouvoir l'un de l'autre tous nos secrets moraux, qui eussent pu nous faire honte. Du reste, ce pacte de franchise ne s'observait plus depuis longtemps, nous gênait souvent et établissait parfois d'étranges rapports entre nous.

Je trouvais chez lui, cet hiver-là, chaque fois que j'y venais, un camarade de l'Université, l'étudiant Bezobedov, avec qui il travaillait. Bezobedov, était petit, grêlé, maigre, avait les mains couvertes de petites taches de rousseur, et de long cheveux roux non peignés ; ses habits étaient toujours déchirés

et sales. Il n'était pas instruit et passait pour un très mauvais étudiant. Les rapports de Dmitri avec ce personnage m'étaient aussi incompréhensibles que ceux qu'il avait avec Lioubov Serguéievna. L'unique cause qui l'avait déterminé à choisir Bezobedov parmi tous nos camarades, était sans doute qu'il n'y avait dans toute l'Université de plus mauvais étudiant que lui. Probablement à cause de cela, il était agréable à Dmitri de l'opposer à tous les autres. Dans ses rapports avec cet étudiant, il donnait cours à ses sentiments d'orgueil : « Cela m'est égal, qui que vous soyez. Tous me sont égaux ; si je l'aime, c'est qu'il me plaît ainsi, c'est qu'il le mérite. »

Je m'étonnais de la contrainte que Dmitri s'imposait pour rester avec Bezobedov et je plaignais celui-ci de supporter cette situation gênante. Cette amitié ne lui plaisait nullement.

Un soir, je vins chez Dmitri dans le but de passer avec lui ma soirée dans le salon de sa mère à causer et à écouter le chant et la lecture de Varegnka. Mais Bezobedov était chez Dmitri. Ce dernier me dit d'un ton brusque qu'il ne pouvait descendre au salon car, comme je le voyais, il avait un visiteur chez lui.

— Qu'y a-t-il d'intéressant au salon ? ajouta-t-il. — Restons ici et causons.

Quoique cette pensée de rester deux heures avec Bezobedov ne me sourît nullement, je ne pus me décider à me rendre seul au salon et, plein de dépit contre les étrangetés de mon ami, je m'assis dans un fauteuil à bascule et m'y balançai silencieusement. J'étais exaspéré de ce qu'ils me privaient du plaisir d'aller au salon et je m'irritais davantage en écoutant leur conversation.

« Quelle agréable société. Reste donc avec lui, » pensai-je, quand, le domestique ayant apporté le thé, Dmitri dut prier cinq fois de suite Bezobedov de prendre sa tasse, car le jeune homme, très timide, considérait comme un devoir de refuser et de dire à la première et à la seconde invitation : « Prenez vous-même. » Dmitri s'efforçait visiblement d'intéresser son ami

à une conversation où vainement il tâcha plusieurs fois de m'attirer. Mais je gardais un silence morne.

« Inutile de me faire des yeux pour que je ne montre pas mon ennui, » dis-je mentalement à Dmitri tout en continuant à me balancer dans mon fauteuil.

Je réchauffais dans mon cœur, avec un plaisir méchant, les sentiments de haine que je me sentais contre mon ami.

« Quel imbécile que ce Dmitri, » pensais-je. « Il aurait pu passer agréablement la soirée avec ses bons parents ; eh bien ! non, il reste avec cet animal. La soirée s'avance et il sera trop tard ensuite pour aller au salon. »

Et je regardais mon ami du coin de mon fauteuil. Sa main, son attitude, surtout sa nuque et ses genoux me semblaient si répugnants que j'eusse eu grand plaisir à le mortifier en ce moment.

Enfin Bezobedov se leva, mais Dmitri ne voulait pas laisser partir si tôt un hôte si agréable. Il lui proposa de passer la nuit chez lui ; par bonheur, Bezobedov n'y consentit pas et s'en alla.

Après l'avoir accompagné, Dmitri revint en se frottant les mains d'un air content. Il était probable qu'il se félicitait de sa fermeté de caractère et qu'il n'était pas fâché néanmoins d'être débarrassé de cet ennui. Il se mit à marcher à travers la chambre en jetant parfois un regard sur moi. Il me dégoûtait encore plus.

« Comment ose-t-il marcher et rire ? » me disais-je.

— Pourquoi es-tu de mauvaise humeur ? me demanda-t-il en s'arrêtant soudain devant moi.

— Je ne suis pas du tout de mauvaise humeur, répondis-je, comme on répond toujours en pareil cas. — Je me sens seulement du dépit de te voir si dissimulé devant moi, devant Bezobedov et devant toi-même.

— Quelle bêtise ! Je ne dissimule jamais devant personne.

— Je n'oublie pas notre pacte de franchise et je te le dis en toute sincérité. Je suis sûr que ce Bezobedov t'est aussi in-



supportable qu'à moi, car il est bête, Dieu sait comme, et tu ne le fréquentes que par fanfaronnade.

— Du tout. D'abord, Bezobedov est un charmant garçon.

— Je te dis que si... Même ton amour pour Lioubov Serguéievna vient de ce qu'elle te considère comme un dieu.

— Mais je te dis que non.

— Et moi je te dis que si... Car je le sais d'après moi-même, répondis-je avec une irritation contenue et désireux de le vaincre par ma franchise. — Je t'ai dit et te répète qu'il me semble toujours que je préfère les gens qui me disent des choses agréables, ensuite en m'observant bien, je reconnais qu'il n'y a pas là de véritable affection.

— Non, fit Dmitri en arrangeant sa cravate d'un geste colère. — Quand j'aime quelqu'un, ni la louange ni le blâme ne peuvent changer mes sentiments.

— Ce n'est pas vrai... Je t'ai avoué que quand papa m'appelait vaurien, je le haïssais pendant quelque temps et que je désirais sa mort... Tu es de même.

— Parle pour toi... Il est très regrettable que tu sois tel.

— Au contraire, m'exclamai-je, en me levant du fauteuil avec un courage inaccoutumé et le regardant dans les yeux.

— Ce n'est pas bien, ce que tu dis là; est-ce que tu ne me parlais pas de ton frère?... Je ne te rappelle pas cela parce que c'était mal de ta part. Est-ce que tu ne m'as pas parlé?... Je vais te dire à présent comment je te comprends.

Alors je m'efforçai de le piquer plus qu'il ne l'avait fait pour moi. Je commençai par lui démontrer qu'il n'aimait personne et je lui énumérai toutes les raisons pour lesquelles il me semblait indispensable que je lui fisse des remontrances.

J'étais très content de cette énumération, oubliant tout à fait que le seul but de ce récit était de l'amener à avouer les défauts que je trouvais en lui. Ce but, du reste, ne pouvait être atteint en ce moment. Dmitri était trop échauffé pour m'entendre et se rendre à mes raisons, et quand il était tranquille et qu'il eût pu en convenir, je ne lui en avais jamais parlé...

La dispute tournait à la querelle. Dmitri se tut tout à coup et passa dans une autre chambre. Je le suivis, en continuant de parler, mais il ne m'écoutait pas. Je savais que son plus grand défaut était l'emportement : il faisait tous ses efforts pour se maîtriser.

En ce moment, je maudissais cette résolution de Dmitri qui m'empêchait d'avoir prise sur lui.

Voilà où nous avait conduit notre résolution de *dire toujours l'un à l'autre ce que nous pensions et ne jamais dire à une troisième personne ce que nous savions l'un de l'autre*. Dans nos emportements de sincérité, nous allions si loin que nous nous disions les choses qui nous faisaient le plus honte, que nous donnions les propositions et les rêves pour des désirs et des sentiments, comme par exemple ce que je venais de lui dire tout à l'heure. Et ces confessions, si elles resserraient les liens qui nous attachaient, desséchaient nos sentiments et nous séparaient. Et voilà que, soudain, l'amour-propre l'empêchait de me faire la plus simple des confessions. Dans la chaleur de la querelle, nous nous servions des armes que nous nous étions données jadis l'un à l'autre et nous nous en blessions douloureusement.

## XLII

### LA BELLE-MÈRE

Bien que papa ne voulût venir à Moscou qu'après le nouvel an, il se décida à nous rejoindre dans le courant d'octobre. Il nous dit qu'il avait modifié ses projets, parce qu'il avait un procès que le sénat devait juger. Mais Mimi nous raconta qu'Advotia Vassilievna s'ennuyait tellement à la campagne, parlait si souvent de Moscou, et faisait semblant d'être si

malade que papa avait résolu de se rendre à ses désirs sur-le-champ.

— Parce qu'elle ne l'a jamais aimé, mais qu'elle a bourdonné à toutes les oreilles qu'elle désirait se marier avec un homme riche, ajouta Mimi en soupirant pensivement, comme si elle eût voulu dire : « Ce n'est pas ainsi que *certaines gens* auraient agi envers lui, s'il avait daigné les remarquer. »

Ces *certaines gens* n'étaient pas justes envers Advotia Vassilievna. Son amour affectueux, dévoué, prêt au sacrifice, était visible dans chaque mot, dans chaque regard, dans chaque geste. Mais cet amour ne l'empêchait pas de désirer, en même temps que de ne pas quitter son mari, de porter les plus nouveaux bonnets de madame Annette, les chapeaux à plume d'autruche bleue les plus à la mode et les robes de velours bleu de Venise qui moulaient artistement la blanche poitrine et les bras qu'elle n'avait encore montrés qu'à papa et à sa femme de chambre. Kategnka avait naturellement pris parti pour sa mère. Quant à nous, dès le jour de l'arrivée de notre belle-mère, il s'établit vis-à-vis d'elle des relations un peu ridicules. Lorsqu'elle descendit de voiture, Volodia prit une figure sérieusement grotesque. Il s'inclina en se dandinant, et en s'approchant pour lui baiser la main comme s'il voulait singer quelqu'un, il dit :

— J'ai l'honneur de féliciter de son arrivée ma charmante maman et de baiser sa petite main.

— Ah ! cher fils ! dit Advotia Vassilievna avec son sourire radieux et monotone.

— N'oubliez pas votre second fils, dis-je en m'approchant et m'efforçant involontairement d'imiter le jeu de Volodia.

Si notre belle-mère et nous avons été sur le pied d'un attachement mutuel, ce jeu eût paru une plaisante négligence des effusions ordinaires ; si nous avons été brouillés, cela eût pu passer pour de l'ironie ou pour du mépris dissimulé, ou encore pour le désir de cacher à notre père nos rapports réels, et aussi d'autres sentiments et d'autres idées. Mais dans ce cas, cette attitude qui allait très bien à l'humeur d'Ad-

wotia Vassilievna ne signifiait absolument rien et cachait seulement l'absence de toutes relations entre elle et nous. Nous ne nous départîmes presque jamais de cette attitude. Nous observions strictement les règles de la politesse, nous l'appelions *chère maman* et nous nous inclinions ; à quoi elle répondait par une légère raillerie du même genre avec son immuable sourire. Seule, la pleurnicheuse Lioubotchka, avec ses pieds d'oie et sa conversation peu spirituelle, aimait sa belle-mère, et, avec une naïveté maladroite, tentait toujours de la rapprocher de notre famille.

A cause de cela, la seule créature pour qui Advotia Vassilievna montrât un peu d'attachement, après papa, était Lioubotchka. Advotia Vassilievna lui témoignait même une admiration enthousiaste et une estime craintive qui m'étonnait beaucoup.

Advotia Vassilievna, dans les premiers temps, aimait à se faire appeler « belle-mère », à faire comprendre aux enfants et aux familiers qu'on attaque injustement les belles-mères et qu'on rend ainsi leur situation difficile.

Mais tout en prévoyant les désagréments de sa situation elle ne faisait rien pour les éviter : caresser celui-ci, faire un cadeau à cet autre, ne pas récriminer, eût été pour elle très facile, car elle était très bonne et d'un caractère placide. Non seulement elle n'avait pas fait cela, mais, au contraire, tout en prévoyant les désagréments de sa situation, elle se contentait de se défendre sans attaquer, supposant que tous ceux qui l'entouraient voulaient lui être désagréables et même l'insulter. Elle voyait en tout une arrière-pensée et elle croyait plus digne d'elle de tout supporter patiemment ; si bien qu'avec son inertie elle n'avait pas trouvé l'amour, mais au contraire l'hostilité. Il y avait surtout en elle un si grand défaut de compréhension du langage convenu dont j'ai déjà parlé, et ses habitudes étaient tellement contraires à celles enracinées dans notre maison, que cela seulement eût suffi pour nous disposer défavorablement.

Elle vivait toujours dans notre maison, très correcte et

bien tenue, comme si elle venait d'arriver de voyage. Elle se levait et se couchait à toute heure selon son caprice, tantôt descendait pour le dîner, tantôt ne descendait pas, soupait, ne soupait pas, se tenait toujours en négligé quand il n'y avait pas de visiteurs et ne se gênait pas de se montrer devant nous et devant les domestiques en jupe blanche, un châle négligemment jeté sur ses épaules nues. Dans les premiers temps, cette simplicité me plaisait ; mais bientôt, précisément à cause de cette simplicité, elle perdit le peu d'estime que j'avais pour elle.

Ce qui nous semblait plus étrange encore, c'est qu'il y avait en elle deux femmes absolument différentes, celle qui accueillait les visiteurs dans son salon, et celle que nous voyions dans l'intimité de la famille. La première était jeune, bien portante, d'une beauté froide, richement parée, ni trop bête, ni trop spirituelle, et très gaie. L'autre était moins jeune, fatiguée, morose, négligée dans sa tenue, ennuyée bien qu'aimante. Bien souvent je songeais, en la voyant rentrer souriante et rose de froid, heureuse de se savoir belle, dans sa robe de bal décolletée, un peu gênée devant les domestiques, ou bien, lorsque quand on donnait une petite fête chez nous, elle promenait son éternel sourire dans les salons, parée d'une magnifique robe de soie garnie de fines dentelles au cou et aux épaules :

« Que diraient les gens qui l'admirent en ce moment, s'ils l'avaient vue comme moi, le soir, après minuit, attendant le retour de papa du cercle, dans une robe de chambre quelconque, les cheveux défaits, marchant comme une ombre dans la chambre à demi-éclairée ? »

Parfois elle s'approchait du piano et jouait avec énergie la seule valse qu'elle connût, parfois encore elle prenait un roman, en parcourait quelques lignes au hasard et le jetait. Parfois aussi, pour ne pas réveiller les gens, elle allait elle-même au buffet, en tirait un cornichon et du veau froid, et mangeait debout. Souvent, fatiguée, agitée par une impatience sans motif, elle allait et venait d'une chambre à l'autre. Mais

ce qui nous séparait le plus, c'était l'incapacité de comprendre qui se trahissait dans ses manières et dans son attention bienveillante lorsqu'on lui parlait de choses inaccessibles à son entendement. Ce n'était pas sa faute si elle avait cette habitude inconsciente de sourire du bout des lèvres en secouant la tête quand on lui parlait de choses peu intéressantes pour elle. Excepté elle et son mari, rien ni personne ne l'intéressait. Cet éternel sourire et ce hochement de tête avaient fini par m'être insupportables et je les trouvais repoussants.

Sa gaité, comme si elle se fût moquée d'elle-même et de tout le monde, était maladroite, peu contagieuse, et sa sensibilité était trop apprêtée. Ainsi, elle n'avait pas honte de parler sans cesse de son amour pour papa, bien qu'elle fût très sincère en disant que toute sa vie était dans son amour pour son mari et qu'elle le prouvât par tous ses actes. Mais un pareil sans-gêne et la répétition incessante de ses protestations d'amour nous répugnaient, et nous en étions honteux pour elle quand elle parlait de cela devant des étrangers, plus encore que quand elle faisait des fautes de français.

Elle aimait son mari plus que tout au monde et son mari l'aimait, surtout dans les premiers temps, quand il voyait qu'elle ne plaisait pas seulement à lui. Le seul but de sa vie était d'avoir l'amour de son mari, mais elle faisait, comme exprès, tout ce qui pouvait lui être le plus désagréable, et cela dans le but de lui prouver son amour et son dévouement. Elle aimait la toilette. Papa était fier de l'entendre citer dans le monde comme une beauté qui excite l'étonnement et l'admiration. Pourtant elle sacrifiait son goût de parure à son amour pour papa et s'habituaient de plus en plus à demeurer à la maison dans une robe de chambre grise.

Papa, qui considérait la liberté et l'égalité comme les conditions indispensables des rapports de famille, espérait que Lioubotchka, sa préférée, et sa femme se lieraient sincèrement d'amitié. Mais Advotia Vassilievna se sacrifiait à la jeune fille et considérait comme nécessaire d'afficher pour la *véritable maîtresse de la maison*, ainsi qu'elle appelait Lioubotchka,

un respect qui froissait papa. Il joua beaucoup cet hiver, finit par perdre énormément et, selon sa coutume, ne voulant pas mêler ses affaires de jeu à ses affaires de famille, il cachait ses pertes à tous les siens.

Advotia Vassilievna faisait si peu cas d'elle-même que souvent malade, et même vers la fin de l'hiver se trouvant enceinte, elle considérait comme un devoir d'aller en se dandinant dans sa blouse grise et toute dépeignée, vers les cinq heures du matin, à la rencontre de papa quand, décavé, fatigué, honteux, après la huitième amende il revenait de son cercle. Elle lui demandait d'un air distrait s'il avait été heureux au jeu et écoutait en souriant avec une attention bienveillante et ce qu'il lui racontait sur ses occupations au cercle, et sa prière, cent fois renouvelée, de ne plus l'attendre aussi tard.

Mais malgré que de son gain ou de sa perte dépendissent tous les biens de papa, elle ne s'en inquiétait nullement, et de nouveau chaque nuit elle allait la première à sa rencontre. En même temps que sa passion du sacrifice, une jalousie secrète la poussait à veiller ainsi pour attendre son mari : elle souffrait beaucoup de cette jalousie, car personne n'eût pu la convaincre que papa venait du cercle et non de chez une maîtresse. Elle tâchait de lire sur le visage de son mari ce secret d'amour et, sans avoir rien pu apprendre, elle jouissait en soupirant de son chagrin et se plongeait dans la rêverie de son malheur.

A cause de ce sacrifice et pour d'autres motifs, vers la fin de cet hiver pendant lequel il avait perdu beaucoup et était par conséquent de mauvaise humeur, papa sentait lui venir une sorte de *haine douce*, de dégoût secret pour sa femme ; cet éloignement se traduisait en une tendance inconsciente à lui faire subir une infinité de petites avanies morales.

## XLIII

## NOUVEAU CAMARADE

L'hiver se passa sans autres incidents. La neige commençait déjà à fondre; la date des examens était affichée dans l'Université, quand tout à coup je me rappelai que j'avais à répondre à l'innombrable quantité de matières dont se composait l'examen, sur lesquelles je n'avais point pris de notes aux cours et que je n'avais nullement préparées. Il est étrange qu'une question aussi claire : « Il faut passer les examens, » ne se fût jamais posée devant moi. Mais j'avais passé tout cet hiver dans un tel tourbillon, qui provenait du plaisir d'être un « grand » et un homme « comme il faut », que lorsqu'il me venait à l'esprit qu'il me faudrait passer les examens, je me comparais à mes camarades et je me disais : « Ils front bien, eux, aux examens. Et la plupart ne sont pas « comme il faut... » Par conséquent j'ai une supériorité sur eux... Donc je passerai mes examens. »

Je venais au cours uniquement par habitude et parce que papa m'y envoyait. De plus, j'y avais beaucoup de connaissances et souvent je m'y amusais. J'aimais ce bruit de conversations et de rires. Je me plaisais à demeurer sur un banc en haut du gradin, à écouter la voix monotone du professeur tout en rêvant à mille choses et en observant les camarades.

Je courais parfois chez Matern en compagnie d'un camarade, nous buvions un verre de vodka et mangions un morceau sur le pouce, et sachant que nous serions réprimandés d'être sortis pendant la leçon, nous faisions timidement crier la porte en rentrant. Je prenais plaisir à participer à tous les bons tours des étudiants. Tout cela était très gai.

Quand tout le monde se mit à suivre les leçons plus régulièrement et plus assidûment, et que le professeur de phy-



sique eut fini son cours et fait ses adieux, et que les étudiants mirent leurs notes en ordre et se préparèrent par groupes, je songeai qu'il me fallait songer, moi aussi, à mes examens.

Operov, avec qui je continuais d'échanger un salut en passant, mais avec qui j'étais en froid, ainsi que je l'ai déjà dit, m'offrit ses notes et même m'invita à me joindre à lui et à quelques autres pour nous préparer aux examens. Je le remerciai et y consentis, espérant terminer notre différend par l'honneur que je lui faisais. Je demandai seulement qu'on se réunît chez nous, car j'avais un très bel appartement.

On me répondit qu'on travaillerait soit chez l'un soit chez l'autre, selon qu'il serait plus commode. Pour la première fois, nous nous réunîmes chez Zoukhine, qui avait une petite chambre séparée des autres pièces par une cloison, dans une grande maison, sur le boulevard Troubni. Au jour fixé, j'étais en retard, et la lecture était déjà commencée. La petite chambre était pleine de la fumée du tabac le plus vulgaire, que fumait Zoukhine. Sur la table il y avait un *schtof*<sup>1</sup> de vodka, un verre, du pain, du sel et un os de mouton.

Zoukhine, sans se lever, m'invita à boire un verre et me dit d'ôter ma redingote.

— Je pense que vous n'êtes pas habitué à une telle boisson.

Tous étaient vêtus de chemises de couleur sales et fripées. Ne voulant pas montrer mon mépris pour eux, j'ôtai ma redingote et je m'étendis *en camarade* sur le divan. Zoukhine prenait des notes, les autres l'arrêtaient de temps en temps par des questions, et il expliquait alors les notes d'une manière intelligente et précise. Je me mis à écouter, mais je ne comprenais pas beaucoup, n'ayant pas écouté au commencement. Je lui posai une question.

— Eh ! mon petit père, vous ne pourrez pas nous suivre, si vous ne savez pas cela, dit Zoukhine. — Je vous donnerai mes notes et vous les lirez d'ici à demain. Sans cela, toute explication sera inutile.

<sup>1</sup> Mesure de capacité, d'environ un litre et demi.

J'avais honte de mon ignorance et, en même temps, sentant toute la justesse de la remarque de Zoukhine, je n'écoutai plus et je me mis à observer mes nouveaux camarades. D'après mon classement des gens, en « comme il faut » et « pas comme il faut », ils appartenaient visiblement à la seconde catégorie, et par conséquent ils provoquaient en moi un sentiment de mépris et même une certaine haine personnelle, car ils n'étaient pas « comme il faut » et ils me considéraient comme leur égal, même ils me traitaient avec une bienveillance protectrice. Ce sentiment était provoqué aussi en moi par leurs chaussures et leurs mains sales, aux ongles rongés, sauf, chez Operov, qui avait l'ongle du petit doigt extrêmement long, par leurs chemises roses et leurs devants de chemises, les jurons qu'ils se jetaient mutuellement en signe d'amitié, par la chambre sale, et l'habitude de Zoukhine de nettoyer son nez en comprimant de son doigt une de ses narines, surtout par l'accent particulier qu'ils employaient pour certains mots. Ce qui froissait par-dessus tout mon sentiment du « comme il faut » et le poussait à l'exaspération contre eux, c'était l'accent qu'ils donnaient à certains mots russes et étrangers, prononçant *mdchin'* au lieu de *machine*, et ainsi de suite.

Malgré cet extérieur, qui me répugnait excessivement, je pressentais quelque chose de bon chez ces jeunes gens et j'enviais cette camaraderie cordiale et gaie qui les liait ; je me sentais pris du désir de les connaître davantage et d'entrer dans leur intimité, bien que cela me parût difficile. Le doux et honnête Operov, que je connaissais déjà, et le franc et très spirituel Zoukhine, qui était le premier de ce cercle d'amis, me plaisaient beaucoup. Zoukhine était petit, brun, robuste, à la figure grasse et luisante, mais très animée et très mobile. Son front, peu élevé mais large et bombé, qui surmontait de beaux yeux noirs, donnait à sa physionomie une expression de vive intelligence. Sa courte barbe noire semblait n'être jamais rasée. On voyait qu'il prenait peu de soin de sa personne, « ce qui me plaisait beaucoup chez les gens. » On voyait que son esprit n'était jamais au repos.

Il avait une de ces physionomies expressives qui se représentent à vos yeux complètement transformées quelques heures après que vous les avez vues pour la première fois. Cela m'arriva, dans la soirée, pour la figure de Zoukhine. J'y revoyais spontanément de nouveaux traits, les yeux s'enfonçaient plus profondément, le sourire changeait et tout l'ensemble se modifiait tellement que j'eusse eu de la peine à le reconnaître.

Quand la lecture fut finie, Zoukhine, les autres étudiants, et moi-même pour montrer mon désir de devenir leur camarade, nous bûmes un petit verre de vodka et nous vidâmes le schtof. Zoukhine demanda si quelqu'un avait quinze kopeks pour envoyer la vieille femme qui le servait nous chercher de la vodka. J'offris mon argent, mais Zoukhine fit mine de ne pas entendre et se dirigea vers Operov ; celui-ci tira de sa poche une bourse en perles et lui donna ce qu'il demandait.

— Fais attention, ne bois pas trop, lui dit Operov, qui, lui-même, ne buvait pas.

— N'aie pas peur, répondit Zoukhine en suçant la moelle d'un os de mouton.

Je me souviens qu'en ce moment je songeais que si Zoukhine avait tant d'intelligence, cela venait de ce qu'il mangeait beaucoup de moelle.

— N'aie pas peur, continua Zoukhine en souriant légèrement.

Il avait un sourire qui charmait et qu'on lui était en quelque sorte reconnaissant de voir sur son visage.

— Quand même je boirais, il n'y aurait pas grand mal à présent, frère... Nous verrons, frère, qui sera embarrassé à l'examen, de moi ou du professeur... Je suis déjà prêt, frère, ajouta-t-il. Et il effleura légèrement son front du doigt, avec une nuance d'orgueil.

Il reprit :

— Semenov boit trop, j'ai un peu peur pour lui.

En effet, ce Semenov avec ses cheveux gris qui, à notre premier examen, m'avait tant fait plaisir de ce qu'il était plus mal mis que moi, et qui avait été classé second, était venu très

assidûment au cours pendant tout le premier mois, mais il s'était mis à boire, et à la fin de l'année on ne le voyait plus à l'Université.

— Où est-il? demanda quelqu'un.

— Je l'ai perdu de vue, répondit Zoukhine.

La dernière fois que je l'ai vu, nous avons tout cassé au cabaret de Lissabona... C'était très amusant.

On raconta encore plusieurs histoires sur Semenov : « En voilà une tête!... Quelle flamme d'intelligence!... Quel esprit!... Ce serait dommage qu'il se perdît... Assurément, il se perdra... Il a l'esprit trop emporté et des désirs trop irréalisables pour rester à l'Université. »

Après avoir causé encore un peu, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain chez Zoukhine, dont le logis était plus près de chacun de nous. Quand nos fûmes dans la cour, je me sentis un peu confus de ce que tous s'en allaient à pied tandis que, seul, j'avais un cabriolet. J'offris timidement à Operov de le conduire chez lui. Zoukhine était sorti avec nous, il emprunta un rouble à Operov, et s'en alla pour toute la soirée.

Chemin faisant, Operov me raconta tant de choses sur le caractère et la manière de vivre de Zoukhine, qu'arrivé à la maison, je ne m'endormis pas tout de suite, songeant aux nouveaux camarades. Et longtemps mon esprit vogua d'un côté entre l'estime à laquelle me disposaient leur savoir, leur simplicité, leur pureté et la poésie de leur jeunesse, et d'un autre côté, entre la répugnance que m'inspirait leur aspect. Malgré tout mon désir, il me semblait absolument impossible de me lier avec eux. Ma manière de comprendre les choses était trop différente de la leur. Il y avait une infinité de nuances qui formaient l'essence de ma vie et qui étaient incompréhensibles pour eux, et réciproquement.

Mais le principal obstacle à cette liaison était le drap de vingt roubles le mètre de mon pardessus et mes fines chemises de toile de Hollande. Cela était d'une grande importance pour moi; je m'imaginai que c'était par ma supériorité

rité de fortune et de situation que je les blessais involontairement. Je me sentis coupable envers eux et, avec des alternatives de soumission et de révolte contre cette soumission injustifiée, puis, pris de honte et passant à une grande confiance en moi-même, je me disais qu'il n'y avait point de relations possibles avec eux sur le pied de l'égalité et de la camaraderie.

Mais le côté grossier et vicieux du caractère de Zoukhine s'atténuait à mes yeux par la poésie audacieuse que je sentais en lui, au point de ne point me choquer du tout.

Pendant près de deux semaines j'allai travailler tous les soirs chez Zoukhine; je ne fis pas grand'chose, car, ainsi que je l'ai déjà dit, j'étais trop en arrière de mes camarades, et n'étant pas assez fort pour les rejoindre en travaillant seul, je faisais mine d'entendre et de comprendre. Il me semblait que les camarades devinaient que je faisais mine de comprendre, et souvent je remarquai qu'ils sautaient les passages sus par eux, sans s'inquiéter de moi.

Tous les jours, j'excusais de plus en plus le débraillé de leur réunion en m'initiant davantage à leur manière de vivre dans laquelle je trouvais beaucoup de poésie. Seulement ma parole d'honneur que j'avais donnée à Dmitri de ne pas aller faire la noce avec eux au dehors me retenait et m'empêchait de partager tous leurs plaisirs.

Un jour, je voulus leur étaler ma science dans la littérature et surtout sur la langue française, et j'entamai la conversation sur ce sujet. A mon grand étonnement, je vis que, bien qu'ils prononçassent à la russe les titres d'ouvrages étrangers, ils avaient beaucoup plus de lecture que moi et qu'ils connaissaient et jugeaient les auteurs anglais et même espagnols, tels que Lesage, dont je n'avais jamais entendu parler, Pouchkine, Joukovsky, étaient pour eux de la littérature, tandis que pour moi ce n'étaient que des livres à couvertures jaunes que j'avais lus et appris étant enfant. Ils méprisaient Dumas, Eugène Süe, Paul Féval, et jugeaient, sur-

tout Zoukhine, la littérature bien mieux et plus sainement que moi. Ce que je ne pouvais avouer.

Je n'avais pas davantage de supériorité envers eux sur la science musicale. Mon étonnement fut au comble quand Operov joua du violon ; un autre étudiant jouait du violoncelle et du piano, et tous deux faisaient partie de l'orchestre de l'Université, savaient assez bien la musique et en comprenaient les beautés. En un mot, tout ce sur quoi je me croyais supérieur et dont je voulais faire parade devant eux, excepté la prononciation française et allemande, ils le savaient tous mieux que moi et n'en tiraient pas vanité.

J'aurais pu me vanter d'être homme du monde, mais je ne l'étais pas autant que Volodia. Qu'était donc alors cette hauteur avec laquelle je les regardais tous ? Ma connaissance avec le prince Ivan Ivanovitch ? La prononciation correcte de la langue française ? Ma voiture ? Ma chemise de toile de Hollande ? Mes ongles ? Peut-être tout cela n'était-il que niaiseries.

Telles étaient les idées qui commençaient à battre lourdement dans ma tête sous l'influence de l'envie d'être de cette camaraderie qui m'attirait, dont la gaieté et la jeunesse éclataient à mes yeux. Ils se tutoyaient tous ; la simplicité de leurs relations allait jusqu'à la grossièreté, mais même sous cette grossièreté extérieure on sentait toujours la crainte de blesser. « *Vaurien, cochon,* » qui étaient employés par eux d'un ton affectueux et caressant, me choquaient et me causaient une gêne indicible, et me donnaient prétexte à des moqueries intérieures. Mais ces mots grossiers ne les blessaient pas et ne les empêchaient pas de vivre sur le pied de l'amitié la plus sincère. Dans leurs rapports entre eux, ils étaient très délicats et très prudents, comme sont ordinairement les hommes pauvres et très jeunes. Je sentais surtout quelque chose de large et de puissant dans le caractère de Zoukhine et même dans ses débauches à Lissabona.

J'avais l'intuition que ces débauches étaient tout à fait autres que celle au punch et au champagne à laquelle j'avais pris part chez le baron Z...

## XLIV

## ZOUKHINE ET SEMENOV

Je ne sais à quelle classe de la société appartenait Zoukhine, mais il sortait du gymnase S..., ne possédait aucune fortune et, ce me semble, n'était pas noble. Il avait à cette époque environ dix-huit ans, mais paraissait plus âgé. Il était extrêmement intelligent et son entendement était très ouvert. Il embrassait plus facilement une question compliquée, en devinait plus facilement tous les détails et en déduisait toutes les conséquences, qu'il n'analysait les lois en vertu desquelles ces conséquences se produisaient. Il se savait intelligent, en avait de l'orgueil, et à raison de cet orgueil traitait tout le monde en égal, mais avec bienveillance. Il était probable qu'il avait déjà beaucoup souffert. Sa nature ardente, impressionnable, avait déjà eu le temps de refléter en elle l'amour et l'amitié et les soucis de l'existence. Bien qu'il vécût dans un cercle limité de la vie pauvre, il y avait en lui le mépris et l'indifférence des choses qu'il avait observées ou expérimentées qui provenaient de la trop grande facilité avec laquelle il s'en rendait compte et savait s'élever au-dessus d'elles.

Il en était de même en ce qui concerne la science. Tout en paraissant étudier fort peu, et sans prendre de notes, il excellait dans les mathématiques et ne se vantait pas quand il affirmait qu'il pourrait battre le professeur. Il savait les futilités et les choses inutiles des cours qu'il suivait, mais avec cette malice pratique et inconsciente qui lui était inhérente, il se mettait à l'unisson et paraissait se soumettre aux professeurs, si bien que ceux-ci ne l'en aimaient pas moins. Il était franc dans ses rapports avec ses supérieurs, et cependant les sommités de l'Université avaient de l'estime pour lui.

Non seulement il n'aimait pas la science, mais encore il méprisait ceux qui s'occupaient avec assiduité d'une chose qui lui était si facile à acquérir. Les sciences, comme il les comprenait, n'occupaient pas la dixième partie de ses facultés, et la vie d'étudiant ne l'absorbait pas tout entier. Cependant sa nature ardente, active, avait, comme il le disait lui-même, soif de vie et de mouvement. En conséquence, il se livrait à tous les plaisirs qui étaient en rapport avec l'état de sa bourse et avec une fougue d'autant plus grande qu'il se sentait plus de force en lui.

La prévision d'Operov, au sujet des examens, se réalisa : Zoukhine disparut pendant quinze jours, si bien que nous dûmes terminer nos préparatifs chez un autre étudiant. Mais au premier examen il apparut dans l'amphithéâtre, pâle, fatigué, les mains agitées, et passa brillamment ses examens.

Au commencement de l'année, il y avait une bande de huit jeunes gens, bambocheurs déterminés, à la tête desquels était Zoukhine. Parmi eux se trouvaient Ikonine et Semenov ; mais le premier se sépara bientôt de cette société, ne pouvant plus tenir à cette vie de débauche effrénée à laquelle il s'était tout d'abord adonné ; le second, lui, la quitta aussi, parce que cette existence n'était pas encore assez débrillée pour lui. D'abord, les étudiants de notre année regardèrent cette bande avec terreur ; on se racontait ses hauts faits.

Les principaux héros en étaient Zoukhine, d'abord, et, à la fin de l'année, Semenov. Tout le monde, dans les derniers temps, considérait Semenov avec un certain effroi, et aux rares jours qu'il lui arrivait de venir à l'Université, une vive agitation signalait sa présence dans nos rangs.

Juste à temps pour les examens, Semenov changea son existence de la manière la plus énergique et la plus originale.



## XLV

## JE M'EFFONDRE

Enfin le premier examen arriva. Il portait sur le calcul intégral. J'étais toujours comme dans une sorte de brouillard et je ne me rendais pas compte de ce qui m'attendait. Chaque soir, à mon retour de chez Zoukhine, la pensée me venait qu'il me fallait modifier mes convictions, qu'elles n'étaient pas absolument bonnes ; mais le matin, dès le lever du soleil, je redevais « comme il faut » ; j'en étais très content et je ne souhaitais plus aucun changement dans mes habitudes.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'arrivai à mon premier examen. Etant allé m'asseoir du côté où se trouvaient des princes, des comtes et des barons, j'engageai la conversation en français avec eux, et tout étrange que cela paraisse, la pensée ne me venait pas que tout à l'heure il me faudrait subir un examen sur des matières que j'ignorais totalement. Je regardais avec sang-froid défiler ceux qui se rendaient à l'examen et je me permettais même d'en railler quelques-uns.

— Eh bien, Grap, dis-je quand Iignka revint de la table où se faisait l'examen. — Avez-vous eu assez peur ?

— Nous allons voir un peu comment vous allez vous en tirer, me répondit Iignka, qui, depuis son entrée à l'Université, s'était totalement soustrait à mon influence, ne me souriait plus quand je lui parlais et ne me cachait pas ses mauvaises dispositions à mon égard.

Pour toute réponse, je souris d'un air de mépris, malgré que ce doute qu'il venait d'exprimer m'eût un instant effrayé. Mais un brouillard me passa devant les yeux et je redevins distrait et indifférent, en sorte que je promis, après l'exa-

men, comme si cela avait été la moindre chose, d'aller avec le baron prendre un morceau sur le pouce chez Matern.

Quand on m'appela avec Ikonine, je tirai les pans de mon uniforme et je m'approchai avec sang-froid de la table d'examen. Un léger frisson de froid me parcourut seulement l'épiderme quand un jeune professeur, le même qui m'avait examiné à mon entrée à l'Université, me regarda dans les yeux, et surtout quand je pris le papier sur lequel étaient numérotées les questions. Avec le dandinement qu'il avait à tous les examens, Ikonine prit son numéro; il répondit insuffisamment aux questions qu'on lui posait. Je fis ce qu'il avait fait aux examens d'entrée et même pis, car je ne pus répondre à la seconde question et je restai muet. Le professeur me considéra avec pitié et me dit d'une voix douce, mais ferme :

— Vous ne passerez pas votre examen de seconde année, monsieur Irteniev. Vous ferez même mieux de ne plus vous représenter aux examens... Il faut débarrasser la Faculté... Et vous aussi, monsieur Ikonine, ajouta-t-il.

Ikonine demanda comme une aumône qu'on lui fît subir une nouvelle épreuve. Mais le professeur lui répondit qu'il ne pouvait faire en deux jours ce à quoi il n'était pas parvenu en toute une année. Ikonine le supplia très humblement, mais le professeur ne céda point.

— Vous pouvez vous en aller, Monsieur, dit-il de sa même voix calme et ferme.

Ce n'est qu'alors que je me décidai à m'en aller. J'avais honte que mon attitude silencieuse fît croire que j'avais participé aux humiliantes supplications d'Ikonine.

Je ne me rappelle plus comment je traversai la salle pleine d'étudiants, ni ce que je répondis à leurs questions, ni comment je sortis, ni comment j'arrivai à la maison.

Profondément froissé dans mon orgueil, je sentais mon humiliation et j'étais réellement très malheureux.

Pendant trois jours je ne sortis pas de ma chambre. Je ne voyais personne et, comme au temps de mon enfance, je

ne trouvais de plaisir que dans mes larmes. Je cherchais des pistolets pour pouvoir m'en brûler la cervelle au cas où la pensée m'en viendrait ; je pensais qu'Ignka Grap me cracherait au visage et qu'il aurait raison, qu'Operov se réjouissait de mon malheur et le racontait à tout le monde, que Kolpikov avait parfaitement raison de m'avoir fait honte chez Jahr, que mes discours stupides à la princesse Kornakova ne pouvaient avoir d'autres conséquences, etc., etc.

Tous les moments pénibles de ma vie passèrent dans ma tête l'un après l'autre. Je m'efforçais de faire retomber sur quelqu'un la cause de mon malheur : Je pensais que quelqu'un l'avait fait exprès. J'inventais toute une intrigue contre moi ; je récriminai contre le professeur, les camarades, Volodia, Dmitri, contre papa de ce qu'il m'avait fait entrer à l'Université, enfin contre la Providence qui avait permis que j'en vinsse à une telle honte.

Voyant ma perte définitive aux yeux de tous ceux qui me connaissaient, je demandai à papa de me laisser entrer dans un régiment de hussards et partir pour le Caucase. Papa était très mécontent de moi, mais devant mon chagrin il me consola en me disant que mon malheur, très grand, n'était pas irréparable. Je pouvais entrer dans une autre branche de la Faculté !

Volodia, qui ne voyait non plus rien de terrible dans ce qui m'arrivait, disait que, passant dans une autre Faculté, je n'aurais pas la honte de me retrouver avec mes camarades.

Les dames, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas comprendre ce que voulait dire : « Ne pas pouvoir faire la seconde année, » s'affligeaient seulement de mon chagrin.

Dmitri venait chaque jour chez moi et était très affectueux. Mais c'était précisément à cause de cela qu'il me semblait refroidi à mon égard. Je me sentais toujours blessé quand il montait chez moi, s'asseyait silencieusement près de moi, un peu avec l'air d'un médecin qui se met au chevet d'un homme gravement malade.

Sophia Ivanovna et Varegnka m'envoyaient, par son in-

termédiaire, les livres que j'avais désiré avoir jadis, et m'invitaient à venir chez elles. Mais je vis précisément dans cette attention une orgueilleuse condescendance pour un malheureux tombé trop bas.

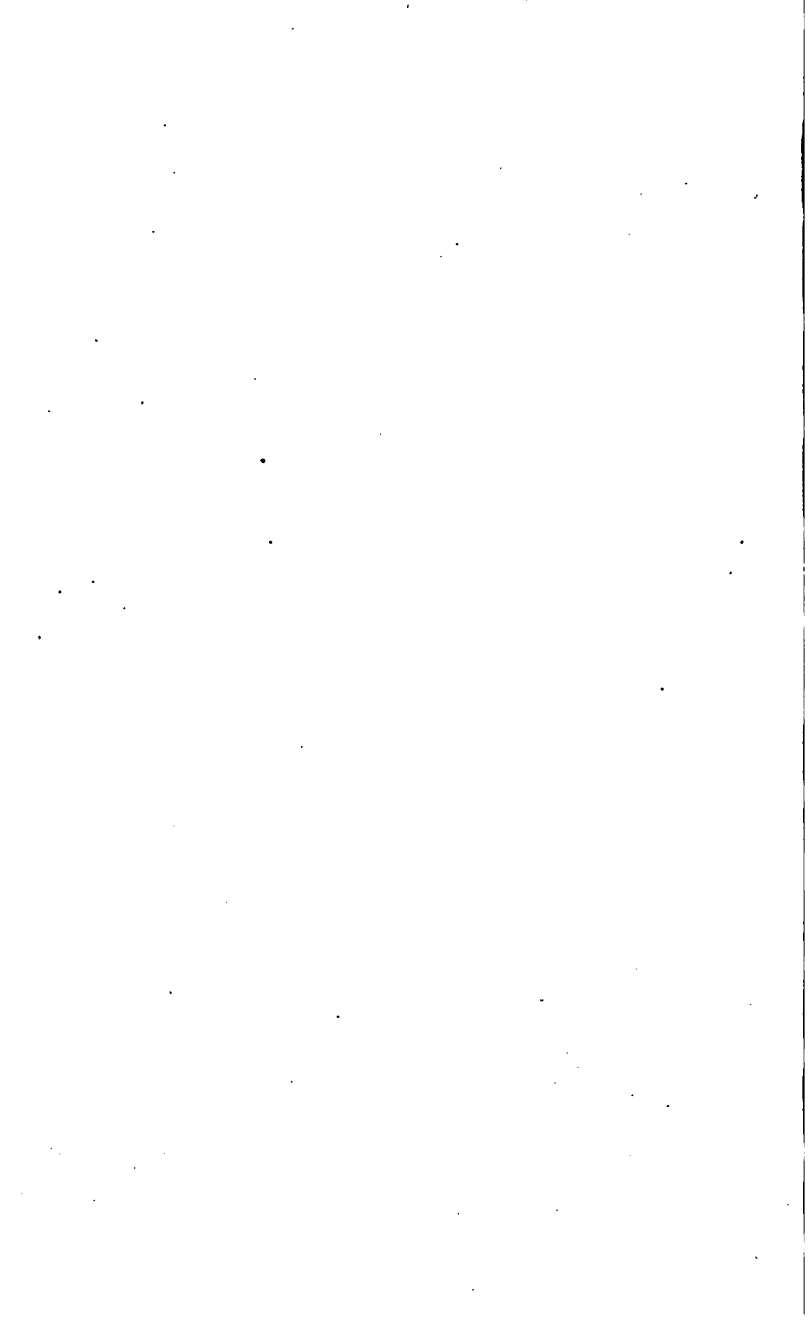
Trois jours après cet événement, je commençai de me tranquilliser, mais je ne sortis pas de la maison jusqu'à mon départ pour la campagne, et sans cesser de songer à mon malheur, j'allais sans rien faire d'une chambre à l'autre en tâchant d'éviter les miens.

Je songeai, je songeai beaucoup. Enfin, un soir, très tard, étant resté seul en bas à écouter la valse d'Advotia Vassilievna, je me levai tout à coup, je montai vivement chez moi, je trouvai mon cahier en tête duquel était inscrit : « Règles de ma vie » ; je l'ouvris, et un sentiment de repentir et d'épanchement moral m'envahit. Je pleurai abondamment, mais ce n'étaient déjà plus des larmes de désespoir.

Revenu un peu à moi, je résolus de nouveau d'écrire les règles de ma vie, et j'étais très fermement convaincu qu'à partir de ce moment je ne ferais plus rien de mauvais, je ne passerais plus mon temps dans l'oisiveté et je ne changerais plus rien aux règles que je m'étais imposées.

Cet élan moral continua-t-il longtemps et en quoi consistait-il, quelle nouvelle base soutenait ce développement moral, c'est ce que je raconterai un jour <sup>1</sup>.

1. L'auteur n'a pas continué ce récit sous la même forme autobiographique, mais tous les critiques russes et étrangers sont d'accord pour envisager Konstantin Levine, l'un des héros d'un autre roman de Tolstoï, — *Anna Karenina*, — comme le personnage qui représente la suite du développement des idées et de la vie du comte Léon Tolstoï lui-même. (Note du Traducteur.)



# TABLE

---

## ENFANCE

I.	Le gouverneur Karl Ivanovitch. . . . .	4
II.	Maman. . . . .	8
III.	Papa. . . . .	11
IV.	En classe. . . . .	15
V.	L'innocent. . . . .	19
VI.	Préparatifs de chasse. . . . .	24
VII.	La chasse. . . . .	27
VIII.	Les jeux. . . . .	31
IX.	Quelque chose comme un premier amour. . . . .	34
X.	Quel homme était mon père. . . . .	35
XI.	Occupations d'intérieur. . . . .	37
XII.	Gricha. . . . .	41
XIII.	Natalia Savichna. . . . .	44
XIV.	Séparation. . . . .	49
XV.	Enfance. . . . .	54
XVI.	Des vers. . . . .	57
XVII.	La princesse Kornakova. . . . .	64
XVIII.	Le prince Ivan Ivanovitch. . . . .	68
XIX.	Les Ivine. . . . .	73
XX.	Les invités se réunissent. . . . .	80
XXI.	Avant la mazurka. . . . .	86
XXII.	Mazurka. . . . .	90
XXIII.	Après la mazurka. . . . .	93
XXIV.	Dans mon lit. . . . .	97
XXV.	La lettre. . . . .	99
XXVI.	Ce qui nous attendait à la campagne. . . . .	105
XXVII.	Chagrin. . . . .	108
XXVIII.	Derniers souvenirs. . . . .	113

## ADOLESCENCE

I.	En diligence. . . . .	125
II.]	L'orage. . . . .	133
III.	Nouveau point de vue. . . . .	138

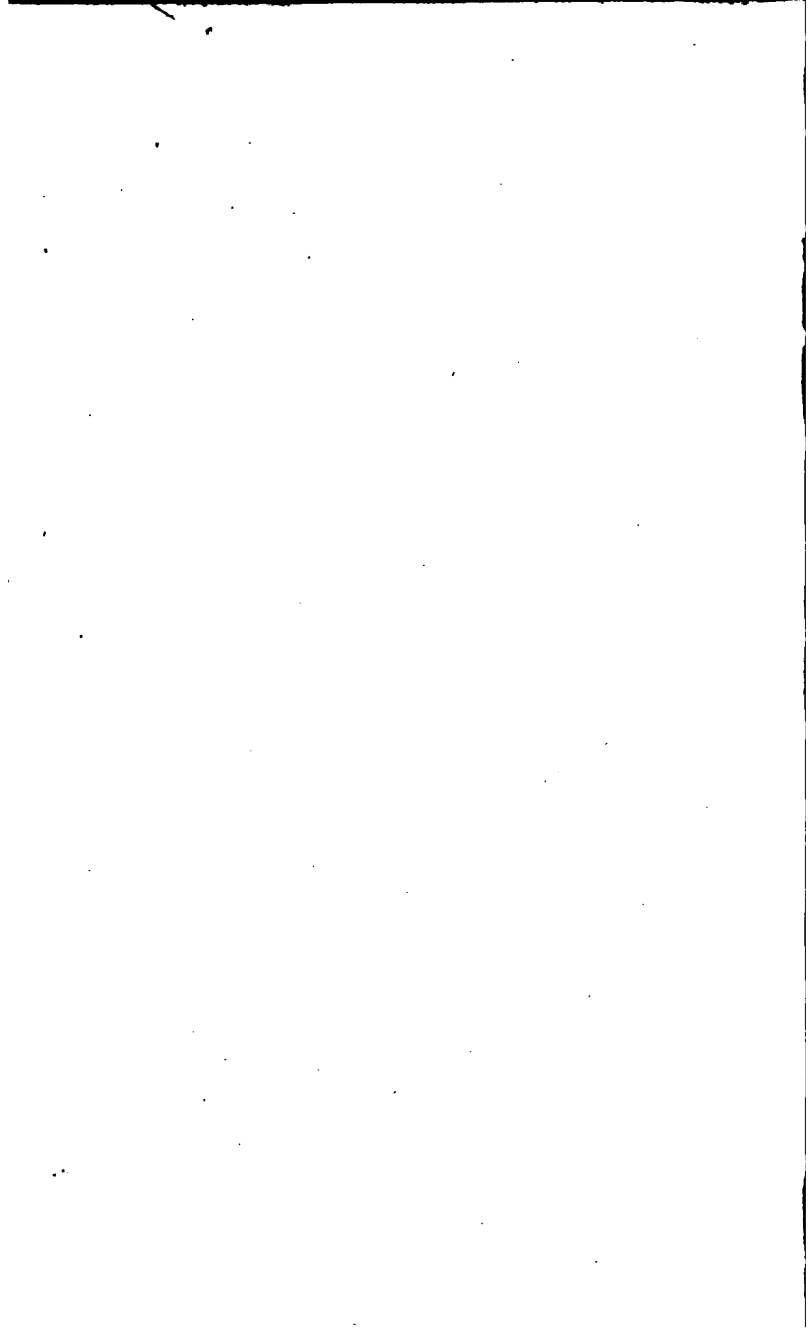
IV.	A Moscou. . . . .	143
V.	Le frère aîné. . . . .	144
VI.	Macha. . . . .	148
VII.	Menu plomb. . . . .	150
VIII.	Histoire de Karl Ivanovitch. . . . .	154
IX.	Suite. . . . .	158
X.	Suite. . . . .	162
XI.	Mauvaises notes. . . . .	165
XII.	La petite clef. . . . .	171
XIII.	La traîtresse. . . . .	173
XIV.	Obscurité. . . . .	175
XV.	Le rêve. . . . .	182
XVI.	Tout ira bien. . . . .	187
XVII.	La haine. . . . .	192
XVIII.	La chambre des bonnes. . . . .	194
XIX.	L'adolescence. . . . .	199
XX.	Volodia. . . . .	203
XXI.	Kategnka et Lioubotchka. . . . .	205
XXII.	Papa. . . . .	208
XXIII.	La babouchka. . . . .	211
XXIV.	Moi. . . . .	214
XXV.	Les amis de Volodia. . . . .	215
XXVI.	Réflexions. . . . .	218
XXVII.	Amitié naissante . . . . .	222

## JEUNESSE

I.	Ce que je considère comme le commencement de ma jeunesse. . . . .	229
II.	Printemps. . . . .	231
III.	Rêves. . . . .	234
IV.	Notre cercle de famille. . . . .	239
V.	Mon règlement. . . . .	244
VI.	La confession. . . . .	245
VII.	Course au couvent. . . . .	248
VIII.	La seconde confession. . . . .	252
IX.	Comment je me prépare aux examens. . . . .	255
X.	Examen d'histoire. . . . .	258
XI.	Examen de mathématique. . . . .	263
XII.	Examen de latin. . . . .	267
XIII.	Je suis grand. . . . .	271
XIV.	Ce que faisaient Volodia et Doubkov. . . . .	276
XV.	On me félicite. . . . .	281
XVI.	La querelle. . . . .	284

XVII.	Je me prépare à faire des visites. . . . .	289
XVIII.	Chez les Valakhine. . . . .	293
XIX.	Les Kornakov. . . . .	299
XX.	Les Ivine. . . . .	303
XXI.	Le prince Ivan Ivanovitch. . . . .	307
XXII.	Causerie intime avec mon ami. . . . .	311
XXIII.	Nekhlioudov. . . . .	316
XXIV.	L'amour. . . . .	322
XXV.	Je fais plus ample connaissance. . . . .	327
XXVI.	Où je me montre sous le jour le plus favorable. . . . .	332
XXVII.	Dmitri. . . . .	336
XXVIII.	A la campagne. . . . .	341
XXIX.	Les jeunes filles et nous. . . . .	346
XXX.	Mes occupations. . . . .	351
XXXI.	Comme il faut. . . . .	355
XXXII.	Jeunesse. . . . .	358
XXXIII.	Les voisins. . . . .	365
XXXIV.	Le mariage de mon père. . . . .	369
XXXV.	Comment nous accueillons cette nouvelle. . . . .	373
XXXVI.	L'Université, . . . . .	378
XXXVII.	Affaires de cœur. . . . .	283
XXXVIII.	Le monde. . . . .	386
XXXIX.	La noce. . . . .	389
XL.	Liaison avec les Nekhlioudov. . . . .	393
XLI.	Mes relations avec Dmitri. . . . .	396
XLII.	La belle-mère. . . . .	400
XLIII.	Nouveau camarade. . . . .	406
XLIV.	Zoukhine et Semenov. . . . .	413
XLV.	Je m'effondre. . . . .	415







COMTE LÉON TOLSTOÏ

*En vente :*

- Ka't'a.** Traduction de M. le comte d'HAUTERIVE.  
7<sup>e</sup> édition. 4 vol. in-18. Prix..... 3 »
- A la recherche du Bonheur,** traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé d'une préface par E. HALPÉRINE. 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18. Prix.. .... 3 »
- La Mort,** traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé d'une préface par E. HALPÉRINE. 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18. Prix..... 3 »
- Deux Générations,** traduit avec l'autorisation de l'auteur, par E. HALPÉRINE. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18. Prix..... 3 »
- 

*Sous presse*

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

- Polikouchka.** Traduction de E. HALPÉRINE. 1 vol. in-18..... » »
- Le Prince Nekhlioudov.** Traduction de E. HALPÉRINE. 1 vol. in-18..... » »
- Au Bivouac.** Traduction de E. HALPÉRINE. 1 vol. in-18..... » »
- 

EN PRÉPARATION

E. HALPÉRINE

- Le comte Léon Tolstoï jadis et aujourd'hui.** Étude accompagnée de deux portraits et de deux nouvelles inédites. 1 vol. in-18..... » »
- 

PRINCE J. LUBOMIRSKI

- La comtesse Damalanty.** 1 vol. in-18. Prix..... 3 50
- Un drame sous Catherine II.** 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18. Prix. .... 3 »
- Safar-Hadgi.** 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18. Prix..... 3 »
-